

Étouffements

Oates, Joyce Carol

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JOYCE CAROL OATES

Étouffements

nouvelles



Philippe Rey

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PHILIPPE REY

Délicieuses pourritures
La foi d'un écrivain
Les Chutes (prix Femina étranger)
Viol, une histoire d'amour
Vous ne me connaissez pas
Les femelles
Mère disparue
La fille du fossoyeur
Journal 1973-1982
Fille noire, fille blanche
Vallée de la mort
Petite sœur, mon amour
Folles nuits
J'ai réussi à rester en vie
Le Musée du Dr Moses
Petit oiseau du ciel

AUX ÉDITIONS STOCK

Amours profanes
Aile de corbeau
Haute Enfance
La Légende de Bloodmoor
Marya
Le Jardin des délices
Mariages et Infidélités
Le Pays des merveilles
Une éducation sentimentale
Bellefleur
Eux
L'homme que les femmes adoraient
Les mystères de Winterthurn
Souvenez-vous de ces années-là
Cette saveur amère de l'amour
Solstice
Le rendez-vous
Le goût de l'Amérique
Confessions d'un gang de filles
Corky
Zombi
Nous étions les Mulvaney
Man Crazy
Blonde
Mon cœur mis à nu
Johnny Blues
Infidèle
Hudson River
Je vous emmène
La fille tatouée

AUX ÉDITIONS ACTES SUD

Premier amour
En cas de meurtre

AUX ÉDITIONS DU FÉLIN

Au commencement était la vie
Un amour noir

Titre original : *Give Me Your Heart*
An Otto Penzler Book
Harcourt, Inc.
by arrangement with John Hawkins & Associates, Inc., New York
© 2010, The Ontario Review, Inc.

ISBN : 978-2-84876-221-0

Pour la traduction française
© 2012, Éditions Philippe Rey

www.philippe-rey.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Pour Richard Trenner

Table des matières

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Table des matières](#)

[Donnez-moi votre cœur](#)

[Cerveau/fendu](#)

[Le premier mari](#)

[Strip Poker](#)

[Étouffements](#)

[Tétanos](#)

[La Chute](#)

[Nulle part](#)

[Sang](#)

[Veine cave](#)

[Remerciements](#)

Donnez-moi votre cœur

Cher docteur K*,

Que de temps a passé, n'est-ce pas ! Vingt-trois ans, neuf mois et onze jours.

Depuis la dernière fois où nous nous sommes vus. Depuis la dernière fois où vous m'avez vue, « en costume d'Ève » sur vos genoux nus.

Docteur K* ! Cette formule protocolaire ne se veut pas une flatterie, encore moins une moquerie... comprenez-le, je vous en prie. Je ne vous écris pas au bout de tant d'années pour solliciter de vous une faveur déraisonnable (je l'espère), ni pour poser des exigences, mais simplement pour vous demander si, à votre avis, je dois en passer par les formalités fastidieuses d'usage pour espérer être l'heureuse bénéficiaire du plus précieux de vos organes, à savoir votre cœur. Si je puis compter recueillir ce qui m'est dû, au bout de tant d'années.

J'ai appris que vous, le célèbre Dr K*, aviez généreusement signé un « testament de vie » faisant don de vos organes à ceux qui en auraient le besoin. Pas question d'obsèques démodées et égoïstes pour le Dr K*, pas d'enterrement dans un cimetière ni même de crémation. Toutes mes félicitations, docteur K* ! Mais je ne souhaite que votre cœur, pas vos reins, votre foie ni vos yeux. À ceux-là je renonce bien volontiers afin que d'autres, plus nécessiteux, en bénéficient.

Naturellement, je compte présenter ma demande comme le font les autres, dans des situations médicales similaires à la mienne. Il ne saurait être question de favoritisme. Cette demande serait faite par l'entremise de mon cardiologue. *Femme blanche de sexe féminin, la quarantaine, séduisante, intelligente, optimiste en dépit d'un cœur dysfonctionnel, en parfaite santé à tout autre égard.* Aucune allusion ne serait faite à nos anciennes relations, du moins de mon côté. Mais vous, cher docteur K*, en votre qualité de donneur potentiel, pourriez certainement indiquer vos préférences ?

Tout cela serait révélé à votre mort, docteur K*, je le précise. Naturellement ! Pas un instant plus tôt.

(Sans doute ne vous êtes-vous pas avisé que vous étiez destiné à mourir bientôt ? Avant la fin de l'année ? Dans un accident qui sera qualifié de « tragique » et d'« inattendu » ? Une conclusion « ironique », « abominable » à une « brillante carrière » ? Je regrette de ne pouvoir vous préciser davantage les lieu, date et circonstances ; ni même si vous mourrez seul ou avec un ou deux membres de votre famille. Mais telle est la nature des *accidents*, docteur K*. Ils prennent par surprise.)

Ne fronchez donc pas les sourcils ! Vous êtes encore un homme séduisant et vous en tirez encore vanité, en dépit de vos cheveux gris clairsemés, que, comme d'autres hommes vaniteux dans votre situation, vous vous êtes mis à coiffer de biais sur le dôme brillant de votre crâne, vous imaginant que, puisque vous ne voyez pas ce stratagème dans la glace, les autres ne le voient pas non plus. *Mais moi, je vois.*

D'une main maladroite, vous cherchez ma signature sur la dernière page de cette lettre – « Ange » – et vous voici soudain contraint de vous souvenir... Avec un frémissement de remords.

Elle ! Elle est toujours... vivante ?

Eh oui, docteur K* ! Plus vivante aujourd'hui que jamais.

Naturellement vous aviez fini par imaginer que j'avais disparu. Que j'avais cessé d'exister. Il y a si longtemps que vous aviez cessé de penser à moi.

Vous avez peur. Votre cœur, cet organe coupable, bat à grands coups. Par une fenêtre du premier étage de votre maison de Richmond Street (style victorien, restaurée à grands frais, bardeaux gris pâle et menuiserie bleu foncé, « pittoresque », « respectable », entourée de maisons similaires dans ce vieux quartier très résidentiel, situé à l'est du séminaire de théologie), vous contemplez avec anxiété... quoi ?

Pas moi, cela va de soi. Je ne suis pas là.

Je ne suis pas visible, en tout cas.

Quel ciel livide et menaçant, cependant ! Il semble animé d'une palpitation sinistre, pareil à un grand œil ouvert.

Docteur K*, je ne vous veux aucun mal ! Je vous assure. Cette lettre ne réclame en aucune manière votre cœur (posthume), elle ne se veut même pas une « menace verbale ». Si vous décidez, bêtement, de la montrer à la police, on vous assurera qu'elle est inoffensive ; elle n'a rien d'illégal, ce n'est qu'une simple requête d'information : faut-il que, moi, l'« amour de votre vie », que vous n'avez pas vue depuis vingt-trois ans, présente une demande pour recevoir votre cœur ? Quelles sont les chances d'Ange ?

Je ne désire que recueillir ce qui est mien. Ce qui m'a été promis il y a bien longtemps. Moi, j'ai été fidèle à notre amour, docteur K* !

Vous éclatez d'un rire âpre. Incrédule. Comment pourriez-vous répondre à Ange, alors qu'Ange n'a indiqué ni nom de famille ni adresse ? *Vous allez devoir me chercher. Pour sauver votre vie, cherchez-moi.*

Vous froissez cette lettre dans votre poing, vous la jetez par terre.

Vous vous éloignez, le pas trébuchant, vous voulez oublier, ne pouvez évidemment oublier les pages froissées de ma lettre manuscrite sur le sol de... votre bureau ? au premier étage de la vieille demeure victorienne du 119, Richmond Street ?... où quelque'un risque de les découvrir et de lire ce que vous ne voudriez à aucun prix qu'un autre lise, et surtout pas un « proche ». (Comme si notre famille et particulièrement nos parents par le sang pouvaient nous être aussi « proches » que dans la véritable intimité de l'amour érotique.) Vous revenez donc sur vos pas ; d'une main tremblante vous ramassez les pages éparpillées, les lissez et reprenez votre lecture.

Cher docteur K* ! Comprenez, je vous en prie : je ne suis pas amère, je ne suis pas la proie d'une obsession. Telle n'est pas ma nature. J'ai ma vie propre, j'ai même eu une carrière professionnelle (relativement réussie). *Je suis une femme normale de mon temps*. Je ressemble à l'exquise araignée-diamant noir et argent, dite araignée heureuse, la seule sous-espèce d'aranéides, paraît-il, à qui il soit donné de tisser des toiles semi-improvisées, ovales ou en entonnoir, et de parcourir le monde à son gré, aussi à l'aise dans les herbes humides que dans les lieux protégés, secs et sombres de nos constructions humaines ; jouissant d'un libre arbitre (relatif) à l'intérieur des inévitables limites du comportement arachnéen ; dotée de crochets pointus et venimeux, parfois mortels pour les êtres humains, et notamment pour les enfants.

Comme l'araignée-diamant, j'ai de nombreux yeux. Comme l'araignée-diamant, je puis paraître « heureuse », « joyeuse », « exultante » aux yeux des autres. Car tel est mon rôle, mon numéro.

Il est vrai que pendant des années je me suis stoïquement résignée à ma perte, ou plutôt à mes pertes. (Je ne vous en tiens pas responsable, docteur K*. Quoique un observateur impartial pourrait considérer que mon système immunitaire a souffert de l'effondrement physique et mental qui a été le mien après que vous m'avez brutalement bannie de votre vie.) En mars dernier, cependant, quand j'ai vu votre photo dans le journal – « L'éminent théologien K* va prendre la direction du Séminaire » – et quand, quelques semaines plus tard, vous avez été nommé membre du Comité religion et bioéthique du Président, j'ai changé d'avis. *Le temps de l'anonymat et du silence est passé*, me suis-je dit. *Pourquoi ne pas essayer ? Pourquoi ne pas essayer de recueillir ce qu'il te doit ?*

Vous rappelez-vous le nom d'Ange, maintenant ? Ce nom que pendant vingt-trois ans, neuf mois et onze jours vous n'avez pas souhaité prononcer ?

Cherchez mon nom dans n'importe quel annuaire ; vous ne le trouverez pas. Il se peut qu'il soit sur liste rouge ; il se peut que je n'aie pas le téléphone. Il se peut que j'aie changé de nom. (Légalement.) Il se peut que j'habite une ville lointaine dans une région lointaine de ce continent ; ou alors que, comme l'araignée-diamant (taille adulte, approximativement celle de l'ongle de votre pouce droit, docteur K*), je demeure discrètement sous votre toit, tissant mes toiles exquises parmi les poutres ombreuses de votre sous-sol,

ou dans une niche entre votre beau bureau d'acajou et le mur, ou encore, délicieuse pensée, dans la grotte étouffante au-dessous du vieux lit de cuivre à colonnes que la seconde Mme K* et vous partagez dans les calmes de l'âge mûr.

Si proche, et pourtant invisible !

Cher docteur K* ! Il fut un temps où vous vous extasiez sur ma « peau parfaite, digne d'un Vermeer », sur l'« or filé » de mes longs cheveux onduleux, que vous caressiez et reteniez dans votre poing. Il fut un temps où j'étais votre Ange, votre « bien-aimée ». Je savourais votre amour, car je n'en doutais pas. J'étais jeune ; j'étais virginale d'esprit autant que de corps, et n'aurais jamais remis en question la parole d'un illustre aîné. Et dans le paroxysme de l'amour, quand vous vous abandonniez entièrement à moi, du moins le semblait-il, comment auriez-vous pu... mentir ?

Dr K*, professeur au Séminaire de théologie, spécialiste biblique faisant autorité, protégé de Reinhold Niebuhr, auteur d'exégèses « brillantes » et « révolutionnaires » sur les manuscrits de la mer Morte, entre autres sujets ésotériques.

Mais je n'imaginais pas, protestez-vous. Je ne lui avais donné aucun motif de penser, d'attendre...

(Que je croie à vos déclarations d'amour ? Que je vous prenne au mot ?)

Ma chérie, mon cœur est à toi. Toujours et à jamais. Vos promesses !

Aujourd'hui, docteur K*, ma peau n'est plus parfaite. J'ai la peau visiblement imparfaite d'une femme qui ne fait rien pour dissimuler son âge. Autrefois d'un blond vénitien chatoyant, mes cheveux sont maintenant fades, secs et cassants comme du foin ; je les coupe court, comme ceux d'un homme, à petits coups de ciseaux, *snip-snip !*, sans presque me regarder dans la glace. Quoique raisonnablement séduisant, j'imagine, mon visage reste en fait complètement indistinct pour la plupart des observateurs, et notamment pour les hommes entre deux âges ; plus d'une fois, ces temps derniers, vous m'avez survolé et traversé du regard, cher docteur K*, ne reconnaissant pas davantage votre Ange que vous n'auriez reconnu une assiette garnie de nourriture, dévorée vingt-trois ans auparavant avec un joyeux appétit, ou un vieux fantasme sexuel d'adolescent, usé et abandonné depuis longtemps.

Pour mémoire : j'étais la femme en trench-coat kaki, avec chapeau assorti, qui a attendu patiemment son tour dans la librairie de l'université, où une file d'admirateurs avançait lentement pour faire signer ses exemplaires de *Vie éthique : les défis du XXI^e siècle* au Dr K*. (Un mince traité théologique, qui n'est pas le best-seller du siècle, évidemment, mais dont les ventes sont tout à fait respectables, surtout dans les universités et les banlieues huppées.) Je savais que cet ouvrage « brillant » me décevrait, mais je l'ai néanmoins acheté et lu avec avidité pour découvrir (une fois encore) ce fait étrange : vous, docteur K*, l'homme, n'êtes pas la personne qui apparaît dans vos livres ; ces livres sont des semblants adroits, des structures artificielles que

vous avez créés pour les habiter temporairement, comme un être infirme, déformé, pourrait habiter une structure d'une beauté sans égale, regarder par ses fenêtres, tirer fierté de passer pour son propriétaire, mais seulement de façon temporaire.

Non ? N'est-ce pas la clé du célèbre Dr K* ?

Pour mémoire : il y a quelques dimanches de cela, vous et moi nous sommes frôlés au musée d'Histoire naturelle ; vous teniez par la main votre petite-fille de cinq ans (Lisle, je crois ? – joli nom) et ne m'avez pas prêté plus d'attention qu'à n'importe quel inconnu que vous auriez croisé dans cet escalier de marbre, descendant du troisième étage lugubre qui abrite la salle des Dinosaures tandis que vous y montiez ; vous vous étiez baissé pour parler en souriant à Lisle – c'est alors que j'ai noté le stratagème idiot et touchant de votre coiffure (pour dissimuler votre tonsure) –, dont j'ai vu le joli visage étonné (car à la différence de son grand-père myope, elle m'avait remarquée et reconnue en un éclair). J'ai éprouvé un frisson de triomphe, car il m'aurait été si facile, alors, de vous tuer ! Je n'avais qu'à vous pousser au bas de ces marches de marbre dur, les deux mains appliquées fermement sur vos épaules, que vous avez maintenant assez voûtées ; la force de ma rage serait aisément venue à bout de la résistance qu'aurait pu m'opposer un homme de près de cent kilos, plus que mûr, poussif et ventripotent ; aussitôt déséquilibré, vous seriez tombé à la renverse, une terreur incrédule peinte sur le visage, et, dans un hurlement, tenant toujours la main de votre petite-fille, entraînant cette enfant innocente dans votre chute, vous auriez roulé au bas de l'escalier : commotion, fracture du crâne, hémorragie cérébrale, mort !

Pourquoi ne pas essayer ? Pourquoi ne pas essayer de recueillir ce qu'il me doit ?

Naturellement, je n'en ai rien fait, docteur K* ! Pas ce dimanche-là.

Cher docteur K* ! Êtes-vous étonné d'apprendre que votre aimée perdue aux cheveux d'« or filé » et aux « seins doux comme la soie » soit parvenue à se remettre de votre cruauté et que, à vingt-neuf ans, elle ait commencé à percer dans sa profession, ailleurs dans ce pays ? Jamais je ne pourrais être aussi célèbre dans mon domaine que vous l'êtes dans le vôtre, docteur K* – cela va sans dire – mais, à force de zèle et d'application, de sacrifices et de ruse, j'ai fait mon chemin dans un domaine traditionnellement dominé par les hommes, et peux me targuer d'une petite réussite locale. Je n'ai donc pas à rougir de moi, et pourrais même avoir quelques sujets de fierté, si j'étais capable de fierté.

Je ne serai pas plus précise, docteur K*, mais je donnerai des indices : mon domaine a des parentés avec le vôtre, quoique n'étant ni universitaire ni intellectuel. Mon salaire est bien inférieur au vôtre, cela va de soi. Je n'ai aucune notoriété, pas de réputation, et n'éprouve guère le désir d'en avoir. Je suis dans un domaine de *service*, *servir* est quelque chose que je sais faire depuis longtemps. Là où se déploient les fantasmes d'autrui, et principalement des hommes, je suis devenue très habile à *servir*.

Oui, docteur K*, il est même possible que je vous aie servi. Indirectement, j'entends. Par exemple : je pourrais travailler ou même diriger un laboratoire médical auquel votre médecin envoie prélèvements de sang, prélèvements de tissu pour biopsie, etc., et auquel il enverrait un jour un échantillon extrait du corps du célèbre Dr K*. *Dont la vie dépendrait de l'exactitude et de la bonne foi de nos conclusions.*

Un simple exemple, docteur K*, parmi bien d'autres !

Non, cher docteur K*, cette lettre n'est pas une menace. Comment, moi qui expose ma position si ouvertement, et donc innocemment, pourrais-je être une *menace* ?

Êtes-vous choqué d'apprendre qu'une femme puisse exercer une profession plutôt gratifiante, et continuer néanmoins à rêver de justice au bout de vingt-trois ans ? Êtes-vous choqué d'apprendre qu'une femme puisse être mariée, ou l'avoir été, et néanmoins demeurer obsédée par un premier amour déloyal et cruel qui a ravagé non seulement sa virginité, mais sa foi dans le genre humain ?

Vous aimeriez imaginer votre Ange dédaignée comme une vieille fille solitaire et aigrie, n'est-ce pas ? Tapie dans l'obscurité, excrétant de son ventre venimeux d'horribles toiles gluantes. La vérité est cependant tout l'inverse : de même qu'il y a des araignées heureuses, manifestant, selon les observations des entomologistes, une aptitude (relative) à la liberté, tissant des toiles ayant quelque variété et quelque originalité, il y a des femmes heureuses qui rêvent de justice et feront en sorte d'en savourer le goût un jour. Bientôt.

(Docteur K* ! Quelle chance vous avez d'avoir une petite-fille comme Lisle ! Si délicate, si jolie, si... angélique. Je n'ai pas eu de fille, je le confesse. Je n'aurai pas de petite-fille. Si les choses étaient différentes entre nous, Jody, nous pourrions partager Lisle.)

Jody – qu'il était grisant pour moi, à dix-neuf ans, de vous appeler ainsi ! Quand les autres vous appelaient cérémonieusement Dr K*. Que ce fût secret, illicite, tabou – comme d'appeler son propre père par un nom d'amant – contribuait à la griserie, naturellement.

Jody, j'espère que E..., ta première femme anxieuse, n'a jamais découvert certaines preuves compromettantes dans tes poches de pantalon, portefeuille, serviette, où, pleine d'audace, je les dissimulais. Des mots d'amour au vocabulaire enfantin. *Aime aime aime mon Jody. Mon GROS JODY.*

Vous n'êtes plus GROS JODY très souvent aujourd'hui, n'est-ce pas, docteur K* ?

Jody s'est évanoui avec le passage des ans, ai-je constaté. En même temps que tes cheveux noirs et drus de gitan, tes yeux clairs pénétrants, ton maintien fier, et la capacité de ton pénis courtaud à se régénérer et se réinventer avec une fréquence impressionnante. (Au début de notre liaison, du moins.) Pour une étudiante de dix-neuf ans, t'appeler Jody aujourd'hui serait obscène, comique.

Aujourd'hui tu aimes surtout être appelé *papy* ! par la voix de Lisle.

Dans mes rêves, pourtant, je m'entends parfois murmurer sans honte : *Jody, ne cesse pas de m'aimer, je t'en supplie, pardonne-moi, je t'en supplie, je veux mourir, je mérite de mourir si tu ne m'aimes pas*, tandis que dans l'eau chaude de la baignoire des vrilles de sang s'écoulaient de mes avant-bras maladroitement taillés ; mais c'est le Dr K*, et non Jody, qui a répondu avec brusquerie au téléphone : *Ce n'est pas le moment. Au revoir.*

(Vous avez dû vous renseigner, docteur K*. Vous avez dû apprendre que j'ai été trouvée dans l'eau sanglante de cette baignoire, sans connaissance, presque morte, par une amie inquiète qui avait essayé de me joindre au téléphone. Vous avez dû le savoir, mais vous avez prudemment gardé vos distances, docteur K* ! Pendant nombre d'années.)

Non seulement vous avez réussi à m'effacer de votre mémoire, mais je parierais que vous avez oublié votre première épouse anxieuse, E*, Evie. La fille de riche. Une femme de deux ans plus âgée que vous, manquant d'assurance, plutôt quelconque, sans aucune allure. Quand vous m'aimiez, vous craigniez d'éveiller ses soupçons, non parce que vous aviez de l'affection pour elle, mais parce que vous auriez également éveillé les soupçons de son riche père. Et vous deviez beaucoup à ce père, n'est-ce pas ? *Rares sont les enseignants qui peuvent se permettre d'habiter à proximité du Séminaire. Dans le vieil et élégant East End de notre ville universitaire.* (Voilà ce que vous aimiez dire de votre ton amusé. Comme si vous y voyiez une ironie du destin, et non la conséquence de vos manœuvres. Tandis que, souriant, vous embrassiez mes lèvres, glissiez un index le long de mes seins, sur mon ventre frissonnant.)

Pauvre Evie ! Sa mort « accidentelle », un véhicule mystérieux qui dérape sur une chaussée battue de pluie et prend la fuite, pas de témoin... Je vous aurais aidé à surmonter votre deuil, docteur K*, j'aurais été une belle-mère aimante pour vos enfants, mais vous m'aviez déjà chassée de votre vie.

Du moins le croyiez-vous.

(Pour mémoire : je n'insinue pas avoir joué un rôle quelconque dans la mort de la première Mme K*. Ne vous donnez pas la peine de lire et relire ces lignes pour déterminer s'il y a quelque chose « entre » elles. Ce n'est pas le cas.)

Ensuite, veuf chargé de deux enfants, vous êtes parti en Allemagne. Une année sabbatique qui s'est prolongée deux ans. C'est moi qui ai pleuré à votre place. (Non la perte de la malchanceuse Evie, mais la vôtre.) La mort de votre femme a été qualifiée de « tragédie » dans certains milieux, mais je préférerais y voir un pur accident : une conjonction de temps, de lieu et de circonstances. *Qu'est-ce qu'un accident sinon un minutage précis ?*

Docteur K*, loin de moi (?) l'intention de vous accuser d'hypocrisie criante, et encore moins de duplicité, mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi, vous qui rampiez de terreur devant la famille de votre première femme (sur qui vous vous sentiez une infinie supériorité intellectuelle), vous

vous êtes néanmoins remarié, dix-huit mois plus tard, avec une femme beaucoup plus jeune que vous, presque aussi jeune que moi, ce qui a dû provoquer l'indignation et la fureur de vos ex-beaux-parents. Non ? (À moins que vous n'ayez cessé de vous soucier de leur opinion ? Peut-être aviez-vous siphonné suffisamment d'argent au beau-père ?)

Votre seconde épouse, V*, a coupé à une mort accidentelle et vous survivra de longues années. Je n'ai jamais nourri la moindre rancœur contre la voluptueuse Viola – un peu grasse aujourd'hui –, entrée dans votre vie après que j'en fus sortie. Il se peut que j'aie éprouvé une sorte de sympathie pour cette jeune femme, devinant que le jour viendrait où vous la trahiriez elle aussi. (Et ne l'avez-vous pas fait ? D'innombrables fois ?)

Je n'ai rien oublié, docteur K. Alors que vous, désavantage fatal, avez presque tout oublié.*

Dois-je vous l'avouer, docteur K*, Jody : j'avais mes secrets, même en ce temps-là. Même quand je vous paraissais transparente, translucide. Dans la moelle de mes os, le désir de donner une fin à notre amour illicite. Une fin digne d'un grand opéra, non d'un simple mélodrame. Quand vous m'asseyiez nue – « en costume d'Ève » était votre terme d'élection – et me dévoriez des yeux – « Si belle ! Une vraie petite beauté ! » – même alors je me délectais de mes pensées secrètes. Vous sembliez parfois ivre d'amour – de concupiscence ? – pour moi, embrassant, léchant, suçant... vous nourrissant de moi comme un vampire. (La paternité, devoir poser au beau-fils dévoué ainsi qu'au « théologien de renom » vous épuisait, exaspérait votre vanité masculine. Naturellement, dans ma naïveté, je n'en avais aucune idée.) Pourtant, la main posée sur votre nuque brûlante, j'ai vu une lame de rasoir entre mes doigts et le premier jaillissement surpris de votre sang, avec une telle intensité que je les vois encore aujourd'hui. J'ai manqué m'évanouir, mes yeux se sont révoltés, vous m'avez rattrapée dans vos bras... et pour la première fois (je suppose que c'était la première) vous avez perçu dans votre Ange d'or filé une source de préoccupation, d'ennuis, un fardeau peu différent de celui d'une épouse névrosée, sujette aux angoisses. *Que t'arrive-t-il, ma chérie ? C'est un jeu, chérie ? Ma belle petite fille, ce n'est pas amusant de me faire peur, à moi qui t'adore.*

Serrant mes doigts glacés dans tes doigts durs et brûlants, les pressant contre ton gros cœur aux battements puissants.

Pourquoi pas ? pourquoi ne pas essayer ? essayer de recueillir ?... ce cœur.

Qui m'est dû.

Avec quelle inspiration je compose cette lettre, docteur K* ! J'écris avec fièvre, m'interrompant à peine pour reprendre mon souffle. C'est à croire qu'un ange guide ma main. (Un de ces anges de colère aux ailes tannées, au visage médiéval farouche que l'on voit sur les gravures allemandes !) J'ai relu certains de vos ouvrages, docteur K*, dont le traité sur les manuscrits de la mer Morte, truffé de notes, qui a assis votre réputation de jeune universitaire

ambitieux au début de la trentaine. Cela paraît pourtant si désuet et si daté, ce XX^e siècle où Dieu et Satan nous étaient d'une certaine façon plus réels, un peu comme des objets ménagers... Concernant nos origines religieuses primitives, j'ai lu que Dieu-Satan étaient autrefois unis, mais qu'ils sont aujourd'hui, dans notre tradition chrétienne, toujours séparés. Irrémédiablement séparés. Car nous autres chrétiens ne pouvons croire notre divinité capable de mal, sous peine de ne pouvoir l'aimer.

Docteur K*, tandis que j'écris cette lettre, mon cœur dysfonctionnel, au murmure mystérieux, s'accélère, ralentit, s'emballe à l'idée que vous lisez ces mots avec le sentiment croissant de leur justice. Une forte pluie s'est mise à tomber, tambourinant sur le toit et les fenêtres de l'endroit où j'habite, la même pluie (non ?) qui tambourine sur le toit et les fenêtres de votre maison à quelques (ou plusieurs ?) kilomètres de là ; à moins que je n'habite à l'autre bout du pays, et que la pluie ne soit pas la même. Et pourtant *Je peux venir te rejoindre n'importe quand. Je suis libre d'aller et venir ; d'apparaître et de disparaître*. Il se pourrait même que j'aie contemplé la charmante façade de la maternelle Busy Bee, l'école de votre précieuse petite-fille, tout comme j'ai acheté des chaussures en compagnie de V*, bien que cette femme au menton flasque, très maquillée, chaussant du 41, n'ait évidemment pas remarqué ma présence.

Et dimanche dernier je suis retournée au musée d'Histoire naturelle, sachant qu'il était possible que tu reviennes. Car il me semblait possible que tu m'aies reconnue dans l'escalier et adressé un signe du regard, à l'insu de Lisle ; tu me pressais de revenir t'y rencontrer seul. Le lien érotique profond qui nous unit ne sera jamais rompu, tu le sais : tu as pénétré mon corps virginal, tu m'as pris mon innocence, ma jeunesse, mon âme. *Mon ange ! Pardonne-moi, reviens-moi, je me ferai pardonner les souffrances que tu as endurées par ma faute*.

J'ai attendu, mais tu n'es pas revenu.

J'ai attendu, et le sentiment de ma mission ne s'est pas atténué, mais confirmé.

J'étais le seul visiteur dans ce troisième étage lugubre, dans la salle des Dinosaures. Le bruit de mes pas résonnait faiblement sur le sol de marbre usé. Un gardien de musée aux cheveux blancs, ventripotent comme toi, m'observait derrière ses paupières mi-closes ; il était assis sur une chaise de toile, les mains sur les genoux. On aurait dit une poupée de cire. Un de ces mannequins en trompe-l'œil. Tu sais : ces personnages inquiétants, qui semblent vivants, que l'on voit dans les expositions d'art contemporain. À ceci près que ce personnage voûté n'était pas emmaillotté de blanc. Silencieuse, je suis passée près de lui comme un fantôme. Ma main (gantée) dans mon sac, et les doigts refermés sur une lame de rasoir, que je sais maintenant manier avec adresse et courage.

À pas furtifs, j'ai fait le tour de la salle des Dinosaures dans l'espoir de te trouver, mais en vain ; à pas furtifs je me suis approchée par-dérrière du

gardien somnolent, l'excitation de la chasse accélérant les battements anarchiques de mon cœur... mais naturellement j'ai laissé ce moment passer ; ce n'était pas à un gardien de musée mais au célèbre Dr K* que la lame de rasoir était destinée. (Je savais cependant sans l'ombre d'un doute que j'aurais pu user de mon arme contre ce vieillard, simplement par frustration de ne pas t'avoir trouvé, et par rage, une rage féminine nourrie par des siècles de mauvais traitements et d'exploitation ; j'aurais pu lui trancher la carotide et me reculer aussitôt sans qu'une seule goutte de sang éclabousse mes vêtements ; pendant que le vieillard se vidait de son sang sur le sol de marbre usé, je serais descendue au deuxième étage quasi désert du musée, puis au premier, où je me serais mêlée discrètement à la foule des visiteurs venue voir une nouvelle exposition d'images de synthèse. Un jeu d'enfant !) J'ai fini par errer entre des répliques de dinosaures caoutchouteuses, certaines énormes, comme celle du *Tyrannosaurus rex*, d'autres grosses comme des bœufs, ou relativement petites, de la taille d'un homme ; j'ai admiré les reptiles volants aux longs becs et aux ailes griffues ; dans une surface réfléchissante au-dessus de laquelle planait l'une de ces créatures préhistoriques, j'ai admiré mon visage pâle et brûlant, mes cheveux de cendre. *Ma chérie*, murmurais-tu, *je t'adorerai toujours. Quel sourire angélique !*

Vous voyez, docteur K* ? Je souris toujours.

Docteur K* ! Pourquoi êtes-vous aussi crispé derrière cette fenêtre du premier étage ? Pourquoi vous recroquevillez-vous, saisi d'une peur nauséuse ? *Rien ne vous arrivera qui ne soit juste. Que vous ne méritiez pas.*

Ces pages dans votre main tremblante, vous aimeriez les déchirer en morceaux... mais vous n'osez pas. Votre cœur bat de terreur à l'idée d'être arraché à votre poitrine ! Dans votre désespoir, vous envisagez de – mais renoncerez à – montrer ma lettre à la police. (Honteux de ce qu'elle révèle sur le célèbre Dr K* !) Vous envisagez de – mais renoncerez à – montrer ma lettre à votre femme, car vous avez connu avec elle bien des séances épuisantes de justification et de confession à cœur ouvert ; vous avez lu le dégoût dans son regard. Plus jamais ! Et vous n'avez pas le cran de vous contempler dans la glace, car vous êtes plus que las de votre visage, de ces yeux hagards et coupables. Tandis que moi, la vénéneuse araignée-diamant, je tisse allègrement ma toile arachnéenne parmi les poutres de votre sous-sol, dans la niche entre le mur et votre bureau, dans la grotte étouffante sous votre lit conjugal ou – délicieuse perspective ! – sur le matelas même du lit d'enfant où dort la belle petite Lisle quand elle rend visite à ses grands-parents dans leur maison de Richmond Street.

Invisible de jour comme de nuit, tissant ma toile, excrétée de mes entrailles, infatigable et fidèle – heureuse.

Cerveau/fendu

À l'instant précis où, pénétrant dans sa maison par la porte de derrière, elle voit, ou croit voir, un mouvement fugitif, une sorte d'ombre dans le couloir desservant la cuisine, en même temps qu'elle entend une brusque inspiration ou un halètement, elle prend la décision de ne pas battre en retraite avec une précipitation affolée, mais d'avancer, lançant d'un ton sec : *Jeremy ? C'est toi ?* Car elle avait vu la voiture de sa belle-sœur garée sur le bas-côté de la route à une quinzaine de mètres de l'allée menant à la maison, elle est certaine qu'il s'agit de la Toyota de Veronica, que Jeremy emprunte souvent ; il lui traverse alors à l'esprit qu'elle s'était attendue à voir Veronica à la clinique ce matin-là, et que sa belle-sœur n'était pas venue – ces pensées fondent sur elle, bourdonnantes comme des frelons, alors même qu'elle répète, plus sèchement encore : *C'est toi ? Jeremy ?* Car ce garçon ne devrait pas être ici, dans cette maison, sans autorisation ; elle n'avait pas fermé la porte à clé, comme cela lui arrivait souvent depuis qu'elle se rendait à la clinique, rentrait chez elle et repartait à la clinique un peu plus tard dans la journée, un parcours de quatre kilomètres deux cents très précisément, dont elle connaît maintenant chaque maison et chaque allée, chaque route et rue croisées, un trajet qu'elle se passe et repasse en imagination, dans un sens et dans l'autre, quand elle se rend en ville, à la clinique de rééducation, pour voir son mari, rentre chez elle en pensant à son nouveau départ pour la clinique, où, s'est-elle rendu compte, elle ne fait que penser à son prochain retour. Aujourd'hui, elle a passé une bonne partie de la matinée à la clinique, elle tâche d'y arriver à 8 heures précises, au moment où la clinique ouvre ses portes aux visiteurs, car elle se lève de bonne heure, Jim et elle se lèvent de bonne heure, rarement après l'aube même les matins d'hiver les plus nuageux et les plus glacials. Et à la clinique, au chevet de son mari, elle reste généralement jusqu'à 19 heures, heure à laquelle, épuisée, elle rentre chez elle jusqu'au lendemain. Au chevet de Jim, elle lui fait la lecture, consulte ses messages sur son ordinateur portable et lit à Jim ceux, de moins en moins nombreux, dont il lui paraît important qu'il soit informé. Avec une logique

enfantine, elle se dit : *Si je suis une bonne épouse, si je suis bonne, Dieu nous épargnera, Dieu fera qu'il guérisse*, et jusqu'à présent cette prière, qu'elle sait aussi lâche que vaine, n'a pas été entièrement dédaignée, car Jim a été transféré de l'hôpital à la clinique, et il est question qu'un jour prochain il puisse rentrer chez lui récupérer ses forces perdues. Déjà, il n'a plus à être alimenté par l'intermédiaire d'un tube ; déjà, son visage n'est plus d'une pâleur mortelle, il reprend des couleurs. Mais il se fatigue encore très vite, s'assoupit au milieu d'une phrase, les amis qui viennent lui rendre visite ont appris à dissimuler leur consternation et leur gêne quand ils le découvrent si changé, ce pauvre Jim Gould, si plein de vie et d'énergie, un homme souriant, affable, aimé de tous, son corps semble avoir fondu, il a perdu plus de vingt kilos, ses mains sont sans force, il a les muscles atrophiés, les jambes inertes, des os à peine recouverts d'une peau fine et glabre, terribles à regarder. Elle a donc appris à ne pas voir. Elle a donc appris à dissimuler sa peur. Elle a appris à sourire comme les infirmières apprennent à sourire. Et quand il lui demande si elle veut bien lui masser les jambes parce qu'elles lui font mal, elle sourit et pétrit les jambes dures et osseuses, aussi minces maintenant que celles d'un jeune enfant ; tout en massant ces jambes, elle plaisante avec son mari, elle l'aime tellement, elle mourrait pour cet homme, elle le croit, et pourtant quelle fatigue elle éprouve ces dernières semaines, quelle exaspération face aux exigences de son mari. Jim est devenu imprévisible, prompt à se mettre en colère. Ce matin, dans sa hâte de se rendre à la clinique, elle avait oublié d'emporter le dernier numéro d'une revue spécialisée dont son mari était le conseiller éditorial ; Jim étant visiblement déçu et assombri par cet oubli, elle dit : *Je vais retourner le chercher, chéri, pas de problème*, et il dit aussitôt : *Non, ce n'est pas la peine, tu me l'apporteras la prochaine fois*, mais elle insiste, bien sûr que si, elle va retourner le lui chercher, elle a d'autres courses à faire impérativement en ville ce matin-là. Et d'ailleurs Jim a des examens prévus dans la matinée. Elle pose un baiser sur sa joue en lui promettant d'être de retour dans l'heure ; au fond d'elle-même, elle éprouve un soulagement enfantin à l'idée de quitter la clinique aussi vite après son arrivée, cet endroit sombre et sinistre, mal éclairé, et les odeurs, ne pas penser aux odeurs, des dizaines d'années d'odeurs accumulées. Et les autres patients, et les autres visiteurs, en majorité des femmes de son âge ou plus âgées, qu'elle en est venue à reconnaître, comme elles en sont venues à la reconnaître, et qui redoutent de se voir à l'extérieur de la clinique. Elle est l'une des rares à se soucier de son apparence, non qu'elle soit coquette, mais elle a conscience de son visage, de son corps, de l'intérêt marqué avec lequel les hommes la regardent, ou la regardaient. En ce jour de semaine, elle porte un séduisant tailleur-pantalon d'un jaune pâle crémeux qui met en valeur ses formes harmonieuses, pense-t-elle, et, autour du cou, un foulard italien couleur pêche ; elle a toujours été une belle fille solidement charpentée, mais sans jamais être ce qu'on appelle grosse – *gros* est un mot qu'elle trouve insultant, obscène. Son visage est rond et plein, son teint comme rosi par un léger coup

de soleil – le type classique de la belle brune, selon son mari – mais à présent, se voyant dans le rétroviseur de sa voiture alors qu'elle rentre chez elle, elle est horrifiée par son front plissé, les fines rides blanches à l'angle de ses yeux et aux coins de sa bouche, l'état lamentable de son rouge à lèvres corail, appliqué avec soin ce matin-là. Un petit cri de détresse lui échappe : *C'est injuste ! Mon visage s'use, je suis encore jeune*. Car elle a sept ans de moins que l'homme alité à la clinique de rééducation. Longtemps elle avait été la plus jeune épouse de leur cercle de relations. Et au fond d'elle-même elle est toujours la plus jeune, celle que les hommes remarquent, regardent avec admiration. Quand elle arrive à Constitution Hill et tourne dans Westerly Drive, elle voit une voiture familière, garée de travers, moitié sur la chaussée, moitié sur le bas-côté, la Toyota noire de sa belle-sœur. C'est une voiture que son neveu de dix-sept ans, Jeremy, utilise ces derniers temps. Avec une ombre de désapprobation, elle pense que ni son frère ni sa belle-sœur ne sont apparemment capables de discipliner Jeremy, qui a été renvoyé du lycée pour des histoires de drogue, et pour avoir menacé d'autres élèves, menacé un professeur ; elle sait qu'il a déjà été condamné pour des cambriolages dans le quartier où il habite, près de l'université. Pourtant, dès qu'elle s'engage dans son allée, elle cesse de penser à son neveu. L'allée, gravillonnée et pentue, est bordée d'une haie de persistants mal taillés ; depuis que son mari a été soudainement hospitalisé, personne ne s'occupe de la propriété, elle y pense à peine quand elle voit les détritiques que le vent a accrochés aux arbustes, les vieux journaux et les prospectus éparpillés sur la pelouse, elle ne remarque l'état des lieux que quand elle est dans sa voiture, dès qu'elle en descend pour entrer dans la maison, elle oublie. Il lui faut penser à tant de choses... c'est injuste. Et maintenant, en poussant la porte de derrière qui s'ouvre trop facilement, cette ombre fugitive sur un mur. Elle pense avec une bouffée de colère : *Il croit que je suis avec Jim à la clinique, il croit que la maison est vide*. Car on dit de Trudy Gould qu'elle est une sainte, tous les jours à l'hôpital et maintenant à la clinique, avec dévouement, sans une plainte, elle veille au chevet de son mari depuis des mois. Elle sait ce que les gens disent d'elle, elle en tire fierté, mais en réalité la maison vide la terrifie, elle regrette amèrement à présent de ne pas avoir d'enfant, oui, mais son mari et elle avaient jugé qu'une adoption était trop risquée, l'introduction d'un enfant de parents inconnus dans leur intérieur réglé. Et maintenant, alors qu'elle entre dans la cuisine en faisant délibérément claquer ses talons, d'élégantes bottines en cuir italien aux talons de cinq centimètres, elle se dit avec un frémissement de défi qu'elle ne se laissera pas effrayer par son propre neveu, ce grand garçon dégingandé aux yeux de biche qu'elle connaît depuis l'enfance. Tante Trudy, c'est ainsi qu'il l'appelle, ou qu'il l'appelait encore il y a deux ans avant de tant changer. Elle pense néanmoins que Jeremy a toujours eu de l'affection pour elle et qu'il ne lui ferait pas de mal. Elle s'engage dans le couloir maintenant, lançant d'un ton grondeur : *Jeremy ! Je te vois*, et remarque alors qu'il halète, le visage étrangement empourpré, les yeux dilatés

et humides – sans doute est-il drogué, pense-t-elle – elle marche pourtant sur lui, le ton caustique et réprobateur, *Jeremy ! Que fais-tu ici ! Comment oses-tu*, et il se jette sur elle, haletant comme un chien, la projette contre le mur, encore incrédule même alors elle se dit, *Il n'oserait pas me faire de mal, je suis ici chez moi*, et on ne sait comment ils sont dans la cuisine, ils luttent dans la cuisine, une chaise est renversée, de sa voix rauque d'adolescent Jeremy crie : *Ferme-la, ferme-la, vieille peau, vieille garce* tandis qu'elle lui hurle de partir, d'arrêter, elle cherche à le gifler, à l'aveuglette Jeremy a attrapé un couteau sur un plan de travail, un éplucheur, petit mais acéré, à l'aveuglette il frappe sa tante stupéfaite qu'il paraît ne pas connaître, ne reconnaît pas, sa tante Trudy qu'il connaît depuis qu'il est né et qu'il fixe maintenant d'un regard vitreux, les yeux réduits à deux fentes. Désespérément elle lève ses bras charnus, ses mains tendues, pour se protéger des terribles coups de couteau ; plus de ton réprobateur maintenant, elle a la voix entrecoupée, suppliante, *Non non, Jeremy je t'en prie non ne me fais pas de mal tu ne veux pas me faire de mal, Jeremy non* mais la courte lame acérée fond sur elle comme un oiseau de proie enragé, s'abat sur son visage, sa gorge, ses seins saillants sous le tissu maintenant humide de sa veste d'un jaune pâle crémeux, cet inconnu furieux qui ressemble à son neveu de dix-sept ans va reculer et la laisser s'étouffer dans son propre sang sur le sol poisseux de la cuisine, elle a les poumons perforés, sa gorge se remplit de sang, pris d'une sorte d'euphorie il a jeté l'éplucheur ensanglanté, *Je te l'avais dit ! Je te l'avais dit ! Je te l'avais dit de me foutre la paix bordel !* il sort de la cuisine en titubant, se précipite au premier étage bien qu'il y ait des années qu'il ne soit pas monté au premier étage de la maison de sa tante, avec frénésie il fouille dans les tiroirs de la commode, laissant partout l'empreinte sanglante de ses doigts, l'empreinte de ses pieds, comme dans une danse clownesque le motif baroque des semelles de ses Nike, putain qu'il est défoncé, il plane à mille mètres, cette fille plus âgée dont il est fou, une fille avec qui il partage ses drogues, avec qui il couche et partage ses drogues, il frimera en lui racontant qu'il n'avait rien planifié de ce qui est arrivé dans la maison de cette richarde, qu'il avait agi à l'instinct, il lui avait dit qu'il connaissait une maison à Constitution Hill, la femme passait toute la journée à l'hôpital avec son mari, il n'avait pas dit à la fille que cette femme était sa tante, se vantant de pouvoir traîner sans risque dans la maison le temps qu'il voudrait pour chercher de l'argent ou des trucs à emporter, à Constitution Hill où les maisons sont très grandes, les terrains très grands et isolés des voisins, personne ne le verrait et s'il y avait du grabuge personne n'entendrait... À l'instant précis où elle pousse la porte, elle voit tout cela, à la façon dont un unique éclair peut illuminer un paysage nocturne d'une inimaginable complexité, elle voit, d'instinct elle bat en retraite, s'éloigne de la porte qui s'est ouverte trop facilement, dans ses étroites bottines en cuir italien elle dévale en trébuchant l'allée gravillonnée, naturellement elle avait vu la Toyota noire de sa belle-sœur, mal garée le long de la route, elle avait reconnu la Toyota à son pare-chocs arrière cabossé et

aux premières lettres de la plaque minéralogique, VER ; non, elle ne battra pas en retraite, certainement pas. Au lieu de cela elle engage la voiture dans l'allée gravillonnée pentue. À l'arrière de la maison, la seule entrée que Jim et elle utilisent, elle voit, ou croit voir que la porte est légèrement entrebâillée ; il est encore temps de battre en retraite, une partie de son cerveau sait *Il ne faut pas que j'entre, Jim ne voudrait pas que j'entre*, car elle se doit à son mari qui l'attend, là-bas à la clinique, mais cette maison est la sienne, elle y vit avec son mari, Jim Gould, depuis vingt-six ans ; personne n'a le droit de l'empêcher d'entrer dans cette maison, personne n'a le droit d'y entrer sans sa permission, pas même un membre de sa famille, pas même Jeremy, son neveu timide et maussade aux yeux de biche, et donc avec un air de défi elle pénètre dans la cuisine, claquement de talons sur le carrelage et dans le même instant elle voit un mouvement fugitif, une sorte d'ombre dans le couloir desservant la cuisine, elle entend une brusque inspiration ou un halètement, dans le même instant un flot d'adrénaline inonde ses veines, elle refuse de se ruer, hurlante et trébuchante, dans l'allée gravillonnée pour chercher du secours, une femme bien en chair d'une cinquantaine d'années, mais encore enfantine, d'attitude et de langage, elle ne courra pas chez les voisins où une femme de ménage hispanique lui ouvrira, la sauvera, en appelant le 911 pendant que Mme Gould s'effondrera sur une chaise de cuisine, hors d'haleine, haletant comme un animal terrifié, cela n'arrivera pas, elle ne cédera pas à la peur, elle ne fuira pas sa propre maison, elle ne s'évitera pas de suffoquer dans son propre sang, c'est sa décision, elle est la belle brune classique de Jim Gould, elle n'a jamais été coquette mais elle a bonne opinion d'elle-même, elle n'est pas faible comme sa belle-sœur et donc elle ne s'abaissera pas à battre en retraite précipitamment, non, elle s'avancera en faisant claquer les talons de ses bottines comme un avertissement, lançant d'un ton sec, *Jeremy ? C'est toi ?*

Le premier mari

1.

Cela commença innocemment : il cherchait le passeport de sa femme.

Les Chase préparaient leur premier voyage commun en Italie. Pour fêter leur dixième anniversaire de mariage.

Le passeport défraîchi de Leonard se trouvait bien à l'endroit où il le rangeait toujours, mais celui de Valerie, qui servait moins souvent, n'y était pas. Leonard chercha donc dans les tiroirs dévolus à sa femme, tiroirs de commode, tiroirs de bureau, petit tiroir de la table en merisier, occupant un coin de leur chambre à coucher et servant parfois de bureau à Valerie, et là, dans une chemise kraft, avec une copie de son acte de naissance ainsi que d'autres documents, il trouva le passeport. Et, tout au fond du tiroir, un paquet de photos entourées d'un élastique fatigué.

Des Polaroids. À en juger d'après leurs couleurs légèrement fanées, de vieux Polaroids.

Leonard les feuilleta du pouce comme un jeu de cartes. Il contemplait un jeune couple : Valerie et un homme qu'il ne reconnaissait pas. Une Valerie étonnamment jeune, et plus belle que Leonard ne l'avait jamais connue. Ses cheveux, d'un roux cuivré, tombaient en cascade sur ses épaules nues ; elle portait un haut de bikini rouge, un short blanc. Le beau brun ténébreux qui l'accompagnait avait passé un bras bronzé autour de ses épaules dans un geste intime, un geste de possession sexuelle. Il s'agissait très vraisemblablement du premier mari de Valerie, que Leonard n'avait jamais rencontré. Les jeunes amants étaient photographiés assis à une table de fer forgé blanc dans un café en terrasse ou sur le balcon d'une chambre d'hôtel. Sur plusieurs des photos, on voyait à l'arrière-plan la courbe d'une large plage de sable blanc, le scintillement d'une eau turquoise. Sur la terrasse, derrière le couple, se dressaient des palmiers royaux, un bougainvillier d'un rouge flamboyant. Le ciel était d'un bleu tropical intense. Ces cinq ou six photos avaient dû être

prises par un tiers, un serveur ou un employé d'hôtel peut-être. Leonard regardait, pétrifié.

Le premier mari. C'était donc le premier mari. Yardman ? Il s'appelait bien ainsi ? Une bouffée de jalousie sexuelle monta en Leonard. Il ne voulait pas penser : *Et je suis le second mari.*

Au dos de l'un des Polaroids, de la main de Valerie : *Oliver & Val, Key West, décembre 1985.*

Oliver. C'était le prénom de Yardman, Leonard s'en souvenait vaguement maintenant. En 1985, Val avait vingt-deux ans, près de la moitié de son âge actuel, elle n'avait pas encore épousé Oliver Yardman, mais le ferait un an plus tard. À ce moment-là ils étaient très probablement amants de fraîche date ; ce voyage à Key West avait été un genre de voyage de noces. Un bonheur sensuel, insolent, éclatait sur leur visage ! Leonard était certain que Valerie lui avait dit n'avoir gardé aucune photo de son premier mari.

« Le moins que nous puissions faire concernant nos erreurs, avait-elle dit, avec une grimace comique, c'est de ne pas en tenir un registre. »

Leonard, qui avait connu Valerie à l'âge de trente et un ans, plusieurs années après son divorce, avait cru comprendre que ce premier mari était plus âgé qu'elle, très peu séduisant et très peu intéressant. Valerie affirmait qu'elle s'était mariée « trop jeune » et que leur divorce, cinq ans plus tard, s'était passé « à l'amiable » parce qu'ils n'avaient pas d'enfants et n'avaient pas partagé grand-chose. Yardman travaillait alors à Denver dans une affaire familiale, « un travail ennuyeux de gratte-petit ». Valerie, qui avait grandi à Rye dans le Connecticut, n'avait pas aimé le Colorado et parlait de cette région, et de cette « première phase » de sa vie, avec une expression méprisante.

Pourtant, la preuve était là : Valerie avait été très heureuse avec Oliver Yardman en décembre 1985. Yardman n'avait manifestement que quelques années de plus qu'elle et, loin d'être sans charme, il était franchement beau : yeux bruns gourmands, traits bien dessinés, quelque chose de boudeur et d'irritable dans la bouche, une bouche d'enfant gâté. Sur l'un des Polaroids les plus révélateurs, Yardman avait attiré Valerie contre lui, une main refermée sur son épaule et l'autre sous la table, très vraisemblablement refermée sur sa cuisse. Ses cheveux étaient noirs et épais. Une légère barbe ombrait son menton carré. Il portait un tee-shirt blanc qui moulait son torse musclé, et un slip de bain ajusté ; ses jambes étaient couvertes de poils sombres. Ses orteils se déployaient en éventail, sous l'effet d'un plaisir sensuel infantile.

Leonard frémit de répugnance, de colère. Tel était donc Oliver Yardman : le premier mari.

Pas du tout l'homme que Valerie lui avait vaguement décrit.

À l'époque, il avait trouvé étrange – mais non désagréable – que Valerie ne lui pose pas de questions sur son passé (questions qui portent invariablement sur votre passé sexuel). Contrairement à toutes les femmes que Leonard avait pu connaître, Valerie ne lui avait même pas demandé s'il avait

déjà été marié.

Leonard avait été soulagé de rencontrer une femme si sûre d'elle-même qu'elle semblait totalement dépourvue de jalousie. Il comprenait maintenant que Valerie avait vraisemblablement voulu éviter d'être questionnée sur son propre passé sexuel/conjugal.

Il contemplait les photos d'un air sombre. Il aurait dû en rire, les remettre à leur place en veillant à ne pas casser l'élastique fatigué, car fouiller dans les affaires de sa femme n'était assurément pas dans son caractère. La jalousie non plus.

De toutes les émotions ignobles, la jalousie devait être la pire ! Avec l'envie.

Et pourtant : il emporta les photos plus près de la fenêtre, où un faible soleil de novembre rougeoyait au-dessus de l'Hudson, derrière un amoncellement de nuages ; il remarqua alors, sur la table à laquelle était assis le jeune couple, une accumulation de verres, une bouteille de vin (rouge, sombre) qui semblait presque vide, et des serviettes froissées, jetées sur des assiettes sales. Une bague à la main gauche de Valerie, des dormeuses en argent scintillant à ses oreilles, qui semblaient échauffées, rosies. Sur plusieurs des photos, Valerie se collait à son jeune amant énergique comme il se collait à elle, avec une possessivité jouée. Elle était visiblement ivre de vin et d'amour. Leonard contemplait un couple d'amoureux qui s'était réveillé tard après une nuit d'amour ; ce plantureux déjeuner arrosé de vin serait leur premier repas de la journée ; très vraisemblablement ils regagneraient leur lit pour y faire une sieste, abandonnés dans les bras l'un de l'autre. Sur la photo la plus parlante, Valerie se laissait aller contre Yardman, cheveux brillants répandus sur sa poitrine, un bras autour de sa taille et l'autre à demi caché sous la table, la main très vraisemblablement sur les cuisses de Yardman. Sur son sexe. Valerie, qui aujourd'hui réprouvait la vulgarité, se raidissait quand Leonard jurait et affirmait détester les films « trop explicites », s'était livrée à des attouchements provocants en présence d'un tiers, de l'inconnu qui tenait l'appareil. Leonard connaissait bien cette expression faussement innocente de petite fille : *Pas moi ! Pas moi ! Je ne suis pas une petite vicieuse, pas moi !*

Leonard regardait, le cœur battant de ressentiment. C'était une Valerie qu'il n'avait pas connue : la bouche gonflée par les baisers reçus et donnés ; jeune, une poitrine pleine tendant le tissu rouge de son haut de bikini et, dans le croissant ombreux de chair entre les seins, quelque chose de la taille d'une pièce de monnaie, luisant comme une sueur huileuse ; la peau rayonnante, éclatante de sensualité. Leonard comprenait que cette jeune femme devait être contenue dans l'autre, plus âgée, qui était sa femme : comme un souvenir secret, délicieux, auquel lui qui n'était que le second mari n'avait pas accès.

Leonard avait quarante-cinq ans. Jeune pour son âge, mais l'âge n'était pas jeune.

Quand il avait l'âge de Yardman sur les photos, vingt, vingt-cinq ans, il n'avait pas non plus été jeune comme lui. Douloureux à admettre, mais c'était

ainsi.

Si lui, Leonard Chase, avait abordé la jeune femme des photos, s'il était parvenu à entrer dans la vie de Valerie en 1985, elle ne lui aurait pas accordé un regard. Pas à l'homme qu'il était. Pas au partenaire sexuel. Il le savait.

Après le déjeuner, le jeune couple retournerait dans sa chambre d'hôtel et tirerait les rideaux. Riant et s'embrassant, titubant comme des danseurs ivres. Nus tous les deux, leurs beaux corps lisses enlacés, ils s'embrassaient avec avidité, se caressaient, se possédaient avec l'abandon d'animaux en train de copuler. Il les voyait sur le lit, qui devait être un grand lit de cuivre bringuebalant, il voyait la chambre plongée dans la pénombre, un ventilateur tournant nonchalamment au plafond et, à travers les lattes des stores, un bout de ciel tropical, la courbe gracieuse d'un palmier, la tache rouge d'un bougainvillier, humide comme une bouche de femme... Leonard sentit un trouble importun s'éveiller dans son bas-ventre.

Elle a menti. Voilà l'insulte.

Elle lui avait donné une fausse idée du premier mari, du premier mariage. Pourquoi ?

Leonard savait pourquoi : Yardman avait été le premier amour sérieux de Valerie. Il était son modèle de sexualité masculine. *Le premier amour ne s'oublie jamais*. La cachette des Polaroids était le secret de Valerie, un lien avec sa vie érotique.

Il rangea à la hâte les photos dans le tiroir. L'élastique usé s'était rompu ; Leonard n'y fit pas attention. Il s'éloigna, bouleversé, dévasté. *Je n'ai jamais existé pour elle*, pensait-il, *tout n'était qu'une farce*.

Dans le comté de Rockland, État de New York. À Salthill Landing, sur la rive ouest de l'Hudson. Trente kilomètres au nord du pont George-Washington.

Dans l'une des vieilles maisons de pierre donnant sur le fleuve : « historique », « classée ». Très chère.

Ce soir-là, alors que Valerie préparait l'un de ses plats gastronomiques à la cuisine, Leonard vint s'appuyer contre le chambranle, un verre à la main. Il demanda : « Est-ce qu'il t'arrive d'avoir de ses nouvelles, Val ? Comment s'appelait-il déjà, Yardman... », prenant un ton désinvolte, comme frappé par une pensée fortuite, et Valerie, concentrée sur une recette, murmura que non, mais d'une façon si distraite que Leonard ne fut pas sûr qu'elle eût entendu et redemanda : « Il t'arrive d'avoir des nouvelles de Yardman ? De lui ou par lui ? » Et cette fois Valerie le regarda avec un petit sourire perplexe. « Yardman ? Non. » Et Leonard dit : « Vraiment ? Jamais ? Toutes ces années ? – Toutes ces années, chéri, non. »

Valerie étudiait une recette dans un grand livre de cuisine, somptueusement illustré, posé debout sur un plan de travail, pages maintenues par des trombones. Ce livre s'intitulait *Cuisine des Caraïbes* : Valerie préparait une bavette, qui devait être marinée et farcie de saucisses, œufs durs

et légumes, un plat ambitieux qui exigerait une marinade compliquée et une farce encore plus compliquée, et elle en était au découpage délicat, presque chirurgical, de la tranche de viande sanguinolente. C'était un plat qu'elle espérait préparer pour un dîner qu'elle donnerait plus tard ce mois-là ; elle était déterminée à le perfectionner. Une coïncidence, se dit Leonard, que quelques heures à peine après qu'il eut trouvé les Polaroids secrets, Valerie prépare le genre de plat exotique caribéen qu'elle avait dû découvrir à Key West avec le premier mari, vingt ans auparavant, mais Leonard, qui était un homme raisonnable, un avocat fiscaliste, spécialisé dans les litiges devant les cours d'appel fédérales, savait que ce ne pouvait être qu'une coïncidence.

Il demanda, d'un ton léger : « Quel était le prénom de Yardman, Val ? Je ne crois pas que tu me l'aies jamais dit », et Valerie répondit, avec un petit rire impatient, s'étant armée d'un couteau à steak pour trancher la viande horizontalement : « Quel est son prénom ? Quelle importance ? » Leonard nota que, alors qu'il avait dit *était*, Valerie avait répondu *est*. Le premier mari était toujours présent pour elle : le temps n'avait pas passé. Il se rappela une remarque inquiétante de Freud sur l'inconscient, qui ne connaît que le présent, de sorte que ce tout qui s'y est imprimé profondément est ressenti comme immortel, impérissable. Valerie ajouta, comme par reproche : « Bien sûr que je t'ai dit son prénom, Leonard. Mais pas depuis longtemps, voilà tout. » Le steak, qui glissait sur la planche à découper, lui donnait du fil à retordre, et Leonard posa son verre pour le maintenir fermement pendant que, se mordant les lèvres, le visage froncé comme la Judith du Caravage sciant la tête du vilain roi Holopherne, Valerie parvenait à insérer la lame tranchante et à pratiquer les incisions nécessaires pour que la viande s'ouvre comme les pages d'un livre. Fasciné, quoique avec un léger sentiment de dégoût, Leonard la regarda recouvrir la viande d'un film alimentaire, puis la marteler à petits coups de maillet habiles jusqu'à lui donner une épaisseur uniforme d'un demi-centimètre. Il grimaçait un peu à chacun des coups. « Est-ce qu'il... Yardman je veux dire... s'est jamais remarié ? » Et Valerie indiqua d'un geste impatient qu'elle ne voulait pas être distraite, pas maintenant. C'était important ! Leur dîner était en jeu ! Avec précaution elle fit glisser le steak aminci dans un grand plat et versa la marinade par-dessus. Leonard remarqua que son visage s'était épaissi depuis l'époque où elle était l'amante d'Oliver Yardman ; son corps s'était épaissi, les lois de la pesanteur alourdissaient ses seins, ses cuisses. De fines lignes blanches marquaient le coin de ses yeux et de ses lèvres, et ses cheveux cuivrés avaient perdu leur éclat. Mais Valerie était toujours une femme superbe, une fille de riche dont la confiance en soi étincelait dans le regard, dans les dents parfaites, dans le rire, mordant et dédaigneux, comme étincelaient les coûteux ustensiles de cuisine accrochés au mur. Son visage avait quelque chose de sensuel et de langoureux quand elle se concentrait sur un plat, il exprimait une félicité presque enfantine, une attente joyeuse. *La nourriture, c'est l'Éros sans le risque d'une déconvenue*, pensa Leonard. *À la différence d'un amant, la nourriture ne vous rejette*

jamais.

Leonard demanda encore une fois si Yardman s'était remarié, et Valerie dit : « Comment le saurais-je, chéri ? » d'un ton légèrement exaspéré. « Tu aurais pu l'apprendre par des amis communs », dit Leonard. Valerie couvrit le steak et alla le mettre au réfrigérateur, où il marinerait pendant deux heures. Ils ne mangeaient jamais avant 20 h 30, parfois plus tard ; c'était leur habitude, car ils n'avaient jamais eu d'enfants qui leur imposent de dîner de bonne heure, de sacrifier aux routines de la vie américaine. « “Des amis communs”, dit Valerie, avec un rire sec. Nous n'en avons pas. » Leonard nota de nouveau l'emploi du présent. « Et vous n'êtes jamais restés en contact, dit-il. – Tu sais bien que non. » Le visage assombri, Valerie semblait mal à l'aise. À moins qu'elle fût contrariée. S'emporter était un signe de faiblesse ; Valerie dissimulait ces faiblesses. Un signe de vulnérabilité, et Valerie n'était pas vulnérable. Plus maintenant.

« Ah bon. Je trouve ça plutôt triste, d'une certaine façon », dit Leonard.

Dans l'évier, conçu à l'imitation des vieux éviers profonds d'autrefois, Valerie lava énergiquement ses mains tachées de sang aqueux. Elle lava le couteau étincelant et sa lame chirurgicale de vingt-cinq centimètres, et tous les ustensiles dont elle s'était servie. C'était une sorte de manie chez elle que de garder sa belle cuisine aussi immaculée que possible quand elle y travaillait. Elle veillait également à retirer ses bijoux.

À la main gauche, Valerie portait le diamant de fiançailles et l'alliance assortie que Leonard lui avait offerts. À la main droite, elle portait une émeraude taillée en carré dans une monture ancienne, qu'elle disait avoir héritée de sa grand-mère. Leonard se demanda tout à coup si cette émeraude n'était pas la bague de fiançailles que son premier mari lui avait offerte, et qu'elle avait mise à la main droite après son divorce.

« Triste pour qui, Leonard ? Pour moi ? Pour *toi* ? »

Cette nuit-là, dans leur lit. Un lit immense comme la toundra. Peut-être parce qu'elle avait perçu quelque chose dans son attitude, une subtile altération du ton, un tremblement d'amertume contenue, ou de colère, dans sa voix, Valerie se tourna vers lui avec un sourire : « Tu m'as manqué, chéri. » Elle l'entendait peut-être au sens propre, car Leonard était amené à se déplacer pour son travail ces temps derniers, il collaborait avec des avocats d'Atlanta à la préparation d'un appel devant la cour fédérale de cette ville – mais il n'y avait pas que cela. *Elle cherche à se faire pardonner* pensa-t-il. Leurs étreintes étaient calmes, mesurées, méthodiques et duraient une huitaine de minutes. Ils avaient pour habitude de faire l'amour le soir, avant de dormir, à la lumière d'une lampe unique. Dans la chambre haute de plafond flottait l'odeur des sachets de lavande que Valerie plaçait dans les tiroirs de sa commode. Mis à part le vent de novembre dans les arbres, le silence était total. *Le calme de la tombe*, pensa Leonard. Il chercha la bouche souriante de sa femme, mais ne la trouva pas. Il ferma les yeux, et la fille provocante aux

cheveux cuivrés apparut soudain. Elle l'attendait, se tortillant dans les bras du beau jeune homme ténébreux, mais coulant des regards dans sa direction. Oh ! qu'elle était vicieuse, regardez la petite vicieuse ! Sa bouche avide et suceuse comme celle d'un brochet cherchait la bouche du jeune homme, sa main glissa sous la table pour s'enfouir entre ses cuisses. Oh, la petite vicieuse !

Leonard avait dans l'idée que les yeux de Valerie étaient fermés, eux aussi. Qu'elle voyait le jeune couple, elle aussi.

« J'ai trouvé ton passeport, Valerie. Et j'ai aussi trouvé ces Polaroids. Tu les reconnais ? »

Il les étalerait sur la table. Mieux encore, sur le lit.

« Simple curiosité, Val. Pourquoi m'as-tu menti à son sujet ? »

Son sourire s'effacerait. Ses lèvres deviendraient molles, comme si, de façon parfaitement inattendue, on l'avait giflée.

« ... pourquoi continues-tu à mentir ? Depuis tant d'années. »

Naturellement, il rirait. Pour montrer qu'il ne prenait pas cela au sérieux... pourquoi l'aurait-il fait ? Cela remontait à si loin, c'était du *passé*.

Mais « mentir » était peut-être un mot trop fort. La fille de riche n'était pas habituée à ce genre de langage, pas plus que Leonard. « Mentir » aurait la force d'un coup. « Mentir » ferait grimacer Valerie comme si on l'avait frappée, et la fille de riche demanderait instantanément le divorce si on la frappait.

Ce n'était peut-être pas une bonne idée, par conséquent. Attaquer de front.

Un avocat est un stratège qui prépare ses coups. Un avocat habile sait toujours comment son adversaire va réagir. Comme aux échecs, vous devez prévoir les coups de l'adversaire. Chaque attaque peut provoquer une contre-attaque. Si Leonard mettait Valerie face aux Polaroids, cela risquait de se retourner contre lui. Elle décèlerait peut-être un tremblement d'amertume dans sa voix, une lueur d'anxiété masculine dans son regard. Leonard était quelquefois impuissant, à sa grande contrariété. Il mettait cela sur le compte des distractions : la tension à laquelle le soumettait son travail, toujours très compétitif, même pour ceux de sa génération que la compétition n'avait pas déjà éliminés. La tension que représentait pour un homme l'obligation d'être « performant ». Sa tension tout court, contre laquelle il devait prendre des hypotenseurs deux fois par jour. Et son dos, où naissaient parfois des douleurs mystérieuses qu'il attribuait au tennis, au golf. En fait, ces douleurs fantômes apparaissaient sans raison. Et donc, pendant l'acte amoureux, il arrivait que Leonard perde sa concentration, son érection. Comme si son sang s'échappait de ses veines. Et Valerie savait – elle ne pouvait que savoir, la terrible intimité de l'acte interdisait tout secret – mais elle ne faisait jamais de commentaire, ne disait jamais un mot, le serrait seulement dans ses bras, son mari de neuf ans, son second mari à la taille empâtée, suant et soufflant, elle le serrait dans ses bras comme pour le réconforter, comme une mère le ferait d'un enfant

affligé, avec compassion, ou peut-être avec pitié.

Nous n'en parlerons pas, chéri. Notre secret.

Mais si Leonard lui demandait des comptes sur les Polaroids, sur le secret sexuel qui lui était cher, elle risquait de s'en prendre à lui avec cruauté. Elle avait ce pouvoir. Elle risquait de se moquer de lui. Elle lui reprocherait d'avoir fouillé dans ses affaires – quel droit avait-il de fouiller dans ses affaires, si elle mettait le nez dans ses tiroirs, qu'y découvrirait-elle ? Des revues porno soft, des vidéos idiotes intitulées *Sorties entre filles, Filles en folie, Les vacances d'un obsédé sexuel* ? Elle le ridiculiserait devant leurs amis au prochain dîner de Salthill Landing ; avec un humour pince-sans-rire elle le disséquait comme un insecte agonisant au bout d'une épingle ; dans le meilleur des cas, elle enverrait voler les photos d'un revers de main. Il se rendait ridicule pour une brouille dirait-elle. Il était pitoyable.

Leonard frémit. Un ruisseau de sueur glacée coula le long de sa joue comme une larme.

Donc, non. Il ne l'affronterait pas. Pas tout de suite. Car en fait, Leonard avait l'avantage : il connaissait l'attachement secret de Valerie pour son premier mari, et elle ne s'en doutait pas.

Cette pensée le fit sourire : comme un boa constrictor qui avale vivante sa proie paralysée de terreur, son secret absorberait le secret de Valerie et, le moment venu, le digérerait.

Leur voyage en Italie, prévu pour le mois de mars, dut être remis à plus tard.

« Cela tombe mal, en fin de compte. Mon travail... »

Et c'était vrai. L'affaire d'Atlanta avait pris un tour imprévu et périlleux. Valerie avait ses propres obligations. « ... cela tombe mal. Mais plus tard... »

Il lut un regret dans son regard, mais aussi du soulagement.

Elle n'a pas envie d'être seule avec moi. Elle me compare à lui, sûrement !

« ... une réservation pour quatre, à *L'Heure-Bleu*¹. Si nous arrivons à 6 heures, ou peut-être un peu avant, nous n'aurons pas à partir avant 8 heures moins le quart, le Lincoln Center est à deux pas. Mais si Harold et toi préférez le Tokyo Pavilion – je sais que tu as envie de l'essayer depuis cet article dans le *Times*, et Leonard et moi aussi... »

En fait, Leonard n'aimait pas la nourriture japonaise. Il détestait les sushis, cette chair crue, immangeable.

Où s'en est allée l'amour ? pensa-t-il avec amertume.

Il écoutait la voix calme exaspérante de Valerie, qui descendait l'escalier en parlant au téléphone avec une amie. Près de deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait découvert les Polaroids ; il s'était juré de ne plus les regarder. Voilà pourtant qu'il s'approchait de la table de merisier, ouvrait le tiroir un peu récalcitrant, cherchait de nouveau à tâtons le paquet de photos,

qui était apparemment à l'endroit exact où il l'avait laissé, et il maudit l'insouciance de sa femme, qui n'avait pas pris le temps de mieux cacher son secret.

« Oliver et Val, Key West, décembre 1985. »

Avec quel orgueil enfantin Valerie avait éprouvé le besoin de nommer les amants !

Debout près d'une fenêtre donnant sur le ciel d'hiver menaçant et sur une pente enneigée descendant vers le fleuve, il étudia les photos avec passion. Il les avait déjà regardées plusieurs fois et les connaissait à peu près par cœur, si bien qu'elles lui étaient familières, tout en conservant quelque chose d'exotique et de dangereux. Il approcha de son visage l'un des Polaroids les moins pâlis pour scruter la bague portée par la fille aux cheveux cuivrés – était-ce l'émeraude ? Elle la portait à la main droite, ce qui signifiait forcément que, même si Oliver Yardman la lui avait offerte, elle n'avait pas encore acquis le statut de bague de fiançailles. Sur une autre photo, Leonard découvrit un détail qui lui avait échappé, la marque très légère d'un bleu sur le cou de Valerie, ou une ombre ressemblant beaucoup à un bleu. Et le visage lisse d'Oliver Yardman n'était pas si lisse que cela ; sur certaines photos, il paraissait même rugueux. Et cette bouche suffisante et boudeuse sur laquelle Leonard aurait aimé écraser le poing. Et ses longs orteils frétilants d'aise... ne disait-on pas qu'il y avait un rapport entre la taille des orteils d'un homme et celle de...

Leonard fourra précipitamment les photos dans le tiroir et quitta la pièce.

« Il n'est plus temps d'avoir des enfants. »

Des années plus tôt. Il aurait dû comprendre qu'elle ne l'aimait pas, puisqu'elle n'avait pas voulu d'enfant de lui.

« Les parents d'aujourd'hui sont pris d'une sorte de folie. Il n'y a pas que les frais : écoles privées, professeurs particuliers, université. Thérapeutes ! Il faut subordonner sa vie à ses enfants. Mon mari – le ton de Valerie changea ; il s'agissait d'une hypothèse, c'était à Leonard qu'elle parlait avec cette véhémence – travaillerait en ville cinq jours par semaine et ne rentrerait que le soir, tu m'imagines en mère-taxi, conduisant les enfants... où qu'ils aient à aller ! Repasser par tout ça et, cette fois, en sachant à quoi s'attendre ? Mon Dieu, ce serait terrible. »

Valerie rit ; il y avait de la peur dans son regard.

Leonard était stupéfait ; cette belle femme pleine d'assurance lui parlait de façon si intime ! Naturellement, il la réconforta, serra dans les siennes ses mains froides. Embrassa ses cheveux, alors qu'elle s'appuyait contre lui, tremblante.

« Bien sûr, Valerie. Je vois les choses comme toi. »

C'était vrai ! À ce moment-là, c'était vrai.

Ils avaient fait connaissance grâce à des amis communs. Leonard était un avocat très bien payé, attaché au service juridique de l'étude d'architecte la

plus cotée de New York, qui avait son siège social dans Rector Street, à Manhattan. Leonard était spécialisé en droit fiscal et, dans le cadre de cette spécialité, préparait et plaidait des affaires devant les cours d'appel fédérales. Il faisait partie d'une équipe. Les amendes sanctionnant les erreurs étaient énormes, atteignant parfois des centaines de millions de dollars. Et les récompenses étaient énormes quand tout se passait bien.

« Un avocat ne fait pas de cadeau. »

La flatterie n'était pas dans le caractère de Valerie, cela se voyait. Son admiration était sincère.

Leonard avait ri, rouge de plaisir. Pensant en son for intérieur qu'il n'était qu'un piranha parmi une nuée d'autres, et qu'il n'était ni le plus rapide ni le plus féroce, ni même, à trente-quatre ans – son âge à l'époque – le plus jeune.

Cette belle jeune femme pleine d'assurance était Valerie Fairfax. Son nom de jeune fille : sec, net, anglo-saxon, sans ambiguïté. (Pas trace de Yardman.) Au siège social de la Citybank à Manhattan, Valerie avait le titre de vice-présidente des ressources humaines. Avec quel sérieux elle prenait son travail ! Elle portait des tailleurs Armani aux couleurs discrètes : beige, gris pastel, anthracite. Elle portait des jupes crayons et des pantalons au pli marqué. Elle portait des petites vestes simples aux épaules légèrement rembourrées. Élégamment coupés au rasoir, ses cheveux encadraient son visage de façon à suggérer de la délicatesse là où il n'y avait que robustesse. Son parfum était discret, un peu astringent. Sa poignée de main était ferme, mais s'amollissait dans certaines circonstances. Elle était peu encline à parler du passé, quoique s'exprimant avec animation sur toutes sortes de sujets. Elle avait bonne opinion d'elle-même et souhaitait avoir bonne opinion de Leonard, si bien qu'elle rendait Leonard plus intéressant, plus mystérieux à ses propres yeux.

Pendant la première nuit qu'ils avaient passée ensemble, dans l'appartement de la 79^e Rue Est où Leonard habitait à l'époque, le visage de Valerie avait rosi d'excitation quand, après plusieurs verres de vin, elle avait confessé être à la Citybank la vice-présidente de son service, choisie pour renvoyer les gens parce qu'elle s'y prenait particulièrement bien.

« Je ne laisse jamais les sentiments interférer avec mon sens de la justice. C'est dans mes gènes, je crois. »

Aujourd'hui on ne disait plus *renvoyer*. On disait *compresser*.

On pouvait dire *licencier*, *se séparer de*. On pouvait dire, de collègues disparus, qu'ils étaient *partis*.

Leonard tapa sur son ordinateur portable un message à sa propre intention :

Pas moi. Pas maintenant. Ils ne peuvent pas faire ça !

Une autre fois, plus d'une fois en fait, il avait tapé *Yardman* sur son ordinateur. (Au bureau, pas chez lui. Valerie et lui partageaient le même ordinateur à la maison. Leonard savait que dans le cyberspace rien n'est jamais effacé, quoiqu'on puisse le regretter par la suite, il ne tapait donc jamais sur l'ordinateur domestique rien dont il n'aurait pas souhaité que sa femme découvre un reste fantôme.) Des centaines de résultats pour *Yardman*, mais aucun pour *Oliver Yardman* jusqu'à présent.

Il comptait bien continuer à chercher.

« ... premier mari. »

Comme une dent infectée pourrissant secrètement dans sa mâchoire.

Dans son bureau, au vingt-huitième étage de Rector Street. Dans le train Amtrak de 7 h 10 l'emmenant à Grand Central Station et dans celui de 18 h 55 qui le ramenait à Salthill Landing. Dans les interstices de ses relations avec les autres : collègues, clients, compagnons de voyage, connaissances, amis. Dans les fissures d'une vie étroitement planifiée, son obsession, Oliver Yardman, croissait, à la façon dont les mauves herbes les plus rustiques prospèrent jusque sur les sols inhospitaliers.

Il sait sûrement. Il connaît mon existence : second mari. Les souvenirs qu'il doit avoir ! Sur elle.

Il se demandait avec quelle fréquence Valerie regardait les Polaroids dans le tiroir du bureau. Avec quelle fréquence, même lorsqu'ils étaient nouveaux amants, elle avait fermé les yeux pour se remémorer le premier mari, la bouche boudeuse, les mains hardies, le pénis dur et gonflé de sang qui ne flanchait jamais, alors même que, haletante et gémissante dans les bras de Leonard, elle déclarait l'aimer.

Depuis sa découverte, en novembre, il avait cherché d'autres photos. Pas dans l'album que Valerie tenait avec un sérieux et une fierté conjugale de façade, mais dans ses tiroirs, dans ses placards. Dans les coins les plus reculés de leur vaste maison, où des affaires étaient conservées dans des cartons. Se faisant la réflexion judicieuse que ce n'était pas parce qu'il n'avait rien trouvé qu'il n'y avait rien à trouver.

« Len Chase ! »

Une voix de femme enjouée, une voisine de Salthill Landing penchée sur son siège. (Où était-il ? Dans le train ? Sur le chemin du retour ? À en juger par la brume sombre au-dessus du fleuve, c'était un début de soirée, il fallait supposer qu'il rentrait chez lui.) Son ordinateur était ouvert devant lui et il avait les doigts au-dessus du clavier, mais cela faisait quelques minutes qu'il regardait par la fenêtre. « ... il me semblait bien que c'était toi, Len, comment va Valerie ? Je ne vous ai pas vus depuis... Noël, peut-être, ou... »

Leonard sourit poliment. Son ordinateur ouvert, le porte-documents et le manteau posés sur le siège voisin indiquaient clairement qu'il ne souhaitait pas être dérangé, ce que cette femme savait sûrement, mais elle était arrivée à un âge où elle avait décidé d'ignorer allègrement ces indications et leur

signification : *Laissez-moi tranquille, s'il vous plaît, vous ne m'intéressez pas, ni en tant que femme ni en tant que personne, vous ne représentez qu'une source d'agacement.* Melanie Roberts avait l'âge de Valerie, et ses cheveux méchés étaient coupés au rasoir comme ceux de Valerie. Elle était très vraisemblablement d'une famille riche en plus d'être l'épouse d'un homme riche, mais l'avantage dont elle avait bénéficié plus jeune s'était mystérieusement évanoui, malgré tout. Melanie semblait penser que son voisin Leonard Chase pouvait souhaiter apprendre qu'elle avait déjeuné en ville avec des amis, était allée voir l'exposition Rauschenberg au Metropolitan Museum et avait rendu visite à sa nièce à Barnard. Melanie observait Leonard avec des yeux brillants d'attente où flottait un certain malaise, la peur de lire sur le visage de Leonard exactement ce qu'il pensait. Il devait admettre qu'il lisait sur le visage de Melanie Roberts qu'il pouvait encore être perçu comme un homme séduisant ; assis sur son siège, il semblait raisonnablement grand, doté de cheveux encore assez épais et élégamment grisonnants ; il avait le teint un peu blafard, mais peut-être n'était-ce qu'un effet de l'éclairage déficient du train ; son visage était bosselé par endroits, flasque à d'autres ; ses narines paraissaient énormes, tels deux puits s'enfonçant dans son crâne ; derrière ses lunettes à monture d'acier ses yeux étaient cernés et brouillés ; cette femme le trouverait pourtant plus séduisant que Sam Roberts, son mari ventripotent et quasi chauve, car le conjoint d'autrui nous paraît invariablement plus séduisant parce que plus mystérieux que le nôtre. Car l'intimité est l'ennemie du romantisme. La quotidienneté du mariage est l'ennemie de l'immortalité. Qui souhaiterait être immortel si cela ne consistait qu'à revivre la semaine écoulée ?

Le sourire de Melanie Roberts pâlisait. Leonard avait dû interrompre son bavardage. « ... t'entends pas, Len. Il y a tellement de bruit dans ce... »

Le wagon tanguait follement. Les lumières vacillèrent. Avec un rire nerveux, Melanie s'agrippa au dos du siège pour se retenir. Huit minutes encore avant l'arrivée – pourquoi cette femme restait-elle collée à son siège ! Il rêvait d'être touché, caressé avec amour, il souhaitait avec désespoir le contact qui le délivrerait d'une malédiction, mais il répugnait à des rapports intimes avec cette femme qui était sa voisine de Salthill Landing. Sur l'écran de son ordinateur, une colonne de messages auxquels il n'avait pas répondu, qu'il n'avait même pas lus, pas plus qu'il n'avait répondu à ses messages téléphoniques de la journée, car une terrible force d'attraction entraînait son esprit ailleurs. *Le premier mari. Tu ne peux pas être le premier.* Melanie disait gaiement qu'elle appellerait Valerie et qu'ils pourraient peut-être dîner ensemble ce week-end-là, dans ce nouveau restaurant de poissons de Nyack dont tout le monde parlait, et, avec un rire, Leonard désigna de la tête la fenêtre du train où le ruban noir huileux de l'Hudson sombrait dans l'obscurité : « Tu ne trouves pas que ce fleuve ressemble à un gigantesque boa constrictor ? Comme le temps, qui finit par nous engloutir et nous digérer tous ? »

Melanie répondit par un rire aigu, comme si elle n'avait pas entendu, ou qu'elle en eût entendu assez pour savoir qu'elle n'avait aucune envie d'en entendre davantage. Promettant de saluer Sam de sa part et d'appeler très bientôt Valerie, un petit sourire crispé aux lèvres, le pas zigzaguant, elle regagna son siège quelque part derrière Leonard Chase.

Il retrouverait le premier mari, il effacerait cet homme de la conscience humaine. Il effacerait son souvenir, dans lequel sa propre femme existait. Mis à part qu'il était un être humain civilisé, un être humain convenable, mis à part qu'il craignait d'être arrêté et puni, voilà ce qu'il ferait.

C'était début novembre qu'il avait découvert les photos de Key West. Fin février, son PDG l'appela dans son bureau de la tour.

L'entretien fut court. Une ou deux autres personnes avaient d'abord été invitées à déjeuner, ce qui ne s'était pas avéré une bonne idée ; Leonard était content de couper au déjeuner. Les oreilles bourdonnantes, il écouta. Regarda la bouche de piranha de l'homme. Le regard d'acier derrière les lunettes semblables aux siennes.

Compression. Stock-options. Indemnités de licenciement. Des questions ?

Il n'avait aucun motif juridique à opposer. Il en avait peut-être de moraux, mais il ne contesterait pas la décision. Il connaissait la situation financière de la société. Depuis le 11 septembre, elle était en chute libre. C'étaient des faits qu'on pouvait lire dans le *Wall Street Journal*. Puis était arrivé ce coup terrible, inattendu – du moins pour Leonard – le jugement d'Atlanta : un juge du tribunal fédéral avait confirmé les trente-trois millions de dollars de dommages-intérêts accordés à la chaîne d'hôtels plaignante, plus une amende punitive de huit millions de dollars. Le cabinet d'architecte pour qui il travaillait depuis sept ans était durement touché. Il reconnaissait que oui, il comprenait. L'échec était une maladie qui brûlait comme une fièvre dans les yeux des affligés. Impossible de dissimuler cette fièvre, des yeux jaunes d'hépatique.

Bientôt quarante-six ans. Usé. Le champ de bataille est jonché d'avocats usés. Ses doigts tremblaient, froids comme ceux d'un cadavre, mais il serrerait la main du PDG en partant, il affronterait son regard avec un semblant de dignité.

Il disposait encore de son bureau pendant quelques semaines. Les stock-options et les indemnités de licenciement étaient généreuses. Et Valerie n'aurait peut-être jamais à être informée de ce qui s'était passé.

« ... sembles distrait, ces derniers temps, Leonard. J'espère que ce n'est... »

Ils se déshabillaient. Ce soir-là dans leur grande chambre à coucher joliment meublée. Des rafales de vent faisaient vibrer les fenêtres, des fenêtres

garnies de petits carreaux de verre ondulé à l'imitation de ceux qu'avait eus la maison à l'époque de sa construction, en 1791.

« ... rien de grave ? Ta santé... »

De son coin de la pièce Leonard répondit, d'un ton qui se voulait rassurant, qu'il allait bien, qu'il était en parfaite santé. Bien sûr.

« Fichu vent ! Ça n'a pas arrêté de la journée. »

Ni l'un ni l'autre n'avaient abordé le sujet du voyage en Italie depuis longtemps. Repoussé au mois de mars, mais sans qu'ils aient rien défini de précis. Leur dixième anniversaire de mariage était arrivé et passé.

Dans son coin de la chambre, une alcôve avec dressing et penderies aux portes en miroir, Valerie se déshabillait, comme, dans son coin de la chambre, une alcôve plus petite pourvue d'une seule porte en miroir, se déshabillait Leonard. D'un ton faussement désinvolte, il demanda : « Est-ce que tu m'as jamais aimé, Valerie ? Quand tu m'as épousé, je veux dire. » Dans son miroir, Leonard ne voyait que le reflet brouillé de l'un des miroirs de Valerie. Elle semblait ne pas avoir entendu sa question. Le vent qui secouait la maison faisait un terrible vacarme. « Pendant quelque temps ? Au début ? Y a-t-il eu un moment ? » Ne sachant pas si sa voix était implorante ou menaçante. Si, si cette femme entendait, elle rirait avec nervosité et le fuirait, effarée comme la femme du train.

« Je devrais peut-être nous tuer tous les deux, Valerie. "Compression." Cela pourrait être très vite terminé. »

Il n'avait pas d'arme. N'avait aucun moyen de s'en procurer. Une carabine ? Pouvait-on aller dans un magasin de sport et acheter une carabine ? Un fusil de chasse ? Pas une arme de poing ; il savait que c'était plus difficile dans l'État de New York. Il fallait faire une demande de permis, on vérifiait vos antécédents, il y avait de la paperasserie. Y penser lui donnait mal à la tête.

« ... ce bruit, qu'est-ce que c'est ? J'ai peur. »

Dans son coin de la chambre, Valerie s'était figée. Le bruit du vent évoquait celui d'une avalanche ! On les avait prévenus que la falaise haute de trente mètres qui surplombait Salthill Landing risquait de s'écrouler un jour après de fortes pluies, il y avait déjà eu de petits glissements de terrain de temps à autre, et il semblait maintenant que la falaise était en train de se désintégrer, un glissement de rochers, de décombres et d'arbres arrachés dévalant vers la maison, sur le point de défoncer le toit... Dans son coin de la pièce, comme paralysé, la chemise à demi déboutonnée, en chaussettes, Leonard attendait.

Ils mourraient ensemble, sous les gravats. Ce serait si vite terminé, alors !

Pas d'avalanche, rien que le vent. Valerie ferma la porte de la salle de bains derrière elle ; Leonard continua à se déshabiller et se coucha. C'était un lit immense comme la toundra, au matelas dur. Au matin, ce vent terrible tomberait. Une nouvelle aube ! Des brumes sur le fleuve, un soleil d'hiver

derrière des amas de nuages. Un nouveau jour que Leonard Chase aborderait avec dignité, il en était certain.

2.

« Dwayne Ducharme, hein ? Bienvenue à Denver. »

Mitchell Oliver Yardman broya la main de Leonard dans la sienne. Il était « Mitch » Yardman, agent immobilier et assureur, et semblait être la seule personne de permanence à l'agence immobilière Yardman cet après-midi-là.

« Sauf qu'on n'est pas à Denver, hein ? Ici, c'est Makeville... on ne peut pas vraiment appeler ça une banlieue. Une ancienne ville minière. Vous n'en avez sans doute jamais entendu parler, là-bas dans l'Est, et ce n'est probablement pas le genre de paysage auquel vous vous attendiez, hein ? En fait, comme je vous l'ai dit au téléphone, on est dans l'est du Colorado, ici. Les hauts plateaux désertiques. Les Rocheuses, c'est dans l'autre sens. »

Yardman avait un sourire large, tout en dents, et néanmoins réticent, comme si l'effort exigé par ce sourire lui coûtait. C'était visiblement un homme qui vendait des biens immobiliers depuis longtemps. Tout en parlant avec son accent traînant de l'Ouest, exagéré à dessein, Yardman évaluait d'un œil sagace son client potentiel, Dwayne Ducharme, qui avait pris rendez-vous pour visiter des ranchs, assez proches de Denver pour permettre des allers-retours quotidiens.

Tel était donc Oliver Yardman ! Vingt et un ans après l'idylle de Key West, l'homme s'était empâté, épaissi, mais le côté plastronneur, la bouche boudeuse d'enfant gâté étaient bien là.

Yardman était plus petit que Leonard ne s'y était attendu, aussi solide et trapu qu'une borne d'incendie. Il avait un front fripé et un nez charnu sillonné de vaisseaux éclatés, une haleine aigre aux relents de viande. Il portait un chapeau de cow-boy apparemment en cuir, une veste de daim froissé apparemment coûteuse, une chemise vert pomme, fermée au col par une cravate-lacet noire, un pantalon kaki froissé, des bottes de cuir très éraflées. Il semblait impatient et nerveux. Ses mains, qu'il ne cessait d'agiter avec des gesticulations de magicien dérangé, étaient remarquablement grosses, boudinées, et il avait à l'annulaire gauche une chevalière en or tapageuse, gravée d'armoiries.

Le premier mari. Le cœur de Leonard s'emballa ; il était en présence de l'ennemi.

Dans son bureau, qui n'était guère plus qu'une vitrine et qui sentait le tabac froid, Yardman montra à Leonard des photos de propriétés « dans le style ranch », « à un coup de voiture » du centre de Denver. De son ton accrocheur, à la fois faussement amical et réticent, Yardman bavardait sans

discontinuer, bombardant Leonard de faits, de chiffres, de statistiques et ponctuant ses phrases de *Hein ?* Un tic verbal dont il n'avait pas conscience ou qu'il ne pouvait contrôler. Leonard n'entendait plus que lui et se demandait, la bouche sèche d'appréhension, si Yardman n'avait pas des soupçons à son sujet pour le regarder d'un air aussi complice.

« ... un emploi du temps serré, hein ? Vous rentrez demain, vous m'avez dit ? Votre société délocalise ? Des composants d'ordinateur, hein ? Ça fleurit à Denver, électronique, puces, une période faste pour certains, hein ? La démographie se déplace vers l'ouest, c'est sûr. Mouvement de population. À l'est, des sociétés milliardaires se retrouvent cul nu, il paraît. » Yardman partit d'un grand rire, amusé par le spectacle de sociétés allant cul nu.

Leonard dit, du ton sérieux de Dwayne Ducharme : « Monsieur Yardman, j'ai eu beaucoup...

– Mitch. Appelez-moi Mitch, hein ?

– Mitch. J'ai eu beaucoup de chance d'être transféré dans notre succursale de Denver. Il y a eu des compressions de personnel dans ma société, mais...

– Ne m'en parlez pas, mon vieux ! Compression, réduction, c'est l'histoire des États-Unis ces derniers temps, hein ? » Le ton de Yardman devint soudain véhément, vibrant d'indignation. Sa prononciation était sauvage.

Leonard dit, avec une naïveté têtue : « Ma femme et moi pensons que c'est une chance unique, monsieur Yardman. Quitter l'Est surpeuplé pour l'Ouest. Nous sommes des évangélistes méthodistes, et cette Église est florissante dans le Colorado, et nous avons un fils de douze ans qui rêve d'élever des chevaux, ma femme pense...

– Très intéressant, Dwayne, coupa grossièrement Yardman, avec un sourire narquois. Vous êtes de cette nouvelle race de pionniers qu'attirent nos grands espaces sauvages, notre qualité de vie et nos impôts moins élevés. Je crois que j'ai exactement ce qu'il vous faut : un ranch de deux hectares et demi de terrain, quatre chambres pour la famille qui s'agrandit, grange en bon état, ruisseau dans la propriété, clôtures, arbres ombrageux, trembles, le tout dans une sorte de vallée où l'on peut chasser le cerf et l'antilope. Sur le marché depuis quelques jours à peine. Un heureux hasard, hein, Dwayne Ducharme ? »

Yardman ferma son bureau. Tira un panneau sur la porte : FERMÉ. Lorsqu'il ne regardait pas Leonard, sa bouche boudeuse conservait son sourire figé.

Dehors, les deux hommes eurent un désaccord : Yardman voulait conduire son client potentiel au ranch, distant d'une trentaine de kilomètres, et Leonard tenait à prendre sa voiture de location. « Pourquoi prendre deux voitures, hein ? Économies d'énergie. On se tient compagnie. C'est ce qui se fait d'habitude. » Le véhicule de Yardman était un Suburban dernier modèle, avec vitres teintées, autocollants du drapeau américain et porte arrière droite

cabossée. Il était d'un noir étincelant, mais éclaboussé d'une épaisse dentelle de boue. À l'intérieur, un chien aboyait avec rage en se jetant contre la vitre la plus proche de Leonard, qu'il aspergeait de bave. « C'est Kaspar. Avec un K. Il fait plus de bruit que de mal. Kaspar ne vous mordra pas, Dwayne, je vous le garantis. » Yardman frappa la vitre de sa paume en ordonnant au chien de se « calmer ». C'était un airedale de race, précisa-t-il. Une sacrée bonne race, mais qu'il fallait discipliner. « Si vous achetez cette jolie p'tite propriété de Mineral Springs pour votre famille, il vous faudra un chien. "Le meilleur ami de l'homme", c'est pas du blabla. »

Mais Leonard ne voulait pas accompagner Yardman et Kaspar ; Leonard voulait prendre sa voiture. Yardman le regarda d'un air dérouté. Il n'était manifestement pas habitué à être contredit ni contrarié. Dissimulant à peine son mépris, il dit : « D'accord, Dwayne, comme vous voudrez. Vous y allez dans votre p'tite Volva, Volvo, Vulva. Kaspar et moi, on passe devant, tâchez de ne pas vous perdre. »

L'un derrière l'autre les deux véhicules traversèrent la petite ville de Makeville dans la circulation de ce samedi après-midi de la fin mars. La journée était venteuse et sentait la neige. Dans le ciel, des nuages massifs comme des galions. Quel soulagement d'être débarrassé de la personnalité écrasante de Yardman ! Leonard avait mal dormi la veille, ainsi que l'avant-veille ; il avait les nerfs comme des cordes de violon. Dans sa petite voiture de location, il suivit le SUV d'allure militaire le long de rues bordées de magasins quelconques, d'immeubles stuqués, de tavernes, de loueurs de vidéos porno, puis sur une route flanquée des habituels fast-foods, magasins discount, stations-service, mini-centres commerciaux. Du passé de ville minière de Makeville, il ne semblait guère rester que les Gold Strike Go-Go, Strike-It-Rich Lounge ou Silver Lining Barbecue². De part et d'autre de la route, un paysage de mesa, petits arbres rabougris, rochers. Pour aller de l'aéroport de Denver à l'agence immobilière Yardman, 661, Main Street, Leonard avait roulé quarante minutes dans des embouteillages déprimants, et dans un air plus brumeux que ne l'était généralement celui de Manhattan.

Il se demandait : *Peut-il deviner ? A-t-il la moindre idée de qui je suis ?*

Il était excité, tendu. Personne ne savait où était Leonard Chase.

Une fois sorti de la ville, alors que la vitesse était limitée à quatre-vingt-dix, Yardman lança le Suburban à cent dix à l'heure et distança Leonard. Une façon de le punir, bien sûr : Yardman laissa d'autres voitures se glisser entre Leonard et lui, puis se gara sur le bas-côté pour lui permettre de le rattraper. Il lui adressa un signe aussi cordial que méprisant, puis redémarra en trombe. Sur la vitre arrière du Suburban, il y avait un drapeau américain. Sur le pare-chocs arrière, des autocollants : BUSH CHENEY USA ; KLAXONNE PLUS FORT, COLT À BORD.

La famille de Yardman avait dû être riche à une époque. Elle l'avait envoyé faire ses études dans l'Est. Même s'il jouait au péquenot, il était évident qu'il était malin, calculateur. Quelque chose s'était produit dans sa vie

privée et dans sa vie professionnelle, une succession de choses, peut-être. Il avait eu de l'argent, mais n'en avait plus. Sinon Valerie ne l'aurait pas épousé. Elle n'aurait pas gardé ces Polaroids lubriques pendant plus de vingt ans.

S'il devinait. Quoi ?

Le Suburban le distançait de nouveau, doublait un dix-huit roues. Leonard pouvait faire demi-tour n'importe quand, retourner à l'aéroport et prendre un avion pour Chicago. Il avait dit à Valerie qu'il passerait quelques jours à Chicago pour affaires, et c'était vrai : il avait un entretien d'embauche dans une société de Chicago qui cherchait un avocat fiscal ayant l'expérience des tribunaux fédéraux. Il n'avait pas dit à Valerie que l'étude de Rector Street s'était séparée de lui, et il était certain que rien ne pouvait le lui laisser soupçonner. Il avait continué à se rendre en ville cinq fois par semaine sans changer d'emploi du temps. Son PDG avait veillé à ce qu'il soit traité avec courtoisie et puisse disposer de son bureau quelques semaines pendant qu'il cherchait un autre emploi. Un ou deux incidents regrettables mis à part, il s'entendait bien avec ses anciens collègues. Une fois ou deux il était arrivé mal rasé, les cheveux en bataille ; la plupart du temps il semblait identique à lui-même. Chemise de coton blanc, cravate à rayures, costume sombre rayé aussi. Il faisait toujours cirer ses chaussures à la station Grand Central. Dans son bureau, porte fermée, il regardait par la fenêtre. Ou naviguait sur Internet. Il y avait si peu de cabinets d'avocats qui s'intéressaient à lui : quarante-six ans, « dégraissé ». Mais c'était ainsi qu'il avait retrouvé la piste de Yardman. Et l'entretien de Chicago était réel. Le CV impressionnant de Leonard, la recommandation « chaleureuse », « positive », promise par son PDG étaient réels.

Valerie avait cessé de lui effleurer le bras, la joue. Valerie avait cessé de demander d'un ton soucieux : *Quelque chose ne va pas, chéri ?*

Cette légère surexcitation, cette nervosité. Il s'était déjà trouvé en haute altitude. À Aspen, où ils n'étaient allés skier qu'une seule fois. Et à Santa Fe. Denver était à mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et Leonard avait le souffle court et rapide. Son cœur battait vite ; il était euphorique. Il savait que le lendemain cette excitation laisserait place à une douleur sourde derrière les yeux. Mais il espérait avoir quitté le Colorado d'ici là.

Mineral Springs. Cette partie de l'État ne respirait vraiment pas la prospérité. Il y avait manifestement des banlieues et des petites villes riches autour de Denver, mais celle-ci ne faisait pas partie du lot. Le paysage était toujours plat et monotone, couleur de fumier séché. Leonard s'était attendu au moins à des montagnes. Dans l'autre sens, avait dit Yardman avec son sourire narquois... mais où ? La ligne d'horizon découpée de Denver, derrière Leonard, à sa droite, disparaissait dans une épaisse brume terreuse.

Le Suburban s'engagea sur une route défoncée. L'Église unie du Christ dans un bâtiment à charpente de bois marqué par les intempéries, un parc de mobile homes, de petites maisons bitumées sur des terrains broussailleux et

soudain, de façon inattendue, s'étendant à perte de vue, Quail Ridge Acres, un ensemble immobilier de « résidences de luxe ». La vue se fit plus dégagée, on commençait à voir des ranchs, du bétail en train de paître, des chevaux qui levaient leur longue tête au passage de la voiture de Leonard. La beauté soudaine d'un cheval peut vous couper le souffle ; Leonard avait oublié. Son cœur se serra à la pensée qu'il n'avait pas de fils. Personne avec qui venir s'installer dans l'Ouest, élever des chevaux dans le Colorado.

Yardman s'engageait maintenant dans un long chemin cahoteux. Ils arrivaient au ranch Flying S. Deux très vieilles cornes de bouvillon étaient accrochées de travers sur la grille ouverte. Leonard se gara derrière Yardman. Un sentiment aigu de solitude et de nostalgie le submergea. *Si seulement nous pouvions vivre ici ! Repartir de zéro !* Mais il aurait fallu qu'il soit plus jeune, et que Valerie soit une autre femme.

On aurait pourtant pu faire un chez-soi dans cette maison : un long ranch en bois et stuc, au toit plat, au charme débraillé, qui avait besoin de réparations, d'un coup de peinture, de volets, et sans doute d'un toit, neufs. On y remarquait des notes féminines : urnes de pierre en forme de cygne de chaque côté de la porte d'entrée, restes de rocaille dans le jardin. Plus loin il y avait des bâtiments annexes, un silo. Dans un hangar, un tracteur abandonné. Des tas de foin pourri, de fumier sec. Des clôtures plus ou moins branlantes. Mais la vue était saisissante : une grande prairie en pente et une hauteur – une mesa ? – au loin. Transpercé de rayons de soleil, le ciel était beau, d'un bleu dur de miroir derrière des nuages évoquant de gigantesques silhouettes sculptées. Leonard nota que l'arrière de la maison devait donner sur les collines, une vue que ne gâchait qu'un ensemble immobilier en construction, loin sur la droite. Si l'on regardait droit devant soi, on pouvait ne pas remarquer l'intrusion.

Quand Leonard s'approcha du Suburban, Yardman, appuyé contre le véhicule, parlait d'un ton brusque au téléphone. Son visage était un nœud de chair. Kaspar, l'airedale de race, trottait avec excitation autour de la maison, reniflant la rocaille, levant la patte. Dès qu'il repéra Leonard, il s'élança vers lui en aboyant furieusement, les babines retroussées. Yardman cria : « Ici, Kaspar ! *Obéis*, bon Dieu ! » Comme Leonard reculait, les bras levés pour se protéger, Yardman le réprimanda, lui aussi : « Kaspar fait plus de bruit que de mal, je vous l'ai dit, hein ? Allez, mon grand. Assis, putain ! *Tout de suite*. » Avec une certaine mauvaise grâce, Kaspar obéit à son maître écarlate. Leonard ne savait pas que les airedales pouvaient être aussi gros. Celui-là avait une fourrure rude, noir et feu, un long museau grisonnant et les mêmes yeux bruns, humides et intenses que son maître.

Yardman éteignit son portable et tâcha de se composer un sourire aimable. Alors qu'il ouvrait la porte et précédait Leonard dans la maison, il dit, de son ton cordial et hâbleur de vendeur : « Des églises, hein ? Vous les avez vues ? Sur le trajet ? Nous sommes en terre chrétienne, ici. Premiers colons. Souche protestante. Il y a aussi des mormons. Ces gens-là sont

sérieux. » Yardman suça ses lèvres charnues d'un air pensif. Il y avait quelque chose à admirer chez *ces gens-là*, peut-être leur argent.

Le ranch semblait ne pas avoir été habité depuis longtemps. En regardant autour de lui avec un sourire poli, comme le ferait un acheteur potentiel, Leonard se demandait vaguement si quelque chose, un petit animal peut-être, ne s'était pas glissé sous la maison pour y mourir. Yardman prévint toute question en racontant une blague : « ... punition pour bigamie, hein ? Deux épouses. » Son rire était bruyant et se voulait communicatif.

Leonard sourit en imaginant Valerie dans cette maison. Peu probable ! Son âme sensible aurait souffert en découvrant ce que Yardman qualifia de cuisine « réaménagée » avec « vue fantastique sur les collines » et, dans la salle de séjour, le spectacle inattendu de meubles abandonnés : un long canapé en L recouvert d'un tissu grumeleux couleur caramel, une grande table basse prétentieuse au plateau de verre finement fêlé, une moquette de haute laine, beige et tachée. Deux marches descendaient dans une pièce familiale dotée d'une grande cheminée, d'une autre « vue fantastique sur les collines » et de parois rocheuses en carton mâché. Devant l'expression étonnée de Leonard, Yardman dit, avec un sourire sombre : « Ouais, d'accord, un nouveau propriétaire pourrait souhaiter quelques travaux de réaménagement. De rénovation. Ils avaient leurs goûts, vous avez les vôtres. Comme disait Einstein : "Pas de repas gratuits dans l'univers." »

Debout près de Leonard, il semblait le mettre au défi de le contredire. « Pas de repas gratuits dans l'univers ? dit Leonard, d'un ton perplexe. Je ne comprends pas, monsieur Yardman.

– Ça veut dire qu'on n'en a jamais que pour son argent. Philosophique, hein ? » Yardman avait dû boire dans le Suburban ; son haleine sentait le whisky, et sa prononciation était un peu pâteuse.

Comme pour apaiser l'agent immobilier, Leonard dit que, naturellement, il comprenait : quoi qu'il achète, il aurait sans doute à faire des dépenses. « Cela a toujours été notre rêve, à ma femme et à moi, d'acheter un peu de terrain, et c'est l'occasion ou jamais. Ma femme vient d'hériter d'un peu d'argent – oh ! ce n'est pas une somme énorme, mais... – la voix de Dwayne Ducharme trembla, comme s'il craignait de paraître trop vantard – c'est avec cela que nous achèterions. » Cet enthousiasme naïf fit naître un sourire prudent de prédateur sur les lèvres de Yardman. Leonard l'entendait presque penser : *Un imbécile, c'est presque trop beau pour être vrai.* « Sage décision, Dwayne, murmura-t-il. Très sage. »

Il conduisit Leonard dans la chambre à coucher, où un miroir grotesque de couleur rose occupait tout un mur, et dans ce miroir, crûment reflétés, les deux hommes semblaient immenses, grossis. Yardman rit, comme pris par surprise, et Leonard détourna aussitôt le regard, consterné de s'être aussi mal rasé ce matin-là : une barbe grisonnante était visible sur le côté gauche de son visage, et il avait une petite coupure rouge, encore humide, au creux du menton. Ses yeux creux semblaient flotter dans les orbites d'un crâne, et on

aurait dit qu'il avait dormi avec ses vêtements – un manteau sport en tweed, une chemise à rayures multicolores –, ce qu'il avait peut-être fait, par intermittence, pendant son long vol New York-Chicago-Denver.

Par bonheur, la chambre avait une porte coulissante vitrée que Yardman parvint à ouvrir, et les deux hommes sortirent avec soulagement au grand air. Presque aussitôt, l'airedale aboyeur se rua sur Leonard, qu'il aurait certainement mordu sans l'intervention de son maître. Cette fois, Yardman ne se contenta pas de crier, il le frappa, sur le museau et la tête, le tira par le collier, jura et lui décocha des coups de pied jusqu'à ce que le chien se couche en gémissant à ses pieds, battant l'air de son moignon de queue. « Fichu connard. Tu as tout fait foirer. C'est foutu maintenant. Tous autant qu'ils sont dans cette putain de famille, toujours la même putain d'histoire. » Le sang au visage, profondément honteux de la conduite de son chien, Yardman traîna l'airedale jusqu'à l'allée où était garé le Suburban. Leonard se boucha les oreilles pour ne pas entendre les jurons furieux de Yardman, et les glapissements pitoyables du chien quand son maître le fit monter de force dans le véhicule pour l'y enfermer. *Ce chien est son seul ami, pensa-t-il. Il pourrait très bien le tuer.*

Leonard s'éloigna de la maison d'un pas rapide, comme s'il était impatient d'examiner le silo en partie effondré, entouré d'une sorte de mélange d'épis de maïs fossilisés et de mortier, et la grange au toit affaissé, grande comme un garage à trois places, où flottait une forte odeur de fumier et de foin pourri qu'il trouva agréable. Une fourche était fichée toute droite dans un tas de fumier, comme si celui qui la maniait avait brusquement décidé qu'il en avait assez de la vie de rancher et tout planté là. Un frisson d'excitation, ou peut-être d'appréhension, parcourut Leonard. Il ne savait plus très bien pourquoi il était là, en train de visiter ce ranch en ruine de Mineral Springs dans le Colorado. Pourquoi il avait cherché à retrouver Mitch Yardman. Le premier mari, Oliver Yardman. Si sa femme gardait un souvenir ému de ses ébats érotiques avec cet homme, tel qu'il était vingt ans plus tôt, en quoi cela le concernait-il ? Il contemplait ses mains, qu'il avait levées, paumes tournées vers le ciel, dans un geste de franche perplexité. Il portait des gants, ce qui semblait donner plus de fermeté à ses mains. Depuis quelque temps, quelques mois, il avait remarqué qu'il leur arrivait de trembler.

Yardman s'était arrêté à l'entrée de la grange pour passer un autre coup de téléphone. Il laissait un message, la voix basse, à la fois menaçante et charmeuse : « Hé, poulette. C'est moi. Où tu es passée, bon Dieu ? Appelle-moi. Je suis là. » Il coupa la communication en jurant à mi-voix.

Derrière la grange, qui regardait vers les collines, Yardman rejoignit Leonard. Le ciel de cette fin d'après-midi était encore éclatant, chargé d'énormes nuages curieusement verticaux, pareils à des colonnes sculptées. Leonard les contemplait en faisant jouer ses doigts gantés de cuir. Yardman lui tapa sur l'épaule, comme s'ils étaient de nouveaux amis embarqués dans une entreprise commune ; son haleine sentait un whisky tout frais. « Un coin

superbe, hein ? Ça fait rêver, hein ? Ces ciels immenses. C'est ça, l'Ouest. J'ai habité un moment dans l'Est, salement oppressant. Inhumain. J'ai toujours voulu un joli petit ranch comme celui-ci. Une vie d'homme, élever des chevaux, lâcher l'immobilier, ce foutu panier de crabes... Vous avez des questions, Dwayne ? Savoir si le prix est négociable, par exemple ? Ou...

– Vous avez toujours vécu à Makeville, monsieur Yardman... Mitch ? »
Dwayne Ducharme avait le chic pour mettre les pieds dans le plat, mais poliment. « Simple curiosité ! »

Yardman repoussa son chapeau de cow-boy pour regarder son client en face. « Oh non, dit-il. Il y a des Yardman plein Littleton. Je suis le seul qui soit à Makeville. Et c'est temporaire.

– L'agence immobilière Yardman est une affaire familiale, peut-être ?

– Oui, bien sûr. Dans le temps. Maintenant, il n'y a plus que moi, ou à peu près. »

Il avait un ton de regret vaguement honteux. *Usé*, pensa Leonard. La bouche boudeuse de Yardman parut sur le point d'en confier davantage, puis se pinça.

« Vous disiez avoir vécu dans l'Est, Mitch...

– Pas longtemps.

– Il vous arrive d'aller, eh bien... en Floride ? À Key West ? »

Yardman le regarda en plissant les yeux, comme s'il hésitait entre l'amusement et la contrariété. « Ouais, possible. Il y a longtemps. Pourquoi cette question, mon vieux ?

– Parce que j'ai l'impression de vous avoir déjà vu, de vous avoir peut-être croisé un jour quelque part, je pense que c'était à Key West... » Leonard souriait ; ses oreilles se mirent à bourdonner. Comme dans un tribunal, où il lui fallait parfois faire une pause pour reprendre ses marques. « Vous avez une famille ? Une femme, je veux dire, des enfants...

– Je sais ce que vous voulez dire, mon vieux, dit Yardman d'un air sombre. Certains d'entre nous ont exactement la famille qu'il leur faut, vous me suivez ?

– Je crains bien que...

– Ça veut dire que ma vie privée est hors contrat, Dwayne. » Yardman rit. Son visage se plissa. « Hé, je plaisante, vieux. Une femme est une femme, hein ? Un gosse est un gosse. Je connais, j'ai donné. Trois putains de fois, Dwayne. Au troisième coup, on est éliminé. »

Il avait été marié trois fois ? Divorcé trois fois ? Risqué pour le naïf Dwayne Ducharme de dire, avec un sourire provocant : « Le premier amour ne s'oublie jamais. À ce qu'on dit.

– La première baise ne s'oublie jamais. Mais ça se discute. »

Leonard se figea. Valerie avait-elle été la première fille de Yardman ? L'une des premières, peut-être. Leonard le pensait.

Yardman cherchait maintenant à ramener la conversation sur l'immobilier : il avait à la main une liasse de documents. Des questions ?

Crédit, taux d'intérêt ? « Voilà où le savoir-faire de Mitch Yardman entre en jeu.

– Oui. J'ai des questions. » La voix de Leonard trembla ; un instant, il eut la bouche sèche, le cerveau vide. Puis il tendit le bras : « Ces collines là-bas ? Le coin va-t-il être... construit ? J'ai vu quelques bulldozers en venant... »

Yardman grimaça, mit une main en visière. Comme s'il n'avait encore jamais remarqué ce détail, il dit, avec un haussement d'épaules : « Il se pourrait bien qu'il se passe quelque chose par là-bas, sur cette crête. Mais le reste de la vallée, et votre gentille petite rivière à vous, où votre fils adorera patauger... ça, c'est parfaitement intact, hein. »

Il tapota familièrement l'épaule de Leonard et s'apprêta à reconduire son client crédule à sa voiture. Ce fut ce contact, cette pointe de sollicitude fraternelle qui révolta Leonard. Comme une décharge d'adrénaline, un frisson de dégoût, de haine pure, le secoua tout entier.

Tout alla très vite : la fourche se retrouva dans les mains de Leonard, serrée entre les gants de cuir. Voilà donc pourquoi il avait veillé à mettre des gants ! Sans même grogner sous l'effort, il avait réussi à dégager le lourd instrument du tas de fumier durci et, presque dans le même instant, alors que l'homme bavard se préparait à sortir de la grange, Leonard s'approcha par derrière et lui enfonça les dents de la fourche dans le bas du dos, le projetant violemment en avant ; quand Yardman se retourna, stupéfait, cherchant désespérément à saisir la fourche, Leonard le frappa une deuxième fois, puis une troisième, visant cette fois sa gorge offerte.

Avec quelle rapidité, alors, ce qui arriva arriva. Leonard n'en conserverait par la suite qu'un souvenir confus et fragmenté, comme d'un rêve de fièvre.

Yardman à genoux, les yeux brillants de terreur et de perplexité – que lui arrivait-il ? Et pourquoi ? Gisant maintenant sur le sol de terre battue, secoué de spasmes, de la paille et des bouts de fumier emportés par des ruisseaux de sang sombre. *La terre est sombre, le sang est sombre... il sera absorbé, on ne remarquera rien*, pensa Leonard. Tandis qu'il tournait autour de Yardman, le frappant de sa fourche, l'homme blessé luttait pour survivre, perdant son sang, implorant grâce. Mais Leonard était sans pitié – il n'avait pas fait des milliers de kilomètres pour exercer sa clémence ! Une force inattendue dans les épaules, il enfonça les dents de la fourche dans la poitrine ensanglantée de Yardman, les avant-bras de Yardman, levés pour protéger son visage. Le chapeau de cow-boy en cuir était à quelques mètres de là, à l'endroit où il avait volé.

Debout au-dessus de l'homme à l'agonie, Leonard haletait. Étrangement, sa fureur ne s'était pas calmée, mais semblait avoir jailli de lui pour exploser dans l'air même : « Rigole, maintenant ! Vas-y, fais une blague ! Tu as encore envie de rire, Yardman ? »

Sa bouche lança ce nom comme un crachat.

Il sortit de la grange. Désorienté, et très fatigué, les bras comme du plomb. Où était-il ? Quand avait-il dormi pour la dernière fois... impossible de s'en souvenir ; dans l'avion ? Un sommeil cahoté et insatisfaisant. Et quand il avait appelé chez lui, le téléphone avait retenti dans la maison vide de Salthill Landing, et quand il avait appelé sur le portable de Valerie, il n'y avait pas eu de réponse, pas même une sonnerie.

Là, dans l'allée, il y avait le Suburban, garé à l'endroit où Yardman l'avait laissé. Derrière la vitre arrière, L'airedale aboyait avec fureur. La lourde fourche était toujours dans les mains de Leonard ; il avait apparemment su qu'il aurait encore un effort à faire. Une fois commencé, ce genre d'effort est difficile à arrêter. Sous les gants éclaboussés de sang, ses mains lui faisaient mal comme si les os étaient fêlés, mais il n'avait pas le choix ; le chien de Yardman était un témoin, il pouvait l'identifier. Leonard s'approcha lentement du véhicule. L'airedale aboya plus fort, bavant contre la vitre. Leonard ouvrit avec précaution l'une des portes arrière, parla au chien en imitant le ton impérieux/cajoleur de Yardman, mais le Suburban était si haut sur roues qu'il était malaisé de se pencher à l'intérieur, quasiment impossible de manœuvrer la fourche, de frapper le chien. Jetant un coup d'œil sur ses vêtements, il s'aperçut avec horreur que son pantalon était éclaboussé d'un liquide sombre. Fou furieux, le chien sentait l'odeur du sang. *Le sang de son maître. Il sait.*

Leonard avait de plus en plus de mal à penser clairement. Un brouillard semblait avoir envahi son cerveau. « Kaspar ? Viens là... » Mais le chien affolé avait bondi sur le siège avant du SUV ; grognant sous l'effort, Leonard parvint à se hisser à l'arrière du véhicule, où il chercha de nouveau à manœuvrer la fourche, à frapper le chien, mais il manquait de recul et, vif comme une vipère, l'airedale lui planta ses crocs dans le poignet, Leonard poussa un cri de surprise et de douleur, redescendit en hâte du véhicule, traînant la fourche derrière lui. Car il ne devait pas lâcher la fourche, il le savait. Hébété, il se retrouva dans l'allée de cet endroit dont il ne se souvenait plus clairement, qui semblait bouger sous lui comme sous l'effet d'un léger tremblement de terre. Son poignet droit était déchiqueté, en sang ? Un chien l'avait attaqué ? Pourquoi ?

Jetant un regard autour de lui, il vit un pick-up couleur poussière approcher. Une silhouette masculine coiffée d'un chapeau de cow-boy derrière le volant, une silhouette féminine à son côté. En voyant la fourche sanglante dans les mains de Leonard, ils ouvrirent de grands yeux. Une voix rauque d'homme dit : « Monsieur ? Vous avez besoin d'aide ? »

1.

En français dans le texte (NdT).

2.

On pourrait traduire ces noms d'établissement par « À la mine d'or », « Au bon filon », « Au porte-veine » (NdT).

Strip Poker

Cette journée au lac Wolf's Head ! Personne n'a jamais su.

Personne de ma famille, en tout cas. Même pas mon père. Je n'ai rien dit à papa.

C'était à la fin du mois d'août. Un mois d'août moite. Au-dessus du lac, de gigantesques nuages d'orage s'avancant lentement, comme une bouche qui se referme, et dans les montagnes, des éclairs de chaleur, apparaissant et disparaissant si vite qu'on ne peut pas être sûr de les avoir vraiment vus. Pour les enfants de mon âge, pas grand-chose d'autre à faire que se baigner – à moins d'aimer pêcher, ce qui n'était pas mon cas, ou faire du bateau, mais nous n'en avions pas – et pour se baigner il fallait aller à l'autre bout du lac, sur la plage publique bondée, parce que de notre côté l'eau était pleine d'algues, si visqueuses et si dégoûtantes qu'il n'y avait que les jeunes garçons pour nager dedans. Ce jour-là, on est à la plage et on s'amuse à plonger du plongeur au bout du quai en béton, mais on n'est pas très doués pour les plongeurs ; en fait, on se contente de sauter – trois mètres cinquante, c'est haut pour nous – et c'est à qui sautera le plus grand nombre de fois. Grimper à l'échelle tout trempé, courir sur la planche, se pincer le nez, fermer les yeux et sauter n'importe comment, tremblant de peur et d'excitation, s'enfoncer dans l'eau et ressortir, vos longs cheveux qui flottent au-dessus de vous, les bulles qui s'échappent de votre bouche, mourir doit ressembler à ça... non ? Sauf que quelquefois vous heurtez mal la surface, et l'eau, qui a l'air si douce, vous gifle durement comme pour vous punir, des zébrures rouges dans mon dos, une eau boueuse dans mon nez, j'ai la tête noyée, les oreilles qui tintent, hébétée, étourdie, je titube comme une fille ivre, et nous rions tous très fort, les gens nous regardent de travers. Du coup ma mère arrive et dit que je ferais mieux d'arrêter avant de me noyer ou de me blesser, elle essaie de ne pas avoir l'air aussi furieuse qu'elle l'est, et elle fait un geste – oh, que c'est humiliant ! je la déteste ! – pour indiquer que je risque de me faire mal à la poitrine, aux seins, en sautant dans l'eau comme ça, mais je me fiche pas mal de mes seins, de tout ce qui a un rapport avec mon corps, et même si je ne

m'en fichais pas, même si ça me préoccupait, ce n'est pas ici, sur la plage publique du lac Wolf's Head un après-midi d'août, qu'il faut me faire ce genre de réflexion. Grande, mince et gauche, j'ai presque quatorze ans, les attaches fines, des yeux noirs enfoncés et une mince bouche ourlée qui m'attire des ennuis, à cause de ce que je dis ou marmonne tout bas ; mes cheveux blond cendré, attachés en queue-de-cheval, tombent comme une queue de rat mouillée sur mes vertèbres saillantes ; sans cette queue-de-cheval, on aurait pu me prendre pour un garçon, et j'espérais bien rester toujours comme ça, rien de plus dégoûtant qu'une femme adulte en maillot de bain, une femme grasse comme maman et ses amies, que les hommes, les hommes adultes, regardaient pourtant comme s'ils les trouvaient glamour et sexy.

Maman me fusille du regard en m'appelant par mon prénom complet, Annislee, ce qui signifie qu'elle est fâchée, elle dit qu'elle va rentrer au bungalow et que je ferais mieux de venir avec elle et Jacky, mais je secoue la tête d'un air buté, non, je n'ai pas envie de quitter la plage, où il fait encore soleil et où l'orage n'éclatera peut-être pas, et puis de toute façon il y a mon vélo. J'étais venue à vélo ce matin-là, et il faut donc que je rentre à vélo. D'accord, Annislee, dit maman, mais s'il y a de l'orage, ce sera tant pis pour toi. On dirait qu'elle souhaite qu'il y en ait, juste pour me punir. Mais maman s'en va et me laisse. Depuis un bout de temps je me sens excitée et en colère, et triste – c'est pour ça que je sautais du plongeur en me fichant complètement de me faire mal – cette fièvre qui me prend quelquefois. *Qu'est-ce que ça peut me faire si je me fais mal, si je me noie !* Je suis triste parce que mon père n'habite pas avec nous à Strykersville en ce moment, et en colère parce que ma plus proche cousine, Gracie Stearns, est allée passer le week-end au lac Placid dans les Adirondacks chez une nouvelle amie qu'elle s'est faite aux Jeunesses chrétiennes, une fille que je connais à peine. Au lac Placid, les gens sont plutôt riches, alors qu'au lac Wolf's Head, les bungalows sont petits et entassés les uns sur les autres, et les bateaux de la marina n'ont rien de remarquable. Toute la journée j'ai ruminé des pensées mauvaises et cherché le moyen de vexer Gracie quand elle reviendrait, notre dernière semaine au lac avant la rentrée de septembre, et je n'aurais pas le temps de la voir, peut-être.

Ce garçon que j'ai rencontré. Il veut que je sorte avec lui. Il a un bateau, il veut m'apprendre le ski nautique.

Il n'y avait pas de garçon. Ceux avec qui j'allais me baigner, avec qui je traînais, avaient mon âge ou moins. Les garçons plus vieux de Wolf's Head, je les connaissais à peine. Et les autres, les types plus âgés, ils me faisaient peur. En général.

Au lac, nous habitions chez le frère de ma mère, Tyrone, et sa femme. Maman, mon frère cadet Jacky et moi. Dans le bungalow d'oncle Tyrone, qui n'était pas au bord du lac, mais un bout de chemin à l'intérieur des bois, au milieu de nuages de moustiques et de brûlots, et des tas d'algues et de quenouilles au bord du lac, et ça me gênait de dormir à trois dans la même

chambre, maman, Jacky et moi, sans pouvoir avoir mon intimité, mais le lac Wolf's Head était au moins quelque chose d'agréable à envisager, comme maman le disait à tout bout de champ depuis que mon père n'était plus dans le paysage.

Plus dans le paysage. Je déteste cette façon de parler. On dirait que maman n'arrive pas à parler clairement de la situation, ça reste vague et flou comme une vieille photo Polaroid où on n'arrive pas à voir le visage des gens parce qu'il s'est effacé. Comme si mon père ne veillait pas sur sa famille à sa façon, comme s'il ne savait pas où nous étions tous les jours de notre vie... tu parles !

Maman et lui étaient toujours mariés. J'en étais sûre. Ce jour où il avait dit : Je sacrifierai ma vie pour toi, Irene. Et pour les enfants. Si jamais tu le souhaites, tu n'auras qu'à me le dire.

Maman ne sait même pas à quel point c'est vrai. Elle ne le saura jamais.

Quand j'avais sept ans, il y a eu une période où papa a dû partir. Maman en a été toute retournée. Dans sa famille on nous disait de ne pas la contrarier. De ne pas faire trop de bruit en jouant et, si possible, de ne pas nous lever la nuit pour aller aux toilettes, Jacky et moi, parce que maman avait du mal à dormir et que nous risquions de la réveiller et de lui faire peur. Maman mettait un couteau sous son oreiller pour le cas où quelqu'un forcerait la porte de la maison ; quelquefois c'était un marteau qu'elle avait près de son lit, mais jamais aucune arme à feu parce qu'elle détestait ça – elle avait vu son propre frère mourir dans un accident de chasse. Elle obligeait papa à laisser ses armes chez son frère, ses deux carabines, son fusil de chasse, et le pistolet au long canon menaçant – un revolver – qu'il avait gagné au poker quand il était dans l'armée en Corée, à une époque où je n'étais pas encore née. Ça me donnait des frissons d'y penser parce que à ce moment-là mes parents ne me connaissaient pas et ne savaient rien de moi et je ne leur manquais pas. Et s'ils ne s'étaient pas mariés ensemble, je ne leur manquerais jamais.

Donc on nous a dit de ne pas contrarier maman. Ça fait très peur de voir sa mère pleurer. Soit on s'enfuit (comme Jacky) soit on s'arrange pour faire pleurer sa mère encore plus (comme moi). Juste pour savoir que c'est à cause de vous que votre mère pleure, et pas pour autre chose.

« Ann'slee... c'est bizarre comme nom. »

Ce type, vingt-cinq, trente ans, il s'appelle Deek – quelque chose comme ça – des cheveux noirs huileux tout hérissés, une barbe négligée et, tatouée sur son avant-bras droit, une panthère noire qui bondit, ce qui crée tout de suite comme un lien entre nous parce que je porte par-dessus mon maillot de bain un tee-shirt Couguars (la mascotte du lycée de Strykersville est un couguar), le même genre de gros chat qui bondit en montrant les dents. Rien que par son allure, ce Deek est fascinant et effrayant pour moi, et ses copains aussi, des types plus âgés que je ne connais pas et qui traînent sur le quai de la marina, où j'ai fini par aboutir au lieu de rentrer au bungalow où maman m'attend.

Ça me gêne un peu d'expliquer à Deek qu'Annislee est un nom bizarre qui vient de Norvège – la grand-mère de ma mère était norvégienne, d'Oslo – mais Deek n'écoute pas, ce n'est pas le genre de type qui s'intéresse aux détails, pas plus que ses copains buveurs de bière avec leurs gros visages brûlés de soleil et leurs grands sourires hilares comme s'ils faisaient la fête depuis un moment, alors que ce n'est même pas l'heure du dîner. Deek me dépasse presque d'une tête entière, jambes nues, en caleçon de bain et tee-shirt Harley-Davidson, il me fait un clin d'œil comme s'il y avait une blague entre nous – à moins que ce soit moi, tellement plus jeune que lui, le truc drôle ? – et il me demande si ça me dirait de faire une balade sur le lac dans son hors-bord, de faire une partie de poker avec lui et ses copains. Je réponds que je ne sais pas jouer au poker, et Deek dit : « On t'apprendra, poulette. » Et il me tapote le poignet de son index comme si c'était un code secret entre nous.

Poulette. Il se trouve que Deek s'appelle Rick Diekenfeld et que c'est lui le propriétaire du super hors-bord blanc de trois mètres avec des lettres rouges peintes sur la coque, *La Belle Poulette*, qu'on voit foncer en rugissant sur le lac Wolf's Head et soulever de grosses vagues qui ballottent les gens dans les bateaux plus lents, des pêcheurs dans leurs grosses barques lourdes, comme mon oncle Tyrone qui hurle après *La Belle Poulette* en agitant le poing, mais *La Belle Poulette* s'en fiche et file en rugissant. Il y a d'autres filles avec ces types. J'essaie de deviner si ce sont leurs petites amies, mais je ne crois pas. Apparemment ils viennent de se rencontrer au Lake Inn Marina Café, où il faut avoir vingt et un ans pour pouvoir s'asseoir dehors près du bar. Des filles en bikini, grasses comme maman, qui débordent de leur haut de maillot. Et les types en tee-shirt et slip ou short de bain, les pieds nus dans des tongs, et les noms qu'ils se donnent entre eux claquent comme des noms de bandes dessinées, Heins, Jax, Croke. Et il y a Deek, qui a l'air de bien m'aimer, qui prononce et re-prononce mon nom de travers, *Ann'slee*, passe le bout de la langue sur ses lèvres et me redemande si ça me plairait de faire une balade dans son hors-bord, là, tout de suite, avant que l'orage éclate, qu'est-ce que t'en dit ? Deek m'a tendu sa canette de Coors pour que j'en boive un peu, ce qui est risqué – si on se fait prendre, j'ai huit ans de moins que l'âge autorisé – mais personne ne fait attention. Une bière tiède qui me fait cracher et tousser, ça me pétille tellement dans le nez que j'éternue en pouffant, et Deek a l'air de trouver ça drôle, il y a quelque chose chez moi qu'il trouve drôle, alors je me dis, *Pourquoi pas.* Je me dis, *papa n'est pas là, je ne sais même pas vraiment où il est. Et Gracie n'est pas là. Comme ça, j'aurai quelque chose à lui raconter.*

Ce garçon que j'ai rencontré. Ces garçons. On a fait une balade sur le lac, et ils m'ont appris à jouer au poker.

Et donc on s'entasse dans *La Belle Poulette*, ces quatre grands types et moi. Il y a beaucoup de monde à la marina, pas de quoi s'inquiéter, je pense. Ou peut-être que je ne pense pas. Maman dit : *Annislee, bon sang, où as-tu la*

tête ? En fait, il me semblait – je pensais – que ces autres filles allaient aussi monter dans le hors-bord, mais elles ont changé d’avis parce qu’elles trouvaient les nuages trop menaçants. *Et si la foudre vous tombe dessus ?* disent-elles avec de petits rires frissonnants. Mais il n’y a que des éclairs de chaleur (qui ne sont pas dangereux... si ?) très loin derrière le mont Hammer, à des kilomètres du lac, et je me dis, *Qu’est-ce que ça peut faire, je n’ai pas peur.*

« Accroche-toi, Ann’slee. On décolle. »

Cette chevauchée folle sur le lac, démarrage pleins gaz de la marina, il faut voir la tête des plaisanciers qui rentrent – une famille dans un bateau à moteur, un pêcheur dans une barque – tellement affolés que c’est comique. Tout semble comique, comme dans un film en accéléré où rien ne peut tourner sérieusement mal, personne ne peut être blessé. Deek dirige *La Belle Poulette* d’une main, boit sa Coors de l’autre. Je m’accroche à mon siège, coincée entre deux des types (Jax ? Croke ? ou est-ce que le costaud qui halète près de moi s’appelle Heins ?), tâchant de ne pas hurler de peur – en fait, je n’ai pas peur, si ? Le vent est si violent qu’il me coupe la respiration et il y a une odeur d’essence dans le bateau et au creux de mon ventre la même sensation entre mal au cœur et excitation que sur des montagnes russes quand on plonge dans la descente. Au-dessus de nous – surprise ! – le ciel s’assombrit très vite, la bouche géante s’est presque refermée sur le soleil, et la façon dont les nuages sont striés, côtelés, me fait penser à l’intérieur d’une bouche, une certaine race de chien à la bouche noir violacé, oh mon Dieu. Personne d’autre sur le lac Wolf’s Head. Le rugissement du moteur, ces types qui braillent, la canette que je serre entre mes doigts a arrosé mes jambes nues de bière tiède, je n’arrive pas à reprendre mon souffle, je me dis, *Tu ne vas pas mourir, ne sois pas idiot, tu n’es pas assez importante pour mourir.* Je me dis que papa n’est pas loin, qu’il veille sur moi, est-ce qu’il n’a pas dit un jour, *Ma petite fille vivra très, très longtemps... c’est une promesse.*

Un homme comme papa, et peut-être comme Deek, est doué d’un certain pouvoir : supprimer une vie, comme vous pourriez le faire (si vous vous sentiez méchant et que personne ne regarde) en écrasant un papillon aux ailes brisées qui palpite sous votre pied, ou permettre à cette vie de continuer.

« J’ai réussi ! J’ai réussi, putain ! Record battu ! » Deek pousse des cocoricos ; nous sommes de l’autre côté du lac, sains et saufs. Deek coupe le moteur pour accoster. Le bateau semble balourd, maintenant qu’il cogne contre l’embarcadère ; Deek doit passer une corde en nylon autour de l’un des piquets, et il jure *Merde ! merde ! merde !* Il a tellement de mal que, pour finir, Heins l’aide, et ils réussissent à amarrer le bateau. Nous sommes dans une sorte d’anse, dans un coin du lac que je ne connais pas, un petit embarcadère aux piquets pourris, quelques bateaux à moteur et des barques. Pour descendre du hors-bord, il faut que l’un des types m’aide, je glisse et tombe, me cogne le genou, perd l’une de mes sandales, et le type – celui qu’on appelle Croke – carré d’épaules dans son tee-shirt, des poils épais

comme une fourrure sur les bras et le dos des mains, un sourire brèche-dent dans un visage triangulaire rougi de soleil et mangé de barbe, m'attrape par le coude et me hisse sur l'embarcadère : « Voilà, tu y es, la môme, ça va ? » Ses yeux gris-vert sur moi ; à ce moment-là, il est plein de gentillesse, comme si j'étais une petite sœur, quelqu'un qu'il faut protéger, et ça me fait chaud au cœur, ça me donne presque envie de pleurer quand les gens sont gentils avec moi, je n'arrive pas à croire que je le mérite parce que je ne suis pas une fille bien... si ? *Zut, je m'en fiche. Qu'est-ce que ça me fiche ?* Ce qui est sûr, c'est que mes nouveaux amis me sourient, m'appellent Ann'slee, allez, viens avec nous, Ann'slee jolie. Et l'instant d'après on s'engouffre tous les cinq dans un petit magasin au bout de l'embarcadère, Chez Otto – Alcools et Appâts, où maman s'est déjà arrêtée, mais dans quelle direction se trouve le bungalow d'oncle Tyrone et à quelle distance, je n'en ai aucune idée. Les types achètent des packs de bière, Coors et Black Horse, et Deek me dit de prendre des trucs à manger, alors je choisis des paquets géants de tacos, des crackers, du fromage à tartiner Cheez Whiz et, dans le comptoir réfrigéré, des sandwiches au jambon enveloppés de cellophane et des cornichons. Dans le congélateur, un paquet de six esquimaux au chocolat ; je me penche et la vapeur glacée monte à mon visage brûlant, si froide que mes yeux s'embuent, et l'un des types, Jax je crois, tend un doigt vers mon œil avec l'intention d'essuyer une larme, je pense, et dit : « Hé, la môme, ça va ? » Il est si grand que ma tête lui arrive à peine à l'épaule. Il travaille peut-être à la carrière ; ces types sont tous baraqués, musclés tendance empâtés. La carrière de Sparta, c'est là que mon père travaillait la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles. À la caisse, il y a une femme aux cheveux décolorés dans le genre bouledogue, plus vieille que maman, elle nous regarde nous marcher sur les pieds, tous les cinq, dans les allées étroites du magasin, et les garçons ont beau plaisanter avec elle, l'appeler M'dame, tâcher de se montrer aimables, ça ne lui tire pas un sourire. Une pensée me vient, tranchante comme une lame de couteau : *Cette femme me connaît, elle va appeler maman.* Ce que je pense de cette possibilité, je n'en sais trop rien. (Est-ce que j'ai envie d'être ici, avec ces garçons ? Est-ce que je fais une bêtise ? Mais les filles fréquentent les garçons au lac Wolf's Head – c'est ce qu'on fait quand on est au lac, non ? Ce dont tout le monde parlera à la rentrée, le mois prochain ? Et il ne reste plus qu'une semaine.) La caissière n'a pas l'air de me connaître, son regard est juste curieux et froid, une fille de mon âge, trop jeune même pour être lycéenne, avec des types qui doivent avoir dix, quinze ans de plus, des types qui boivent de la bière depuis des heures (ça se voit, leur haleine sent la bière, leurs yeux rougis flamboient) et qui lui parlent d'un ton taquin, moqueur, mais pas agressif, ce qui fait que je me sens presque fière, une fierté qui est peut-être même sexuelle, mon corps plat de garçon, mes yeux noirs, ma bouche ourlée, mes épais cheveux blond cendré plantés bas sur un front souvent sombre, comme celui de papa. *Ann'slee* sonne comme une musique dans la bouche de ces garçons, ce prénom qui me donne des boutons depuis l'école primaire. Entendre *Ann'slee*

jolie, Ann'slee chérie, c'est un plaisir maintenant. Deek tire sur ma queue-de-cheval, me félicite de ce que j'ai choisi et paie tout avec une carte de crédit.

Ensuite nous traversons un bois de pin marécageux, des nuages de moustiques, de brûlots, ces grosses mouches noires qui piquent avant l'orage. Un vent chaud étouffant se lève, mais le soleil brille toujours, des déchirures couleur de feu dans les nuages noirs qui font penser qu'il n'y aura peut-être pas d'orage, que le vent chassera peut-être les nuages. Dans le bois il y a des bungalows, reliés par un chemin défoncé. Des éclats de voix, des cris d'enfants. Des maillots de bain et des serviettes sur des cordes à linge affaissées. La plupart des bungalows sont petits, comme celui de mon oncle Tyrone, revêtus de bardeaux en faux pin ou en faux érable, serrés les uns contre les autres, mais celui de l'oncle de Deek est au bout du chemin, après, il n'y a plus que des arbres, et les buissons qui poussent autour empêchent qu'on voie par les fenêtres. Deek veut ouvrir la porte, mais elle est fermée à clé, il pose ses paquets sur la véranda et fait le tour de la maison pour forcer l'une des fenêtres moustiquaires, Heins tout énervé demande ce qu'il trafique, s'il n'a pas la clé du bungalow : « Ce que tu fais, ça s'appelle une effraction. » Et Deek répond en riant : « Je te l'ai dit, non ? Ici, c'est la putain de baraque de mon oncle, j'y entre quand je veux. »

Quand Deek vient à bout de la moustiquaire, il se tourne vers moi, m'attrape par la taille et me soulève comme si j'étais une gamine et pas une fille de quarante-six kilos et d'un mètre soixante – ce qui est grand pour mon âge – et il me dit de me glisser à l'intérieur et d'ouvrir la porte, que la fenêtre est plus à ma taille qu'à la sienne. Ses doigts sont si durs que j'en ai presque le souffle coupé, je me tortille pour me libérer comme un oiseau prisonnier, mais un oiseau si terrifié qu'il ne va pas se débattre beaucoup, et l'instant d'après Deek m'a propulsée par la fenêtre avec un grognement, je tombe la tête la première, un truc à se briser le cou sauf que j'arrive à me raccrocher à quelque chose, à m'aider tant bien que mal de mes genoux et de mes mains, haletant comme un chien et le cœur battant pendant que dehors les garçons applaudissent, et sous le tissu gaufré de mon maillot, les fesses me cuisent à l'endroit où les mains dures de Deek m'ont empoignée pour me pousser.

Ouvrir la porte de la maison ne pose pas de problème, il n'y a qu'un verrou. Les garçons entrent en lançant des hourras, posent les packs et les provisions sur un plan de travail crasseux. On a l'impression qu'ils sont plus de quatre dans ce petit espace. C'est un de ces bungalows qui n'ont qu'une grande pièce, avec deux petites derrière pour dormir. Dans la pièce principale, des meubles de bric et de broc, une table en Formica branlante, des fauteuils au siège déchiré, un plan de travail étroit contre un mur, un évier minuscule et un minuscule réchaud à deux brûleurs, des placards et un de ces frigos modèles réduits qui vous obligent à vous courber en deux. Ça sent le graillon, la vieille crasse. On dirait que rien n'a été nettoyé ni même balayé depuis des mois – il y a des toiles d'araignée partout, des moutons de poussière et des insectes morts sur le plancher, des fourmis sur le Formica poisseux de la table

et sur le plan de travail, des fourmis noires minuscules en colonnes comme des soldats. Deek feuillette une pile de revues sur une table basse et siffle entre ses dents en riant : « Ouah, la vache ! » Les autres l'entourent pour regarder les revues pendant que, sans faire attention à eux, je sors les provisions des sacs, essuie la table et le plan de travail poisseux avec des serviettes mouillées, essaie de me débarrasser des fourmis. Saletés de fourmis ! Et ça pue là-dedans. Le cirque que font les garçons en regardant ces revues, les grossièretés qu'ils disent... je suis gênée, à cran. Deek remarque mes joues brûlantes, rit et dit : « Viens voir ça, Ann'slee. »

Mais Jax dit aussitôt, d'un ton sec : « C'est pas pour elle, Deek. Laisse tomber. »

Deek se moque de moi, me dit de ne pas prendre cet air mauvais, mais je lui tourne le dos sans lui rendre son sourire, maussade et mal à l'aise, et je dis que finalement je n'ai peut-être pas envie de jouer au poker, que ma mère doit se demander où je suis, je vais rentrer à pied, ils n'auront pas besoin de me raccompagner. « D'accord, poulette », dit Deek, en jetant les revues dans une poubelle, et l'un des garçons m'ouvre une Coors, une des bières glacée de Chez Otto – Alcools et Appâts. Ils tâchent de se montrer gentils maintenant, alors je me dis que je vais peut-être rester un peu, apprendre à jouer au poker... il fait encore grand jour. Rien ne m'attend à la maison à part aider maman et ma tante à préparer le dîner et, s'il pleut, la télé jusqu'à ce qu'on aille se coucher. Ici, je suis chargée de mettre la table pour ces grands costauds affamés, et ça ressemble un peu à un pique-nique, trouver des assiettes en papier dans le placard, un bol en plastique pour mettre les chips, déballer les sandwiches tout écrasés. L'orage n'a pas encore éclaté, et peut-être qu'il n'y en aura pas, le tonnerre est encore loin dans les montagnes. Je me dis que Deek m'aime vraiment bien, vu sa façon de me regarder, de me sourire. Un sourire spécial comme un clin d'œil, rien que pour moi. Et il m'a poussée par la fenêtre. *Il m'a touchée ! Il m'a touchée là... non ?*

Il ne me faudra pas beaucoup de bières pour être complètement pompette.

La tête qui bourdonne et vos pensées qui filent comme des chauves-souris affolées, si vite qu'on ne peut même pas être sûre d'avoir vu, on cligne des yeux et pfuit !

Deek dit : Le jeu s'appelle draw à cinq cartes.

Deek dit : Le poker, c'est pas difficile, hein ? Pas pour une fille fûtée comme toi.

Difficile de savoir s'il plaisante ou non. Pendant les premières parties, je me débrouille apparemment bien. La chaise de Deek est tout près de la mienne pour qu'il puisse voir mes cartes en même temps que les siennes. Comme si on faisait équipe, dit Deek. Il m'apprend la valeur des cartes, et ce n'est pas tellement différent du gin rummy, de l'euchre et de la vérité (le jeu de cartes auquel mes amies et moi jouons). Flush royal, quinte flush, suite,

cinq cartes pareilles (avec le joker), je trouve ça logique, le simple bon sens, sauf que je ne me rappelle peut-être pas tout, Deek parle si vite et il se passe tellement de choses chaque fois qu'on distribue les cartes. Dans la troisième partie, Deek me pousse du coude pour que je « relance » avec trois huit, deux rois ; Deek me murmure à l'oreille que c'est un full – je crois que c'est ce qu'il a dit, « un full » – et que j'ai un jeu assez fort pour ramasser le pot : quinze dollars ! Ça me paraît incroyable ; je ris comme une petite fille qu'on chatouille, et les garçons disent que je pige vite. « Vous allez voir qu'elle va nous ratisser, la même », dit Heinz.

C'est Deek qui m'a « financée » pour ces premières parties. Il m'a donné cinq billets d'un dollar.

Sur sa chaise, immense à côté de moi, deux fois ma taille, Deek me souffle sur la joue son haleine chaude parfumée à la bière, les poils de son bras tatoué font se hérissier les miens quand il me frôle. On ressemble à des gosses qui murmurent et conspirent ensemble. Je me dis que le poker n'est pas tellement compliqué, à part qu'il faut toujours miser et que si on ne reste pas dans le jeu, il faut « se coucher » et que si on « se couche », on ne gagne pas, quelles que soient les cartes qu'on a en main et que par conséquent il faut réfléchir beaucoup, essayer de deviner le jeu des autres et s'ils sont sérieux quand ils relancent ou s'ils bluffent. Deek dit que c'est l'intérêt du poker, bluffer l'autre, savoir si on peut le couillonner ou s'il vous couillonne.

Je lui demande si les cartes qu'on a vraiment, le fait qu'elles soient bonnes ou non, n'est pas important, et Deek répond, l'air méprisant, comme si c'était une question vraiment idiote et qu'il réponde parce qu'il m'aime bien : « Ça compte, bien sûr, mais pas autant que la façon dont tu joues ce qu'on t'a distribué. Ce que tu fais des putains de cartes qu'on te distribue, c'est ça, le poker. »

À travers le bourdonnement de la bière dans mes oreilles, je retiens : *Ce que tu fais de ce qu'on te distribue. C'est ça, le poker.*

Ces premières parties où j'ai de bonnes cartes et où Deek me dit comment les jouer, c'est comme si je traversais le lac dans le hors-bord, agrippée à mon siège en train de hurler, le souffle coupé, et le bateau qui cogne-cogne-cogne sur les vagues comme si rien ne pouvait l'arrêter, jamais – c'est tellement bon, une sensation dans le ventre presque insupportable, et Deek me coule un regard en coin, caresse son menton barbu et dit : « OK, Ann'slee chérie, tu te débrouilles toute seule maintenant. » Les cartes étincellent entre les doigts de Heins, volent vers moi, et je les ramasse gauchement en clignant les yeux, tâchant de comprendre ce qu'elles veulent dire. Les garçons n'arrêtent pas de m'ouvrir des canettes de Coors ; peut-être bien que je suis ivre et que je ne le sais pas, je me mords les lèvres, je ris. Bon Dieu que je suis empotée, je laisse tomber une carte (un as !) que Croke voit, et les autres m'attendent, j'ai perdu le fil du jeu, on dirait, alors Deek me pousse du coude : « Il faut que tu mises ou que tu te couches, Ann'slee. » Je plisse le front et remue les lèvres comme un élève de CP qui apprend à lire ;

qu'est-ce que ça vaut... un as de cœur et un as de pique et un quatre de carreau et un quatre de trèfle et un neuf de trèfle, est-ce que je dois me débarrasser du neuf, je crois que oui. On dirait que mon cerveau fonctionne au ralenti maintenant, et au moment où je jette le quatre de trèfle... non ! Reprends-le, c'est le neuf de trèfle que je ne veux pas. Heins me donne une autre carte et je la retourne. Je fais la grimace ; c'est un neuf de pique... je suis déçue, est-ce que je dois être déçue ? Les garçons tâchent d'être patients. Je transpire et la peau me démange sous le tee-shirt Couguars, et mon maillot au-dessous, le haut avec des bretelles qui s'attachent autour du cou et le bas gaufré, encore humides, et ma queue-de-cheval qui me pendouille dans le dos, humide aussi. Maman dit qu'il faut se doucher et se shampooiner les cheveux après s'être baigné dans ce lac, parce qu'il y a des « impuretés » dans l'eau – les égouts de certaines maisons, l'essence des bateaux à moteur. Il y a des gens, dit oncle Tyrone, qui ne valent pas mieux que des porcs. Ça se peut. Les garçons attendent que je me décide (mais que je décide quoi ? J'ai oublié). Deek se penche pour m'attraper par la nuque, comme on attraperait un chien pour le secouer un peu, le gronder – « Alors, la même, tu suis ou tu te couches ? » – et j'essaie de m'écarter de lui, je me dis qu'il fait ça pour plaisanter, pas méchamment, et Heins dit : « C'est qu'une gosse, Deek. Pourquoi tu veux jouer avec une gosse » et Deek s'en prend à lui : « Je t'emmerde, Heinie ! Ann'slee et moi, on fait *équipe*. »

Ça me réchauffe le cœur d'entendre ça. *On fait équipe*. Alors, je dis : « Je suis », et jette un billet sur la pile. Croke rumine sur ses cartes, décide de se coucher, Jax se couche, Heins relance comme pour défier Deek. Ma vessie me brûle si fort qu'il va falloir que j'aille de nouveau aux toilettes, agitée et anxieuse, je ne sais pas quoi faire, je crois que je vais « me coucher », faut-il que je « me couche » ? De tous mes gains, il ne me reste plus qu'un seul billet d'un dollar. C'est Heins qui gagne, bien que ses cartes soient peut-être moins fortes que mes deux paires, mais c'est trop tard, je me suis couchée et j'ai perdu. J'en pleurerais que tous mes gains se soient envolés aussi vite, comme si les dollars que m'avait donnés Deek étaient les miens. Un chagrin enfantin s'ouvre en moi comme une vieille blessure fragile.

« Pas de chance, la même. C'est ça, le poker. »

Les garçons se moquent de moi, mais gentiment, c'est ce que je veux croire. Comme on se moquerait d'une petite fille boudeuse qui ne comprend rien à ce qui se passe autour d'elle.

Dehors, le ciel n'est presque plus que nuages. Mais un soleil chaud et brumeux perce au travers. Une odeur dans l'air comme s'il y avait de l'orage ailleurs.

Heins distribue. Heins dit : « Coupe, poulette. » Voilà que je mise mon dernier dollar. Quelque chose me dit que cette fois je vais gagner – regagner tout mon argent ! – mais ça s'embrouille dans ma tête, impossible de me rappeler ce que Deek me disait, flush, suite, brelan, deux paires – je regarde mes cartes, roi de cœur, dix de cœur, huit de cœur, cinq de carreau et deux de

carreau, me débarrasser du deux de carreau, une carte faible... c'est ce qu'il faut faire ? Ou est-ce une bêtise ? À la place Heins me donne un six de pique, je suis déçue, *Ohhh zut*, les idées si embrouillées que j'ai l'impression que ce pique noir diminue la valeur des cartes rouges et du coup je perds mon dernier dollar parce que j'ai trop peur pour miser et que je me couche en posant mes cartes sur la table, et Jax jette un coup d'œil et dit : « Merde, la même, tu aurais pu faire mieux. » Mais je suis soulagée d'être sortie du jeu, j'ai trop envie d'aller aux toilettes, titubant sur mes jambes (pieds nus ? où sont mes sandales ?), le sol est poisseux sous mes pieds, on dirait qu'il tangué, je perds l'équilibre, tombe sur les genoux de quelqu'un, mais finalement j'arrive aux toilettes et ferme la porte derrière moi, je me sens toute bizarre, comme sur des montagnes russes, où j'aurais peur sauf que je trouve tout drôle, même avoir perdu mes dollars, *mes* dollars comme si c'étaient les miens que j'avais joués, me fait rire. Dans le miroir sale au-dessus du lavabo crasseux, mon visage hébété et rougi par le soleil, et mes yeux (maman dit que j'ai les yeux de mon père, de beaux yeux noisette/marron foncé mais on ne peut pas s'y fier) sont injectés de sang, ça fait un peu peur mais je ne peux pas m'arrêter de rire. Ces types m'aiment bien, la façon dont Deek me regarde, tire sur ma queue-de-cheval, me donne des tapes sur les fesses, peut-être que je suis jolie finalement. Je me penche vers la glace en pouffant et, la bouche en cul-de-poule, j'embrasse mes lèvres-miroir en murmurant *Ann'slee chérie ! La même !* Personne ne m'a encore jamais appelée comme ça.

Je le raconterai à Gracie. À personne d'autre.

Je me rappelle comme j'aimais que papa me chatouille quand j'étais petite. Papa allongeait ses grands doigts et les faisait marcher comme si c'était un faucheur, un papa-longues-jambes venu me chatouiller, et je gigotais en hurlant de rire. J'avais sept ans et j'étais en CE1 quand papa était parti à Follette, et que la femme des services familiaux du comté de Herkimer m'avait demandé Est-ce que ton père t'a jamais fait du mal, Annislee ? – et j'avais répondu Non ! Non jamais. Une fois que vous avez répondu à une question pareille, vous imagineriez que c'est terminé, mais on me l'avait reposée, encore et encore, comme pour me piéger. Est-ce que ton papa t'a fait du mal ou ton frère ou ta mère, essaie de te souvenir, Annislee, et furieuse, la voix grinçante comme un ongle qui ripe sur un tableau, j'ai dit *Non, jamais*.

« Hé, Ann'slee, tu n'es pas tombée dans le trou, des fois ? »

L'un des garçons frappe à la porte, en faisant vibrer la serrure.

Quand je reviens, ils sont en train de dévorer des sandwiches au jambon en deux ou trois bouchées. De grosses poignées de chips. Des canettes de Black Horse ouvertes, une odeur de bière âcre et forte. Heins bat les cartes, les pousse vers moi pour que je coupe. Je joue toujours ? Même sans rien avoir à mettre dans le pot ? Ils me demandent où je passe les vacances à Wolf's Head, et je le leur dis. Où j'habite, et je le leur dis : Strykersville, à une quinzaine de kilomètres au sud. Tu es avec ta famille, ici ? demande Deek, et je lui dis que oui, sauf que mon père n'est pas là. Deek demande où il est, et j'hésite parce

que je ne veux pas lui dire que je ne sais pas vraiment. Aux dernières nouvelles, papa était à Sparta, mais il a la bougeotte. Parce qu'il n'aime pas les contraintes, dit maman.

Croke demande si j'ai des frères, et ses yeux gris-vert ont l'air de me regarder avec gentillesse. Je dis Oui, Jacky, qui a neuf ans et qui est un sacré enquiquineur.

Pourquoi est-ce que j'ai dit ça ? Pour les faire rire ? On pourrait croire que je n'aime pas mon petit frère, alors qu'en fait, si.

Les garçons veulent que je continue à jouer avec eux, apparemment. Deek m'autorise à mettre mon tee-shirt Couguars « en gage ». Depuis que je me suis lavé la figure, je me sens les idées plus claires – c'est mon impression ! – je veux regagner les dollars que j'ai perdus. C'est peut-être comme ça qu'on devient joueur – en cherchant désespérément à regagner ce qu'on a perdu parce qu'il y a quelque chose de honteux à perdre.

Mais je n'ai pas de chance avec les cartes. Ou en tout cas je ne sais pas me débrouiller avec. C'est comme additionner des colonnes de chiffres en cours de maths, on s'embrouille et il faut tout recommencer. Ou multiplier des chiffres – on y arrive sans réfléchir, mais si on se met à réfléchir, c'est fichu. Je regarde mes nouvelles cartes, neuf de cœur, neuf de trèfle, roi de pique, reine de pique, quatre de carreau. Je me défausse du quatre de carreau, et je suis toute contente de recevoir un valet de pique à la place, mais mes yeux me jouent des tours, le pique est en fait un trèfle, après avoir relancé je m'aperçois que c'est un trèfle et que je me suis trompée, mes yeux clignent, mes mains tremblent, je regarde mes cartes comme si c'était la première fois que je voyais une main de poker. Autour de la table, les garçons jouent comme avant, braillards, blagueurs, grossiers, il y a peut-être une tension entre eux, mais je ne m'en rends pas compte parce que je ne pense qu'à mes cartes et que je suis en train de perdre, que je fais tout de travers, mais pourquoi ? Quand Croke gagne la partie, Deek marmonne : « Merde, sacré putain d'enfoiré », mais en souriant, l'air de plaisanter, une injure affectueuse comme entre des frères. J'essaie de comprendre ce qui s'est passé : pourquoi Croke a-t-il gagné ? Pourquoi est-ce une main gagnante ? Qu'est-ce qu'un full ? Je me demande si les garçons trichent, comment je le saurais ? Ils se moquent de moi : « Hé, poulette, il faut être bonne joueuse... c'est ça, le poker. »

Croke dit : « C'est *mon* tee-shirt, maintenant ! » Et parce que je suis lente à l'enlever, il le tire avec impatience par la tête. J'ai un moment de panique quand je sens les regards des garçons se braquer sur moi, mon haut de maillot, mes petits seins pas plus gros que des prunes, angoissée comme si je me déshabillais devant des inconnus, mais j'essaie de rire, tout va bien – non ? – juste un jeu. « C'est ça, le poker », dit Deek. C'est ça, le lac Wolf's Head au mois d'août, les trucs délirants qu'on entend raconter à la rentrée en regrettant de ne pas en avoir été. Et cette fois j'en suis.

Plus que mon maillot sur le dos, maintenant, et pieds nus. Je suis un peu

grelottante, la tête me tourne. C'est moi qui ai choisi mon maillot chez Sears, alors je ne peux pas m'en prendre à maman. C'est un maillot d'enfant, trop jeune pour moi : un tissu gaufré jaune vif, un haut qui s'attache autour du cou et le bas assorti, un peu trop justes tous les deux et qui me grattent et sentent encore l'humide. Croke fait le clown, mon tee-shirt enroulé autour de la tête comme un turban, et il dit que « poulette » lui doit encore quelque chose : « C'est un strip poker, mon chou. Tu as relancé, pas vrai ? Ça double la mise. Mon tee-shirt, plus quelque chose d'autre. »

Croke plaisante, non ? Ils plaisaient tous ? La façon dont ils me regardent, les yeux sur mon soutien-gorge, je me mets à pouffer, pouffer sans pouvoir m'arrêter, comme chez le médecin, le stéthoscope glacé sur ma poitrine, à moitié nue, tremblante sur le bord de la table d'examen, j'ai si peur que mes dents claquent et le médecin abandonne, écœuré, et fait venir maman. Jax dit : « Elle est ivre. On ferait mieux de la dessoûler et de la sortir d'ici. »

Je marmonne aussitôt que *Je ne suis pas ivre !* – ce qui les fait rire.

Deek se penche vers moi, frôlant mon bras du sien pour que les poils se hérissent : « T'as un joli petit maillot, Ann'slee. Tu es une petite poulette bien chaude, hein ?

– C'est une gosse, dit Jax, d'un air écœuré. Je parie qu'elle n'est même pas au lycée.

– Et comment que si, dit Deek. Quel âge tu as, Ann'slee ? »

Dix-huit ans, je réponds. Impossible d'arrêter de rire, je voudrais me cacher la figure dans les mains. Trente-huit ! (c'est l'âge de ma mère, vraiment *vieux* !)

« Qu'est-ce que je disais ? fait Jax. Elle est bourrée. Elle a quinze ans maximum.

– Quinze ans, c'est chaud, dit Deek. Une petite poulette bien chaude.

– T'as envie qu'on se fasse choper par les flics ? dit Heins. Connard.

– Et comment ça arriverait ? Cette petite chérie est ma gosse. »

Ma gosse, c'est si gentil. *Ma gosse ma gosse*. Personne ne m'a encore jamais dit ça, à part papa.

« À poil, la même ! Vas-y.

– Il faut être bonne joueuse, Ann'slee. C'est ça, le poker. »

Deek me taquine, mais il est sérieux en même temps. Et Croke aussi.

« Je vais me mettre à poil, moi ! Regarde voir. »

Deek enlève son tee-shirt, qui est tout crasseux au col, et le voilà torse nu, une fourrure de poils noirs épais sur sa poitrine dure et musclée, mais autour de l'élastique de son maillot de bain, il y a des replis de chair flasque. « Me-er-de », braille Croke, moitié bâillement moitié vocalise, et avec un grand geste il retire son tee-shirt, dénude son torse trapu, mastoc, grêlé d'acné, comme un catcheur à la télé ; il a la poitrine couverte de poils brillants comme des algues, et luisante de sueur. Ça sent fort le dessous de bras. Jax et Heins font des commentaires grossiers. Je dis que je ne veux plus jouer au poker, que je veux rentrer chez moi, qu'il faut que je rentre parce que ma mère

m'attend, et Croke dit, en abattant son poing sur la table comme s'il était ivre : « Pas question, poulette. Tu ne vas nulle part tant que t'as pas payé.

– Quand tu as ramassé le pot, on n'a pas fait d'histoires, hein ? dit Deek. Maintenant il faut que tu paies, Ann'slee. Le poker, c'est ça. »

Je n'ai plus que mon maillot... alors quoi faire ? Je ne peux pas enlever le haut, mais encore moins le bas.

Mes sandales ! Peut-être qu'ils accepteraient de prendre mes sandales.

Sauf que je ne les vois nulle part.

Je les ai peut-être laissées dans l'autre pièce ? Quand je suis passée par la fenêtre ?

Les garçons martèlent la table : « À poil ! Ann'slee, à poil ! Tu nous dois le haut ou le bas, au choix. C'est ça, le poker. »

Deek est quasiment sur moi. Il n'y a pas que ses dessous de bras qui sentent, mais aussi ses cheveux huileux, coupés à l'iroquoise. Grosses dents jaunes de travers, il me souffle son haleine asphyxiante au visage. Comme on parlerait à un petit enfant, ou à un animal, un chien qu'il faut cajoler, il me dit : « Enlève ton haut, la même, c'est tout, c'est un joli p'tit haut, montre-nous tes jolis p'tits lolos, t'as rien qu'on n'a pas déjà vu, tu paries ? » Pendant ce temps-là, courbée en avant, j'essaie de protéger ma poitrine de mes bras, mais j'ai les bras si maigres, et Deek me colle de si près, il glisse son bras autour de mes épaules et je me lève d'un bond, paniquée, tente de courir vers la porte. Mais Croke m'attrape comme si nous jouions à un jeu, ou que Deek et lui jouent à jeu, un genre de football, et Ann'slee est le ballon à intercepter. Les gros doigts de Croke s'attaquent aux bretelles de mon haut, Croke réussit à dénouer les bretelles et retire le maillot, *Ohhh, regardez-moi ça !...* les garçons sifflent et tapent du pied, excités et agressifs comme des chiens autour d'un lapin blessé, et je suis affolée comme un lapin, j'essaie de rire pour montrer que ce n'est qu'une blague, que je sais que c'est une blague, mais je ne pense qu'à leur échapper, m'élance un titubant vers la salle de bains, le seul endroit que je peux atteindre, ferme la porte à clé derrière moi juste après avoir vu Croke (que je croyais mon ami) coiffé de mon haut de maillot, en train d'attacher les bretelles sous son menton comme si c'était un bonnet.

Pas très loin d'ici maman regarde la pendule, inquiète et furieuse : Où est donc cette gamine ? Où diable est-elle allée se faire pendre, cette fois ?

Ils ne me feraient pas de mal... si ?

Ils m'aiment bien... non ?

Combien de temps je reste recroquevillée dans la salle de bains, terrorisée à l'idée que les garçons forcent la porte, combien de temps je tremble et grelotte comme un lapin pris au piège, je n'en aurai aucune idée après coup, et même sur le moment tout ce qui m'arrive file comme un paysage ivre aperçu d'une voiture ou d'un hors-bord sur le lac. Mon sein droit m'élance, il faut croire que Croke l'a pincé, un vilain bleu jaune violacé est en train de se former.

Croke dont j'avais cru qu'il m'aimait bien. Qui m'avait aidée à descendre du bateau.

Déjà à l'école primaire on commençait à entendre des histoires sur ce que les garçons peuvent faire aux filles quand ils veulent leur faire du mal, même si on ne comprenait pas pourquoi. Et quelquefois les filles sont battues, étranglées, laissées pour mortes, on ne sait pas pourquoi.

« Hé, Ann'slee. »

Des coups sur la porte en contreplaqué. Pas question que j'ouvre.

L'un des garçons secoue la porte si fort qu'elle s'entrouvre. C'est Jax, qui se penche, me voit recroquevillée contre le mur, tellement effrayée que je claque des dents, et il dit, l'air embarrassé : « Tiens, voilà ton maillot. Personne ne va te faire de mal. »

J'ai trop peur pour tendre le bras et prendre le maillot. Il le pousse vers moi en marmonnant : « Mets ce bon Dieu de truc. »

Jax ferme la porte. Les mains tremblantes, je rattache le haut de maillot.

En évitant mon reflet dans le miroir. La traînée grasse à l'endroit où j'avais embrassé mes lèvres.

Lorsque je sors de la salle de bains, raide et engourdie, les yeux mouillés de larmes, les garçons sont toujours assis, toujours en train de boire. Ils ont l'air d'être entre deux parties. À moins qu'ils en aient fini avec le poker pour ce soir. Leurs regards se braquent sur moi d'une façon qui m'évoque des chiens excités. « Te voilà, la même ! dit Deek. Viens t'asseoir sur les genoux de Deek, hein ? Tu es ma gosse. »

Quelque chose d'inflammable dans ses yeux injectés de sang et dans le sourire qui découvre ses grosses dents, un sourire sans chaleur ni gaieté, m'avertit que je suis toujours en danger. À travers la porte en contreplaqué, je l'avais entendu marmonner quelque chose comme *J'en ai pas encore fini avec elle, alors fais pas chier.*

Dehors, tout ce que je vois du ciel de ce début de soirée, ce sont d'énormes nuages couleur d'ecchymoses. Il y a toujours des éclairs de chaleur dans le lointain.

« Te voilà, Ann'slee. Fallait pas avoir peur comme ça. »

Croke me jette mon tee-shirt Couguars. Je suis si contente de le récupérer, même sentant la sueur de Croke qui s'est essuyé le visage dessus, que je bégaye : « Merci ! »

Les garçons ont interrompu ce qu'ils faisaient, je le sens. Ou alors ils attendaient qu'Ann'slee sorte de la salle de bains, sans trop savoir ce qu'ils feraient d'elle ni s'ils feraient quoi que ce soit : un peu comme on retourne une carte, peut-être. Ça peut être la carte qui vous fait gagner gros ou celle qui décide que vous perdrez. Une carte qui ne changera rien dans votre vie. Ou qui changera tout. Ou peut-être même une carte que vous n'aurez pas besoin de demander... qui vous tombera dessus.

Maintenant que j'ai remis mon tee-shirt par-dessus mon maillot, je me sens moins vulnérable. C'est un tee-shirt très ample, qui m'arrive

pratiquement aux cuisses.

Je ferai semblant de ne pas avoir entendu Deek. De ne pas voir qu'il me regarde avec un sourire humide, en se léchant les lèvres du bout de la langue.

Ce qu'un garçon peut faire. Mieux vaut ne pas savoir.

Mon cœur bat à grands coups, caché sous le tee-shirt. Ma voix paraît calme quand je dis : « Il y a d'autres genres de strip-tease qu'enlever ses vêtements. Vous connaissez ce jeu de cartes qui s'appelle la vérité... ça vous dit quelque chose ?

– La vérité ? Un jeu pour les gosses ? Non. »

Je suis un peu à l'écart du plus proche d'entre eux, qui se trouve être Heins. Je me tiens de façon à leur faire comprendre que je ne vais pas chercher à foncer vers la porte d'entrée comme tout à l'heure ; je ne suis plus affolée ni terrifiée. Je leur souris, comme pourrait le faire une fille. J'essaie de sourire. Ces types dégagent une chaleur, une chaleur sexuelle si palpable qu'on la sent à des mètres. Comme l'électricité dans l'air avant un orage. Je ne veux pas penser que c'est l'instinct des chiens d'attaquer, de déchirer avec leurs dents, c'est plus fort qu'eux.

Je dis aux garçons que nous pourrions peut-être jouer à la vérité. « C'est un peu comme le poker, sauf qu'on ne mise pas d'argent, ce qu'on doit, on le paie en vérité. Il y a des cartes fortes et des cartes faibles, et un joker. Quand on perd, on révèle une vérité sur soi que personne d'autre ne connaît. »

Personne n'a l'air très intéressé, c'est visible. Deek dit d'un ton méprisant : « Comment tu peux savoir qu'on te dit la vérité, et pas n'importe quelle connerie, hein ?

– Tu voudrais dire la vérité... non ? Si c'était le bon moment. »

Croke dit : « À toi de commencer, la même. Tu nous dois ça après ce cinéma que tu as fait, comme si tu avais peur de nous.

– Je n'ai pas peur de vous ! dis-je aussitôt. Je suis contente d'être là, d'avoir traversé le lac sur le bateau de Deek... Je ne connais personne qui a un bateau comme celui de Deek. »

Ça fait sourire Deek. Et puis son sourire se fige.

« Tu me fais marcher, poulette ? Tu veux te faire raccompagner de l'autre côté du lac, c'est ça ? »

Non ! Je souris à Deek en gardant mes distances. Entre nous, il y a Heins, qui bat le paquet de cartes, vautre sur la table. Je dis à Deek que je ne mentirais pour rien au monde, ni à lui ni à ses amis. Je ne dirai que la vérité, ce qui revient à déshabiller son âme.

Jax pousse une chaise vers moi pour que je m'assoie à côté de lui. Alors je m'assois. Il y a un peu de distance entre Deek et moi. L'un des garçons m'a ouvert une bière ; je ferai semblant de la boire.

Je ne suis plus ivre maintenant... si ?

Je prends une profonde inspiration. Cette vérité qu'il faut que je révèle.

« Il y a deux ans au mois d'août mon père et moi revenions en voiture de la maison de son cousin dans le Cattaraugus, une ville appelée Salamanca sur

l'Allegheny. Nous n'étions que tous les deux, sans ma mère ni mon frère Jacky. On rentrait à Strykersville, et papa a eu envie de s'arrêter dans une taverne, un peu après Java. Papa n'habitait pas avec nous à ce moment-là, ni maintenant non plus, et c'était un week-end que je passais avec lui. À la taverne – c'était au bord d'un lac où les gens faisaient de la barque et du canoë –, papa m'a commandé une *root beer* et des frites, et j'étais à une table de pique-nique pendant qu'il était à l'intérieur, au bar. Il y avait des enfants dans le parc, des gens faisaient griller des hamburgers et des steaks, des filles qui jouaient au badminton m'ont demandé si je voulais jouer avec elles, et j'y suis allée, mais ensuite elles sont parties, je me suis retrouvée toute seule, et je me suis dit que j'allais faire le tour du lac. Il n'était pas grand comme celui de Wolf's Head, et je pensais qu'en marchant vite je serais revenue avant que papa sorte de la taverne. Mais quand j'ai vu que le chemin ne suivait pas toujours le bord du lac et qu'il n'était pas entretenu, je me suis demandé si je devais continuer ou revenir. J'avais peur que papa sorte de la taverne et qu'il s'inquiète en ne me voyant pas. Pendant les années où il avait été à Follette, il disait qu'il s'était mis à se faire davantage de souci, pour sa famille par exemple, parce qu'il avait beaucoup de temps pour réfléchir... »

« Follette ? coupe Deek. C'est là qu'était ton père ?

– Oui. »

Ce n'est pas que j'aie honte, mais c'est un fait : papa avait fait quatre ans de prison, sur les neuf auxquels il avait été condamné pour coups et blessures aggravés, et il avait été libéré en conditionnelle pour bonne conduite quand j'avais onze ans. Follette est une prison de haute sécurité qui se trouve dans le Nord, près de la frontière canadienne, un établissement du système pénitentiaire de l'État de New York où personne ne veut aller.

Les garçons me regardent maintenant. Ils m'écoutent, et je continue mon histoire, qui est une histoire vraie que je n'ai jamais racontée à personne avant ce soir.

« Donc, j'espère que je ne me suis pas perdue, je suis sur un chemin en copeaux de bois et il y a un parking tout près et des toilettes, et je me dis que je vais aller y faire un tour, sauf qu'il en sort un homme qui remonte sa braguette et qui me voit, il a de vieux habits fripés, le visage comme un chou-fleur bouilli et les cheveux hérissés sur la tête, un type plus vieux que mon père, je crois, et il fonce droit sur moi en disant : "Salut, chérie, tu es toute seule dans le coin ?" et je lui réponds que non, que mon papa est là, tout près, alors il regarde vers le parking, où il n'y a aucune voiture, mais il dit tout de même : "Bon ! Dommage pour cette fois" – je crois que c'est ce qu'il a dit, il parlait peut-être tout seul.

« Je n'écoutais pas et je me suis éloignée en vitesse. J'ai attendu qu'il soit parti et quand j'ai cru que ça y était, je suis allée dans les toilettes pour femmes où on ne voyait pas grand-chose, il n'y avait pas de lumière et le soleil se couchait, et quand je suis dans un des box, j'entends un grattement, et ce type – c'est sûrement lui – m'a suivie dans les toilettes ! Où les hommes ne

doivent jamais entrer ! Il pousse une branche d'arbre sous la porte pour me faire peur, en disant : "Tu as besoin d'aide, petite fille ? Tu as besoin d'aide, là-dedans ? Pour essuyer ton petit derrière ? Je sais essuyer et je sais lécher. Je suis même drôlement bon." J'ai tellement peur que je pleure. Je lui dis de s'en aller et de me laisser tranquille, que mon papa m'attend, et il rigole en disant tout ce qu'il va me faire, des trucs qu'il a fait à des filles qui ont "drôlement aimé ça", et que personne ne saurait rien, même pas mon papa. Mais une voiture s'arrête sur le parking, et une femme entre dans les toilettes avec une petite fille, alors l'homme s'enfuit, et quand je sors il est parti, c'est ce que je crois en tout cas. La femme me demande si cet homme m'importunait, si je veux qu'elle m'emmène dans sa voiture, mais je réponds que non, que je vais retourner à la voiture de mon père et l'attendre. Pourquoi j'ai dit ça, je n'en sais rien. Je croyais que l'homme était parti. J'ai rebroussé chemin pour retourner à la taverne. Le soleil se couchait, il commençait à faire sombre. Je marchais vite, je courais, et tout d'un coup l'homme au visage en chou-fleur est là, accroupi au bord du chemin, et il tient une corde, une corde de cinquante centimètres qu'il tend entre ses deux mains pour que je la voie, alors je pars en courant dans l'autre sens, vers le parking, folle de peur, et l'homme me crie "Petite fille ! N'aie pas peur, petite fille, c'est ton papa qui m'envoie !" Quelque chose comme ça. Je me suis cachée près des tables de pique-nique et pendant très longtemps, peut-être vingt minutes, l'homme me cherche en criant : "Petite fille !" Il sait que je suis là, quelque part, mais il fait de plus en plus sombre, et puis il y a des phares, une voiture cahote sur un chemin, arrive dans le parking et... c'est mon père ! Il était parti à ma recherche en espérant que je serais de ce côté-là du lac, c'est ce qu'il m'a dit après... il avait demandé à des gens s'ils m'avaient vue, et quelqu'un avait dit que oui, et il était arrivé au bon endroit juste au bon moment. Il a vu l'homme au visage en chou-fleur. J'ai dit à papa qu'il m'avait suivie et dit des saletés, et voulu m'attacher avec une corde, et papa lui court après et l'attrape. Le type boitait et ne pouvait quasiment pas courir, papa s'est mis à le frapper de ses poings, sans dire un mot, calmement – papa fait toujours les choses calmement. C'est l'homme qui crie, qui supplie papa d'arrêter, mais papa ne peut pas s'arrêter, papa ne s'arrêtera que quand ce sera fini... Papa dit que quand un homme se sert de ses poings, c'est de l'autodéfense. Les poings ou les pieds, personne ne peut contester l'"autodéfense". Si on se sert d'une arme, un démonte-pneu par exemple – comme il avait fait en se battant avec un autre homme à Strykersville et qu'à cause de ça on l'avait envoyé à Follette –, on risque de graves ennuis, mais avec les poings et les pieds, non. Ce que papa a fait à cet homme qui voulait m'attacher et me faire du mal, je ne l'ai pas vu. Je n'ai rien vu. J'ai entendu, un peu. Mais je n'ai rien vu. Après, papa l'a traîné jusqu'à un ravin, où il devait y avoir de l'eau une partie de l'année, mais pas à ce moment-là, et il l'a fait rouler au fond, et je n'ai rien vu non plus. Et puis il est revenu, tout excité, respirant fort, ses poings étaient écorchés et saignaient, mais il n'y faisait pas attention. Il m'a serrée très fort

dans ses bras et m'a embrassée. Tellement il était heureux que rien ne me soit arrivé. "Tu n'as rien vu, pas vrai, chérie ?" Et je lui dis que non, je n'ai rien vu, et c'était la vérité. »

Les garçons sont devenus tout silencieux. Même Deek m'écoute sans faire un mouvement. Cette expression sur son visage, comme s'il allait se moquer de moi, découvrir ses grosses dents luisantes pour se moquer de moi, a disparu. Des canettes de bière ouvertes sur la table, et les garçons n'y ont pas touché. Peut-être qu'ils attendent que je continue. Mais mon histoire est terminée.

Je n'avais pas su comment elle finirait. Parce que je ne l'avais jamais racontée. Même pas à moi-même, bien que ce soit une histoire vraie. Je n'aurais pas cru avoir les mots pour. Mais on a toujours les mots pour une histoire vraie, je crois.

Je ne vais pas dire à Deek, Jax, Croke et Heins que je n'avais jamais vu d'article dans aucun journal sur l'homme au visage en chou-fleur, s'il avait été retrouvé dans ce ravin du parc de Java. Ce qui restait de lui, s'il restait quelque chose. Mais peut-être qu'il s'en était remis, qu'il s'était traîné hors du ravin le lendemain matin. C'est une possibilité. Je n'ai rien vu, et papa n'en a plus jamais reparlé. Il était plus de minuit quand nous étions arrivés à Strykersville, et maman nous attendait en regardant la télé, et si elle avait eu l'intention de faire des reproches à papa parce qu'il me ramenait aussi tard, le temps que nous arrivions, elle avait changé d'avis, elle nous a embrassés tous les deux, et quand elle a vu mon air fiévreux, elle a dit *Va te coucher tout de suite, Annislee, tu devrais être au lit depuis longtemps*. Cette nuit-là, papa est resté avec maman.

Après cela, il restait avec nous de temps en temps. Mais à l'automne quelque chose est arrivé entre maman et lui, et il a déménagé ; c'est à ce moment-là qu'il s'est mis à travailler à la carrière de pierre de Sparta. Mais Sparta n'est qu'à quatre-vingts kilomètres de Strykersville, et papa et maman sont toujours mariés, je pense. *Jusqu'à ce que la mort nous sépare*, papa y croit et, au fond de son cœur, maman aussi.

Je souris aux garçons serrés autour de la vieille table dans le bungalow de l'oncle de Deek, si près que je vois leurs yeux, et l'iris de leurs yeux, et aussi profond dans leur âme que j'ai besoin de voir. Je dis : « Je me sens en veine... j'essaierais bien de refaire quelques parties de poker. Je crois que je commence à y comprendre quelque chose. »

Étouffements

Juste une poupée, Alva ! Comme toi.

C'est ce qu'ils lui avaient dit. Leurs voix n'étaient qu'une seule voix.

Elle était très jeune, alors. Ce devait être en 1974 parce qu'elle était en CE1 à l'école primaire Buhr, un bâtiment de brique rouge fané en retrait de la rue passante ; elle a oublié le nom de la rue et une bonne partie de sa vie de l'époque, mais elle se rappelle l'école, elle se rappelle une institutrice qui était gentille avec elle, elle se rappelle le parc de Rock Basin où l'enfant avait été étouffée.

C'était à Upper Darby, en Pennsylvanie. Il y avait très longtemps.

C'est maintenant que ça commence : cette saison de l'année.

Aux premiers jours tièdes du printemps. Pourquoi ?

Impossible de dormir. Impossible de se concentrer. Les questions qu'on lui pose, elle ne les entend pas. Impossible de faire plus de quelques mètres sans tituber. Peur de perdre l'équilibre en public, de tomber. Des mains inconnues qui la touchent.

C'est pire cette année. Ce doit être le pollen dans l'air, impossible de respirer.

Impossible de respirer. Elle étouffe !

Se souvient-elle d'un enfant enterré ? Ou seulement d'un enfant étouffé ?

Est-ce un enfant, d'ailleurs ? Ou un bébé ?

Juste une poupée, Alva. Tu vois bien.

Est-ce une fille ? Ou...

Elle est désespérée, ridicule. Elle prie *Mon Dieu, fais que ce ne soit pas une fille.*

Elle est adulte, maintenant. Elle n'est plus une enfant. Sans savoir comment, elle a atteint l'âge de trente-sept ans.

Une orpheline ! Trente-sept ans.

Impossible de dormir, de respirer. Elle s'habille à la hâte, part pour la faculté des beaux-arts. Dans le bus, un bruit de crécelle dans son crâne. Un homme la regarde, caché derrière son journal, elle sent des yeux ramper sur elle, la déshabiller, des doigts qui palpent, percent. *Embrocher* est un vilain mot qu'elle avait entendu pour la première fois dans l'école de brique rouge fané. Aucune idée de ce qu'il voulait dire. Aucune idée de ce qui faisait rire les garçons. Aucune idée de la raison pour laquelle elle s'enfuyait en se cachant le visage. Aucune idée de la raison pour laquelle son institutrice lui parlait avec tant de précaution : *On t'a fait du mal, Alva ? On t'a touchée, Alva ?* Tendait son bras gauche, où l'ecchymose jaune violacé avait éclos pendant la nuit.

Alva tire sur le cordon. Arrêt demandé ! Impossible de respirer dans ce bus bondé. Ces yeux qui rampent sur elle comme des poux. Elle s'est dissimulée sous des voiles de mousseline, comme une religieuse, comme une femme musulmane, enveloppée de tissus safran, couleur de brume, blanc sale. Et ses longs cheveux mal lavés, s'échappant d'une sorte de col capuche en velours.

Les longs pieds maigres d'Alva. Mal lavés.

Vénus de Milo, a-t-il été dit d'Alva, dévêtue.

Vénus de Botticelli, d'une voix (masculine) vibrante d'émerveillement.

Elle se dit qu'elle est à deux mille kilomètres du parc de Rock Basin. Elle a trente-sept ans, et non sept.

Trente-sept ans, Alva ? Vous plaisantez.

Alva ne plaisante pas. En se réglant sur les autres, Alva peut rire au bon moment – un rire aigu et surpris de petite fille, un son de verre qui se brise – mais elle ne comprend pas la logique des plaisanteries.

Alva rit parfois quand (par hasard) on la chatouille. Seins et ventre palpés par un gynécologue au centre médical, échographie où le technicien passe, repasse, et presse un appareil sur l'os à peine recouvert de chair qui protège le cœur.

Mais comment se fait-il qu'on ne puisse pas se chatouiller soi-même ? se demande Alva.

Même dans les miroirs quelquefois, il n'y a personne.

Vous ne pouvez pas avoir plus de... vingt-cinq ans ?

Alva ne conteste pas. Alva ne ment pas, mais si les gens, notamment les hommes, souhaitent la croire plus jeune qu'elle n'est, aussi jeune qu'elle le paraît, Alva ne proteste pas.

Le ruban adhésif transparent qu'ils lui avaient enroulé autour de la tête, sur la figure, pour l'étouffer, pour lui fermer les yeux et la bouche, pour emprisonner en elle ses hurlements de terreur, Alva n'avait pas protesté. Trop épuisée quand le ruban avait enfin été arraché.

Arrachant cils, sourcils, touffes de cheveux.

Elle n'avait pas protesté. Jamais rien dit. À qui dire ?

Alva a appris : à moduler sa voix comme un carillon éolien, à sentir comme une bougie parfumée, à faire ruisseler en cascade sa longue chevelure aux reflets blonds entre ses épaules minces. Son sourire est timide et confiant. Ses yeux sont chauds comme du caramel fondant. Des hommes sont tombés amoureux de ce sourire. Des hommes sont tombés amoureux de ces yeux. Les couches exotiques de tissu dans lesquelles Alva s'enveloppe, fines mousselines vaporeuses, diaphanes, parfois saupoudrées de poussière d'or. Des entraperçus inattendus de chair blanche (Alva est-elle nue au-dessous ?) dans ces enroulements d'étoffes, ventre, intérieur d'un bras, sein crémeux translucide.

Les hommes suivent Alva. Alva sait se cacher.

Étouffée ! La paume rugueuse d'un homme sur sa bouche, plaquée sur sa bouche pour l'empêcher de hurler.

Maman ! Empêche-le ! Ne le laisse pas...

Le hurlement avait été ravalé. Il n'y avait pas le choix.

Elle voit presque le visage de l'homme.

Un visage suant, un visage en feu, des yeux furieux.

N'en parle jamais ! Ce que nous lui avons fait, nous te le ferons.

Longtemps elle avait oublié. Aujourd'hui elle se souvient. Pourquoi ?

Elle est à deux mille kilomètres du parc de Rock Basin et d'Upper Darby, Pennsylvanie. N'y est pas retournée depuis de longues années. L'homme qui se prétendait son père est peut-être mort. C'est peut-être sa mère qui continue à envoyer des chèques, dont Alva évite de regarder la signature.

L'argent de la culpabilité. Mais Alva a besoin d'argent.

Ces derniers temps, il lui est impossible de penser à autre chose que *Juste une poupée, Alva. Comme toi*. Impossible de dormir, de respirer. Ces terribles journées de début de printemps où tout le monde marche au soleil, sans manteau et le sourire aux lèvres. Du pollen dans l'air, des graines d'érable tournoyant follement dans le vent, une odeur lourde et entêtante de lilas.

Le lilas ! Dans le parc de Rock Basin. Quand elle avait couru. Quand elle s'était cachée. Peut-être lui avait-il écrasé le visage contre du lilas. Sinon le visage d'Alva, celui de l'autre fille.

Alva n'a jamais eu d'enfant. Alva n'a jamais été enceinte.

Des hommes ont essayé de la mettre enceinte. Souvent.

Les enfants font peur à Alva ; elle détourne vite le regard. Si par accident ses yeux tombent sur une poussette, une voiture d'enfant, un berceau, elle se hâte de regarder ailleurs.

C'est juste une poupée, Alva. Comme toi.

L'amnésie est un désert infini de sable blanc, aveuglant de soleil.

L'amnésie n'est pas l'oubli. L'amnésie n'est pas une perte de mémoire due à des lésions cérébrales ou à une détérioration neurologique, à la destruction effective de cellules cérébrales. L'amnésie, c'est être au bord du souvenir. C'est le tourment de rester au bord du souvenir. L'amnésie, c'est ce rêve qui, juste après le réveil, flotte, hors d'atteinte, sous la surface mouvante d'une eau scintillante.

L'amnésie, c'est un membre paralysé qui, un jour, à l'improviste, peut retrouver des sensations.

Cela, Alva le redoute. L'amnésie a été paix, félicité. Le réveil sera douleur.

Alva, ma chérie, quelque chose ne va pas ? Dis-le-moi, je t'en prie ?

... tu sais que tu peux avoir confiance en moi, Alva, n'est-ce pas ?

Alva est enfantine et confiante, mais en fait Alva n'est pas enfantine et n'est pas confiante. Il ne faut pas compter sur elle pour dire quoi que ce soit. À aucun homme, bien qu'ils soient nombreux à l'avoir prise en amitié.

Professeurs. Travailleurs sociaux. Psychologues. Thérapeutes. Hommes plus âgés tout prêts à aider Alva, qui semble si mystérieusement incapable de s'aider elle-même. *Il y a un secret dans ta vie, Alva ? Quelque chose qui t'a freinée, empêchée de te réaliser ?*

C'est vrai. C'est vrai ! Alva le sait. Elle était une jeune danseuse prometteuse autrefois. Elle a été une étudiante, une chanteuse, une actrice prometteuse. Un être spirituel prometteur, et une artiste/sculptrice/bijoutière prometteuse. Son projet le plus ambitieux était d'enfiler des perles de verre – des centaines, des milliers de perles ! – pour en faire des colliers et des bracelets « indiens » et les vendre sur un marché artisanal de Grand Rapids dans le Michigan. Alva a été payée pour des emplois intermittents dans des groupes d'étudiants chrétiens, des centres féministes, des centres bouddhistes, des coopératives bio, des centres médicaux de proximité. Elle a travaillé dans des labos de photographie, des boutiques d'encadrement. Elle a distribué des prospectus aux coins des rues. Elle a travaillé dans des cafétérias. Elle a été serveuse. Elle a été modèle.

Alva n'accepte jamais d'argent. Par principe.

Alva accepte parfois de l'argent. Seulement si nécessaire.

Dans les cas désespérés, Alva accepte repas, vêtements chauds, hébergement. (Alva ne reste jamais très longtemps nulle part. Alva s'éclipse sans dire au revoir.)

Des perles de verre exotiques, voilà à quoi ressemble la vie d'Alva. Mais il n'y a personne pour mettre les perles en collier.

Des hommes qui ont aimé Alva lui ont demandé : *Cela vient de quoi... une malédiction, un sort, quelque chose dans ton enfance ? Qui sont tes parents ? D'où es-tu ? Tu es proche de ta mère, de ton père... ?*

Alva est muette. La tête d'Alva est enveloppée de ruban adhésif

transparent. Les cris d'Alva sont emprisonnés à l'intérieur.

Alva sort l'enveloppe de la boîte postale. L'ouvre, jette la lettre d'accompagnement, ne garde que le chèque à l'ordre d'Alva Lucille Ulrich. L'argent de la culpabilité. Mais Alva a besoin d'argent.

Alva a besoin de ses médicaments. Alva bénéficie de l'assistance médicale publique, mais elle doit tout de même déboursier une somme minime, en général dix dollars, pour ses médicaments.

Alva ne prend que des médicaments sur ordonnance. Alva est *clean* depuis des années.

Tu n'as rien vu. Tu es une très vilaine petite fille.

Cachée en pleine lumière. Modèle nu. Elle qui avait été mortellement timide à l'école. Ôtant calmement ses épaisseurs de tissus exotiques, enlevant ses sandales, enfilant une robe de coton toute simple pour pénétrer dans l'atelier. Prenant sa place au centre d'inconnus qui la dévisagent, et qu'elle ne regarde jamais.

Le professeur, généralement un homme. Qui dévisage aussi Alva. Et qu'Alva ne regarde jamais.

Vénus de Milo, a-t-on dit d'Alva. *Vénus de Botticelli*. Alva entend à peine ce qu'on dit d'elle dans ces moments-là, car on ne parle pas d'elle mais de son corps.

Alva préfère les grands campus universitaires des villes. Alva préfère les départements des beaux-arts, pas d'artistes ni de photographes free-lance.

Alva est modèle pour artistes. Alva ne fait pas de porno... d'« art érotique ». Alva n'est pas sexuelle.

Rien vu. Vilaine fille.

C'est le début du mois de mai. C'est un vaste campus universitaire au bord du Mississippi. Loin du parc de Rock Basin. Loin d'Upper Darby en Pennsylvanie.

Un début de mois de mai trop chaud. Même Alva, nue, a chaud. Les étudiants ont ouvert les fenêtres toutes grandes dans la pièce du deuxième étage du vieux bâtiment d'University Avenue. Alva n'a pas dormi ; Alva a du mal à respirer. Alva est mal à l'aise ; ces fenêtres ouvrent sur le ciel. On entend les bruits de la rue passante, en contrebas, mais il y a tout de même du pollen dans l'air, des graines d'érable tournoyantes, une odeur de lilas montant du campus.

Étouffement !

Alva frissonne. Alva fixe un coin du plafond. Alva est assise sur un fauteuil drapé d'un pan de velours, si immobile qu'elle semble ne pas respirer.

L'enfant ! Dans une chemise de nuit rose ajourée, imprégnée de l'odeur de sa peur. Les yeux ouverts, aveugles. Là où la main a pressé, l'empreinte rouge de doigts sur la peau ivoire. Une bulle de salive teintée de sang luit sur la petite bouche brutalisée. Ils l'enveloppent dans la couverture qui avait été celle d'Alva. Ils l'enveloppent serré pour qu'elle ne puisse pas se débattre si

elle se réveille, si elle revient à la vie. À la tombée de la nuit ils iront en voiture dans le parc de Rock Basin, ils l'abandonneront dans un endroit désert où il n'y a pas de sentier et où des lilas poussent à l'état sauvage.

« Alva... »

Le modèle s'affaisse brutalement. Elle avait un maintien si raide, le visage inexpressif d'une statue, le regard aveugle ; et voilà que d'un seul coup elle s'est s'affaissée, sans connaissance.

Elle se réveille, hébétée et perdue, sur le plancher nu. Quelqu'un l'enveloppe dans le tissu de velours. Couvre sa nudité. Étendue inconfortablement sur le sol, entourée d'inconnus stupéfaits qui la regardent, Alva n'est pas une statue grecque antique, mais une femme en détresse qui n'a plus vingt ans.

Le professeur, Doyle, l'a appelée par son nom. Entendre « Alva » prononcé de ce ton pressant, c'est comprendre que cet homme a pour Alva des sentiments forts qu'il est parvenu à dissimuler jusque-là.

Il relève Alva. Alva proteste faiblement qu'elle va bien et veut reprendre la pose. Mais on l'emmène dans un endroit plus tranquille. Doyle lui apporte ses vêtements et ses sandales, lui apporte un gant mouillé, une bouteille d'eau minérale.

« Vous êtes devenue pâle comme une morte, Alva. Juste avant de vous évanouir. »

Alva frissonne, Alva se souvient. L'amnésie se dissipe, comme un soleil se brûle un chemin à travers des nuages épais.

Doyle est un homme entre deux âges, divorcé. Doyle est trapu et chauve, un clou d'or brille à son oreille gauche. Professeur à temps partiel au département des beaux-arts. Peintre, sculpteur. Alva n'a jamais vu ses œuvres. À peine si elle lui a accordé un regard avant aujourd'hui. Tout en sachant – sa douceur, la façon dont il lui sourit, lui qui n'a pas le sourire facile – qu'il lui porte une attention intense.

« Votre beau visage. »

Trois jours plus tard, Alva tombe par hasard sur la manchette d'un journal que Doyle a laissé ouvert sur la table de sa cuisine.

Par le plus pur des hasards, étant donné qu'Alva regarde rarement les journaux.

RÉOUVERTURE DE L'AFFAIRE DU « BÉBÉ AUX LAPINS ROSES » LA POLICE ENQUÊTE SUR LE MEURTRE NON ÉLUCIDÉ DE 1974

Avec un sentiment de panique grandissant, Alva lit l'article.

L'enfant non identifiée. Âgée d'environ deux ans. Corps abandonné dans un parc d'Upper Darby en Pennsylvanie. Une fillette « étroitement

emmaillotée » dans une couverture crasseuse. Une fillette vêtue d'une grenouillère sale, décorée d'un « liséré de lapins roses ». Une fillette au visage et au torse meurtris d'ecchymoses, sans doute étouffée.

Alva apprend que l'affaire du « bébé aux lapins roses » a été l'une des affaires de meurtre les plus tristement célèbres de la décennie dans le nord-est du pays. Des centaines de milliers d'affichettes avaient été collées, des milliers d'indices envoyés à la police, des centaines d'individus questionnés, interrogés, puis relâchés. Le bébé aux lapins roses n'avait jamais été identifié. Aucune photo n'avait jamais circulé, n'avait été publiée que le portrait-robot d'un beau visage de poupée aux grands yeux ombrés de cils épais. Alva contemple ce portrait dans le journal. « Ma sœur ! » Elle se met à parler avec excitation. Elle rit, un rire qui monte crescendo. Quand Doyle s'approche d'elle, elle lui montre le portrait du bébé aux lapins roses. Au-dessous, cette légende : « La victime non identifiée du meurtre de 1974, âgée de deux ans. »

« J'ai vu. J'ai vu qui l'a tuée. Ma sœur. J'ai été témoin. »

La sonnerie du téléphone. Un vendredi soir. Pensant que c'était un ami, elle décrocha sans regarder qui appelait.

Une voix inconnue. Basse, plutôt insinuante.

« Madame Ulrich ? »

Première fausse note. Pour ses étudiants et ses jeunes collègues de l'institut, elle était le Dr Ulrich. Pour ses amis et ses relations, Lydia. Personne ne l'appelait plus Mme Ulrich. Personne parmi ceux qui la connaissaient.

Elle ressentit une pointe d'appréhension, mais répondit néanmoins d'un ton chaleureux et dégagé : « Oui, qui est à l'appareil ? »

À soixante et un ans, elle avait acquis une personnalité sociale chaleureuse, accommodante, bienveillante. On aurait pu la qualifier de maternelle. On n'aurait pas souhaité la qualifier de manipulatrice. Elle était une femme active, travaillait depuis plusieurs dizaines d'années. Elle dirigeait à présent un institut de recherche en psychologie à l'université George Mason, après y avoir été pendant dix-huit ans un professeur très apprécié pour son esprit d'équipe et sa décontraction face aux étudiants. Son moi profond, ruminatif et étale comme une eau noire au fond d'un puits profond, était très différent.

« ... du service de police d'Upper Darby. J'ai quelques questions à vous poser, de préférence de vive voix. »

Upper Darby ! Il y avait près de vingt-cinq ans qu'elle en était partie.

Lydia, son mari Hans et leur petite fille Alva.

Ses amitiés d'alors, une époque où elle était une jeune épouse et mère angoissée, s'étaient délitées depuis longtemps. Son mari avait eu des attaches professionnelles dans la région de Philadelphie, mais cela datait de loin.

« Mais... pourquoi ? Qu'avez-vous à me demander ? »

– Votre mari est décédé, madame Ulrich ? C'est exact ? »

C'était exact. Hans était mort en 2000. Quatre ans s'étaient déjà écoulés. Sept ans en tout qu'ils ne vivaient plus ensemble. Il n'y avait pas eu de divorce, ni même de séparation officielle, parce que Hans n'avait pas souhaité admettre publiquement un échec de sa part.

L'enquêteur, dont Lydia n'avait pas tout à fait saisi le nom, lui demandait si son collègue et lui pouvaient venir la voir à Bethesda le lendemain, aux alentours de 14 heures. Ils viendraient d'Upper Darby pour un entretien de quarante minutes à une heure.

Le lendemain était un samedi. Elle avait prévu une journée de solitude. Une journée où elle n'aurait pas à être le Dr Ulrich. Le soir, elle devait sortir avec un ami ; elle comptait consacrer les longues heures de la journée à travailler et couper l'après-midi d'une longue promenade revigorante. La femme active qu'elle était avait appris à préserver son intimité, sa solitude, tout en donnant l'impression d'être d'un abord facile et disponible.

Elle eut du mal à dissimuler sa contrariété. « Pourquoi faut-il que ce soit de vive voix ? Ne pouvons-nous pas avoir cette conversation au téléphone ? »

– Nous préférons l'éviter, madame Ulrich. »

Mme Ulrich, encore. Et ce ton d'autorité insinuant. Comme si cet officier de police connaissait intimement Mme Ulrich, et que ce fût à elle qu'il souhaitait parler.

Lydia comprit alors que l'entretien concernerait sa famille. Quelle qu'en fût la raison, il ne porterait pas sur son identité ou sa réputation professionnelle.

Elle ne put s'empêcher de demander, avec appréhension : « Est-ce... au sujet de ma fille ? »

Lydia tendit l'oreille et entendit, derrière la voix basse de l'enquêteur, un brouhaha de voix, des bruits assourdis. L'homme appelait du quartier général de la police d'Upper Darby. Son intrusion dans la vie de Lydia, dans la solitude et l'intimité de son appartement (un dixième étage donnant sur l'oasis de verdure d'un parc), était impersonnelle, comme fortuite. Il ne la connaissait pas, ne se souciait aucunement d'elle. Il poursuivait un but qui n'avait rien à voir avec elle. Et, bien entendu, ce n'était pas fortuit, mais calculé. Il s'était procuré son numéro de téléphone (sur liste rouge) à Bethesda dans le Maryland. Il était informé de la mort de Hans. Cela signifiait qu'il savait probablement d'autres choses sur elle. L'idée qu'il puisse connaître sur elle des choses qu'elle ne connaissait pas elle-même lui donna un sentiment de vertige, l'impression qu'un filet se refermait sur elle.

L'enquêteur n'avait pas dit oui, mais n'avait pas non plus dit non. Son appel concernait-il Alva ?

« A-t-elle des ennuis ? est-elle... »

A-t-elle été arrêtée, mise en garde à vue, a-t-elle fait une overdose, est-elle à l'hôpital, est-elle...

Depuis qu'elle avait répondu au téléphone, Lydia se reconfortait en se disant que, pour autant qu'elle le sache, Alva se trouvait dans l'Illinois, et non

en Pennsylvanie. Depuis qu'ils avaient quitté Upper Darby, Alva n'y était jamais retournée. Lydia en était certaine.

L'enquêteur dont elle n'avait pas saisi le nom lui disait, d'une voix qui n'avait rien d'amical, qu'à sa connaissance, sa fille n'était pas malade. S'il s'intéressait à elle, c'était en qualité de témoin éventuel dans une enquête criminelle.

Enquête criminelle ! Le cœur de Lydia cessa de battre.

Il devait s'agir de drogue. Depuis l'âge de quatorze ans, Alva touchait à la drogue. Une maladie récurrente comme la malaria. Lydia pressa un poing contre sa bouche. Les paroles de l'enquêteur l'avaient transpercée comme une flèche. Mais pas question qu'elle crie de douleur.

Bien plus souvent, sans doute, que ses parents ne l'avaient su, Alva avait été arrêtée pour détention de drogue. Elle avait été mise en garde à vue, emprisonnée un court moment, placée en désintoxication, libérée « clean ». Elle était alors allée dans l'État voisin, dans un autre grand campus universitaire. Une autre vie marginale improvisée à la recherche d'une sorte de carrière artistique... La dernière fois que Lydia avait reçu d'un inconnu un coup de téléphone aussi alarmant que celui-ci, c'étaient des années auparavant, quand elle et Hans habitaient Georgetown : leur fille de trente ans, dont ils s'étaient éloignés depuis longtemps, avait été hospitalisée à East Lansing dans le Michigan à la suite d'une overdose. Elle était dans le coma, mourante. Abandonnée par ses amis toxicos à la porte des urgences une nuit d'hiver, en 1997.

Lydia avait immédiatement pris l'avion pour East Lansing. Hans avait refusé de l'accompagner.

L'enquêteur lui demandait si elle n'était pas en contact avec sa fille. Lydia se demanda s'il s'agissait d'un piège, car il devait déjà le savoir par Alva. Elle répondit aussitôt que oui, bien sûr, elle était en contact avec sa fille : « Alva est étudiante en beaux-arts, peintre, à... » Était-ce l'université d'État de l'Illinois de Carbondale ou de Springfield ? Alva lui avait donné des numéros de boîte postale dans ces deux villes. « Je lui ai écrit il y a une quinzaine de jours. Je lui ai envoyé un chèque, comme je le fais souvent, et apparemment elle l'a encaissé. Je vous en prie, dites-moi si quelque chose est arrivé à ma fille.

– Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois, madame Ulrich ? »

Lydia ne put répondre. Elle se sentait humiliée, éviscérée.

À l'autre bout de la ligne, l'inconnu poursuivit, avec une feinte sollicitude. Il demanda à Lydia si elle n'avait pas l'adresse de sa fille... et elle fut obligée d'admettre que non : « Je n'ai qu'un numéro de boîte postale. C'est comme cela depuis qu'elle a quitté la maison. Alva tient à sa vie privée. C'est une artiste... »

Sa voix était faible et hésitante. Ce n'était plus la voix assurée du Dr Lydia Ulrich, directrice de l'Institut Pratt de recherche en psychologie sociale et cognitive à l'université George Mason, mais la voix brisée, vaincue, perdue,

de la femme de Hans Ulrich.

« Springfield, non ? Alva y est étudiante en beaux-arts... »

L'enquêteur murmura une réponse ambiguë. Peut-être oui, peut-être non.

« ... n'ai pas son adresse, monsieur. Si vous la connaissez, vous pourriez peut-être me la donner ? »

– Je regrette, madame Ulrich. Votre fille nous a demandé de ne pas vous communiquer ses coordonnées exactes pour le moment.

– Ah ! Je vois. »

Cette souffrance. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Une insulte. La honte.

Ce n'est pas ma faute. En quoi est-ce ma faute ! J'ai essayé de l'aimer. Je l'aime.

Lydia était brisée, vaincue. Elle capitula vite. Oui, bien sûr, les enquêteurs pouvaient venir la voir le lendemain. Le filet se resserrait ; elle avait le souffle court. Avant que les policiers raccrochent, Lydia s'entendit demander : « Si un... un crime a été commis... Alva n'est pas en danger, n'est-ce pas ? Alva est protégée... n'est-ce pas ? »

La réponse de l'enquêteur fut brève et énigmatique ; elle s'interrogerait sur sa signification une bonne partie de la nuit : « À l'heure actuelle, madame, il semble qu'elle le soit, oui. »

Alva était à Carbondale, naturellement, pas à Springfield ! Lydia le savait.

Quelques minutes après sa conversation avec l'enquêteur d'Upper Darby, cela lui revint.

Elle annulerait ses sorties du week-end. Samedi et dimanche. Elle savait, pressentait que les enquêteurs d'Upper Darby ne lui apporteraient pas de bonnes nouvelles.

« Ma fille. Alva. Quelque chose est arrivé. Elle est mêlée à une affaire criminelle dans l'Illinois, je crois. Elle est témoin... »

Témoin de quoi ? Lydia frémissait en y pensant.

Elle préparait ce qu'elle dirait à ses amis au téléphone. Pour annuler le dîner et la pièce de théâtre prévus. Pour expliquer son état d'esprit. (Agité, anxieux.) Pendant les années tumultueuses de son mariage avec un homme exigeant et difficile, Lydia n'avait pas eu le temps de cultiver des amitiés, mais, maintenant que sa vie était aussi spacieuse et aérée qu'un ciel sans nuage, elle s'était fait un cercle d'amis remarquables. La plupart étaient des femmes de son âge, divorcées, veuves. Quelques-unes étaient encore mariées. Leurs enfants volaient de leurs propres ailes. Toutes étaient des femmes actives approchant de l'âge de la retraite, mais aussi peu pressées que Lydia de cesser de travailler. Elles n'avaient aucune envie d'aborder le sujet.

Pas encore ! Pas encore ! Elles s'accrochaient à leur travail, dans lequel elles excellaient, avec une possessivité maternelle.

Non seulement leurs enfants volaient de leurs propres ailes, mais, dans

certains cas, ils avaient disparu. Comme Alva, ils faisaient partie de la légion des estropiés de la vie, dérivant dans la culture de la drogue comme sur une vaste mer intérieure américaine. Les femmes ne parlaient pas de ces enfants, sauf à de rares moments, toujours douloureux. Les amies de Lydia savaient pour Alva, et savaient ne pas poser de question. Le fils de la meilleure amie de Lydia s'était suicidé quelques années plus tôt, d'une façon particulièrement horrible ; Lydia était la seule à le savoir. Mais elle n'en parlait jamais.

Ces femmes s'étaient liées d'amitié sur le tard, mais pas trop tard. Elles partageaient la plus précieuse des parentés : aucun lien du sang ne les unissait.

Les gènes sont les cartes qui nous sont distribuées. Ce que nous faisons de ces cartes est notre vie.

C'était une remarque de Hans Ulrich, fréquemment citée dans les revues intellectuelles.

« J'ai essayé. Je n'ai jamais renoncé à... »

Lui avait renoncé. Le père.

Et qu'il avait été douloureux pour Lydia de constater que, longtemps après que Hans se fut froidement détaché de leur fille, refusant même que Lydia lui parle de ses problèmes, crises ou difficultés, Alva n'en avait pas moins continué à préférer son père : le père puissant, inaccessible.

Séduisant même inaccessible. Encore plus séduisant, absent.

« Mais où est papa, pourquoi est-ce qu'il n'est pas avec toi ? C'est toi qui l'empêches de venir ? Tu lui mens sur moi ? Est-ce qu'il sait que j'ai failli mourir ? C'est papa que je veux voir, pas toi. *Je ne te fais pas confiance, je te déteste.* »

C'étaient les paroles d'une enfant. Haineuses, irréfléchies, ne cherchant qu'à faire mal.

À l'hôpital d'East Lansing, au chevet d'Alva, Lydia s'était efforcée de dissimuler son épouvante quand elle avait vu son visage défait, blême, ses yeux injectés de sang, enfoncés dans les orbites. Alva était trop faible pour s'asseoir, pour avaler des aliments solides. Elle parlait d'une voix basse, cassée et rauque, presque inaudible, terrible à entendre. Lydia avait voulu croire que c'était la maladie d'Alva qui parlait, et non Alva. Car comment sa fille aurait-elle pu la détester !

« Je suis ta mère, chérie. Je t'aime, je suis ici pour t'aider... »

– Tu te trompes. Tu es idiote. C'est à papa que je fais confiance. À son jugement. »

Lydia fut abasourdie. *Même malade, elle sait.*

C'était au jugement de Hans et non à celui de Lydia qu'il fallait se fier. La répugnance morale de Hans pour ce qu'il appelait le naufrage annoncé de la vie de leur fille. Alva ne désirait pas l'amour et le pardon inconditionnels d'une mère, mais la fureur vertueuse d'un père, inaccessible au pardon.

Tu m'écœures. Toi et ceux de ton espèce. Si ta mère peut te supporter,

tant mieux pour elle. Moi pas.

Hans avait refusé d'accompagner Lydia à East Lansing, et il refuserait de discuter des dispositions prises par Lydia pour faire admettre Alva dans un centre de désintoxication après sa sortie de l'hôpital. Il partait pour l'Europe. Des conférences médicales à Berlin, Rome. Hans Ulrich était conseiller aux Nations unies et serait nommé membre du comité consultatif du Président pour les questions de santé et d'assistance publique. C'était un homme du siècle ; il était devenu l'un des épidémiologistes majeurs de sa génération. Il ne se réaliserait pas dans les effluves de la vie familiale, mais dans la grandeur de la vie publique. Pas dans la paternité ni le mariage. Pas dans l'amour, mais dans la réussite professionnelle et la célébrité. Hans était un homme qui, à sa mort (prématurée, un arrêt du cœur à l'âge de soixante et un ans alors qu'il se trouvait à des milliers de kilomètres de Lydia), serait encensé dans les nécrologies officielles pour avoir « fécondé » le champ de cette discipline capitale. *Lui survivent sa femme et sa fille* n'était qu'une mention parfaitement adventice.

À l'hôpital d'East Lansing, au chevet de sa fille, Lydia avait enfin compris. Un fait que les autres savaient sans doute, qui ne lui apparaissait que tardivement : aimer inconditionnellement est une imposture, un mensonge. Il y a un temps pour aimer, et un temps pour répudier l'amour. Pourtant Lydia protesta : « Je ne peux rien changer à l'amour que j'ai pour toi, Alva, même si... »

Même si tu ne m'aimes pas.

Alva grimâça et ferma les yeux. Un frisson parcourut son corps maigre. Elle ne devait pas peser plus de quarante kilos. Elle avait le teint jaunâtre, mais la peau froide et moite. Une perfusion injectait un liquide dans son avant-bras meurtri. Ses cheveux, qu'elle avait eus d'un beau blond cendré pendant son enfance, étaient rêches, emmêlés, comme tressés de fils métalliques étincelants. Elle répandait une odeur aigre, que Lydia emporterait sur ses vêtements, dans ses cheveux, en se disant que ce devait être l'odeur de la dissolution, de la mort imminente.

Elle regagna sa chambre d'hôtel. Elle se doucha, se lava les cheveux. Elle laissa un message à l'assistante de Hans. *Il faut que tu essaies de venir ! Notre fille va peut-être mourir.*

Mais Alva n'était pas morte. Une fois encore Alva se rétablissait.

Si rapidement qu'elle quitta un jour l'hôpital sans même prévenir sa mère. Lydia se rappellerait longtemps la scène tristement comique qui s'en était suivie : sa stupéfaction devant le lit vide d'Alva, la question naïve qu'elle avait posée à l'une des infirmières de l'étage : « Mais... ma fille ne m'a pas laissé de mot ? »

Pas de mot. Seulement la facture de l'hôpital.

Une somme considérable : huit jours pleins.

C'était la dernière fois que Lydia avait vu et parlé à sa fille. Quel terrible choc de se rendre compte, quand les enquêteurs d'Upper Darby avaient

téléphoné, que cela remontait à plus de sept ans.

Sept ans. Une vie d'enfant.

Les gènes sont les cartes qui nous sont distribuées. Ce que nous faisons de ces cartes est notre vie.

Dans certains milieux, on considérait Hans Ulrich comme un homme froid, insensible, un statisticien plutôt qu'un médecin. Dans d'autres, politiquement conservateurs, on l'honorait à l'égal d'un voyant.

En fait, il y avait plus de sept ans que Lydia envoyait des chèques à Alva dans des boîtes postales du Midwest. Après avoir abandonné ses études pour la troisième et dernière fois, Alva s'en était allée vers l'Ouest : Ohio, Indiana, Iowa. Michigan, Minnesota. Missouri, Illinois. Impossible de savoir si elle voyageait seule ou avec d'autres ; si, dans sa vie itinérante, elle s'était constitué une sorte de famille ; si même elle s'était mariée et, dans ce cas, si elle était restée avec son mari ou s'en était éloignée comme elle s'était éloignée de ses parents. Lydia envoyait des chèques, et Alva les encaissait. Au début, Lydia et Hans vivaient encore ensemble à Georgetown, où tous deux avaient des postes universitaires ; Hans désapprouvait, mais n'intervenait pas, pourvu que l'argent envoyé par Lydia fût manifestement le sien, pris sur son salaire. À ces chèques, Lydia ne manquait jamais de joindre une lettre manuscrite ou une carte. Elle regretterait un jour de ne pas en avoir conservé une trace, comme une sorte de journal de sa propre vie, les faits importants de son existence, offerts à sa fille avec un optimisme implacable, car rien n'est plus aisé que de tromper avec des mots, pourvu qu'ils ne soient pas prononcés à voix haute. Il suffit d'écrire quelque chose pour le rendre vrai, pensait Lydia.

Alva répondait rarement à ces lettres, sauf de loin en loin pour lui signaler un nouveau changement d'adresse, sur l'imprimé fourni par la poste. Mais Alva ne manquait jamais d'encaisser les chèques.

« Elle lit mes lettres, au moins. C'est comme cela que nous restons en contact. »

Il fallait qu'il en soit ainsi. Lydia l'expliquerait aux enquêteurs importuns.

« Pas un interrogatoire, madame Ulrich. Un entretien. »

Mme Ulrich. La femme, la mère. Elle était leur sujet.

Café ? thé ? soda ? demanda-t-elle, avec une certaine nervosité, et son offre fut poliment refusée. Une femme chez qui on entre, une femme qui ne peut faire un geste d'hospitalité est une femme désorientée, en position de faiblesse, comme ces gens atteints d'une infection de l'oreille interne affectant leur capacité à garder l'équilibre.

Son offre de sourire fut poliment refusée.

Ils s'appelaient Hahn et Panov. Lydia regarda sans les voir les cartes qu'on lui tendait. Elle avait déjà oublié qui était qui.

Hahn, Panov. Hahn était-il le plus âgé ? Celui qui conduisait l'entretien ?

« ... pas d'inconvénient, n'est-ce pas, à ce que nous enregistrions... »

Lydia les invita à s'asseoir. D'une façon qui semblait concertée, ils prirent place face à elle, mais à une légère distance l'un de l'autre. Le regard de Lydia devrait aller de l'un à l'autre. Pendant que Hahn l'interrogeait, Panov l'observait de profil.

Alva était en danger, pensait-elle. Certainement une histoire de drogue, et l'affaire devait être grave.

En quoi, elle, la mère, était concernée, Lydia n'en avait aucune idée.

Elle aurait voulu crier : *Dites-le-moi, je vous en prie ! Ne me tourmentez pas.*

Il était perturbant de penser que ces inconnus, qui parcouraient d'un regard désinvolte son attrayante salle de séjour inondée de soleil sans émettre les remarques flatteuses que d'autres visiteurs n'auraient pas manqué de faire, sans paraître particulièrement impressionnés, savaient sur Alva, et sur Lydia, quelque chose qu'elle-même ne savait pas.

Perturbant de penser que ces hommes, qui s'étaient déplacés de la région de Philadelphie à Bethesda pour parler avec Lydia, s'étaient rendus en avion à Carbondale dans l'Illinois pour parler avec Alva.

Plus perturbant encore : c'était Alva qui avait pris contact avec les enquêteurs. Alva, qui craignait et méprisait tous les représentants de l'autorité, police, travailleurs sociaux, juges !

Lydia apprit que sa fille avait été encouragée à prendre contact avec le service de police d'Upper Darby par un thérapeute qu'elle consultait, ainsi que par un enseignant de l'université, parce qu'elle était obsédée par le souvenir d'un crime auquel elle aurait assisté dans son enfance. Alva en était venue à penser qu'elle détenait des informations capitales, susceptibles d'aider la police d'Upper Darby dans l'enquête qui venait d'être rouverte sur un homicide de 1974.

Un homicide ! Lydia était stupéfaite.

« C'est impossible. Alva n'avait pas plus de sept ans à l'époque. »

Pas de drogues ? Pas l'Illinois ?

Elle sourit avec nervosité. Son regard allait de Hahn à Panov, de Panov à Hahn. Il devait y avoir un malentendu. Ce n'était tout de même pas une plaisanterie ?

La plaisanterie n'avait jamais été le fort d'Alva. On ne pouvait pas raisonner Alva en plaisantant. Impossible de la faire changer d'humeur, même toute petite, en la faisant rire, parce que Alva ne riait pas. Elle vous regardait fixement. Le visage inexpressif.

C'est ainsi que les enquêteurs regardaient Lydia ou, plus exactement, avec un détachement professionnel, une sorte de curiosité clinique. Ils voyaient une femme de soixante et un ans qui faisait beaucoup plus jeune que son âge, une veuve, une femme active, manifestement cultivée, s'exprimant bien, ne correspondant pas à l'image qu'ils s'en étaient peut-être faite pour avoir d'abord rencontré sa fille.

Ils voyaient une femme qui voulait qu'on lui assure que sa fille n'était

pas malade, n'était pas en danger. « Je ne sais pourquoi, je n'ai qu'un numéro de boîte postale à Carbondale. Si vous pouviez me donner l'adresse d'Alva avant de partir, je vous en saurais gré. »

Une voix raisonnable. Pas vraiment implorante. Une mère inquiète pour son enfant, bien que cette enfant ait trente-sept ans.

« Elle déménage très souvent, c'est pour cela que j'ai apparemment perdu... »

Lydia avait oublié qu'ils l'avaient informée : Alva ne voulait pas que son adresse lui soit communiquée. On aurait cru qu'elle avait oublié.

Ni Hahn ni Panov ne répondirent à sa remarque. Lydia voulait penser : *Ils sont bienveillants, ils me plaignent. Ils sont de mon côté.*

C'est ce que l'on souhaite penser quand des enquêteurs entrent chez vous.

Les deux hommes avaient dû jauger Alva sur-le-champ : l'une de ces estropiés de la vie, victimes de la culture de la drogue. Des jeunes gens dont les richesses en germe avaient été détruites par la drogue comme par une maladie virulente.

Ils sauraient jauger Lydia, la mère courageuse, délaissée.

« ... témoin, vous dites ? Alva ? Une enfant de... ? »

Lydia parlait de sa fille avec respect, mais avec une pointe de scepticisme. Elle n'insinuerait pas que sa fille devait affabuler, comme elle l'avait si souvent fait par le passé.

Hahn disait que l'affaire récemment rouverte avait défrayé la chronique : « Le bébé aux lapins roses ». Cela lui disait-il quelque chose ?

Une enfant d'environ deux ans avait été retrouvée dans un endroit écarté du parc de Rock Basin. Elle était étroitement emmaillotée dans une couverture, contusionnée, mais sans blessures visibles, car elle avait été étouffée. Cette petite fille portait un vêtement décoré de lapins roses, ce qui lui avait valu son surnom de « bébé aux lapins roses ». Un portrait-robot de son visage de poupée, tel qu'il devait être avant sa mort, avait été reproduit des milliers de fois dans les journaux, pendant des semaines, des mois.

Le bébé aux lapins roses n'avait jamais été identifié. Son ou ses assassins n'avaient jamais été identifiés.

Lydia était abasourdie. Elle s'attendait à tout, mais certainement pas à cela.

« Oui, bien sûr, je me souviens. Un cauchemar. Nous n'habitons qu'à quelques kilomètres du parc. Alva était en CE1 à cette époque. Nous avons essayé de la protéger de... »

Lydia se remémora la peur qu'elle avait éprouvée alors. La peur d'une mère à l'idée que quelque chose de terrible puisse arriver à son enfant.

Quand votre enfant est nouveau-né, vous vivez dans la terreur qu'elle ne meure, qu'elle ne cesse tout bonnement de respirer ; vous la surveillez constamment, compulsivement. Quand elle est plus grande et souvent hors de votre vue, vous craignez qu'un fou ne l'enlève.

Même si l'on estimait généralement que le bébé aux lapins roses avait été tué par l'un de ses parents ou par les deux, et non par un fou en liberté. Car qui d'autre qu'un parent déséquilibré souhaiterait tuer un enfant aussi petit ? C'était bien là le cauchemar.

Lydia parla d'abord lentement, semblant revivre sa terreur d'alors. Puis, peu à peu, son débit s'accéléra, comme si un mécanisme s'était déclenché dans son cerveau.

« Des mois durant, tous les jours, dans les journaux, à la télévision, il n'y en avait que pour le bébé aux lapins roses. Il y avait aussi des tracts, des affiches. Tout le monde en parlait. On ne pouvait pas y échapper. Nous censurions tout ce qui entraînait dans la maison et ne laissions jamais Alva regarder la télé, mais elle était tout de même terrifiée par ce que racontaient les enfants plus âgés à l'école. C'était une enfant nerveuse, survoltée. Extrêmement intelligente, douée pour le dessin et la musique, mais incapable de rester tranquille plus de quelques minutes. Aujourd'hui on diagnostiquerait un TDA, mais dans les années 1970 personne n'avait identifié le trouble déficitaire de l'attention, et le seul traitement pour des enfants hyperactifs aurait été des tranquillisants. Nous avons conduit – j'ai conduit – Alva chez des pédiatres, des psychiatres pour enfants, des neurologues. Hans a été outré quand elle a été jugée à la limite de l'autisme – nous savions que c'était une erreur, Alva était une enfant intelligente, expansive, loquace, qui vous regardait dans les yeux quand elle en avait envie. Elle avait déjà eu des cauchemars avant la découverte de la petite victime, et ils se sont aggravés. Elle faisait des dessins stupéfiants du “petit bébé rose”, qu'elle appelait sa petite sœur. Elle nous suppliait de la laisser dormir dans notre chambre, la nuit... mais elle était trop âgée, selon Hans. Elle nous suppliait de l'emmener à l'endroit où l'on avait retrouvé l'enfant. »

Les mots jaillissaient de Lydia, si vite qu'elle en avait la respiration haletante. Les enquêteurs écoutaient sans faire de commentaire et sans les sourires d'encouragement et les signes de tête qui accompagnent habituellement les conversations.

Ce n'était pas une conversation, bien entendu. C'était un entretien.

Le plus âgé des deux hommes demanda : « Et avez-vous emmené votre fille dans le parc, madame Ulrich ?

– Bien sûr que non ! Vous plaisantez ?

– Votre mari l'y a-t-il emmenée ?

– Certainement pas.

– Aucun de vous deux, ensemble ou séparément, n'a emmené votre fille dans le parc de Rock Basin ? »

Lydia regarda les deux enquêteurs tour à tour. Hahn, Panov.

Elle était perdue ; ses propos étaient incohérents. Elle aurait voulu leur demander : *Qu'a vu ma fille ? Que vous a-t-elle dit sur moi ?*

« Eh bien, si. Avant qu'on ne trouve le cadavre de cette enfant. Mais pas dans ce terrible endroit.

– Vous saviez donc où il se trouvait ? Vous connaissiez cette partie du parc ? »

Lydia hésita. C'était loin : trente ans.

« Uniquement par les journaux. Il y a eu d'innombrables articles, des photos du parc. Et même des cartes.

– Combien de temps avez-vous habité à Upper Darby, madame Ulrich ?

– Cinq ans. Hans avait un poste universitaire à...

– Et pendant ces cinq ans, vous n'étiez jamais allée dans la partie du parc où l'on a retrouvé l'enfant ? Mais vous l'avez néanmoins reconnue en la voyant dans les journaux ? »

Lydia s'efforça de ne pas répondre sèchement. En qualité d'administratrice, elle savait que manquer soudainement à la politesse, aux convenances, est à peu près irréparable. « Oui, nous y avons sans doute été. C'était une zone de randonnée, n'est-ce pas ? Une très belle partie du parc – un torrent, des lilas sauvages, des sentiers de copeaux de bois dans une forêt de pins, d'énormes blocs de granit... Quand c'était moi qui emmenais Alva au parc – c'est-à-dire presque toujours, quand Hans travaillait –, nous restions dans l'aire de jeux, où il y avait d'autres enfants, mais quand Hans était avec nous, le dimanche généralement, il aimait marcher le long du torrent. Un jour, Alva devait avoir quatre ans, elle était très vive, très précoce, elle a échappé à la surveillance de Hans et nous avons cru qu'elle s'était perdue ou qu'on l'avait enlevée. Nous l'avons cherchée partout, terrifiés à l'idée qu'elle ait pu se noyer dans le torrent, mais en réalité elle s'était simplement cachée – une sorte de démon la prenait, quelquefois – elle se cachait dans une haie de lilas, le visage fiévreux, pouffant de rire, et quand Hans l'a attrapée, il était si furieux qu'il a perdu tout sang-froid, il l'a prise par les épaules et l'a secouée violemment, comme une poupée de chiffon, en lui hurlant au visage. Elle était paralysée de terreur. Je n'ai pas pu arrêter Hans à temps. Je crois... » Lydia s'interrompit, tremblante. Elle n'avait jamais raconté cet incident à personne, ne l'avait jamais réellement analysé. Entre Hans et elle, il y avait eu des blancs, des lacunes auxquels aucun mot ne s'attachait, et de ce fait inanalysables. Peut-être Hans avait-il blessé Alva. L'enfant était livide de terreur, muette. Parce que papa s'en était pris à elle, papa qu'elle adorait. Et la vérité était que Lydia n'avait pas osé intervenir ; elle avait eu peur de Hans, elle aussi. Elle s'était demandé ensuite si Alva avait compris que sa mère n'avait pas été à la hauteur à cet instant crucial. « J'ai essayé de la réconforter, de la serrer dans mes bras, mais... À partir de ce jour-là, quand j'emmenais Alva dans le parc, elle était toujours anxieuse, tendue. Elle s'est mise à faire une sorte de fixation sur les poupées... pas les siennes, elle n'en voulait pas, mais les poupées abandonnées sur l'aire de jeux, des poupées perdues et cassées. Elles la fascinaient et lui faisaient peur. "Regarde le bébé, regarde le bébé"... elle riait, une main sur la bouche, comme si ces poupées, ou le fait de les voir, avaient quelque chose de sale ou d'obscène. Je lui disais : "C'est juste une poupée, Alva, tu sais ce qu'est une poupée... ne sois pas idiote, ce n'est

qu'une poupée." Et cela a duré des années. » Lydia s'interrompt, gênée par le ton anxieux et pressant de sa voix. Elle regarda le magnétophone. La cassette qui tournait lentement à l'intérieur. Qu'était-elle en train de révéler d'irrévocable à ces inconnus ? « Mais rien de tout cela n'a de rapport avec la petite fille trouvée dans le parc en 1974. C'était des années plus tôt. Alva avait sept ans au moment du meurtre. Elle était en CE1 à l'école Buhr. Comme je vous l'ai dit, le bébé aux lapins roses lui inspirait une fascination morbide. À cette époque-là, Hans voyageait beaucoup. C'est – c'était – un scientifique important, et ambitieux. Quand il était absent, l'anxiété d'Alva augmentait. "Papa, papa, où est papa, papa va-t-il revenir ?" Comme si elle pressentait que, bien des années plus tard, papa nous quitterait – me quitterait. Hans était flatté de cette fixation, naturellement, mais il ne supportait aucune contrariété familiale. Les émotions ont très peu à voir avec la science, avec les méthodes scientifiques, je veux dire. Quand vous êtes psychologue, comme moi, vous pouvez avoir à étudier les émotions – mais pas de façon émotionnelle. Quand mon rôle de mère a pris fin, je suis devenue une scientifique. Mais pas comme Hans Ulrich. Je n'avais ni son originalité ni son génie. Ni sa stature. Hans était le scientifique par excellence – il lui fallait un foyer, une femme qui ne soit sa rivale en rien. Il était né à Francfort, et méprisait la façon dont les Américains gâtent leurs enfants. Pas tous les Américains – les fortunés, les privilégiés. Il n'avait pas été un enfant privilégié, et ne voulait pas que ses enfants le soient. Ce n'était pas donc pas un père prêt à passer ses caprices à une enfant aussi imaginative, têtue et sensible qu'Alva. Il pensait qu'elle exagérerait ses peurs – ses cauchemars – pour nous manipuler. Surtout son papa. J'avais du mal à discipliner Alva, ou même à la gronder. Cela revenait à jeter une allumette dans un bidon d'essence ! J'avais peur qu'elle ne m'aime plus. Peut-être Hans avait-il raison, je n'étais pas une bonne mère... quelque chose a terriblement mal tourné. Dès le collège, elle a commencé à s'éloigner de nous et, au lycée, il y a eu la drogue. Alva m'a donc tout de même quittée. Quoique j'aie fait, je l'ai apparemment mal fait. »

Lydia se tut. Elle était haletante, agitée. Mais attendait néanmoins qu'on la reconforte : *Ce n'est pas votre faute, bien sûr, vous avez tort de vous en vouloir, votre fille souffre manifestement d'un déséquilibre biochimique, vous avez tort de vous en vouloir, madame Ulrich !* Mais les enquêteurs d'Upper Darby, Pennsylvanie, ne dirent rien.

Le cœur dans un étau, est-ce un cliché ? Pourtant quelque chose se serra dans sa poitrine à ce moment-là. *Ils ne sont pas bienveillants. Ils ne me plaignent pas. Ils ne sont pas de mon côté.*

Il fallait maintenant que l'entretien se termine. Car Lydia leur avait dit tout ce qu'elle savait.

« Votre fille a été adoptée, je crois, madame Ulrich ?

– Non, Alva n'a pas été adoptée. Je regrette. »

Je regrette que ma fille vous ait induits en erreur. Je regrette que ma fille

ne souhaite pas être ma fille.

Elle quitta la pièce pour aller chercher l'acte de naissance. La démarche raide, comme si elle avait le genou ou le dos douloureux. Une démarche raide de vieille femme.

Les enquêteurs examinèrent le document sans faire de commentaire. Alva Lucille Ulrich. Parents : Lydia Moore Ulrich, Hans Stefan Ulrich. L'acte avait été signé par un obstétricien du centre hospitalier de l'université de Pennsylvanie, à Philadelphie, le 19 février 1967.

« ... Un fantasme courant, l'adoption. Chez les enfants imaginatifs. Ce n'est pas considéré comme pathologique sauf cas extrêmes. Un simple fantasme, une sorte de réconfort. Se dire qu'on a été adopté, que ses vrais parents sont... »

Ailleurs. Autres.

Lydia se rappelait les douleurs de l'enfantement. Dix abominables heures de travail. Elle avait cru souhaiter un accouchement naturel – « vaginal », disait-on crûment. Une idée que son obstétricien et son mari ne trouvaient pas très bonne. Et qui ne l'avait pas été.

Finalement, Lydia avait subi une césarienne. Une vilaine cicatrice de rasoir au bas de son ventre devenu flasque ; elle pourrait la montrer aux enquêteurs s'ils doutaient de son statut de mère biologique.

« Alva nous a demandé si elle avait été adoptée. Nous lui avons dit que non, ce qui n'a pas mis fin à son fantasme. Maintenant qu'elle est adulte, cela aurait dû lui passer. »

Les enquêteurs lui demandèrent si elle avait adopté un autre enfant. Un enfant plus jeune. Ou si elle avait eu un autre enfant, après Alva ?

Une sœur plus jeune. Qui était morte.

« Non. »

Il était déroutant de se retrouver confrontée à l'être fantôme qu'était Mme Ulrich dans l'imagination d'Alva. Cette Mme Ulrich que les enquêteurs poursuivaient.

Alors qu'elle, Lydia, se rappelait à travers une brume de douleur qu'on lui avait tendu un bébé gigotant, rougeaud et gluant, *son* bébé. Sa stupeur devant ce bébé si naturellement dans ses bras, tétant ses seins gonflés de lait. Elle avait eu l'impression d'un rêve. Un rêve qui ne pouvait être le sien parce qu'il était trop merveilleux pour l'imagination de Lydia. Après l'épreuve de l'accouchement, l'euphorie de ce bébé, l'allaitement. Le jeune père enthousiaste, qui l'aimait encore en ce temps-là.

Les questions des enquêteurs sont circulaires, piégées. Une fois encore, ils demandèrent à Lydia si elle avait adopté un enfant, quel qu'il soit, et Lydia expliqua que non, jamais. Une fois encore, ils lui demandèrent si elle avait eu d'autre enfant qu'Alva, et elle répondit que non. D'autres enfants qu'Alva, morts depuis.

« Non. Je regrette. »

Dans leur couple, c'était Lydia qui voulait d'autres enfants, et Hans qui

n'en voulait pas. Tous les mariages sont des contes de fées, *Il était une fois un homme et une femme*, et le conte des Ulrich était celui d'un homme qui avait fait carrière, et d'une femme qui avait remis la sienne à plus tard pour être la mère dévouée d'un enfant difficile qui la rejetterait et lui briserait le cœur. En fait, Lydia n'avait pas réellement désiré d'autre enfant. Elle avait laissé Hans le croire ; il était flatteur pour lui de croire qu'une femme puisse désirer un deuxième enfant de lui après l'épreuve du premier, un fils peut-être, pour perpétuer son nom, mais en réalité, au plus secret d'elle-même, Lydia n'avait pas désiré d'autre enfant, ni un fils, ni encore moins une fille, après le premier.

Elle qui pensait secrètement, dans ses moments de faiblesse : *Si seulement Alva n'était pas née.*

La propre mère de Lydia lui avait conseillé d'avorter au début de sa grossesse. Avant que Hans ne sache. Car Lydia et lui n'étaient pas encore mariés. Ils ne vivaient même pas ensemble. Hans terminait son doctorat à l'université de Pennsylvanie ; Lydia n'en était qu'à la moitié de ses études de troisième cycle. Elle avait vingt-trois ans. Elle était très jeune pour ses vingt-trois ans. Une étudiante brillante mais doutant d'elle-même. Ses professeurs l'avaient encouragée à poursuivre, mais elle était tombée amoureuse de Hans Ulrich – il était bien difficile de ne pas tomber amoureuse de Hans Ulrich, en dépit des avertissements de sa mère qui lui disait qu'elle était trop jeune pour être mère, qu'elle avait sa vie devant elle, que les enfants pouvaient attendre, que le mariage pouvait attendre, et avec quelqu'un d'autre, peut-être, parce que Hans Ulrich était un homme qui ne ferait que prendre sans rien donner – et tout à son enchantement sexuel, elle avait défié sa mère, épousé Hans Ulrich et eu un enfant de lui.

Il l'avait aimée, alors. Lydia, et leur fille.

Car Alva avait été une enfant ravissante, au début.

L'enfant du destin de Lydia. Cela semblait évident.

En fait, Lydia ne pouvait imaginer sa vie sans Alva. Impossible !

Elle pouvait très facilement imaginer sa vie sans Alva. La vie qu'elle menait à présent, à condition d'en éliminer toute pensée de sa fille, un peu comme, désespérant de parvenir à laver un mur crasseux, on le repeindrait purement et simplement.

Les amies de Lydia qui étaient mères elles-mêmes, parfois grands-mères, n'abordaient jamais ce sujet. Elles parlaient d'autres choses, mais jamais de cela. Aucune n'osait admettre avoir perdu sa vie, si elle ne s'était pas mariée et n'avait pas eu d'enfant exactement comme elle l'avait fait. On n'en parlait pas. On n'osait pas en parler. En fait, il était vain d'en parler.

On n'y pensait même pas, avec des enfants à proximité. Car les enfants entendent encore plus nettement ce qui n'est pas dit que ce qui l'est.

Juste une poupée, Alva. Comme toi.

Psychologue chercheur, le Dr Ulrich avait testé d'innombrables sujets. Elle s'intéressait tout particulièrement aux relations entre la conscience et le cerveau : la « reconnaissance de soi ». Il y a un moment magique où les

enfants de deux ans se reconnaissent, alors qu'ils en sont totalement incapables avant. Se reconnaître (dans un miroir, des surfaces réfléchissantes, sur des photos) va de soi chez les individus normaux. Cette faculté est logée dans une certaine région du cerveau, irremplaçable si elle est détruite. Le moi est dans le cerveau : l'âme est dans les cellules cérébrales. Être un scientifique universitaire, c'est tester des hypothèses. Vous pratiquez des expériences, évaluez des résultats, publiez des articles ; peu à peu, vous vous construisez une carrière publique. Le Dr Ulrich, chercheur en psychologie, était sans affect. Dans son rôle d'expérimentatrice, elle souriait avec cordialité pour manipuler et reconforter. Mais personne ne pouvait lire le fond de son cœur. Les sujets doivent être manipulés ; sans cela, il n'y a pas d'expérimentation et pas de savoir accumulé. À présent les enquêteurs d'Upper Darby, Pennsylvanie, étaient les expérimentateurs, et le Dr Ulrich, assise sur une ottomane dans sa propre salle de séjour, était le sujet. Elle comprenait leur expression cordiale. Leur regard froid et calculateur.

Être innocent de toute mauvaise action, c'est être aussi vulnérable qu'un écorché. Se retrouver terriblement nu, à découvert. Chaque mot sonne comme un aveu de culpabilité.

Mais de quelle culpabilité, Lydia n'en avait aucune idée.

Quarante minutes d'entretien – quarante minutes qui lui avaient semblé des heures ! – et alors que les enquêteurs lui demandaient encore une fois ce qu'elle se rappelait du dossier médical de sa fille quand elle était à Upper Darby, le téléphone sonna. Lydia avait eu l'intention de décrocher le combiné, mais oublié de le faire. Elle accueillit cette interruption avec reconnaissance. Ce rappel d'une autre vie.

À portée de voix des enquêteurs, elle dit, d'une voix qui ne laissait rien deviner de son anxiété : « Excuse-moi, Dolores, mais je te rappellerai dans une vingtaine de minutes. »

Elle tenait à ce que les intrus entendent. Vingt minutes. Pas davantage.

Tenait à ce qu'ils entendent. *Ma vie. Ma vraie vie. À laquelle vous n'avez pas accès.*

C'est alors qu'ils lui dirent.

La raison de leur venue. La raison pour laquelle sa fille avait appelé la police d'Upper Darby. Les affirmations de sa fille, qui les impliquaient, son mari et elle, dans l'assassinat par étouffement de l'enfant non identifiée retrouvée dans le parc de Rock Basin.

Assommée, Lydia regarda tour à tour les deux enquêteurs. Elle avait oublié leur nom. Leurs visages étaient brouillés comme des visages se reflétant dans l'eau.

« Je ne comprends pas, bégaya-t-elle. Ma fille nous a accusés, mon mari et moi... »

Étouffement ? Meurtre ? Une petite sœur ? L'enfant emmaillotée dans une couverture, la grenouillère sale décorée d'une rangée de lapins roses ?

« ... de meurtre ? Ce meurtre-là ? La petite fille ? Dans le parc de Rock Basin ? Ma fille Alva a... »

Le filet se resserrait autour d'elle, elle n'arrivait plus à respirer. Un cercle d'acier autour de son front. Elle bégayait, s'efforçait de parler. *Ma fille est malade. Ma fille me juge coupable. Je ne sais pas pourquoi.* Mais elle ne pouvait pas expliquer. Elle ne pouvait pas parler. L'un des enquêteurs l'attrapa par le bras... elle s'évanouissait. L'autre alla aussitôt chercher un verre d'eau glacée.

De l'eau glacée ! Dans un moment pareil, lui apporter de l'eau glacée. Il avait remarqué que, dans son bloc-cuisine, elle avait un réfrigérateur avec distributeur de glaçons.

« Je... je n'y crois pas. Ne peux pas... »

Elle ne se rappellerait pas ce qu'ils avaient dit. Ce qu'ils avaient dit ensuite. Elle leur avait assuré qu'elle allait bien, qu'elle ne s'évanouirait pas. Leurs voix lui paraissaient lointaines. Elle les voyait comme par le mauvais bout d'un télescope. Sa vision était curieusement rétrécie, bordée de noir. Car une partie de son cerveau, de son champ visuel, s'était obscurcie. *Ma fille me déteste. Me condamne. Mais... je suis innocente.*

Sa voix était implorante. Sa voix était presque inaudible.

« Je vous en prie, je veux lui parler. Ma fille. Je vous en prie... »

Mais elle ne pouvait pas parler avec sa fille parce que sa fille ne voulait pas lui parler. C'est ce qui fut expliqué une fois encore à Mme Ulrich.

« ... un malentendu ! Ma fille ne va pas bien. Si vous lui avez parlé, vous devez le savoir. Elle a un passé de... »

Mais elle ne pouvait pas accuser sa fille, n'est-ce pas ?

Ces hommes en mission. Leur regard dur, investigateur.

Une femme de soixante et un ans. Une femme active. Accusée d'avoir étouffé une enfant, trente ans auparavant. Une enfant qui était peut-être sa propre fille. Ou alors une enfant adoptée. La sœur de deux ans de la fille de sept ans. À moins que la fille de sept ans n'ait été adoptée, elle aussi. À moins que Mme Ulrich n'ait pas étouffé elle-même l'enfant, mais qu'elle ait été la complice de Hans Ulrich, qu'elle ait comploté ce meurtre avec Hans Ulrich. Trente ans plus tôt.

« Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Je viens de lui envoyer un chèque, qu'elle a touché. Cinq cents dollars. La banque m'a renvoyé le chèque encaissé, je peux vous le montrer. Et il y en a eu bien d'autres. Je les ai tous gardés. Des milliers de dollars. Pourquoi s'en prendre à moi, sa mère ? Pourquoi maintenant... »

Elle pensait avec terreur : *Ces hommes sont en mission. Mme Ulrich est leur proie.*

Le bébé aux lapins roses était une affaire très médiatique. Brusquement, un peu partout en Amérique, des « affaires en dormance » refaisaient surface et étaient élucidées. Maintenant que le taux de criminalité déclinait, on réactivait de vieilles affaires. On réactivait de vieux enquêteurs, dont certains

étaient retraités. Mme Ulrich était dans leur ligne de mire.

« Si je pouvais seulement parler à Alva, si vous pouviez faire en sorte que je lui parle. En personne...

– Votre fille ne veut pas vous parler, madame. Nous vous l'avons expliqué.

– Mais... »

Des hommes en mission. Impitoyables, professionnels. Cela se voyait.

À moins qu'ils aient pitié d'elle ? Une femme de soixante et un ans, tremblante, dont la vie s'écroulait.

Mais elle était dans leur ligne de mire, elle était leur proie. Mme Ulrich. Un trophée.

D'Upper Darby, Pennsylvanie, à Bethesda, Maryland, Ils s'étaient lancés à sa poursuite ce matin-là. De même qu'ils s'étaient rendus à Carbondale, Illinois, la semaine précédente. Pour interroger son accusatrice. Pour enregistrer ses déclarations.

Sa vie en morceaux. Sa vie professionnelle ruinée. Elle prendrait sa retraite maintenant : elle y serait forcée. Même si elle n'était pas arrêtée, officiellement accusée. Sa photo dans les journaux, à la télévision. *Lydia Ulrich. Directrice de. Interrogée par la police. Meurtre par étouffement, 1974. Victime âgée de deux ans. Cadavre abandonné dans un parc.*

Était-elle arrêtée ? Elle ne l'était pas. Pas encore.

Devait-elle téléphoner à un avocat ? C'était à Mme Ulrich de décider.

Son champ de vision était toujours terriblement réduit : un tunnel bordé de noir. Le visage flou des enquêteurs au bout du tunnel. Si un jour en ouvrant les yeux vous ne voyez pas un côté de la pièce, c'est que vous avez une tumeur au cerveau. Vision en tunnel égale panique.

Peur panique que votre vie vous soit ôtée. En lambeaux, claquant au vent comme des drapeaux.

Cadavre abandonné dans le parc. Fille cadette supposée de. Étouffée.

Les enquêteurs disaient qu'ils lui feraient entendre la déclaration de sa fille, enregistrée la semaine précédente à Carbondale. Si Mme Ulrich le souhaitait.

Oui. Non. Elle ne le supporterait pas.

Elle téléphonerait à un avocat, elle se sortirait de là. Hans se serait battu pour se sortir d'affaire.

Sa vie défilant devant ses yeux, des lambeaux déchiquetés claquant au vent. Pitoyable.

Les enquêteurs l'observaient avec pitié. Avec suspicion, mais aussi avec pitié. Peut-être seraient-ils compréhensifs. Peut-être ne voulaient-ils pas la détruire. Chargés de résoudre cette affaire sensationnelle, assoiffés de célébrité médiatique, ils ne chercheraient pas à détruire une femme innocente de soixante et un ans.

Pas arrêtée. Pas arrêtée. Pas encore !

Son pouls était rapide mais faible. Pas assez de sang au cerveau.

Si Hans était là ! C'était Hans qu'ils voulaient. L'étouffeur.

Si Hans avait été là, dès que les enquêteurs étaient entrés, à l'instant même où il leur serrait la main, il leur aurait fait savoir *Vous êtes chez moi ; c'est moi qui commande, ici.*

En tant que mère, elle avait pris le chagrin de sa vie et l'avait transformé en amour pour sa fille. Par un acte de pure volonté, elle l'avait transformé. Manifestement cela n'avait pas suffi.

Elle expliquerait. Elle pouvait expliquer.

Les mots faisaient défaut. Le langage lui était ôté.

Le nouveau-né tétant avidement son sein. Tirant sur le mamelon à vif. Oh ! cela avait été douloureux, comme si la petite fille avait des dents. Mais tellement merveilleux, l'expérience la plus sensuelle de sa vie.

La vie érotique secrète d'une femme. La vie d'une mère.

Hans n'avait pas su. Hans aurait été étonné et écœuré s'il avait su. Mais Hans n'avait pas su.

« ... l'enregistrement de la déclaration de votre fille, madame ? Souhaitez-vous l'entendre ? »

Elle ne pouvait pas accuser sa fille, n'est-ce pas ? Sa fille qu'elle aimait ; elle ne pouvait pas.

Ne pouvait pas se plaindre : *Elle est cruelle, elle me déteste. Me condamne, je ne sais pas pourquoi. Mon unique enfant. Elle est mauvaise.*

L'histoire de ses cauchemars. De ses fantasmes. Illusions, hallucinations. Accusant les autres. Condamnant les autres. Aggressions sexuelles, viol. Menaces de mort. Harcèlement. Saccage de son âme.

Lydia n'était pas sûre de pouvoir supporter d'entendre sa fille. Cette voix qu'elle n'avait pas entendue depuis des années. Serrant la main froide et moite de sa fille dans la chambre d'hôpital d'East Lansing. Se jurant de la sauver. De ne pas l'abandonner comme Hans l'avait fait. *J'échangerais ma vie contre la tienne, si je pouvais.*

Les cauchemars d'Alva. En quoi était-ce la faute de la mère ?

Les accusations d'Alva. Brisant la vie des autres, puis passant son chemin. En quoi était-ce la faute de sa mère ?

Pas en état d'arrestation. Son nom ne serait pas (encore) livré en pâture aux médias. Elle pouvait certainement faire appel à un avocat. Coopérer avec les enquêteurs était conseillé.

Des témoins seraient interrogés. Dossiers et documents seraient vérifiés. Mme Ulrich pourrait fournir des noms. Mme Ulrich pourrait passer un test au détecteur de mensonge si elle le souhaitait. Le corps du bébé aux lapins roses serait très vraisemblablement exhumé pour un prélèvement d'ADN.

Un lien de parenté avec Mme Ulrich ?

À moins que l'enfant ait été adoptée.

À moins que l'enfant ait été enlevée.

« ... n'en a jamais parlé, madame Ulrich ? À votre connaissance ?

– Parlé de... ?

– D’avoir vu votre mari étouffer un enfant. Dire à votre fille qu’elle n’était qu’une poupée.

– Bien sûr que non.

– C’est totalement nouveau pour vous.

– Oui ! »

Elle aurait voulu lui hurler au visage. L’ennemi.

Lydia parlait plus calmement, maintenant. Un sanglot dans la voix.

Elle ne pleurerait pas. S’essuyant les yeux, qui brûlaient comme si elle avait regardé fixement un soleil aveuglant.

Ils seraient impressionnés par l’honnêteté de Lydia. Sa sincérité.

« Elle a commencé à se droguer au lycée, je pense. Elle avait quatorze ans. Un soir où Hans était là, elle a refusé de descendre dîner. Il l’a appelée, a insisté pour qu’elle vienne manger avec nous. Il y a eu un vacarme dans l’escalier... Alva s’était enroulé un ruban adhésif transparent autour de la tête, du visage, elle s’était fait un masque grotesque, déformé, horrible, et elle riait, se jetait contre les murs comme si elle voulait se faire mal. Hans et moi étions terrifiés... Elle avait pris des méthamphétamines... une drogue dont nous ne connaissions même pas l’existence. Hans n’a pas su faire face. J’ai dû calmer Alva, essayer de la calmer... elle avait la peau brûlante. J’ai réussi à dérouler et à couper cet horrible ruban, ses sourcils et ses cils, des touffes de cheveux sont venus avec... c’était un cauchemar ! Hans, le plus agnostique des hommes, imperméable à toute croyance au surnaturel, disait de notre fille : “Un démon la possède”, et quelquefois : “Le diable l’habite”. Mais il ne lui a jamais fait de mal. Excepté ce fameux jour, dans le parc. Les lilas étaient en fleur – un moment qui aurait dû être magnifique. Des bouquets de lilas sauvage. Cette odeur puissante, suffocante, une sorte de folie dans cette odeur. Hans n’avait pas l’intention de lui faire du mal. Elle était une source de tourment pour nous. “Un démon, un démon la possède.” Mais après cela, il l’a rarement touchée, même pour l’enlacer, l’embrasser. Il avait peur, je crois. Peur de ce qu’il risquait de lui faire. C’est moi qui l’aimais. Je n’ai jamais renoncé. »

Oui, elle appellerait un avocat. Aujourd’hui même.

Oui, elle coopérerait avec les enquêteurs, car elle n’avait aucune raison de ne pas le faire. Les accusations de sa fille étaient absurdes. Sa fille était instable. Elle avait un passé médical, un dossier médical.

Le bon côté de la chose était qu’Alva serait soignée. À Carbondale ou, ici, à Bethesda. Lydia y veillerait.

Ne pleurerait pas. Ne se laisserait pas détruire.

Oui, elle écouterait l’enregistrement des accusations de sa fille. Elle était prête à supporter ce choc. Elle le pensait.

Puis, alors que l’un des enquêteurs s’apprêtait à changer les cassettes, Lydia lui dit d’attendre un instant. Elle revenait tout de suite.

Elle se leva avec difficulté. L’un des enquêteurs l’aidera.

Comme ses os lui semblaient fragiles ! Pour la première fois, elle sentait

son âge.

Dans la salle de bains, Lydia fit couler de l'eau froide, effarée par son visage défait dans la glace. Peut-être faisait-elle ses soixante et un ans. Peut-être les enquêteurs n'avaient-ils pas été surpris. La capacité de se reconnaître est située dans l'hémisphère gauche du cerveau, mais chez Lydia, accablée comme elle l'était, cette capacité semblait endommagée. *Pourquoi cette femme est-elle si vieille ? Je me la rappelle jeune.*

Insupportable, le regard de cette femme.

Dans l'armoire à pharmacie il y avait de nombreux flacons de cachets. D'anciens médicaments qu'elle n'avait jamais jetés. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin de somnifères, d'antidouleurs. Elle en avait accumulé une quantité considérable.

Plus qu'assez. En cas de nécessité.

Tandis que l'eau coulait, Lydia entrouvrit silencieusement la porte.

Elle avait espéré que, dans le miroir, qui capterait une surface réfléchissante de la salle à manger, elle pourrait voir de biais dans la salle de séjour, où se trouvaient les enquêteurs. L'un d'eux devait s'être levé et s'étirer. Peut-être les deux. À voix basse, ils devaient s'entretenir de leur suspect. Le masque de leur visage s'était animé. Ils étaient pleins de vie, maintenant, excités par l'odeur de leur proie. Une grimace euphorique découvrait leurs dents. Pourtant ils avaient encore des hésitations ; la femme ne correspondait pas à l'image qu'il s'en était faite. L'histoire de la fille était tirée par les cheveux. En partie invérifiable. En partie connue de tout le monde, largement reproduite dans les médias. L'avocat de la défense réfuterait leurs arguments. Il y avait le passé médical de la fille ; ils enquêteraient.

Mais Lydia ne pouvait voir la salle de séjour. La porte vitrée d'un meuble à ressort ne reflétait qu'une porte, un mur.

Lydia pensait à une célèbre expérimentation sur le mensonge et la vérité chez l'enfant. La boîte de Pandore, comme certains l'appelaient. On laissait seuls dans une pièce plusieurs enfants, âgés d'environ trois ans, après leur avoir énergiquement interdit de regarder dans une boîte fermée. Les enfants étaient filmés par une caméra cachée. Près de quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux regardaient dans la boîte, mais quand on les interrogeait, moins de trente-trois pour cent le reconnaissaient. Si l'on faisait ce test avec des enfants de cinq ans, ils étaient près de cent pour cent à désobéir et à s'efforcer, parfois de façon très convaincante, de le dissimuler. Preuve que, plus les enfants mûrissent, plus leur capacité de dissimulation augmente.

Par curiosité, Hans avait soumis Alva à ce test quand elle avait deux ans. Sa désobéissance et ses affirmations d'innocence avaient été si charmantes que Hans n'avait fait qu'en rire. Sa belle petite fille, si précoce ! Dans une variante de l'expérience, Hans lui promit une friandise au chocolat si elle disait « vraiment, vraiment » la vérité. Certains enfants, pris de doute, auraient hésité. Pas Alva.

Lydia avait ri avec Hans, quoique attristée par la duplicité précoce de l'enfant. Et, d'une certaine façon, par son innocence. Mais Hans avait été charmé. *L'art de la dissimulation est le plus gros avantage évolutif de l'homo sapiens.*

Défiance. Guerre préventive. La seule sagesse.

Rassemblant ses forces pour retourner dans la salle de séjour, et même pour sourire à ses tourmenteurs, Lydia constata que, comme elle l'avait supposé, l'un des enquêteurs se promenait dans la pièce, admirait la vue qu'on avait des fenêtres. « Douzième étage ? Ce doit être agréable. » Lydia le corrigea avec douceur : « Dixième étage. »

Ils lui demandèrent si elle était prête à entendre la déclaration de sa fille, et Lydia répondit que oui.

Tétanos

Diaz, César. Telle une chauve-souris repliant ses ailes frémissantes sur sa figure chiffonnée, le garçon baissait sa tête rasée, courbé au-dessus de la table dans la lumière crue des néons. Il se balançait d'avant en arrière en fredonnant sans discontinuer. Les policiers qui l'avaient arrêté l'avaient un peu malmené, son tee-shirt crasseux était déchiré au col, son nez et sa lèvre supérieure avaient saigné. Ses yeux, humides et vitreux, frileux et furtifs, roulaient dans leurs orbites. Il respirait fort, le souffle court. Il avait pleuré. Il avait sué dans son tee-shirt, deux fois trop grand pour son corps malingre. À présent il parlait, murmurait et riait tout seul. Pourquoi riait-il ? Quelque chose lui paraissait drôle, apparemment. Ses épaisses lèvres rouges luisaient de salive, son nez, large et court, était bordé d'une morve sanguinolente. Il ne releva pas la tête quand la porte de la pièce sans fenêtre s'ouvrit, une brève conversation entre deux adultes, blancs, de sexe masculin, des représentants de l'autorité, n'offrant apparemment pas plus d'intérêt à ses yeux que la table devant lui. Il avait onze ans ; il avait été mis en garde à vue par la police de Trenton sur plainte de sa mère, qu'il avait menacée avec une fourchette, de même que son frère cadet.

« César ? Bonjour. Je m'appelle... »

Zwilich parlait avec une chaleur et un calme étudiés. Il approcha une chaise de la table, à sa place habituelle : dos à la porte. De l'autre côté se tenaient des surveillants du comté de Mercer. Les services familiaux du comté de Mercer partageaient des locaux exigus avec le département d'insertion et de probation, et voisinaient avec le centre de détention pour mineurs, un bâtiment de deux étages à la laideur agressive, fait d'un matériau gris pierre que des générations de pisseurs semblaient avoir souillé de jets d'urine capricieux. Les murs vous laissaient l'impression d'être couverts de graffiti, alors qu'ils ne l'étaient pas.

Début de soirée, un vendredi de la fin juin. Le département d'insertion et de probation avait fermé pour le week-end, mais les services familiaux étaient ouverts et en pleine activité.

Une de ces journées, commencées tôt, dont les heures s'écoulaient avec la répétition abrutissante, vaguement railleuse, d'un interminable défilé de wagons de marchandises. Alors même que la vie de Zwilich partait en morceaux, il parlait de son ton amical et optimiste à *Diaz, César*, dont le dernier procès-verbal d'arrestation était sur la table, devant lui, à côté d'un dossier marqué : « Services familiaux du comté de Mercer : confidentiel. »

« ... et je suis ici pour te poser quelques questions, César. Tu es déjà passé par les services familiaux, je crois. Cette fois-ci, il va nous falloir éclaircir certains problèmes avant que tu puisses rentrer chez toi. Tu m'écoutes ? »

Le garçon aux allures de chauve-souris ricana, grimaça. Il fallait le supposer très effrayé, mais son attitude n'en était pas moins hostile, insolente. Il se balançait de droite à gauche, les mains crispées sur ses coudes égratignés. Il marmonnait et riait tout bas, et Zwilich, un adulte d'une trentaine d'années, assez âgé pour être le père de César Diaz et souhaitant présenter une image paternelle ou celle d'un frère aîné, souhaitant faire sentir à César Diaz qu'il le comprenait, qu'il le respectait, qu'il était de son côté et non du côté de l'ennemi, ne doutait pas que s'il avait entendu les obscénités marmonnées par ce gamin ses joues auraient flambé au-dessus de sa barbiche, son cœur aurait battu d'écœurement, mais par bonheur Zwilich n'entendait pas.

Une de ces sales journées, dirait-il à Sofia.

Quel genre de sale journée ?

Un jour de tentation. De tentations terribles.

Et tu as succombé ?

Non, bon Dieu, il ne succomberait pas. Il avait bu quelques verres au déjeuner pour se soutenir le moral, et la perspective de quelques verres dans la soirée, seul ou avec quelqu'un d'autre, dans un lieu improvisé, le remplissait à présent d'une euphorie un peu gazeuse, comme un ballon à moitié dégonflé que, par caprice ou par pitié, quelqu'un a décidé de gonfler.

Zwilich parla. D'un ton bienveillant, avec patience. Tout ce mal en lui, ce petit cloaque secret qui luisait au fond du puits de son âme ; il était de son devoir, un devoir sacré, de maintenir le couvercle fermé. Mais le gamin résistait. Têtu et inaccessible, il fixait une traînée de sang sur la table devant lui, à l'endroit où il s'était frotté le bord de la main après avoir essuyé le filet de morve sanguinolente qui lui coulait du nez. Zwilich se disait que, sous cet éclairage au néon impitoyable, César Diaz aurait pu être dessiné, avec une précision minutieuse, maniaque, par Dürer ou Goya. Aucune photo n'aurait pu saisir son essence. Il avait le front bas, plissé par une expression adulte d'angoisse ou de rage. Sa tête osseuse d'enfant avait été rasée, comme pour exposer sa vulnérabilité, des couches d'os crâniens fragiles sur lesquels un cuir chevelu, rougi d'éruptions et de bosses, semblait tendu comme la peau d'un tambour. Une tête très laide, une tête d'aborigène, grossièrement sculptée dans la pierre et extraite d'un sol centenaire. Les policiers qui l'avaient arrêté l'avaient catalogué comme possiblement affilié à un gang, mais Zwilich en

doutait ; le gamin était trop jeune et trop malingre... aucun gang n'en voudrait avant quelques années. Il était plus vraisemblable que son crâne rasé fût une précaution de Mme Diaz contre les poux.

Zwilich réprima un frisson. Une sensation de démangeaison, de grouillement sur sa nuque, sur ses joues au-dessous de la barbe. Il avait attrapé des poux au contact de ses clients à ses débuts. Mais pas depuis des années.

Selon sa mère, César Diaz avait sniffé de la colle avec d'autres gosses ce jour-là et, en rentrant chez lui, il avait fait du « grabuge » dans leur immeuble, s'était montré « violent », « incontrôlable », « menaçant ». La colle ! Une épidémie chez les garçons de l'âge de César dans certains quartiers de Trenton. Si Zwilich n'avait pas été certain que César avait été examiné par un médecin, puis remis en garde à vue avant d'être expédié aux services familiaux pour évaluation, il aurait pensé que le gosse était encore défoncé ou dérangé. Respirer de la colle d'avion était la défonce la moins chère, la plus brutale, méprisée par les vrais toxicos (méth, héroïne) parce que détruisant rapidement le cerveau. Les yeux injectés de sang de César brillaient d'un éclat anormal, comme s'ils étaient au bord de l'explosion, et une forte odeur de chair mal lavée, de sueur, de crasse et de misère arrivait par bouffées aux narines de Zwilich.

Il serait traumatisant pour César de passer la nuit en détention, mais là, au moins, on lui ferait prendre une douche. Une vraie douche. Comme dans un rêve au ralenti, Zwilich imaginait l'enfant-chauve-souris se recroqueviller sous le jet d'eau brûlante, les couches de crasse se détacher de son corps maigre, tourner dans la bonde à ses pieds. La pâleur mate des Hispaniques, une beauté saisissante émergeant de la croûte de crasse.

Il éprouva un brusque élan de tendresse pour ce gosse. Comme s'il l'avait vu nu et vulnérable, mendiant un peu d'amour.

« César ? Veux-tu me regarder ? Ta mère a dit... »

Instantanément, César leva la tête. « Maman ? Elle est là ? »

– Pas encore, César. Ta mère est très en colère contre toi, et elle se fait du souci pour toi. Elle espère que nous pourrions...

– Maman vient me chercher ? Où elle est ? »

Les yeux agrandis, brillants. Ses épaules maigres tressautaient comme des ailes brisées.

« Ta mère pourrait – peut-être – venir te chercher ce soir. À moins qu'il vaille mieux pour toi que tu passes la nuit au... »

– Maman ici ! *Maman* ! Putain de merde !

– Hé, du calme, César. Tiens-toi tranquille. Si les surveillants t'entendent et qu'ils entrent, notre entretien est terminé. »

Zwilich voyaient souvent de jeunes délinquants, comme on disait, non seulement menottés, mais les menottes attachées à une chaîne passée à leur taille ; assez fréquemment, étant donné que les adolescents sont les délinquants les plus désespérés, leurs chevilles étaient également entravées.

Entrant et sortant du centre de détention voisin, des gosses en combinaison orange fluo, menottés et entravés, et c'était un spectacle obscène et contre nature qui se transformait peu à peu en un spectacle familier, provoquant chez l'observateur une sensation de fatigue extrême, le désir de tout laisser tomber : de mourir.

Comme s'il lisait dans les pensées vagabondes de Zwilich, César découvrit ses dents jaunies dans un sourire railleur. « Hé, mec ? Tu es cool ? Je vais chez moi. Maman vient ? Maman regrette maintenant ?

– Peut-être. Nous verrons.

– Maman regrette. Oui. »

Il parlait avec une telle véhémence que Zwilich ne doutait pas que, oui, maman eût d'énormes regrets.

L'odeur fade et rance de la tristesse soufflait par les bouches d'aération du vieux bâtiment de State Street. Certaines odeurs, dans les toilettes pour hommes du rez-de-chaussée, étaient fétides, sulfureuses, une préfiguration des abîmes les plus ténébreux de l'enfer.

Six ans aux services familiaux, Zwilich aurait été promu superviseur sans les coupes budgétaires dans un New Jersey en décomposition, et sans les rancœurs de ses collègues. Inévitable qu'il suscite des rancœurs, il était surqualifié pour son poste et enclin, sous son attitude courtoise, à une patience exaspérée, à l'ironie. Il était généralement vêtu d'un jean noir et d'une chemise de soirée de coton blanc, parfois avec une cravate – parfois avec une cravate couleur plomb. Il portait des Nike coûteuses à bandes argentées et, par temps froid, un blouson d'aviateur en cuir noir pour s'aligner, non sur ses collègues, encore moins sur ses supérieurs, mais sur ses clients. Sa barbe drue couleur sable était taillée en bouc ; ses cheveux encore épais, clairsemés sur les tempes, étaient coupés en brosse, ce qui lui donnait, en ces années incertaines précédant la quarantaine, un air de jeunesse, de vitalité et de fougue, qu'il lui arrivait encore d'éprouver. Il n'avait pas quitté son emploi, comme Sofia avait quitté le sien, par écœurement et par découragement. Il avait encore des projets. Droit de l'environnement, doctorat en psychologie sociale. Il n'était pas vieux. Il n'était pas brisé. Enclin au sarcasme, peut-être... c'était inévitable. Il ne voulait pas penser que, sans un avenir clair, sans la perspective d'une forme quelconque de bonheur, le présent devient vite insupportable.

Il demanda à César s'il voulait un peu de pizza. Un Coca ? Et César accepta d'un haussement d'épaules prudent, comme s'il soupçonnait un piège ; c'est un monde où, quand on a onze ans, un type plus âgé, ou même une fille, vous tend une part de pizza, une canette de Coca et, au moment où vous allez les prendre, repousse votre main en vous riant au nez. Zwilich téléphona de son portable à la pizzeria d'en face, où il commandait parfois des plats préparés. Le pauvre gosse était probablement affamé. Le nourrir, c'était le moins que Zwilich puisse faire.

Sa tâche consistait à interroger le mineur détenu et à faire une

recommandation à son supérieur, qui, dans la presse du vendredi soir, confiant dans le jugement de Zwilich, ne jetterait qu'un rapide coup d'œil au rapport avant de le transmettre : soit libérer César Diaz en le remettant à la garde d'un parent adulte, soit lui faire passer la nuit, ou davantage, au centre de détention pour mineurs. Zwilich n'aimait pas placer des enfants aussi jeunes que César Diaz en détention, fût-ce pour une nuit. Les détenus avaient beau être séparés en fonction de leur âge et de leur taille, et les plus âgés n'avoir que seize ans, un garçon comme César subirait malgré tout des sévices.

Sans doute quelque chose de ce genre était-il déjà arrivé à César. Et plus d'une fois.

Lundi, un juge du tribunal des affaires familiales déciderait du sort de César. Contrôle judiciaire et thérapie en consultation externe, selon toute probabilité, à moins que, sur recommandation des services familiaux, il soit incarcéré dans un centre pour mineurs. La vie d'un enfant entre les mains de Zwilich, comme on jetterait les dés. Une idée folle lui traversa l'esprit : emmener César Diaz chez lui.

Un coup de téléphone à Sofia pour lui dire de revenir, lui dire ce qu'il avait fait.

Sauf que Sofia ne répondait pas aux messages téléphoniques qu'il lui laissait. Où elle habitait, avec qui, à Trenton ou peut-être à Philadelphie : Zwilich avait des soupçons, mais ne savait rien de sûr.

... t'aime mais franchement tu me fais peur, je suis terrifiée à l'idée de couler avec toi, de me noyer.

Il avait été scandalisé : se noyer ? Avec lui ?

Comme s'il était quelqu'un de déprimé, peut-être ? Elle avait peur d'être contaminée ?

Il l'avait haïe à ce moment-là. Il avait eu envie de gifler son beau visage égoïste.

S'ils avaient eu un enfant. Des enfants, depuis le temps. Quand deux adultes qui cohabitent n'ont pas d'enfant, ils demeurent eux-mêmes d'éternels enfants.

« Eh bien, César. Tu n'as pas perdu ton temps. »

Zwilich siffla entre ses dents en parcourant le dossier du garçon. Il avait été mis en garde à vue cinq fois, dont deux fois au cours des trois derniers mois. Vandalisme, larcins, troubles à l'école et chez lui, inhalation de colle. Un assistant social précédent avait noté que l'un des actes de vandalisme avait inclus la « profanation d'un cimetière » et un autre, la torture d'un chien errant. Il était noté qu'un garçon plus âgé du quartier avait attaché une corde autour du cou de César, âgé alors de neuf ans, et tiré dessus jusqu'à ce qu'il s'évanouisse ; à une autre occasion, César avait confectionné un nœud coulant et y avait introduit sa propre tête ; plus récemment, il avait passé de force un nœud coulant autour de la tête de son frère de six ans. Il avait été ramassé avec deux garçons plus âgés alors qu'il volait dans un 7-Eleven, puis arrêté peu après pour vandalisme dans le parking du même magasin. Il avait été

renvoyé à plusieurs reprises de son école. À la suite de ces incidents, des psychologues et des conseillers des services familiaux l'avaient examiné, et les juges avaient décidé la « liberté surveillée » avec thérapie adaptée, ne souhaitant pas incarcérer un enfant aussi jeune. Mais Zwilich se dit que le prochain juge serait moins enclin à l'indulgence.

Le collègue de Zwilich chargé du dossier lui avait dit avoir l'intention de demander l'incarcération du garçon pour au moins trente jours. César Diaz avait besoin d'être mis en observation psychiatrique et traité pour sa dépendance à la colle, et puis il était « grand temps » qu'il apprenne qu'on ne plaisantait pas avec la justice. Aigre et constipé comme une dame patronnesse, il avait dit : Comment les enfants peuvent-ils respecter la loi s'ils ne paient jamais les conséquences de leurs actes ?

Zwilich avait ricané : Qui respecte la loi ? Qui paie les conséquences de ses actes ? Les hommes politiques, les grandes entreprises ?

Il avait dit : « Ce n'est qu'un gosse, bon Dieu ! Regarde-le, il est minuscule. »

À présent, dans la salle d'entretien, Zwilich était moins sûr de lui. Le petit corps de César, lové sur lui-même, vibrait de fureur ; on s'attendait presque à le voir se détendre brutalement, comme un serpent, crochets en avant.

« ... tu voulais faire du mal à ta mère, César ? À ton petit frère ? Tu les aimes, non ? Parle.

– Pas fait de mal à personne ! Maman raconte des conneries.

– Je pense que tu les aimes. Bien sûr. Pourquoi cherches-tu à leur faire peur, César ? Dis-le-moi. »

César haussa les épaules, ricana. *Dis-le-moi, toi.*

Dans son dossier, il était noté que son père, Hector Diaz, était décédé. Zwilich dit, sur le ton de la confidence : « Mon père est mort quand j'étais petit, César. Je n'avais que six ans. Je sais ce que c'est. »

L'espace d'un instant, César eut l'air intéressé. Une sorte de timidité adulte dans son regard, de la prudence, de la méfiance. Comme si, de même que la proposition de pizza, il pouvait s'agir d'une sorte de piège.

« Mon père me manque toujours, César. Mais je lui parle, à ma façon. Je lui parle tous les jours. » Zwilich marqua une pause, se demandant si c'était vrai. Il parlait à quelqu'un, c'était certain, une boucle ininterrompue de paroles improvisées, implorantes ; mais le quelqu'un en question ne semblait pas écouter. « Est-ce que tu parles aussi à ton père ? »

César haussa les épaules, évasif cette fois, le regard baissé, essuyant la morve sanglante qui lui coulait du nez. Zwilich lui avait plusieurs fois proposé des mouchoirs, mais le garçon les dédaignait, préférant essuyer son nez sur ses doigts, et ses doigts sur la table. Zwilich essaya une autre question sur son père, mais le gamin ne réagit pas. Sans doute était-ce une mauvaise tactique : César n'avait probablement jamais connu son père ou, si on lui avait dit qu'il avait un père quelque part, on lui avait aussi dit qu'il était mort.

Père *décédé*. Un problème de moins.

Quand Zwilich passa aux vols dans le 7-Eleven, César s'anima, s'agita. Il se mit à tenir des propos incohérents d'un ton offensé. L'employé du 7-Eleven était sans doute indien ; César marmonna une insulte raciste. Son petit corps frémissait d'indignation, et il dévisageait Zwilich avec insolence, l'air de dire : *Et puis après, mec ?*

Il imitait les garçons plus âgés qu'il admirait, voyous du quartier, dealers, yeux plissés de rat, rire moqueur, la frime du jeune macho. Chez un garçon aussi jeune, l'effet était aussi comique qu'une bande dessinée qui, examinée de plus près, se révèle pornographique.

Zwilich connaissait ces gosses. Certains étaient des « délinquants », d'autres des adolescents, des « jeunes ». Ce que leur âme avait de plus profond s'exprimait dans les textes de rap.

Il avait pitié d'eux. il éprouvait de la compassion pour eux. Il les détestait. Il les craignait. Il leur était reconnaissant de leur existence : ils étaient son « travail ».

On aurait aimé penser que César Diaz, si jeune, pouvait être sauvé. Éloigné de son quartier, qui empoisonnait son âme, et placé... où cela ? Dans un centre pour mineurs ? Mais ces centres étaient surpeuplés, leur personnel était en sous-effectif. Zwilich admirait certains de leurs administrateurs, car il connaissait leur idéalisme – leur idéalisme initial, du moins – mais ces établissements, c'était comme la rue avec des murs autour.

César continuait à jacasser, agité et indigné. Zwilich jeta un coup d'œil à sa montre, qu'il portait cadran digital tourné vers l'intérieur comme si l'heure exacte était un secret qu'il ne souhaitait pas partager : 18 h 55. On était le 30 juin 2006.

Chaque journée, chaque heure. Égales à toutes les autres. Si Dieu est présent dans l'une, Il est présent dans toutes.

Il le croyait ! Il voulait le croire.

Pourtant : *Si Dieu est absent d'une seule d'entre elles, Il est absent de toutes.*

La pizza arriverait bientôt, les Coca ; ils seraient les bienvenus. L'un des surveillants frapperait à la porte : « Monsieur Zwilich ? Livraison. » César verrait le conseiller payer leur repas, sortir des billets de son portefeuille avec une générosité tranquille. Partager un repas avec un client dans cet endroit exigu était l'une des techniques de Zwilich, une manœuvre amicale, intime, mais sans excès de familiarité. On se sentait le désir de nourrir, de s'occuper d'un enfant comme César, qui devait être affamé.

À la pensée de la pizza, Zwilich éprouva une légère nausée. Les calories de la bière, les calories du whisky, transformées en chair flasque autour de sa taille, une graisse secrète, car Zwilich était un homme mince, dégingandé, encore jeune d'allure, un mètre soixante-dix-huit, soixante-dix-sept kilos, porté à quelques petits gestes de vanité : lisser les poils rudes de sa barbe, passer les doigts dans ses cheveux en brosse, regarder si – oui ? cela se voyait-

il ? – les profonds cernes meurtris marquant ses yeux évoquaient des nuits d'insomnie, ou des nuits alcoolisées, passées à zapper impatiemment d'une chaîne à une autre. La première bouchée de fromage chewing-gum, de saucisse italienne huileuse et de pâte à pizza à la fois brûlée et pâteuse l'écœurerait, et ce n'était pas de Coca sucrailleux qu'il avait soif.

Elle l'aimait, avait-elle dit. Mais elle ne voulait pas couler avec lui, et il avait dit, d'un ton pitoyable, Mais je croyais que tu m'aimais, et elle avait dit, reculant hors de sa portée pour qu'il ne puisse pas la toucher, l'attirer vers lui dans une sorte de danse maladroite, Je t'aime ! Mais il n'est pas question que je me noie avec toi. Alcool – addictions en tous genres, y compris à la nicotine, le plus courant des antidouleurs –, les femmes avaient plus de mal que les hommes à s'en débarrasser ; ce devait être biochimique, génétique. Zwilich trouvait insupportable que sa femme ait peur de lui, alors que le jour où il l'avait rencontrée, dans un bar de New Brunswick où s'étaient réunis des étudiants en médecine, Sofia buvait du whisky, et sec. Il avait été ébloui par sa beauté, sa bouche sensuelle et sa présence physique. La vue d'une femme buvant du whisky excitait Zwilich, car c'était rare et souvent le prélude à des rapports sexuels, comme cela se vérifierait avec cette femme quand elle serait devenue son épouse.

Neuf ans ! Depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Sept depuis qu'ils étaient mariés.

S'ils avaient eu un enfant. Des enfants. Que se serait-il passé ? Zwilich n'en avait aucune idée, mais ne pouvait croire qu'avoir des enfants soit la solution à l'énigme qui vous tourmentait chaque fois que vous regardiez dans une glace : Toi ? *Pourquoi ?*

Et il avait devant lui César Diaz, l'enfant d'une jeune femme. Sans doute le petit César avait-il paru être une réponse, une réponse temporaire, à l'énigme *Pourquoi ?*

César parlait sans contrainte, se vantait de ses fréquentations. Des tas d'amis, qui s'occuperaient de lui. Si on le mettait « dedans », si on le « gardait ici ». Puis, sans transition évidente, l'histoire de quelqu'un qui avait tiré un coup de feu en l'air, on avait bu et ce type qui revient d'I-rock il est dans l'armée alors il a ce fusil, il tire, la balle monte haut en l'air et puis elle retombe, en plein sur un vieux type, un pauvre vieux type dans la cour d'à côté qui se mange la balle, ce pauvre vieux il a pas de chance, il la prend dans le cou, il arrive pas à l'hôpital, il meurt dans l'ambulance comme on voit à la télé ? Tout le monde parle de ça mais personne sait qui a tiré. César grimaça, rit. Il se tapotait le cou pour indiquer l'endroit où la balle était entrée, et il secouait la tête en riant. Personne sait.

Zwilich écoutait, maintenant. Il avait entendu parler de cet accident, qui avait fait beaucoup de bruit dans la région de Trenton : une balle perdue, tirée en l'air, qui avait atteint et tué un vieillard dans le lotissement de Straube Street au mois d'avril, et le tireur n'avait jamais été identifié. Zwilich tenta d'interrompre le jacassement de César pour lui demander qui était le tireur –

un ancien combattant de la guerre d'Irak ? – mais César dit en riant que ça serait pas arrivé si Dieu l'avait pas voulu comme ça, la faute à personne si un fusil part, à qui ce serait la faute ?

« Tu en as parlé à ta mère, César ? »

Le garçon ricana, très amusé. Il fallait que M. Zwilich soit un con fini pour poser une question pareille.

« Un vieux type meurt, tout le monde s'en fiche ? Et si cela avait été ton grand-père, César ?

– Hé mec, pas lui. »

Zwilich eut une bouffée d'antipathie pour le garçon. Sa façon de singer ses aînés dans ses intonations, son vocabulaire, ses tics, les contorsions de son petit corps. Zwilich aurait un entretien avec sa mère, pas le lendemain ni le jour suivant, mais le lundi dans la journée, et César comparaitrait alors devant un juge des affaires familiales en compagnie d'un avocat nommé d'office. Il savait par le dossier de César que Gladys Diaz, vingt-huit ans, s'était installée à Trenton quatre ans auparavant, après avoir vécu à Camden dans le New Jersey ; elle était diabétique, bénéficiait de l'aide sociale du comté de Mercer pour ses fils et pour elle ; à Camden, elle avait été arrêtée pour usage de chèques falsifiés et condamnée à deux ans avec sursis. À 15 h 30 le 30 juin 2006, Mme Diaz avait appelé le 911 pour signaler que son fils César la « menaçait » avec une fourchette – pas une fourchette normale, mais une longue fourchette à deux dents comme celles qui servent à tourner la viande –, il hurlait qu'il allait les tuer, elle et son petit frère de six ans. Il avait sniffé de la colle, elle ne pouvait pas le maîtriser. Mais quand les policiers de Trenton étaient arrivés dans l'appartement de Straube Street et que César, affolé, avait rampé sous un lit, Mme Diaz avait changé d'avis et dit qu'il valait peut-être mieux qu'ils ne l'emmènent pas, puis changeant de nouveau d'avis elle avait dit que oui ! qu'ils l'emmènent ! et cette fois elle ne l'accompagnerait pas au poste, cette fois César se débrouillerait tout seul. Mais quand les policiers traînèrent son fils hurlant, poignets menottés dans le dos, jusqu'à la voiture de patrouille qui attendait dans la rue, elle changea de nouveau d'avis, et les policiers notèrent sur leur rapport que son haleine dégageait une forte odeur de vin rouge. César parlait avec excitation de maman, comme si Zwilich la connaissait. César était furieux contre maman mais César souhaitait désespérément la présence de maman. César disait que maman avait voulu lui faire peur et que maintenant elle regrettait. Appeler les putains de flics, maman avait déjà fait ça, elle disait ça pour lui faire peur, et à son frère aussi, des tas de fois, pour leur faire peur. Maman n'osait pas le frapper maintenant, il était trop grand, les putains de flics étaient aussi venus le chercher à l'école mais il n'avait jamais été « gardé » ; on allait le laisser partir maintenant, maman allait venir le chercher. Ce que cela avait de drôle, Zwilich n'en savait rien. Le rire du garçon, un bruit de verre qui se brise, commençait à lui taper sur les nerfs. Si on lui faisait passer une seule nuit au centre pour mineurs, il serait puni pour ce rire perçant. Puni pour son nez qui coulait, et pour son

odeur, et pour être un avorton, un loser.

César exigeait de savoir où était maman, si elle était arrivée, et Zwilich répondit qu'elle n'était pas là, et César dit en élevant la voix, Où est maman ? Je veux que maman m'emmène à la maison, et il ne riait plus, des larmes d'indignation brillaient dans ses yeux, et Zwilich dit : « Ta maman nous a dit de te garder ici aussi longtemps que nous le voudrions, César. Elle a dit : "Je ne veux plus de César à la maison, j'en ai assez, gardez-le." »

Zwilich imitait à la perfection la voix furieuse de maman. Son regard sombre de conseiller posé sur le visage de César.

En fait, Mme Diaz avait dit quelque chose d'approchant. Les mères des enfants mis en garde à vue tenaient invariablement des propos de ce genre, ou plus extravagants, plus désespérés encore, mais Mme Diaz avait également dit espérer que son fils pourrait rentrer ce soir-là, elle voulait l'emmener à New Brunswick chez un parent, l'éloigner du quartier quelque temps, et Zwilich, qui avait eu la pauvre femme au téléphone, avait répondu que cela lui semblait une bonne idée.

Abasourdi, César dévisagea Zwilich sans mot dire, la bouche tremblante. César n'aurait pas été plus respectueux si Zwilich l'avait giflé violemment sur les deux joues. On ne disait pas à un enfant de onze ans que sa mère ne voulait plus de lui, pas quand on faisait le métier de Zwilich, mais il avait cédé à une impulsion, cela lui était déjà arrivé dans des circonstances de ce genre, mais jamais encore avec un enfant aussi jeune, une impulsion aussi puissante que le sexe, irrépressible, irrésistible, le désir de créer quelque chose – fût-ce de la souffrance, fût-ce le dégoût de soi-même – à partir de rien. Zwilich éprouvait une joie mauvaise. Zwilich souriait. Zwilich avait honte. Par bonheur, l'entretien n'était pas enregistré, pas de caméra de surveillance dans ce placard sans air et, dehors dans le couloir, les surveillants du comté de Mercer, abrutis d'ennui, n'éprouvaient pas le moindre intérêt pour ce qui se passait dans la pièce, à moins d'entendre un appel à l'aide, le cri d'un adulte demandant leur intervention.

Zwilich se radoucît. « Hé, César. » Il se leva et s'approcha de l'enfant accablé. César avait les yeux brillants de larmes, ce qui lui donnait l'air d'un petit chien féroce. Quand Zwilich le toucha pour le réconforter, il se rétracta. « Ta maman ne pensait pas ce qu'elle disait, César. Elle nous a appelés... tout à l'heure elle a appelé et m'a laissé un message. "J'aime mon..." »

Cela se passa si vite que Zwilich vivrait et revivrait l'agression sans jamais comprendre tout à fait comment César avait pu saisir sa main droite et lui mordre l'index avant qu'il ait le temps de le repousser. Il mordit fort, les tendons saillants sur son cou crasseux ; en un instant il s'était transformé en un animal fou furieux. Zwilich le frappa sur le côté de la tête, de sa main libre, de son poing, le fit tomber de sa chaise, sans pour autant parvenir à lui faire lâcher prise. Zwilich criait, hurlait de douleur, une douleur atroce, le garçon lui mordait l'index jusqu'à l'os. Il fallut que les surveillants se ruent sur lui pour que ses mâchoires de bouledogue se desserrent enfin et que Zwilich

puisse s'écarter, titubant. Les surveillants injurièrent l'enfant qui essayait de ramper sous la table ; il fut soulevé, jeté à terre, détala en crabe, poussant des cris perçants, comme si on l'assassinait. Les surveillants eurent vite fait de le maîtriser ; l'injuriant, se moquant de sa taille, trente-cinq kilos au maximum, ils le plaquèrent contre le lino, sur le ventre, visage au sol, poignets derrière le dos et menottés, tirés vers le haut pour augmenter la douleur, puis comme il continuait à se débattre, ils lui menottèrent aussi les chevilles, *Bon Dieu ! Regarde-moi la taille de ce petit salaud !* Zwilich leur montra son doigt blessé, un filet de sang coulait sur sa main, le long de son bras, et avait apparemment taché le devant de sa chemise blanche. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait hurlé à l'aide. Il s'efforça de plaisanter : le gamin avait été rapide comme un serpent, il n'avait rien vu venir. Il était livide, hébété. En état de choc, le cœur battant follement. La panique, la décharge d'adrénaline, l'effet était aussi puissant que les flashes d'héroïne que Zwilich avait pu avoir, des années plus tôt, quand Sofia et lui s'étaient injecté de l'héroïne, pas sérieusement, juste à titre d'expérience, et ils y avaient renoncé presque immédiatement, Zwilich en tout cas, et n'avaient jamais recommencé. Zwilich disait en bégayant aux surveillants d'emmener César Diaz, il ne supportait plus sa vue. Le rapport d'évaluation noterait la conclusion brutale de l'entretien : « Agression contre un conseiller des services familiaux. »

Dans la bataille, Zwilich avait failli perdre le contrôle de sa vessie. Seigneur ! Si les surveillants avaient assisté à ça... il n'aurait jamais survécu à cette humiliation professionnelle.

Te voilà foutu pour la vie, petit enfoiré.

Pour la vie, sûrement pas : juste placé en détention une trentaine de jours.

Une lumière crue impitoyable dans le centre médical, où, dans un box séparé des blessés plus graves, le doigt de Zwilich fut minutieusement nettoyé et désinfecté. Le jeune interne coréen examina ce doigt comme s'il n'avait jamais rien vu d'aussi curieux. « Il y a des marques de dents tout autour. Ce sont des dents humaines ? »

Des dents humaines, on aurait dit la chute d'une blague. Zwilich rit, le visage brûlant. Il était encore flageolant, à cran. Mais oui, il dut le reconnaître, des dents humaines.

« Petites, hein ? Un enfant ? Des dents d'enfant ?

– Pas si petites que ça... l'enfant a onze ans. »

Zwilich attendit que le jeune médecin lui demande si l'enfant était le sien – la question semblait naturelle ; bien que Zwilich fût un homme normal, il pouvait être le père d'un petit démon enragé – mais le médecin lui bandait déjà adroitement le doigt. Chose curieuse, en dépit de la douleur, des élancements comme des éclairs de néon, la blessure avait peu saigné.

Dans les toilettes du personnel des services familiaux, Zwilich avait mis son doigt sous l'eau froide pour laver le sang et engourdir la douleur. Il s'était

fait un pansement improvisé avec ce qu'il avait trouvé dans une trousse de premier secours quasiment vide, mais son supérieur avait insisté pour qu'il aille se faire soigner immédiatement au centre médical. Pour des raisons d'assurance, supposait Zwilich : si une telle blessure s'infectait – si, par exemple, le doigt devait être amputé – les services familiaux auraient à verser une somme considérable.

Avant que Zwilich quitte la clinique, son doigt bandé à hauteur de poitrine pour diminuer la douleur, le jeune médecin coréen insista pour lui faire une piqûre antitétanique.

Zwilich rit avec irritation. Il allait parfaitement bien ; il n'avait sûrement pas besoin d'une vaccination contre le tétanos. Ni contre la rage.

« L'intérieur d'une bouche humaine peut être aussi dangereux que celle d'un animal, dit le médecin, le visage sombre. Les caries dentaires contiennent des micro-organismes infectieux. Vous seriez surpris. »

Vraiment ! se dit Zwilich. Dans son état d'hébétude, rien ne pouvait le surprendre.

L'aiguille contenant le vaccin transparent pénétra dans son biceps gauche de façon presque indolore, mais peu après, alors qu'il quittait la clinique, son bras se mit à l'élancer. Et sous le gros pansement malcommode, son index l'élançait toujours. Une douleur railleuse, semblait-il à Zwilich, qui se rappela le regard de haine sauvage de l'enfant démon. S'il l'avait pu, César Diaz lui aurait déchiqueté la gorge de ses dents. Zwilich frémit, titubant comme s'il avait bu. Il avait besoin d'un verre et s'arrêta donc à l'hôtel Dorsey, le bar minable romantique – Sofia l'avait comparé à l'intérieur d'une grotte, une grotte sous-marine et silencieuse – où il l'avait souvent retrouvée après le travail. Pendant quelque temps, Sofia avait été thérapeute à l'hôpital voisin ; elle était spécialisée dans l'oncologie pédiatrique. Si nous devons fonder une famille..., avait-elle dit avec mélancolie, elle n'avait pas achevé sa phrase, et il avait dit, très vite, Oui. Bientôt. Nous le ferons. Quand les choses seront plus stables. Le père de Zwilich avait souvent employé cette expression pour calmer sa femme. Quand les choses seront plus stables.

Et les mois passent. Les années.

Au bar, dans une pénombre perpétuelle, figure fantomatique à peine visible dans le miroir, derrière les rangées de bouteilles scintillantes, Zwilich prit une bière, puis une seconde, accompagnée d'un shot de whisky, buvant avec une lenteur calculée, se disant qu'il était tôt, que Sofia n'était pas en retard, qu'il attendait son arrivée, cet intervalle agréable de pure attente, Sofia serait essoufflée d'avoir couru, une odeur de pluie dans ses cheveux flottants. La main de Sofia sur son épaule, légèrement possessive : « Hé. » Et la pression de sa bouche chaude sur la sienne, qui ferait battre d'espoir son cœur ratatiné, gros comme un noyau de pêche. « Hé. Où étais-tu passée ? » Il avait déjà oublié l'entretien, l'agression, l'évaluation, cela lui était odieux, il ne voulait pas s'en souvenir, une aberration dans la vie de Zwilich qu'il ne partagerait pas avec Sofia, jamais. Plus ou moins consciemment, il compta

quatre hommes au bar en dehors de lui-même, plus le barman, c'est une habitude de fonctionnaire de justice, on note si leurs mains sont bien visibles, on repère les entrées et les sorties, l'endroit l'on pourrait se mettre à couvert en cas d'urgence. Car ce genre de chose peut se produire ; on ne sait jamais. L'un des clients âgés du bar avait la tête sévère de médaille du père de Zwilich, un riche courtier de Hartford dans le Connecticut, qui n'était pas mort quand Zwilich avait six ans, mais quand il en avait vingt-six, à une époque où il était brouillé avec son père depuis si longtemps et menait une vie si indéfinie, y compris géographiquement, qu'il n'avait su que son père avait eu une attaque foudroyante et qu'il était mort en demandant à le voir que plusieurs jours après, quand sa mère avait enfin réussi à le retrouver dans un quartier de Brooklyn où il habitait temporairement « chez des amis ». Zwilich devait dévisager avec insistance l'homme en question, qui, contrairement à son défunt père, était négligé, mal rasé, car il finit par se tourner vers lui avec un léger sourire crispé, comme s'il tâchait de déterminer qui il était. Zwilich se sentit glacé de terreur : *Je ne suis pas l'un des vôtres, ma place n'est pas ici*. Hâtivement, il paya ce qu'il devait au barman et s'enfuit.

Un autre bar de Trenton, dans State Street. Zwilich jeta un coup d'œil à l'intérieur : Sofia n'y était pas. Pas plus qu'au Bridge House, où le bar était pris d'assaut, l'atmosphère épaisse et agressive. « Sofia est passée, ce soir ? » demanda Zwilich au barman, qui mit une main en coupe autour de son oreille en raison du vacarme. Zwilich redemanda, plus fort : « Je cherche ma femme, est-ce qu'elle est passée, ce soir ? », et il y eut un moment de silence. Le Bridge House est une taverne où l'on a un moment de respect pour un homme à la chemise éclaboussée de sang et au doigt bandé qui déclare d'une voix forte et blessée chercher sa femme. Néanmoins le barman répondit que non, il n'avait pas vu Sofia ce soir-là, il ne l'avait pas vue depuis un bout de temps. Zwilich le remercia et sortit, et maintenant, au coucher du soleil, alors qu'il traverse la Delaware en direction de Morrisville, Pennsylvanie, et qu'une pluie chaude s'écrase sur le pare-brise de sa voiture, Zwilich se dit qu'il va aller à Philadelphie ; il est convaincu qu'il sait où Sofia doit habiter, et avec qui. En franchissant ce pont qu'il connaît bien, il est frappé par l'aspect étrange du ciel ; au-dessous du pont, l'obscurité est presque totale, mais de grands pans de ciel sont encore lumineux, éclairés par un soleil qui s'étale à l'horizon comme un jaune d'œuf écrasé. L'effet tient sans doute à la pollution chimique, mais c'est d'une beauté spectaculaire. En contrebas se dressent les fabriques et les entrepôts abandonnés, les anciens quais délabrés de Trenton, mais sur l'autre rive, côté Pennsylvanie, un chapelet de lumières scintillantes s'allonge en amont, aussi loin que porte le regard de Zwilich. Un espoir faible et têtue lui fait battre le cœur : le soleil versant sa lumière sur le pont, sur la rivière, telle une explosion au ralenti où, bien que des milliers périssent dans un holocauste flamboyant, personne n'éprouve la moindre douleur.

La Chute

1.

Autrefois une famille de paysans du nom de Braam vivait sur vingt hectares de terres en bordure de la Black River, dans une région de collines abruptes et de forêts épaisses du comté de Herkimer, État de New York, que l'on appelait les Rapids. C'était dans les avant-monts des Adirondacks, quand ma mère était très jeune.

Walter Braam était un fermier à temps partiel qui tirait l'essentiel de ses revenus de son emploi de contremaître dans l'immense carrière de pierre de Sparta, une petite bourgade située à une vingtaine de kilomètres au sud. Ses fils, Calvin et Daniel, travaillaient eux aussi à la carrière. Quand la première femme de Walter, Esther, mourut d'un cancer fulgurant et innommable (ovaires ?), il en fut terriblement affecté pendant un an, puis se remaria brusquement sans en avoir soufflé mot à sa famille. Sa deuxième épouse était une jeune femme nommée Lizabeta qui avait travaillé comme femme de ménage dans un meublé de Sparta ; Lizabeta avait quatorze ans de moins que Walter, elle arriva aux Rapids à l'âge de vingt-quatre ans pour y être la belle-mère de Calvin, dix-huit ans, et de Daniel, vingt ans, qui habitaient toujours à la ferme, et pour s'occuper, infatigablement, sans une plainte, de la vieille mère arthritique de Walter et de sa tante, encore plus vieille et plus arthritique. Lizabeta eut trois enfants de Walter : Agnes, qui avait six ans en octobre 1951 ; Melinda, qui en avait trois ; et le petit Alistair, âgé de treize mois. Habitait aussi la ferme John Henry, le neveu de vingt-trois ans que Walter avait recueilli parce que sa mère Dorothy, la sœur aînée de Walter, clamait qu'elle « ne pouvait pas le garder », qu'elle « se lavait les mains » de son fils.

Tous ces Braam ! Lizabeta se réveillait la nuit, en sueur et tremblante, ayant rêvé d'une grande bouche, toujours affamée, qu'il fallait nourrir. C'était elle, Lizabeta, qui nourrissait cette bouche.

Cela ressemblait à un conte de fées, un conte cruel. Un géant devait être nourri chaque soir, sinon il dévorerait la servante chargée de cette tâche ; à moins que – Lizabeta n'en était pas certaine – il la dévore tout de même à la fin. Lizabeta ne lisait à ses enfants que les contes qui finissaient par *Et ils vécurent heureux pour toujours* et, avant de commencer une histoire, elle en vérifiait toujours la fin.

La première fois que Walter avait emmené Lizabeta aux Rapids, peu avant leur mariage, Lizabeta s'était étonnée que l'étroite route gravillonnée qui passait devant la propriété des Braam s'appelât Braam Road. « Une route qui porte votre nom ! » s'était-elle exclamée naïvement. Walter expliqua : la route avait reçu ce nom en souvenir de son grand-père Wilhem, qui avait été l'un des premiers colons dans cette partie du comté de Herkimer, vers 1890. Quand il lui raconta cela, ils étaient dans le pick-up de Walter, et sa main rude et abîmée était posée sur la cuisse dodue de Lizabeta, qu'il pressa comme on le ferait avec un enfant qui a dit quelque chose de charmant mais d'idiot. Une réprimande bienveillante, mais une réprimande.

Aux Rapids, Lizabeta apprendrait à parler peu. Dans son ancienne vie, à Sparta, elle n'avait pas non plus été encouragée à parler beaucoup.

Sur l'étroite route Braam, les Braam n'avaient pas de voisins proches. Les Rapids étaient une région isolée, peu peuplée. Les fermes que Lizabeta apercevait étaient petites, les bâtiments modestes, mais la maison des Braam avait une façade de pierre usée qui lui conférait une dignité austère. Elle avait un étage, et de hautes fenêtres étroites sans volets qui donnaient l'impression de vies mystérieuses à l'intérieur. Le toit était pentu, en bardeaux. À son sommet se dressait une girouette de cuivre en forme de coq.

Quand le soleil brillait, le coq étincelait, comme s'il se pavanait. Quand le temps était couvert, c'est-à-dire une bonne partie de l'hiver dans les avant-monts des Adirondacks, il luisait faiblement, d'un éclat maussade.

Le coq ! Si souvent qu'on l'ait vu, on levait toujours les yeux vers le haut, vers le sommet du toit. Et chaque fois on se laissait prendre, on imaginait que le coq de cuivre était vivant.

John Henry aussi semblait toujours voir le coq pour la première fois, il l'interpellait, le sifflait, le saluait en riant comme si c'était un oiseau vivant et l'un des « anges gardiens » envoyés sur terre pour le « tenir à l'œil ».

Derrière la maison des Braam, il y avait une grande grange aux fondations de pierre, aux murs de planches nues et au toit de tôle rouillée. Il y avait des cabanes, un poulailler, un silo délabré, quelques animaux de ferme (deux chevaux, quelques vaches de Guernesey, des poulets rouges de Rhode Island, des chats sauvages et une chienne nommé Bessie). Il fallait continuellement s'occuper de la cour de ferme, qui puait le fumier boueux et le foin pourrissant, et des kilomètres de clôture barbelée – des tâches qui incombaient principalement à John Henry.

Je vis dans une maison en pierre. Je suis mariée maintenant, et mon mari n'a pas besoin de cultiver la terre, il est contremaître à la carrière.

C'était une vantardise destinée à la famille de Lizabeta, qui l'avait envoyée gagner sa vie à Sparta à quinze ans. Sa mère, ses sœurs, ses cousines, qui habitaient au-delà du lac Star, dans les montagnes, qu'elle n'avait pas vues depuis dix ans et ne s'attendait pas à revoir jamais.

C'était ainsi ; la majeure partie des vingt hectares n'était plus cultivée. Walter plantait quelques hectares de maïs, de blé, de fourrage pour les animaux. Mais c'était à la carrière et non à la ferme qu'il passait ses journées de travail. À côté de la maison, John Henry labourait et entretenait un jardin potager (tomates, haricots grimpants, poivrons, maïs doux, enchevêtrement de tiges rampantes donnant courges, potirons) pour Lizabeta.

« Tante Liz'beta », c'est ainsi que John Henry l'appelait, de sa voix chantante, grinçante.

Le regard mobile et timide de John Henry se posait sur elle et se détournait presque dans le même instant. Ses lèvres minces bougeaient, remuaient, comme démangées par des mots impossibles à prononcer. Ses étroites épaules musclées étaient voûtées, comme si avec son mètre quatre-vingts, dix bons centimètres de plus que Lizabeta, il pouvait se faire plus petit, passer inaperçu.

Tante Liz'beta murmurait-il, son visage chevalin assombri de sang par une excitation, un émoi étonné.

Mais John Henry s'entendait si bien avec les enfants : il adorait Agnes, Melinda, Alistair, comme si c'étaient ses propres frères et sœurs, qu'il protégerait au prix de sa vie.

À moins que – car qui pouvait savoir ce qui se passait dans la tête de John Henry, ce qui y bourdonnait comme un essaim de frelons ? – John Henry pense que les jeunes enfants de la maison n'étaient pas ceux d'oncle Walter mais, on ne sait comment, *les siens*.

Jamais il ne leur ferait de mal. Jamais. Il a si bon cœur. Et les enfants l'adorent. Si travailleur, jamais un mot pour se plaindre ! Le neveu de mon mari. Il habite chez nous. Il n'a pas d'autre foyer sur cette terre.

La Chute. Cela arriverait à la Chute, en octobre 1951.

Melinda avait alors trois ans et deux mois. Agnes en avait six, et était grande pour son âge. Fine mouche, curieuse. Une enfant remuante qui avait les yeux pâles, légèrement protubérants de Walter Braam, et son air volontaire. *Ne t'approche jamais de la Chute*, avait-on dit et répété à Agnes. *Quelque chose de terrible pourrait t'arriver.*

C'étaient les paroles de Lizabeta. Il était inutile de mettre en garde Melinda, trop jeune encore pour suivre sa sœur dans les champs, les bois et les collines.

Lizabeta n'avait entendu parler de la Chute que plusieurs mois après son arrivée aux Rapids. Elle ne l'avait vue que le printemps suivant, quand l'eau dévalait la formation rocheuse en un seul flot, écumeux et bouillonnant, large

comme une rivière, pour aller se jeter dans la Black River en contrebas.

C'était Calvin qui la lui avait montrée. Il l'avait emmenée en voiture faire des courses au village et, au retour, il avait dépassé la ferme des Braam pour lui montrer la Chute de la route.

« La Chute. Je comprends pourquoi on l'appelle comme ça.

– Dan et moi, on venait jouer dans le coin. Quand on était petits. Papa nous aurait frotté les fesses s'il l'avait su. Un garçon de l'école – Duncan Welleck – les Welleck habitent à quelques kilomètres d'ici – il venait escalader la Chute avec nous. Un jour il est tombé et s'est ouvert la tête, il saignait comme un cochon, mais on a réussi à le ramener chez lui et papa n'a jamais rien su. »

Cela ne ressemblait pas au beau-fils de Lizabeta de lui faire des confidences. Cela ne ressemblait à aucun Braam de lui faire des confidences ou de parler de Walter de cette façon. Une autre femme, une belle-mère plus imaginative ou plus rusée, aurait tiré profit de l'occasion et cherché à en savoir plus sur les désobéissances de Calvin, à la Chute ou ailleurs ; mais Lizabeta était timide, peu sûre d'elle-même. Lorsque vous devez penser à garder les lèvres fermées quand vous souriez pour ne pas révéler vos grosses dents jaunes, vous êtes enclin à être timide et peu sûr de vous.

La Chute désignait deux choses : la formation rocheuse tourmentée, pareille à une petite montagne en dos d'âne, et l'eau qui la dévalait, venue des Adirondacks. Une bonne partie de l'année, plusieurs petits ruisseaux dégingolaient la Chute pour aller grossir la Black River en contrebas, mais après de fortes pluies et pendant le dégel printanier, ces ruisseaux se fondaient en un unique torrent qui courait sur la paroi rocheuse avant de se précipiter d'une hauteur de six mètres dans la rivière. (La Black River. Où allait cette rivière, Lizabeta n'en avait pas la moindre idée, elle ne savait pas davantage d'où elle venait : de plus haut dans les montagnes ? Sans doute. Même son nom, elle ne le connaissait que par un pur hasard ; les gens des Rapids ne l'appelaient jamais que « la rivière », qui, sur une partie de son cours, juste après le pont des Rapids, coulait en rapides tumultueux entre des rochers déchiquetés. Un jour, Lizabeta verrait une carte de l'État de New York et découvrirait que la Black River, onduleuse comme un grand serpent, traversait le comté de Herkimer en diagonale pour aller se jeter dans le lac Ontario, une centaine de kilomètres à l'ouest. Sur cette carte, la Chute, bien trop petite, ne figurait pas.)

À la fin de l'été les ruisseaux de la Chute devenaient si minces que la plupart des rochers étaient à nu, et inoffensifs. Dans les périodes de grande sécheresse, la Chute était à sec. Quiconque avait le pied sûr et ne craignait pas le vertige pouvait la traverser avec précaution d'un bord à l'autre, une distance d'environ quinze mètres. (Lizabeta pouvait presque imaginer le faire elle-même. Sauf qu'elle était enceinte à l'époque. En repensant à ces années-là, d'ailleurs, il lui semblerait qu'elle avait été presque continuellement enceinte.)

C'était quand le niveau de l'eau montait, souvent très vite pendant un orage, et que les différents petits ruisseaux se fondaient en un seul torrent tumultueux que la Chute était dangereuse.

Belle à regarder de loin. Dangereuse de près.

Ce jour-là, Calvin dit : « C'est juste un accident de la nature qu'elle ait pris cette forme-là, d'après papa. À l'école, on nous dit que ce sont les glaciers. Un glacier, c'est un champ de glace... une montagne de glace. C'était il y a longtemps, il y a cent mille ans. » Calvin marqua une pause, l'air important, pour souligner l'énormité du chiffre. « Comme c'est maintenant, ce qu'on voit, l'endroit où on habite, ça n'a pas toujours été comme ça, tu comprends. Comment c'était exactement, personne ne le sait. Personne ne peut se rappeler si loin dans le passé. Mais la Chute, c'est un vieux truc bizarre qui date de ce temps-là. Ça ne pourrait plus jamais arriver, maintenant que les glaciers ont disparu. »

Pendant ce temps-là, Lizabeta regardait la Chute et le cours d'eau scintillant, tombant en cascade d'une ou plusieurs collines abruptes qui se dressaient au-dessus d'eux, masquant la moitié du ciel comme le flanc d'une montagne. Lizabeta savait, bien qu'elle ne le vît pas de l'intérieur du pick-up, que l'eau tombait dans la rivière, dissimulée à la vue par la végétation. Ses lèvres sèches s'étaient entrouvertes ; son cœur battait plus vite. Calvin semblait lui communiquer un message, mais lequel ? Impossible de trouver quelque chose à lui répondre. Oh ! qu'elle détestait être empotée comme cela avec les mots, alors qu'ils avaient tant d'importance ! Calvin s'appuya sur le volant pour contempler la Chute à travers le pare-brise du pick-up. C'était un grand garçon maigre de dix-neuf ans, aux cheveux noirs broussailleux, au profil rude, une ombre de barbe sur les joues. Assis dans le vieux Ford, belle-mère et beau-fils regardèrent la Chute, à côté de la route – une eau écumeuse, bondissante, étincelante de lumière comme des éclats de verre – combien de temps ? Lizabeta serait incapable de s'en souvenir après coup. Puis finalement Calvin fit demi-tour sur les gravillons de la route Braam et prit le chemin du retour.

« Ne dis pas à papa que je t'ai emmenée voir la Chute, dit-il, avec un petit rire sans joie. Il n'aime pas qu'on gaspille l'essence. »

Toi, tu, ses beaux-fils ne l'appelaient jamais autrement. Ni *maman* ni *Lizabeta*. Il n'y avait tout simplement pas de nom pour elle, la nouvelle jeune épouse de leur père, enceinte jusqu'aux yeux.

Certains de ces faits concernant la Chute seraient exposés dans les journaux. Les affleurements de granit, les petits ruisseaux qui grossissaient rapidement pour former un torrent unique après un gros orage d'octobre, la Black River où, cinq kilomètres en aval, coincé dans des gravats de béton sous le pont de Constableville, on trouverait le cadavre, nu, disloqué, le visage si meurtri qu'il était difficilement reconnaissable.

« Dieu sait... il ne m'a pas donné la force. »

Dorothy Chrisman parlait au sens propre, semblait-il. La belle-sœur de Lizabeta, qui s'était « lavé les mains » de son fils John Henry et l'avait envoyé vivre dans sa famille des Rapids.

Dans la voix rauque de fumeuse de Dorothy il y avait une intonation de reproche qui signifiait *Dieu sait... c'est Lui qui est responsable de cette injustice*. Et sur son visage au teint rougeaud, à la peau rugueuse, il y avait un petit air de sombre satisfaction. Vous étiez donc poussé à vous montrer compréhensif, à compatir avec cette femme accablée. À prendre le parti de Dorothy Chrisman contre Dieu, qui avait fait cette injustice à Dorothy.

C'était une tendance des Braam, avait remarqué Lizabeta, être résignés à ce qui avait mal tourné, tout en sachant qu'il accusait dans leurs ruminations et leurs reproches.

« Tant qu'à vous donner délibérément un dur fardeau à porter, on imaginerait que Dieu vous donnerait aussi la force de le faire, non ? C'est ce qu'on imaginerait. »

Lizabeta murmura aussitôt que oui, c'est ce qu'on imaginerait !

Dehors, John Henry criait – on aurait cru des pleurs – *Piou piou piou PIOUS, piou piou piou PIOUS*, en jetant des graines aux poulets à plumes rouges, deux douzaines de poules et deux coqs – l'une des tâches de John Henry à la ferme, dont il s'acquittait deux fois par jour, toujours avec efficacité et toujours bruyamment. On entendait John Henry parler aux poulets, un bavardage excité, chaleureux et amical, coupé de rires, mais dont on ne saisissait pas les mots. Sa mère, Dorothy Chrisman, écouta, soufflant la fumée d'une cigarette par les narines, de grandes narines sombres, frémissantes d'indignation, et garda ostensiblement le silence.

C'était l'une des rares visites de Dorothy. Une ou deux fois par an, à l'improviste. La parentèle des Braam venait souvent à la ferme et y était la bienvenue aussi longtemps qu'elle le souhaitait, ou presque ; mais Dorothy, qui avait grandi aux Rapids, semblait avoir pris la ferme en grippe. Elle travaillait comme aide-infirmière à l'hôpital de Sparta et n'avait « pas d'homme pour l'entretenir ». Quand elle prononçait cette phrase, Dorothy regardait avec insistance Lizabeta qui, elle, étant la femme de Walter, avait manifestement un homme pour l'entretenir.

John Henry appelait sa mère *maman*. D'un ton implorant et enfantin qui jurait avec sa taille, ses membres grêles et son âge : « *Maman !* »

Âgée de quarante-cinq ans, Dorothy en paraissait dix de plus. C'était une femme courtaude, hommasse, qui grimaçait quand elle riait et avait la peau finement ridée des fumeurs endurcis. Son rouge à lèvres luisait comme de la graisse ; le reste de son visage, dépourvu de tout maquillage, semblait irrité et roussi. Mystérieusement, John Henry paraissait savoir que sa mère allait leur

rendre l'une de ses rares visites quand Lizabeta elle-même n'en savait rien. (Car Walter ne l'en informait jamais. Il n'en informait apparemment pas non plus sa mère, la vieille Mme Braam, qui était la mère de Dorothy et n'aimait pas les surprises et les contrariétés dans le train-train de sa vie d'invalides.) « Pourquoi ne peux-tu pas nous avertir que Dorothy compte venir à la maison avec toi ? » osa demander Lizabeta, le ton implorant pour éviter que Walter ne s'offense, et Walter répondit qu'il ne pouvait pas dire ce qu'il ne savait pas lui-même. Sa sœur avait horreur des « contraintes ».

Walter rit, reconnaissant que, oui, sa sœur pouvait être une vraie garce.

Ce qui était cruel, c'était que Dorothy programmat des visites courtes : elle arrivait sans prévenir avec Walter, dînait, passait une nuit à la ferme et rentrait à Sparta à 7 heures le lendemain, quand Walter partait travailler.

La *maman* de John Henry n'était pas plus tôt arrivée que la *maman* de John Henry repartait.

Dorothy n'offrait jamais de cadeau à sa belle-sœur Lizabeta, n'apportait à sa mère et à sa tante que de petits cadeaux bon marché (poudre de bain, savonnets fantaisie) et du « réassort » pour John Henry. En présence du jeune homme, elle était distraite et rechignée, et le nombre de minutes qu'elle passait effectivement avec lui était court. John Henry jacassait avec excitation, espérant amuser sa mère indifférente, lui racontant plus qu'elle ne souhaitait en savoir sur les travaux qu'il faisait pour oncle Walter, sur ses animaux de ferme « préférés » et sur les « anges gardiens » qui veillaient sur lui et lui parlaient dans une langue secrète (celle du tonnerre, de la pluie, du vent ; celle des craquements des ormes géants autour de la maison, des cris nocturnes des oiseaux et des animaux sauvages). Plus Dorothy fronçait les sourcils, plus John Henry tenait des propos extravagants. Une fièvre semblait s'emparer de lui en compagnie de sa mère. Si Dorothy ne l'en empêchait pas, il se mettait à se balancer de droite à gauche, tête, cou et torse tressautant comme ceux d'une poupée en caoutchouc ; ses yeux étincelaient, ses lèvres luisaient de salive. On ne pouvait savoir avec certitude, quand il parlait ainsi, s'il était fantasque comme un jeune enfant testant la crédulité des adultes, ou s'il était sérieux. Peut-être n'y avait-il pas de différence. Dans une autre partie de la maison, en l'entendant bêler « *Maman, maman* » comme s'il implorait sa mère, Lizabeta se prenait de pitié pour ce pauvre John Henry.

Quel que fût son âge mental, qui semblait varier énormément, John Henry avait le tact d'un adulte, remerciait avec effusion sa mère pour le « réassort » qu'elle lui apportait en vrac, dans un sac shopping de chez Sears : chaussettes renforcées au talon et aux orteils, épais sous-vêtements de coton, pyjamas en flanelle, pantalons kaki, pull en laine grossière trop petit pour les épaules musclées et voûtées de John Henry. Certains de ces articles semblaient ne pas être neufs mais usagés, déjà portés et même tachés ; Lizabeta se demandait si sa belle-sœur, aide-infirmière à l'hôpital de Sparta, ne les récupérerait pas dans les chambres de patients qui les avaient oubliés ou qui étaient morts. Mais John Henry ne montrait jamais la moindre déception,

remerciait *maman* et tentait de la prendre par le cou et de l'embrasser sur la joue, même quand Dorothy le rabrouait en lui reprochant de « l'étouffer ».

Lizabeta, qui adorait ses jeunes enfants et s'inquiétait pour leur bien-être chaque minute ou presque de sa vie éveillée, ne comprenait pas la cruauté de sa belle-sœur envers son fils. En voyant son expression, Dorothy disait, avec un sourire narquois : « Si tu avais un cas à part comme John Henry, tu saurais ce que c'est. »

Lizabeta se disait que non, elle ne saurait pas. Elle ne pouvait imaginer se conduire ainsi avec aucun de ses enfants.

Lizabeta n'était jamais à l'aise avec sa belle-sœur, pas plus qu'avec aucun des membres de la famille de son mari.

La vieille Mme Braam trouvait tout naturel, dans ses monologues radoteurs, de comparer la « nouvelle femme » de son fils à Esther, qui avait été une « sainte », et même les aînés, Calvin et Daniel, toujours polis envers Lizabeta, semblaient souvent échanger des regards amusés, ou méprisants, en sa présence. Dorothy, critique envers toute sa famille, y compris son frère Walter, avait l'habitude de dire à Lizabeta, sur un ton de fausse intimité, comme si elle ne pouvait se confier à aucun des autres : « Prie que Dieu ne te joue pas le même tour, un jour, Lizzie. » (« Lizzie » sonnait faux, Lizabeta le savait. Mais, elle acquiesçait d'un faible sourire.) « Nous vivons dans un monde d'hommes, poursuivait Dorothy, avec son rire furibond. Hank Chrisman, le père du garçon... *lui*, il a pris la tangente. Il tient ses distances. On ne peut pas lui en vouloir, hein ? »

Lizabeta n'avait rien à répondre à cela. Elle fixait d'un regard vide les cendres que sa belle-sœur laissait tomber à côté du cendrier.

« Mais tu ne peux pas comprendre. Il n'y a que la mère qui puisse savoir. »

Lizabeta sentait le reproche. Une rougeur brûlante lui montait au visage.

Lizabeta était née avec une tache rosée irrégulière sur le côté droit du visage, ce qui donnait l'impression que sa joue avait été giflée. Dans ces moments-là, elle sentait cette marque flamber et foncer. Elle sentait le regard de sa belle-sœur l'examiner avec perplexité.

Walter avait dit à Lizabeta que sa sœur aînée était la seule fille de la famille à avoir quitté les Rapids et appris un métier. Elle avait été aide-infirmière à Sparta, où elle avait connu et épousé ce Chrisman à dix-neuf ans, et eu John Henry à vingt-deux. Chrisman travaillait dans les chemins de fer et était souvent absent, et ces dernières années on ne savait pas trop – car même Walter n'osait pas le demander à Dorothy – s'ils étaient toujours mariés après avoir vécu séparés plus de dix ans. Lizabeta avait remarqué que, dans son bavardage, John Henry ne posait jamais de questions sur son père ni sur la vie de sa *maman* à Sparta. Était-ce parce qu'il n'avait pas la capacité mentale d'imaginer *maman* ailleurs ? Ou parce que, après avoir vécu plusieurs années aux Rapids, il avait oublié Sparta ?

Lizabeta aussi l'oubliait. Et bon débarras !

Si Calvin et Daniel – malicieux-mauvais, moqueurs-railleurs – laissaient entendre à John Henry que son père était en chemin pour venir à la ferme, John Henry devenait aussitôt agité et anxieux, courbait les épaules pour se faire plus petit et secouait la tête en pleurnichant : « Pas vrai. *Pas vrai.* »

Il semblait évident qu'il se souvenait de son père. Qu'il se souvenait de quelque chose. Lizabeta essayait d'intervenir, de lui assurer que son père n'allait pas venir, que ses cousins ne faisaient que le taquiner.

« *Pas vrai. Pas vrai !* »

Quand John Henry se mettait une idée dans la tête, il était difficile de l'en déloger. Généralement docile, il pouvait non seulement prendre peur, mais se mettre en colère comme un chien qu'on a provoqué et qui risque de montrer les dents, de mordre.

Il ne se bagarrait que rarement avec ses cousins. Calvin et Daniel se gardaient de le tourmenter sérieusement. Naturellement, il était interdit de taquiner John Henry tout court, de l'asticoter cruellement : si Walter avait été là, les garçons n'auraient pas osé. John Henry aimait être taquiné gentiment, comme on taquinerait un petit enfant pour le faire rire, et non pleurer. Pour lui donner le sentiment qu'il est aimé, et non moqué.

Dans la famille Braam, on disait souvent que John Henry n'était pas un « attardé », comme l'avait catalogué le district scolaire du comté de Herkimer, mais qu'il faisait « juste semblant ». (Pourquoi ? Personne ne pouvait le dire.) Certains Braam croyaient même, comme John Henry, qu'il était protégé par une puissance supérieure, ses « anges gardiens » ou Dieu. Le garçon était plutôt futé à sa façon, non ? Mais Dorothy ne voyait pas les choses ainsi. Dorothy, qui était la *maman* exaspérée de John Henry, qui avait travaillé vingt-cinq ans à l'hôpital général de Sparta, disait brutalement que John Henry était un « accident de naissance ».

Lizabeta avait envie de protester. John Henry, qui vivait avec eux, qui les aimait, un *accident de naissance* ! Elle espérait que, dehors avec les poulets, John Henry n'avait pas pu entendre cette remarque terrible.

« Tu ne sais rien, Lizzie, disait Dorothy, avec un air suffisant. Il faut être sa mère pour savoir. »

À la moue de Dorothy quand elle prononçait ce nom de Lizzie, on voyait qu'elle le trouvait un peu comique.

Quelquefois, agacée par le silence crispé de sa belle-sœur, Dorothy se mettait à parler librement, sans retenue. Son visage rugueux s'animait. Elle dégageait une odeur fermentée de chair femelle, sous laquelle on percevait quelque chose d'agressivement antiseptique. Elle gesticulait en agitant les mains, des mains qui ressemblaient à celles de son fils : grandes, larges, avec de longs doigts spatulés. Ses yeux, comme ceux de John Henry, étaient bleu pâle, vite larmoyants. Mais les yeux de Dorothy furetaient partout avec une curiosité malveillante, tandis que ceux de John Henry étaient ardents, pleins d'attente, d'espoir. Alors que John Henry frémissait comme un chiot qui ne demande qu'à être aimé et cajolé, Dorothy frémissait de mépris et du désir de

ne pas être touchée. À l'hôpital, elle avait vu trop de trucs « moches », « sacrément moches ». Elle disait franchement à Lizabeta qu'il y avait longtemps qu'elle ne « respectait » plus la souffrance. Elle en était arrivée au stade où l'on se met à en vouloir aux gens de leur fichue déveine. Les gens malades, mourants, malheureux, c'était le travail de Dorothy Chrisman ; elle disait en riant qu'il aurait fallu la payer pour qu'elle ait quelque chose à fiche de leur sort. Quand elle avait commencé à travailler à l'hôpital de Sparta, gamine de dix-neuf ans qui n'avait encore jamais vu mourir personne, elle débordait de compassion, mais maintenant elle devait se mordre la langue pour ne pas dire « Ah oui ? Et après ? Qu'est-ce que vous attendez d'autre de la vie ? Ouvrez les yeux. »

Lizabeta riait avec nervosité, souhaitant croire que sa belle-sœur plaisantait.

« Je remercie Dieu tous les jours que Walter ait bien voulu prendre John Henry. Sans cela il serait dans un asile de l'État, derrière des barreaux. Moi, je ne pouvais pas le garder. Tel que tu le vois aujourd'hui, il s'est un peu calmé. Walter le fait travailler comme un cheval, ce qui fait qu'il n'est pas aussi agité et excitable que quand il était adolescent. Il n'y avait pas que son cerveau, sa thyroïde aussi était détraquée. Jamais il ne dormait une nuit entière, jamais. Il rôdait dans la maison en parlant aux anges, et dehors, dans la rue, par tous les temps, et dans les jardins des voisins, qui appelaient la police. Il a été salement battu je ne sais combien de fois. Des cicatrices sur le visage, tu les as vues... une sacrée chance qu'il n'ait pas perdu un œil, vu les coups de pied que lui donnaient les gosses. Il n'a été propre qu'à sept ou huit ans. N'a parlé qu'à six ans, et après ça il n'y a plus eu moyen de le faire taire. John Henry a mis longtemps à naître, tu comprends. Vingt heures de travail, et j'ai été consciente d'un bout à l'autre. À essayer d'expulser ce satané bébé en hurlant et suant comme un porc. Un accouchement au forceps... il a eu la tête comprimée. Il y a une sorte de creux sur son crâne, sur le côté, là, à l'endroit où l'os est tendre. John Henry aura toujours le même âge mental que maintenant, il ne grandira pas. Ne le laisse pas se balancer comme il fait quand il s'excite, d'avant en arrière, de droite à gauche. Il peut s'en empêcher s'il fait un effort. Ne le laisse pas se curer le nez, se fourrer les doigts dans les oreilles ou là où il ne devrait pas se les fourrer, ou se gratter, ou, tu sais – Dorothy prit un air dégoûté –, se toucher. John Henry sait que ce sont de mauvaises habitudes. C'était son père qui le disciplinait, avant qu'il s'en aille. John Henry est dressé. Il sait qu'il ne doit pas toucher les autres enfants, jamais. » Dorothy s'interrompit. À l'entendre, on comprenait qu'elle considérait John Henry comme un enfant, et non comme un grand jeune homme de vingt ans dans la force de l'âge. « Ce qu'il fait en privé, ça le regarde. On ne peut pas empêcher certaines choses. De sales habitudes, tous les garçons sont pareils. Même un chien dressé fera ce qu'il veut faire, s'il pense que son maître ne le surveille pas. »

Dorothy, qui fumait à la chaîne, écrasa l'une de ses chesterfields dans

une soucoupe. Lizabeta pensa, en frissonnant : *Elle cherche à devenir mon amie. Elle croit que je suis aussi cruelle qu'elle.*

Quand Dorothy partit ce matin-là, Lizabeta, raide sur le seuil, ne fit pas un geste pour l'enlacer. John Henry, qui attendait dehors, essaya de la serrer dans ses bras et fut repoussé ; il trotta derrière le pick-up de Walter jusqu'au bout de la longue allée, agitant les bras et criant d'une voix plaintive : « Au revoir, *maman* ! Au revoir, *maman* ! » jusqu'à ce que le pick-up tourne dans Braam Road et disparaisse.

Ce fut la dernière visite de Dorothy Chrisman à la ferme des Rapids, au début de septembre 1951.

S'il n'était jamais venu vivre chez nous. S'il avait pu y avoir une autre solution.

« Il est ici maintenant. Il va habiter chez nous maintenant. »

C'était ainsi que Walter avait introduit John Henry dans leur vie. Ce grand garçon gauche au crâne rasé, avec son sourire intense, son regard intense et apeuré, qui serrait contre sa poitrine un vieux sac de voyage usé, plein à craquer.

« Le fils de ma sœur, John Henry. Il vient nous aider à la ferme et pour les travaux de la maison. On lui donnera la chambre derrière la cuisine. » Devant l'expression ahurie, abasourdie, de Lizabeta, il s'interrompit. Il ne prit cependant pas en compte son expression, car ce n'était pas dans la manière de Walter. Avec calme, en articulant bien ses mots, il présenta Lizabeta à John Henry. « John Henry, voici ma femme Lizabeta. Ta tante. »

Aussitôt John Henry hocha son étrange tête rasée, qui semblait trop petite pour son corps, comme pour laisser entendre que c'était un fait qu'il connaissait : « Liz'beta. Tante. »

Walter le corrigea : « Tante Lizabeta. Tu dois dire "Tante Lizabeta".

– Tante Liz'beta. »

Il avait la voix aiguë d'un jeune garçon. Ses yeux bleus larmoyants ne regardaient pas le sourire tendu de Lizabeta, mais un peu au-dessous, ses seins lourds ou son ventre dur et gonflé, en partie cachés par un vieux cardigan mité.

À ce moment-là, Lizabeta, enceinte de six mois, attendait leur second enfant, et la grossesse était pénible. Elle était hébétée, étourdie, et ses jambes (dont, à sa façon timide, elle avait tiré une certaine fierté) étaient déformées par de vilaines varices ; bientôt elle porterait des bas de contention couleur chair comme les vieilles femmes de la famille Braam. Elle parvint néanmoins à bégayer : « John Henry. Bonjour ! »

Son sourire n'aurait pu être plus contraint, plus douloureux. Elle sentait le sang battre dans sa tache de naissance. Elle se disait que la pièce, derrière la cuisine, n'était guère qu'une resserre, mal chauffée, qui contenait un vieux sommier en fer dégingué, et un matelas terriblement taché sur lequel le vieux

beau-père de Lizabeta passait pour être mort, des années plus tôt ; il lui faudrait la préparer pour John, au moins un minimum, mais quand ? Walter voudrait bientôt dîner. Il avait parlé à Lizabeta d'un ton neutre, mais qui sous-entendait *Tu vas accepter. Sans poser de questions.*

À ce moment-là, mars 1948, John Henry avait vingt ans, mais faisait à la fois plus jeune et plus vieux. Il avait un visage enfantin, et cependant abîmé, marqué de coupures, de cicatrices, comme le visage d'une poupée maltraitée ; les muscles ne s'étaient pas encore développés dans ses jambes et ses bras, longs et grêles ; il était de la taille de Walter, mais courbait les épaules pour paraître plus petit, moins envahissant. Ses mains étaient anormalement grandes, des battoirs, avec de longs doigts et des ongles cassés, bordés de crasse. Lizabeta remarqua avec effroi qu'il semblait couvert d'une couche de crasse : les membranes de peau entre ses doigts étaient noires de crasse ; des replis de crasse sur son cou, sur les os saillants de ses poignets. Sa salopette était raide de crasse. Ses vieux brodequins éraflés semblaient tachés de goudron. Il sentait, une odeur de jeune mâle, ardente et rance. Lizabeta luttait contre un sentiment de vertige, se disant : *Encore un autre. Je ne suis pas assez forte.*

Elle le serait, pourtant. Elle n'avait pas le choix.

« Est-ce qu'il est... ce qu'on appelle un arriéré mental ? »

Ce soir-là, dans leur chambre du premier, en se déshabillant pour la nuit, Lizabeta osa poser cette question. Walter émit un vague grognement contrarié, ni oui ni non, mais le signe qu'il n'était pas d'humeur à répondre à ses questions. Lizabeta insista. « Il n'est pas dangereux, si ? Il n'y a pas de risque avec les enfants ? » Dans sa chemise de nuit de flanelle, elle était pieds nus, le poids du corps sur les talons ; elle avait les reins endoloris par son ventre pesant, chaud et palpitant, qui saillait devant elle comme une pastèque. De l'autre côté du lit, Walter lui tournait le dos, retirait sa chemise blanche de contremaître, son maillot de corps, qu'il laissait tomber sur le sol. Son pantalon, il veillait à le poser sur le dossier d'une chaise. Ses chaussures, il les plaçait généralement côte à côte devant la chaise, là où il s'assiérait le lendemain matin pour les enfiler.

C'était l'habitude de Walter Braam de se déshabiller ainsi, distraitement, comme perdu dans ses pensées, inattentif à ce qu'il faisait, pleinement assuré que, comme sa précédente épouse, la sainte Esther, avait dû le faire, sa nouvelle femme, Lizabeta, ramasserait derrière lui chemises et maillots, caleçons et chaussettes, pyjamas. C'était ce que faisaient les femmes, les femmes de la famille Braam, une de leurs tâches faciles parmi d'autres qui l'étaient moins. Lizabeta dit très vite, comme si son anxiété pouvait être apaisée par ces informations : « Il – John Henry – a l'air très... gentil. Il est timide avec nous, mais il est devenu tout de suite ami avec Agnes. Comme elle se moquait de lui ! Alors je pense... j'espère... » Elle s'interrompit, hésitante. Walter ne lui avait pas répondu, mais Walter écoutait, elle le savait.

Pendant le dîner, en effet, si John Henry avait été gauche et emprunté avec les adultes, il avait murmuré et ri avec Agnes comme s'ils étaient de vieux amis. Il était évident qu'Agnes adorait son étrange cousin au crâne rasé, qui, comme le lui avait dit son père avec son laconisme habituel, « allait habiter chez eux » maintenant.

Pieds nus, un peu essoufflée, Lizabeta observait son mari silencieux de l'autre côté de leur lit : son dos large et musclé, légèrement marqué de cicatrices, très pâle et empâté à la taille ; ses cheveux noirs, broussailleux, qui s'éclaircissaient malgré tout sur le sommet de sa tête. Walter avait quarante-trois ans et l'autorité d'un contremaître. Chez les Braam, comme à la carrière de Sparta, il était rare qu'on le remette en question. Lizabeta l'aimait, et le craignait. On n'aimait pas un homme qui n'inspirait pas la crainte, mais on pouvait craindre un homme – beaucoup d'hommes – qu'on n'aimait pas. Walter avait des humeurs imprévisibles. Il passait pour généreux, et cependant il s'emportait vite et pouvait être cruel. En tant que père, il était strict et sévère ; ses fils le respectaient, lui en voulaient et semblaient l'aimer, mais pas avec l'emportement de leur petite demi-sœur Agnes. Il n'allait jamais à l'église, mais ne supportait pas que l'on tienne des propos désobligeants sur Dieu ou la religion, pas plus qu'il ne supportait qu'on jure sous son toit, et cependant, quand il se mettait en colère, il débitait les mots les plus obscènes que Lizabeta ait jamais entendus, des mots qui l'effrayaient parce qu'ils laissaient supposer un dégoût violent pour le corps humain et la sexualité, et par conséquent pour *elle*. Dans la région des Rapids, Walter Braam était admiré comme un homme et un voisin loyal, qui louait des hectares de terre à des fermiers plus pauvres pour des sommes modiques, et cependant Walter ne pardonnait jamais à un ennemi et avait avec certains des querelles qui duraient des dizaines d'années ; son « plus vieil ennemi », ainsi que l'appelait Walter, avait été en classe de quatrième avec lui, à l'époque où Walter avait quitté l'école pour travailler dans la ferme de son père. Lizabeta avait dans l'idée qu'il désapprouvait sa sœur Dorothy, et pourtant avec quel empressement il avait accepté de recueillir le fils qu'elle rejetait ! *C'est un homme bon, se disait Lizabeta, il peut être assez fort pour nous deux.*

Elle était tombée amoureuse de Walter Braam presque à l'instant où il l'avait remarquée : il lui avait souri, d'un sourire qui n'était ni gourmand ni moqueur mais bienveillant, et il l'avait appelée Lizabeta. Ce nom lui avait paru si beau, prononcé par Walter Braam ! Alors que dans la bouche d'autres hommes, il semblait disgracieux, ridicule. Lizabeta était alors femme de chambre dans un meublé de Sparta, mais elle travaillait aussi de temps à autre dans une taverne voisine, et les hommes qui la remarquaient, qui l'abordaient et lui parlaient n'avaient pas toujours été bienveillants. Des hommes qui la touchaient, la pelotaient, lui payaient à boire, lui disaient qu'elle était « séduisante », « aussi sexy que Jane Russell », et qui se moquaient d'elle, la brutalisaient, puis remontaient leur braguette et s'en allaient en sifflotant. Quelquefois ils lui laissaient un pourboire, quelquefois non. Quelquefois

c'étaient des amis du patron du meublé et de la taverne, quelquefois non. Et puis était venu Walter Braam, qui laissait des pourboires à Lizabeta par gentillesse. Qui lui avait demandé son nom entier, Lizabeta Torvich, que personne ne connaissait ni ne se souciait de connaître. Walter Braam, un veuf. Un homme plus âgé qu'elle, qui avait des fils presque adultes et une ferme aux Rapids, et qui travaillait en ville, comme contremaître à la carrière de pierre. *Mon Dieu, fais que cet homme m'aime. Mon Dieu, fais qu'il veuille de moi. Mon Dieu, je serai bonne tous les jours de ma vie. Mon Dieu, aie pitié de moi.* Lizabeta n'avait jamais su pourquoi elle avait retenu l'attention de Walter Braam, encore moins pourquoi, peu de temps après, il lui avait demandé de l'épouser ; des années plus tard, après que Lizabeta avait eu Agnes, leur premier enfant, et alors qu'elle était enceinte de leur second enfant, elle ne se serait pas étonnée qu'il décide brutalement ne plus vouloir d'elle et qu'il la renvoie. (Mais serait-elle autorisée à emmener Agnes ? Ou Walter tiendrait-il à garder sa fille ? Dans son fantasme d'autodépréciation, Lizabeta n'avait pas poussé jusqu'au bout l'intrigue de ce conte de fées cruel.) Car la maison de Braam Road était la maison de la vieille Mme Braam, après tout, dont Walter hériterait à sa mort.

Lizabeta avait fait le tour du lit pour toucher Walter, pour caresser d'une main hésitante son bras nu musclé, comme on caresserait l'encolure, les flancs frémissants d'un cheval pour l'apaiser, pour que sa masse et sa force terribles ne se retournent pas contre vous. Elle l'avait contrariée avec ses questions, elle le savait. Car c'était laisser entendre que Walter Braam avait peut-être agi à la légère, sans penser à sa famille, ce qui ne pouvait être. Car Walter Braam était passionnément attaché à sa famille, et sa virilité était indissociable de cet attachement et de la fierté que lui donnait son rôle de protecteur de sa famille, Lizabeta le savait, ou aurait dû le savoir ; mais inquiète pour Agnes et pour le bébé à naître – oui, et inquiète pour elle-même : *c'est à toi que tu penses, au regard de John Henry sur toi* – elle avait parlé impulsivement, témérairement. Et donc elle cherchait maintenant à apaiser son mari, caressant son bras, posant sa tête contre son épaule, très légèrement, comme un enfant qui a provoqué plus ou moins volontairement la colère d'un parent et veut se faire pardonner. Ses seins lourds de lait ballaient sous la chemise de nuit de flanelle ; elle les avait vus enfler avec une répulsion fascinée, leurs petites pointes fermes brunir et s'élargir jusqu'à prendre la taille de demi-dollars ; la peau de son ventre, tendue comme celle d'un tambour, était d'une étrange pâleur cireuse ; ses poils pubiens semblaient plus secs, plus rugueux, et ses cuisses, douces et blanches comme marbre, s'étaient alourdies et frottaient maintenant l'une contre l'autre avec un bruit clapoteux qui était paradoxalement excitant et lui coupait le souffle. Dans ces premières années de leur vie commune, le désir était encore fort entre eux, en dépit des grossesses de Lizabeta, mais ce jour-là Walter se raidit et la repoussa sans la regarder, répétant, pour la dernière fois : « John Henry va habiter chez nous maintenant. »

3.

Il travaillait.

Aussi ardent au travail qu'un chien dressé, agité, mal à l'aise et doutant d'être aimé quand il ne travaillait pas, disant : « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? » de sa voix aiguë et anxieuse.

« Tante Lizabeta ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? *O-kay* ! »

O-kay avait l'intonation d'une phrase de musique pop, quelque chose de gai et d'enlevé que John Henry avait dû entendre à la radio. *O-kay* était l'un des nombreux codes sonores de John Henry indiquant que, oui, John Henry connaissait la signification de ces codes sonores aussi bien que vous. *O-kay* ! s'accompagnait parfois d'un salut, main droite portée au front, comme John Henry avait vu des soldats le faire. *O-kay, tante Liz'beta* !

Il donnait à boire et à manger aux animaux de la ferme. Nettoyait les litières sales, ôtait saletés et débris de l'abreuvoir au centre de la cour. Pansait les chevaux, trayait les vaches. Entretenait une conversation animée quoique à sens unique avec les chevaux, les vaches, les chats, le labrador bâtard et boiteux. Et avec les poulets. Ramassait les œufs tous les matins dans les nids des poules. Séparait les poulets malades de ceux qui ne l'étaient pas encore. Bravait les coups de bec furieux du coq sur ses mains et ses mollets. Pelletait le foin. Pelletait le fumier. Pelletait la neige, l'hiver, pour dégager la longue allée et les chemins. Attelait les bœufs, au printemps, pour labourer l'arpent de jardin derrière la maison. Aidait sa tante Lizabeta, qu'il adorait avec une affection de chiot, à biner, ratisser, semer et arroser le jardin, et à éclaircir, désherber, récolter. Réparait les clôtures affaissées, car les clôtures d'une ferme ont perpétuellement besoin d'être réparées. Fauchait les herbes hautes avec une faux rouillée. Clouait des bandes de papier goudronné sur le toit des remises, et riait et parlait tout seul en maniant le marteau, car ce genre de travail, son rythme, sa répétition sont profondément réconfortants. Il soulevait et transportait les lourdes charges. Nettoyait la cave après les pluies torrentielles, les fuites. Aidait sa tante Lizabeta dans ses corvées ménagères, bien qu'elle hésitât à le faire travailler à l'intérieur de la maison, car oh ! que John Henry était maladroit avec les objets ménagers, les « choses de dames » comme il disait – il cassait les assiettes, se cognait aux meubles, s'emmêlait quand il devait trier les couverts pour les ranger (une tâche dont la petite Agnes s'acquittait impeccablement) et s'esquivait, profondément honteux. Et si John Henry se proposait pour apporter un escabeau à sa tante qui voulait épousseter les coins du haut plafond, il y avait toutes les chances pour qu'il cogne l'escabeau contre une porte et écorne le bois ; s'il montait une échelle au premier, il y avait toutes les chances pour qu'il rate une marche, tombe à la

renverse et atterrisse sur le dos, sonné et le souffle coupé, et cette satanée échelle par-dessus, si bien que Lizabeta devait l'aider à s'en dépêtrer, effrayée à l'idée que ce pauvre John Henry se soit fait mal, se sentant coupable comme si elle avait elle-même causé l'accident. Oh, pourquoi John Henry ne s'en allait-il pas quelque part et ne la laissait-il pas tranquille ? Il la rendait si anxieuse. Mais Lizabeta aimait John Henry, bien sûr, tout le monde avait fini par aimer John Henry, qui était si gentil, si travailleur, beaucoup plus fiable et capable que les fils de Walter, Daniel et Calvin, par exemple, et si bon avec les enfants, qui adoraient John Henry, les tout petits surtout. John Henry aimait regarder le nouveau bébé prendre son bain, même s'il ne pouvait pas aider à le baigner. John Henry aimait surveiller Agnes et Melinda quand elles étaient dehors, et n'était jamais plus heureux que quand on l'appelait à la rescousse pour chasser un frelon, ou l'un des méchants coqs rouges, s'attaquant à coups de bec aux tendres mollets nus d'un enfant. Les petites filles criaient alors *Oh ! oh ! oh ! au secours, John Henry !* et John Henry frappait dans ses mains, sifflait et chassait le vilain coq. Au village des Rapids où, généralement le vendredi, Lizabeta faisait les courses et emmenait les petites filles avec elle, il y avait un chien noir terrible qui se mettait au milieu de la route en poussant des aboiements et des grondements menaçants, et John Henry avait le pouvoir de le calmer en lui parlant longuement d'une voix calme, expliquant ensuite que ce chien était Big Fred, qu'il le connaissait et que c'était un de ses amis.

John Henry s'entend si bien avec les enfants ; c'est parce qu'il est un enfant lui-même.

Les enfants plus âgés étaient mal à l'aise avec les pitreries de John Henry, et certains d'entre eux, les garçons, se montraient méprisants et cruels, mais par bonheur les filles de Lizabeta étaient encore assez jeunes pour être charmées par leur cousin John Henry, qui leur racontait des histoires compliquées et fantastiques d'anges, d'animaux doués de parole et de messages spéciaux qu'il entendait dans le vent, la pluie, le tonnerre et les cris lugubres des oiseaux de nuit. Les deux petites filles hurlaient de rire quand John Henry saluait et interpellait l'« ange coq » au sommet du toit, s'y prenant de façon si contagieuse qu'elles affirmaient qu'elles voyaient le coq de cuivre bouger et les regarder.

« Vous savez qui c'est ? Ce coq ? C'est un ange gardien, il est là pour me surveiller. *O-kay !* »

Tout le monde riait, John Henry était si drôle. Lizabeta riait avec les filles. Mais elle se sentait mal à l'aise, parfois. Elle savait que John Henry faisait semblant – non ? – mais elle n'était pas sûre que les enfants le comprennent. Quand elle leur disait que le coq n'était qu'une « girouette », qu'il n'était « pas réellement » vivant, Agnes répondait, avec un mépris enfantin : « Oh, maman, on le sait bien. » Mais Melinda avait un sourire hésitant, regardait le coq de cuivre en plissant les yeux et fourrait ses doigts dans sa bouche.

Melinda était une enfant sensible, âgée de trois ans tout juste en cet été de sécheresse de 1951. Agnes était effrontée, sûre d'elle-même et tenait visiblement de son père. Melinda avait tendance à se replier sur elle-même, une petite fille frêle, presque jolie, aux cheveux bruns raides et aux yeux bruns méfiants. Pour Melinda, la distinction entre *réel* et *pas réel*, à laquelle Agnes accordait si peu d'importance, n'était pas aussi tranchée, car vous pouviez faire un rêve qui se répandait dans votre chambre – non ? est-ce que ce n'était pas cela un cauchemar ? – ou vous pouviez avoir tellement sommeil que vous vous sentiez patraque et que vos paupières se fermaient, et un rêve pouvait alors surgir de nulle part et vous faire peur à vous faire crier, tellement c'était *réel*.

Tout ce qui nous traverse l'esprit est réel d'une certaine façon, pensait Lizabeta.

Ce n'était pas une pensée rassurante. Il y avait les contes cruels avec leur terrible fin.

John Henry rêvait les yeux ouverts, peut-être. Lizabeta se disait que c'était peut-être cela qui n'allait pas chez lui.

Elle l'aimait ! Elle ne le détestait pas. Qui pouvait détester John Henry ? Autant détester un chiot qui vous adore et ne demande qu'à vous lécher les mains comme un amant dérangé, à vous lécher le visage de sa langue rose, douce et humide.

Un enfant lui-même. C'est pour ça qu'il s'entend si bien avec les enfants.

Dans les premiers temps où John Henry était chez les Braam, après avoir fini ses travaux à la ferme, il allait parfois se promener en direction du petit village des Rapids, sur les rives de la Black River, à environ cinq kilomètres à l'est. Là, John Henry achetait sa boisson préférée à l'épicerie, un Coca sucrailleur à la cerise, vendu en bouteille ; s'il voyait quelqu'un travailler dehors, dans un jardin par exemple, il allait se présenter sous le nom de John Henry Braam. (Ce qui n'était pas son nom légal. Mais il semblait avoir oublié son nom légal.) La plupart des gens semblaient bien l'aimer ; John Henry était amical et enfantin. Il se vantait à Lizabeta d'avoir beaucoup d'« amis gentils » au village. John Henry se rendait aussi à l'école à classe unique de Cobb Road qui, en fin d'après-midi et en début de soirée, quand il y passait, était déserte et fermée à clé ; il essayait avec ardeur d'ouvrir la porte, collait son visage contre les vitres, errait dans la petite cour de récréation comme s'il cherchait quelqu'un ou quelque chose. On aurait dit un chien perdu ou un fantôme, racontaient ceux qui l'avaient observé. Pauvre John Henry !

Par Dorothy, Lizabeta savait que, à onze ans, John Henry avait appris qu'il ne pourrait plus aller à l'école parce qu'il avait redoublé deux fois de suite son CM2 et qu'on le jugeait « inéducable ». Il n'y avait pas d'enseignement spécialisé dans le district scolaire de Sparta à cette époque-là. Il n'y avait rien de prévu pour les élèves « arriérés » ou « handicapés ». John Henry n'avait jamais bien marché à l'école, mais il avait aimé ses professeurs et ses camarades et fut déconcerté qu'on lui interdise de revenir, y compris

dans la cour de récréation ; il ne comprenait pas qu'il était devenu plus âgé que ses camarades de classe et que, avec son mètre soixante-dix, il était bien trop grand pour eux. « John Henry m'a demandé pourquoi il ne pouvait pas retourner à l'école et je lui ai dit que c'était parce qu'on ne voulait pas de lui, il m'a demandé pourquoi on ne voulait pas de lui, et je lui ai répondu, parce qu'ils ne t'aiment pas, il m'a demandé pourquoi ils ne l'aimaient pas, et je lui ai répondu, parce que à leurs yeux tu n'es pas normal, tu es un monstre. » La belle-sœur de Lizabeta parlait avec un air de sombre satisfaction, comme pour indiquer que, dans ses rapports avec son fils, elle était toujours absolument sincère.

Lizabeta frissonnait à ce souvenir. Pauvre John Henry !

Tout le monde n'était pas amical avec John Henry aux Rapids. Comme à Sparta, il lui arrivait d'être tourmenté par des garçons et des jeunes gens qui lui criaient des mots grossiers et cruels (Tordu ! Idiot ! Barjo !), lui jetaient des pierres et le poursuivaient comme une meute de chiens jusqu'à ce qu'il trouve refuge dans la ferme des Braam. Un jour Lizabeta le vit entrer en boitant dans l'écurie et le trouva recroquevillé dans le foin près des chevaux, grelottant, les genoux remontés contre la poitrine. « John Henry ! Quelqu'un t'a fait du mal ? Qui t'a fait du mal ? » demanda-t-elle, mais John Henry marmonna seulement : « Pas bien ! Pas bien ! » Lizabeta insista, indignée : « Dis-moi qui t'a fait du mal, John Henry. Je le dirai à ton oncle Walter et il veillera à ce que cela ne se reproduise pas », mais John Henry répéta seulement, avec entêtement : « Pas bien ! Pas bien ! » Lizabeta était furieuse pour John Henry, mais encore plus parce que, en sa qualité d'épouse de Walter Braam, elle trouvait insultant, insultant pour les Braam, que quelqu'un de la région ose tourmenter le neveu de Walter en sachant qui il était et où il habitait. Elle se pencha pour effleurer l'épaule de John Henry, mais il se rétracta en pleurnichant, comme si son contact brûlait.

Il veut être seul, se dit Lizabeta. Comme un animal blessé, pour lécher ses plaies.

La plupart des Braam pensaient que John Henry ne ressentait pas la douleur, le froid et la chaleur comme les autres. Il fallait parfois l'appeler pour qu'il rentre et ne se gèle pas les doigts et les orteils en déblayant après une tempête de neige, et il fallait l'empêcher de travailler dans les champs ou de réparer les toits quand le soleil cognait trop fort. Si John Henry se blessait en tombant, ou se coupait et tachait ses vêtements de sang, il tournait généralement l'incident en plaisanterie – « Pas bien ! Pas bien ! *O-kay* ! » – comme si sa maladresse l'embarrassait et qu'il fût impatient de changer de sujet ; car John Henry comprenait que sa valeur tenait à son travail, à son ardeur au travail, et que sa place chez les Braam était une affaire de travail. Son visage, ses mains, ses avant-bras étaient couverts de croûtes, de cicatrices, de marques de brûlures. Son crâne rasé portait des cicatrices et des bosses. Ses yeux bleu pâle larmoyaient, des ruisselets crasseux coulaient sur son visage, et pourtant ce n'étaient pas de « vraies » larmes, car John Henry

ne pleurait pas, pas comme une personne « normale » pourrait pleurer.

John Henry devait être appelé John Henry, et ces deux prénoms devaient être également accentués, car si on l'appelait John tout court – ou que par taquinerie, comme le faisaient parfois les fils de Walter, on emploie des variantes de son nom telles que John-John ou Hen-ree – John Henry devenait anxieux et agité, comme si on l'avait grondé. Pour quelle raison, personne ne semblait le savoir. Ni pourquoi il petit-déjeunait exclusivement de bouillie d'avoine, qu'il préparait lui-même, matin après matin ; ni pourquoi il ne supportait pas de voir tuer un animal, frissonnait à la vue de la viande et refusait d'en manger, ne se nourrissant que de légumes, de pommes de terre et de pain bis. John Henry montrait des préférences pour certains des animaux de la ferme, mais pas pour d'autres, comme s'il y avait entre eux des animosités personnelles et des querelles que seuls les animaux et lui pouvaient comprendre. John Henry se disputait souvent avec animaux et poulets ; on entendait sa voix aiguë de loin. (Était-il sérieux ou faisait-il semblant ? Lizabeta se demandait si ce n'était pas les deux à la fois.) On pouvait taquiner John Henry si on le faisait avec douceur : « John Henry ! La lune te regarde par la fenêtre. » Ou : « John Henry ! voilà un de tes “anges gardiens” qui vient te surveiller. » (Un vilain corbeau noir sur une clôture, qui semblait effectivement incliner la tête et fixer un œil jaune sur John Henry.) Vous pouviez convaincre le crédule John Henry de voir de ses yeux larmoyants des choses qui n'étaient pas là : visages humains, silhouettes humaines, animaux, anges dans le feuillage, dans des formations rocheuses tourmentées, dans les nuages. Les nuages fascinaient tout particulièrement John Henry par leurs formes imprévisibles, par la façon qu'ils avaient de surgir de nulle part, semblant se déplacer à leur gré – d'où venaient-ils et où allaient-ils ? Bouche ouverte, tête rejetée en arrière, envoûté, John Henry était capable de contempler le ciel de longues minutes, affirmant ensuite qu'il avait regardé « les pensées de Dieu », échappées « de l'intérieur de la tête de Dieu ». Plus envoûtant encore que les nuages, il y avait les avions qui passaient dans le ciel, un spectacle relativement rare : John Henry abandonnait ce qu'il était en train de faire pour courir dans un champ où, se démanchant le cou, bouche bée, il faisait de grands gestes en criant quelque chose comme « Moi ! Moi ! Moi ! » (Car l'un des souhaits de John Henry était de devenir un jour pilote d'avion.) Dans le village, Lizabeta était gênée et contrariée par l'excitation bruyante de John Henry quand des camions d'un certain encombrement passaient sur la route de campagne, et par son enthousiasme pour le train de marchandises Buffalo & Chautauqua qui traversait le village dans un bruit de tonnerre à des heures irrégulières, attirant John Henry sur le remblai de la voie ferrée où il agitant les mains et criait pendant que les wagons passaient en ferraillant. « C'est dangereux de s'approcher trop près d'un train, disait Lizabeta. Tu le sais, n'est-ce pas ? » Et John Henry posait sur elle l'un de ses regards frémissements, souriait et disait : « Ce train me connaît, tante Liz'beta. »

Lizabeta riait. Car John Henry était drôle, non ? Et il l'adorait, elle et les

enfants. *Il s'entend si bien avec les enfants, un enfant lui-même.*

Sauf que John Henry était maladroit avec ce qu'il appelait « les choses de dames » – les objets fragiles, ou ceux qui demandaient une sorte de rituel ou de cérémonial. On ne pouvait confier à ses grands battoirs la tâche de soulever le petit Alistair, alors que John Henry adorait regarder sa tante Lizabeta lui donner son bain, puis le sécher tendrement dans une serviette bien douce et le saupoudrer d'une poudre blanche spéciale pour bébés ; John Henry ne se faisait jamais prier pour emporter les couches souillées et les mettre dans le seau d'ammoniaque qui préparait leur lavage. (Pas de couches jetables en ce temps-là, aux Rapids !) John Henry était tout content quand on lui demandait de « surveiller » Agnes et Melinda quand elles jouaient dehors ; dans la maison, Lizabeta les entendait jacasser tous les trois, et John Henry élever parfois la voix en imitant son ton grondeur : « Maman dit *non*. Maman dit *non*. » Agnes, John Henry et Bessie le labrador jouaient à un jeu turbulent qui ressemblait à chat ; Melinda, dont les jambes étaient encore trop courtes pour lui donner vitesse et force, devait rester à l'écart et se contenter de regarder. Lizabeta remarquait avec désapprobation que sa fille aînée criait après John Henry comme s'ils étaient de la même taille et du même âge ; Agnes était effrontée et tyrannique. Lizabeta craignait qu'elle ne froisse John Henry en l'appelant de ces noms cruels qu'on lui donnait et qu'elle avait peut-être entendus. John Henry adorait ses petites cousines, était toujours prêt à les porter sur ses épaules ou à leur faire faire des tours de dada, ce qui s'accompagnait d'un concert de cris aigus et de rires. Un jour, en regardant par la fenêtre, Lizabeta vit avec horreur John Henry avançant à quatre pattes dans l'herbe, grimaçant de douleur tandis que, à cheval sur son dos, Agnes lui martelait la tête et le cou de ses poings en criant : « Hue dada ! Hue dada ! » Par la fenêtre, Lizabeta ordonna à sa fille de cesser tout de suite !

Elle savait que John Henry affirmerait que « ça ne faisait pas mal du tout ». Rien de ce qui lui était fait, notamment par les enfants, n'était considéré comme douloureux par John Henry.

Ce fut dans la chaleur sèche et brûlante du mois d'août 1951, alors qu'elle étendait sa lessive, que Lizabeta vit par hasard, à l'autre bout du jardin de derrière, la petite Melinda essayer de retirer son tee-shirt de coton rose parce qu'elle avait trop chaud, se coincer la tête dans l'encolure et tourner en rond, titubante, en poussant des cris aigus, et John Henry arriva à la rescousse, se pencha vers Melinda et décroîna le tee-shirt rose en s'efforçant du même mouvement de le renfiler à la petite fille, car on lui avait apparemment appris, on l'avait dressé, aurait dit Dorothy avec sa mine sombre, à ne *jamais* enlever un vêtement à un enfant, tout comme lui-même ne devait jamais se déshabiller, excepté dans l'intimité absolue de sa chambre à coucher ou de la salle de bains. Melinda se débattait comme un beau diable, tirait avec fureur sur le tee-shirt, qu'elle réussit cette fois à ôter et jeta par terre. Non !

Lizabeta vit le regard de John Henry sur la poitrine nue et lisse de la petite fille de trois ans, ses minuscules seins plats, ses minuscules tétons ;

John Henry ne souriait pas, il était penché vers Melinda, le visage luisant de sueur et les mains levées, ne touchant pas la petite fille, n'osant pas la toucher, mais la regardant fixement, sans un mouvement. Une onde glacée de terreur traversa Lizabeta comme un courant électrique, et une conviction la pénétra avec la force d'une vérité déjà sue mais non reconnue : *Il ne peut pas habiter ici. Il ne peut pas rester chez nous. Il va falloir qu'il parte.*

4.

« Reste où tu es ! Ne me suis pas ! »

Lizabeta attrapa une veste sur une patère près de la porte de la cuisine et sortit. Tête nue dans le vent, le souffle court, tremblant sous l'effet d'une étrange euphorie, mêlée de peur.

C'était au début du mois d'octobre. La sécheresse avait enfin cessé. Six jours de pluie battante et de vents soufflant parfois en tempête avaient secoué la vieille maison des Braam, cassé et fendu les branches des anciens ormes qui la dominaient. On disait que le niveau de la Black River était monté de plus de trente centimètres, et les cours d'eau de la Chute s'étaient de nouveau réunis en un torrent bouillonnant qui tombait en cascade dans la rivière. Au dernier jour de pluie, lasse d'être restée si longtemps claquemurée avec des enfants agités et des invalides âgés, sans même attendre que le ciel se dégage, Lizabeta se précipita dehors.

Elle était particulièrement épuisée par Agnes, qui avait couru et hurlé comme un démon dans l'escalier, « joué » à faire du raffut et à tourmenter sa petite sœur, refusé de manger, de faire sa sieste de l'après-midi, repoussé les mains de Lizabeta avec de petites exclamations insolentes. *Déteste maman ! Déteste maman !*

Lizabeta n'avait pas entendu. Une mère n'entend pas. Ignorer, c'est la seule chose à faire. Une enfant de l'âge d'Agnes, une fièvre passagère.

Pendant ces six jours il n'y avait pas eu d'école. Une partie de la route Braam avait été emportée par les eaux. Pour aller travailler à Sparta de bonne heure le matin, et en revenir au crépuscule, Walter et ses fils devaient faire un détour de vingt-cinq kilomètres sur des routes en partie inondées. Walter avait rapporté quelques provisions de Sparta ; le magasin du village où Lizabeta faisait généralement ses courses n'avait pas été approvisionné, et de toute façon Lizabeta n'avait pas pu se rendre au village.

Dans d'autres endroits du comté de Herkimer, moins élevés, il y avait eu de graves inondations. Des routes et des ponts emportés, des maisons détruites, des victimes. Et pourtant c'était un moment d'exultation ! Car à présent, à travers les feuillages trempés de pluie, le soleil d'octobre brillait d'un éclat si féroce, si aveuglant qu'il blessait les yeux de Lizabeta, comme, parfois, le visage féroce et insolent d'Agnes lui blessait les yeux.

Suffoquant de rage, se retenant de murmurer à l'enfant : « Oui, eh bien, moi aussi je te déteste. Vilaine fille. »

Elle aimait sa fille cadette. Melinda, qui souriait à sa mère avec amour et le besoin d'être aimée. Et le petit Alistair aussi. Mais pas Agnes. Plus maintenant.

Cela passerait, ce sentiment. C'était une fièvre qui passerait. Comme le lui avait dit sa belle-mère, Mme Braam, la petite fille capricieuse « en reviendrait ».

Bien sûr. Lizabeta comprenait. Agnes n'était pas un démon mais une petite fille pleine d'énergie, une petite fille remuante qui s'ennuyait, et qui ne détestait pas réellement sa maman.

Malgré tout, il fallait que Lizabeta s'échappe, juste quelques instants. Seule, pour pouvoir respirer, juste quelques instants. Dans le vent humide et vif, la tête et le visage aspergés par la pluie de gouttelettes qui tombait des arbres, Lizabeta marcha vite, à l'aveuglette. Elle suivrait le chemin, traverserait les champs jusqu'à la rivière. Là, un sentier longeait la rive. Sur un terrain rocailleux, elle irait jusqu'à la Chute, puis reviendrait, une demi-heure de marche peut-être, elle avait besoin de respirer, d'être seule, oh, mais elle avait la respiration courte, elle cherchait son souffle ; depuis le bébé, les bébés, elle avait pris du poids, son ventre et ses seins étaient flasques, ses cuisses grasses n'étaient plus celles, souples et musclées, d'une jeune fille, mais des cuisses de femme âgée, plissées et capitonnées, qui la dégoûtaient, lui donnaient envie de hurler, et cette façon qu'elles avaient de frotter l'une contre l'autre maintenant, ce clapotement mouillé, un bruit que les autres entendaient, elle en était certaine, ses beaux-fils Daniel et Calvin, le neveu de son mari, John Henry, qui en présence de tante Lizabeta détournait aussitôt les yeux tout en se mâchonnant la lèvre.

Ce désir nu dans les yeux du garçon. Elle l'avait vu dès le début.

Elle aurait voulu leur hurler, comme aux enfants : *Je suis davantage que mon corps. Une femme est davantage que son corps.*

Lizabeta arrivait à la grange, les pieds déjà trempés dans ses vieux tennis, quand elle entendit un cri derrière elle. En se retournant elle vit Agnes qui, sur le perron de derrière, lui criait quelque chose de sa voix aiguë et coléreuse. « Rentre ! gronda Lizabeta. Rentre, je te dis ! Ne me suis pas ! Vilaine fille ! » Elle avait la voix étranglée de rage, elle ne s'était pas rendu compte de l'intensité de sa rage ; elle agita le poing, menaçant de rebrousser chemin pour la corriger.

Comme Agnes hésitait, Lizabeta fit quelques pas dans sa direction, le poing levé.

Tu ne le ferais pas. Jamais. Tu ne frapperais pas cette enfant. Jamais.

Avec un dernier cri de défi, Agnes rentra dans la maison.

Lizabeta espérait que personne ne les regardait : la vieille Mme Braam ou sa sœur. Les stores de leurs fenêtres du premier étaient baissés, ce qui était bon signe. Walter et ses fils étaient au travail, et où était John ? Dehors,

quelque part, en train de nettoyer les débris laissés par la tempête.

Lizabeta se remit en route. Elle entendit un cheval hennir doucement dans l'écurie ; un coq lançait un cocorico agressif. Les traces de la tempête étaient partout : branches d'arbres brisées, boue, flaques miroitantes qui empestaient. Fumier liquide, fumier flottant, le fumier des chevaux et des vaches, et la puanteur particulière du foin pourri par la pluie, une puanteur de chair pourrissante, car quelque chose avait dû mourir, se noyer et mourir, et pourrissait maintenant tout près de là. Lizabeta détourna le regard, s'efforça de ne pas respirer avant d'avoir quitté la cour.

Jamais. Je ne le ferais pas. Frapper un enfant. Je ne le ferais pas.

Il se pouvait que maman eût giflé l'exaspérante petite Agnes. Dans un accès d'énervement, de désespoir. Pas parce qu'elle ne l'aimait pas. Pas parce qu'elle la détestait.

Personne n'avait vu. Agnes avait pleuré, hurlé, lancé des coups de pied et trépigné avec une rage enfantine, mais elle était déjà en train de hurler et de trépigner, et personne n'avait rien vu, personne ne saurait. Sauf Agnes, qui apprendrait à respecter sa mère.

Punir les enfants capricieux était nécessaire, c'était la conviction des Braam. Et assurément celle de Walter. Il lui arrivait encore de menacer ses grands fils d'une correction, ou de les frapper bel et bien, de les bousculer quand ils le poussaient à bout ; on voyait le visage de ces jeunes hommes s'empourprer de colère, mais jamais ils ne rendaient les coups. Généralement ils s'esquivaient, penauds et maussades. Mais ils respectaient leur père, Lizabeta le savait.

Mais pas moi. Jamais.

Lizabeta marchait d'un pas rapide, trébuchant sur la terre molle et spongieuse, les cheveux volant au vent. Une sorte de jubilation sauvage lui faisait battre le cœur. L'air était brillant d'humidité ; tout étincelait de beauté autour d'elle ; des bouquets de sumacs aux teintes automnales, orange vif, rouge orangé, assaillaient le regard. Elle sentait à peine les branches qui lui giflaient le visage, les épines qui accrochaient ses vêtements. Elle s'aperçut qu'elle avait le dos de la main gauche strié de sang ; elle s'était égratignée sans s'en rendre compte. Un sentiment de peur l'effleura, la traversa. Si fugitivement qu'il ne lui en resta que le souvenir. Elle jeta un regard à sa grosse veste, qui lui rappela son ventre gonflé, la lourdeur de son corps enceint.

Si elle avait fui la maison, ce n'était pas seulement à cause des enfants, des vieilles femmes malades, de ces fichus plafonds qui fuyaient, des corvées ménagères sans fin et du repas du soir à préparer, mais parce qu'elle redoutait d'être à nouveau enceinte. Et dire qu'Alistair avait à peine treize mois !

Depuis une semaine, hébétée d'appréhension, Lizabeta comptait les jours sur le calendrier. Des marques imperceptibles au crayon pour qu'on ne les remarque pas si l'on jetait un coup d'œil au grand calendrier International Harvester, accroché au mur de la cuisine. Elle avait compté et recompté, dans

les deux sens. Et les jours commençaient à être trop nombreux : trente-deux, trente-trois, trente-quatre. *Ce n'est pas possible. Non !*

Elle ne pouvait supporter l'idée d'avoir à le dire. À l'homme, au père. Quand une femme pense être enceinte, elle doit en informer l'homme qui est le père de l'enfant, et cet homme, qui est le père, réagit à ses paroles. Le regard de ses yeux, la contraction de ses mâchoires.

« Bon Dieu ! Ce n'est pas vrai. »

Cette fois, il dirait peut-être : « Lizabeta ! Bon sang, ce n'est pas possible. »

Walter n'avait pas voulu de troisième enfant, pas à son âge. Mais il avait fini par aimer son dernier-né, semblait-il. Il ne passait pas beaucoup de temps avec lui, ni avec ses jeunes filles. Mais il les aimait, comme les hommes de la famille Braam aimaient leurs enfants, de loin. Le soin et l'amour des enfants étaient la tâche exclusive des femmes.

Ton fils, n'est-ce pas qu'il est beau ?

Tu l'aimes, n'est-ce pas ? Et tu m'aimes ?

Cette fois, cette quatrième grossesse, si vite après la troisième, Lizabeta ne savait comment en parler, quels mots choisir, quelle serait la réaction de Walter... elle ne savait pas.

Elle s'éloignait de la maison d'un pas rapide. Sachant à peine où elle allait. Seulement qu'il lui fallait se hâter : courir ! Jamais elle ne s'était opposée au désir de Walter de faire l'amour avec elle, elle n'aurait pas imaginé un instant qu'une épouse puisse s'opposer à son mari. Leurs étreintes étaient généralement brusques et impulsives. Quelquefois Walter « faisait attention » – selon ses termes – mais le plus souvent, s'il avait bu et qu'il soit rentré tard de Sparta, ce n'était pas le cas. Pour un homme comme Walter Braam, le sexe était une faiblesse : s'y adonner était céder à la faiblesse, et non à l'amour ou à la tendresse. Walter Braam accepterait la responsabilité de cette quatrième grossesse en l'espace de sept ans parce qu'il était un homme qui acceptait ses responsabilités ; mais il en rejetterait néanmoins la faute sur Lizabeta. Elle le savait.

Elle s'arrêta pour regarder autour d'elle : où était-elle ? Ses pieds, le bas de ses jambes étaient mouillés ; elle était glacée, mal à l'aise. Si vif quelques instants plus tôt, le soleil, en partie caché par des nuages, était maintenant blafard. L'air automnal s'était refroidi. Lizabeta suivait le sentier envahi d'herbes qui longeait la rivière. Si ces terres étaient encore celles des Braam, elles n'avaient plus rien de cultivable, le terrain était vallonné, rocailleux, avec des affleurements de schiste ou de granit qui ressemblaient à des marches gigantesques, à d'anciennes ruines majestueuses. Tout près, la rivière filait, gonflée et terreuse, plus haute que Lizabeta ne l'avait jamais vue. « Black River » – Lizabeta prononça son nom à haute voix. Car personne aux Rapids ne l'appelait jamais par le nom qu'elle portait sur les cartes. Elle n'avait rien de noir à présent ; après une semaine de pluie, elle ressemblait plutôt à un immense fossé inondé. Devant, à peine visible à travers un

bouquet de bouleaux déchiquetés et pelés, se dressait la série de collines tourmentées, la formation rocheuse connue dans la région sous le nom de Chute. Lizabeta voyait les strates rocheuses et la cascade scintillante qui tombait avec vacarme dans la rivière en contrebas. Elle sentait l'odeur de l'eau, l'odeur de la boue. Une odeur de décomposition, prenante, stupéfiante, assaillait ses narines.

Les cadavres d'animaux noyés, morts dans la rivière. Au milieu des débris, des carcasses enflées et obscènes de chiens, moutons, hérissons, cerfs, défilant comme dans un spectacle macabre.

Elle entendit un cri : « Tante Liz'beta ! »

John Henry, hors d'haleine et excité. Il avait dû apercevoir Lizabeta et la suivre le long de la rivière. Tôt ce matin-là, Walter l'avait envoyé nettoyer les dégâts de la tempête autour des granges et commencer à réparer les clôtures ; il avait été absent une bonne partie de la journée. Sa salopette était éclaboussée de boue et trempée jusqu'aux genoux. Son visage abîmé de gamin brillait de sueur et semblait rougi par le soleil. Comme un chien tout heureux de découvrir inopinément son maître, John Henry semblait tout heureux de voir Lizabeta dans cet endroit inattendu. Lizabeta était consternée – *Ne me regarde pas. Va-t'en et laisse-moi* – mais bien entendu John Henry regardait Lizabeta, la dévisageait en clignant les yeux, les dents découvertes par un large sourire. Sa tête dodelinait, cette tête rasée, qu'une repousse de courts poils bleuâtres semblait barbouiller de poussier.

La tête rasée de John Henry ! Toute la répugnance de Lizabeta, son désespoir, sa douleur, sa frustration et sa rage, la terreur que lui inspirait sa situation semblèrent lui sauter au visage devant le spectacle pitoyable de cette tête rasée.

Des années plus tôt, elle avait appris pourquoi il fallait raser la tête de John Henry toutes les deux ou trois semaines : pour lui éviter d'« attraper » des poux. (Enfant, à Sparta, John Henry avait souvent « attrapé » des poux et il en avait gardé la terreur de l'épouillage brutal – coupe de cheveux grossière, rasage, friction du cuir chevelu au pétrole, friction au savon de lessive – pratiqué, avec une fureur et un dégoût que Lizabeta imaginait sans peine, par la mère aide-infirmière de John Henry, Dorothy.) Et Lizabeta avait vite appris qui serait chargé de raser le crâne de John Henry quand il était venu habiter aux Rapids : elle.

Et ce pauvre crâne cabossé aurait eu besoin d'un coup de rasoir. Pour on ne sait quelles raisons, pendant ces jours de pluie battante, le crâne de John Henry avait été négligé.

Il lui racontait quelque chose à propos de la rivière en crue, des « anges » de la rivière, quand Lizabeta l'interrompit avec impatience : « Melinda a disparu ! Elle s'est sauvée... Elle est allée à la Chute. »

John Henry cessa de jacasser. Sa bouche s'ouvrit toute grande. Comme un sourd qui s'efforce d'entendre, il regarda Lizabeta en clignant des yeux, muet de stupéfaction. Melinda ? La Chute ?

Car brusquement Lizabeta se souvenait : la petite fille de trois ans qui s'était sauvée et avait disparu, pas l'enfant de six ans après qui elle avait crié, le poing levé, livide de rage, mais Melinda, l'enfant bien-aimée, dont la perte avait de l'importance. « Elle s'est sauvée, John Henry. Elle s'est réveillée de sa sieste, elle s'est glissée dehors, la Chute, Melinda est allée à la Chute. » Lizabeta parlait vite, mais avec l'air de qui essaie de rester calme, de ne pas hurler. Comme John Henry la regardait toujours, bouche bée, elle répéta : « La Chute ! Melinda ! Ta cousine Melinda ! John Henry, Melinda est allée à la Chute, il faut la sauver.

– M'linda ? La Chute ! *Est ?* »

John Henry avait un sourire hésitant. Ses dents étaient jaunies, cassées. Car on ne pouvait emmener John Henry à Sparta chez un dentiste, même si son oncle avait consenti à payer ses soins dentaires, de même qu'on ne pouvait emmener John Henry chez un oculiste, même si son oncle avait consenti à payer des lunettes pour ses yeux faibles et larmoyants. Son front bas se plissa comme celui d'un vieillard : tante Liz'beta le taquinait-elle ? Était-ce l'une des blagues des Braam ? Ce n'était pas l'habitude des femmes de taquiner John Henry. Tante Liz'beta, la voix aiguë d'inquiétude, une voix argentine, une voix pareille à un cri d'oiseau, une voix qui perçait le cœur de John Henry comme une lame de couteau, ne semblait pas le taquiner, et pourtant... pouvait-on en être sûr ? Les mots étaient si souvent des surprises, comme des coups de coude dans les côtes ou des tapes sur la tête. Les mots étaient des cris, si forts qu'on ne pouvait les entendre. Ce qui était le plus étrange, c'était que vus de près, ou de loin, dans une maison ou dehors, portant des vêtements différents, à des moments de la journée différents et d'humeur différente, des gens dont John Henry connaissait le nom et reconnaissait le visage, il ne pouvait pas être certain de vraiment les connaître. Peu de choses effrayaient John Henry (car il était aimé de Dieu, qui résidait dans le ciel et veillait sur lui presque en permanence), mais ça, ça l'effrayait, car cela devait être une faute de sa part. Il y avait son oncle Walter, qui l'avait pris chez lui, qui était parfois gentil et parfois impatient, qui l'accueillait avec un sourire, un mouvement de la tête, *Du bon travail, John Henry*, et qui parfois le regardait avec étonnement et écœurement, *Bougre de maladroit, regarde-moi ça. Tout de travers*. Et John Henry se recroquevillait de honte comme un chien battu. Mais on rappelle un chien battu au bout d'un moment. Car on pardonne à un chien battu qu'on a recueilli chez soi. La jeune tante de John Henry semblait lui avoir pardonné ; John Henry en était content. Il ne se rappelait ce qu'il avait fait de travers, mais il était tout content d'être pardonné. Tante Liz'beta lui parlait, le conduisait vers la Chute, où Melinda avait couru quelques minutes plus tôt, et il sembla donc à John Henry que oui, il avait vu sa petite cousine sur le sentier le long de la rivière, courir loin de sa maman, qui se tenait maintenant sur le bord du torrent bouillonnant, le visage éclaboussé d'écume, et qui disait, le doigt tendu : « John Henry ! Regarde ! Melinda est là-bas... près de ce gros rocher... tu la vois ? » John Henry

s'accroupit sur la rive, tendant le cou, la bouche ouverte, ne sachant pas trop ce qu'il voyait ou ne voyait pas, car il avait les yeux brouillés par l'humidité, un vacarme d'eau écumeuse. Il apercevait vaguement quelque chose coincé entre des rochers, cela pouvait être une branche cassée, le bois nu et verdâtre d'un saule brisé, cela pouvait être un animal noyé, ou une petite fille vivante qui se débattait, agitait les bras, et tante Liz'beta lui criait de faire vite, vite ! avant qu'il soit trop tard, vite ! et John Henry obéit, entra dans l'eau, plus froide qu'il ne s'y attendait, il dut s'accrocher à des rochers, chercha désespérément à s'accrocher à des rochers, tout ce qui lui tombait sous la main, réussissant avec effort à se hisser, des saillies acérées de granit pareilles à des marches gigantesques, partout des rochers et des blocs difformes jetés du ciel par un Dieu furieux et à peine visibles dans ce ciel des nuages minces, des anges à cheval sur ces nuages qui se penchaient pour cracher sur le crâne pelé de John Henry et pour se moquer de lui alors qu'ils étaient encore ses amis le matin même, John Henry espérait que sa tante Liz'beta n'entendait pas, il mourrait de honte si l'un des Braam apprenait que ses anges gardiens s'étaient retournés contre lui une fois encore. Il lui semblait qu'il avait traversé la Chute quelques jours plus tôt quand les cours d'eau n'étaient que de petits ruisseaux entre les rochers et il n'avait pas eu peur alors bien qu'il ait glissé une ou deux fois sur une mousse visqueuse, se soit coupé la paume de la main en tombant, mais il avait réussi à traverser la Chute et à revenir et un ange qui sifflait sur un grand bouleau avait paru le féliciter de son agilité et de sa grâce de chat, mais maintenant les anges réservaient leur jugement, maintenant John Henry était accroupi, il traversait la partie inférieure de la Chute avec une lenteur précautionneuse, comme un gros cafard, un gros crabe maladroit, tout courbé, s'accrochant aux rochers pour se tirer en avant, pour atteindre Melinda, pour prendre la main de Melinda, mais l'eau arrivait si vite, si terriblement vite et si froide que les mains de John Henry s'engourdissaient, les mains de John Henry saignaient par des dizaines de coupures, imprudemment il se lança en avant, il entendit Melinda crier *John Henry ! John Henry !* quand l'eau le submergea, se brisa en mille particules scintillantes comme des éclats de verre, un minuscule arc-en-ciel dans chacune de ces particules, et une voix inattendue, une voix dure, un vacarme de voix dures et accusatrices *John Henry ne te touche pas John Henry tu me dégoûtes bougre de maladroit vilain garçon taré mouche ton sale nez dans un mouchoir pas dans tes doigts ne te mets pas les doigts dans le nez bon sang pas dans la bouche les oreilles tu pues tu ne t'essuies pas ton père va te punir va te couper ton sale machin pourquoi ne pars-tu pas pourquoi ne meurs-tu pas personne ne veut de toi* il avait avalé de l'eau, toussait, s'étouffait, son pied glissa sur la mousse visqueuse et cette fois il tomba, avec stupéfaction il tomba, trop stupéfait pour crier de douleur, sa tête mal rasée heurta un rocher acéré et se fendit aussitôt comme un œuf, la vie contenue à l'intérieur de cette tête se mit à couler, un vrai œuf cassé, un œuf cassé dégoûtant, écrasé par une main

maladroite, éperdu de honte John Henry tomba, le torrent écumeux l'emporta dans sa course folle quand il fut propulsé en avant et tomba comme précipité d'une hauteur, son cou était brisé, les os saillants de ses vertèbres étaient brisés, son œil gauche arraché, il n'était plus John Henry maintenant, personne ne connaissait son nom maintenant, tournoyant au milieu d'un amas de branches et de broussailles cassées et déchiquetées, il dévala le courant, bascula par-dessus le bord de la Chute dans la rivière en contrebas, emporté et perdu dans la rivière boueuse et fougueuse en contrebas.

Lizabeta courait.

Terrifiée par ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait provoqué à la Chute, Lizabeta courait.

Courait aveuglément en trébuchant dans la terre humide. Courait sans regarder en arrière et sans savoir ce qui était arrivé, ce qui était arrivé à John Henry, où la Chute l'avait emporté. Elle n'avait pas vu, aussitôt elle s'était reculée, détournée et enfuie en courant. Sur le sentier devant elle, elle vit que la petite Agnes avait osé la suivre, mais à présent Lizabeta la prit dans ses bras, tâcha maladroitement de courir en portant l'enfant effrayée jusqu'à ce que ses bras n'en puissent plus, la mère et la fille coururent alors ensemble, Lizabeta, le visage livide, serrant la petite main d'Agnes tandis qu'elles fuyaient la Chute et couraient vers la maison, à cinq cents mètres de là.

5.

Des jours plus tard le cadavre fut retrouvé à cinq kilomètres en aval, dans les débris amassés sous le pont de Constableville. Walter Braam identifia les restes de son neveu John Henry Chrisman, puis le corps fut emporté et enterré en hâte. Les journaux de la région ne donnèrent aucune explication sur l'« accident mortel » de la Chute, qui serait attribué à l'inondation d'octobre 1951, responsable de nombreuses autres victimes dans l'ouest des Adirondacks.

En juin 1952 Lizabeta Braam accoucha d'un quatrième enfant, le dernier des six enfants Braam : un garçon nommé Henry. Lizabeta était alors devenue une chrétienne fervente qui assistait aux services de la Première Église méthodiste des Rapids non seulement le dimanche matin, mais le mercredi soir. Malgré la mauvaise santé dont elle fut affligée jusqu'à la fin de ses jours – migraines, vertiges, maladies de femme – tous ceux qui la connaissaient ou avaient entendu parler d'elle la décrivaient avec admiration comme une sainte femme à nulle autre pareille, profondément altruiste, aimante, dévouée à sa famille, et c'est le souvenir que gardaient apparemment d'elle ses nombreux petits-enfants.

Grand-maman Braam, qui nous adorait.

C'est la sœur aînée de ma mère, Agnes, qui nous raconta l'histoire de John Henry Chrisman, dans les années qui suivirent la mort de Lizabeta. Une histoire racontée et re-racontée si souvent qu'il me semblait parfois avoir connu John Henry. Ma mère, Melinda, ne pouvait avoir gardé de souvenirs très nets de John Henry, mais elle affirmait pourtant le contraire. Cinquante-cinq ans après que son cousin John Henry était mort à la Chute, ma mère disait, avec une expression indéchiffrable, tendre ou peut-être simplement perplexe : « Je le vois encore debout devant moi, comme je vous vois. Son visage... son visage est flou. Mais je vois sa tête rasée. Ses mains... ses grosses mains abîmées, écorchées, qui contenaient quelque chose, pour moi. John Henry, c'est ainsi que nous l'appelions. »

Nulle part

1.

Ma mère, je voudrais...

La première fois personne n'entendit. Miriam parlait si bas. Dans le vacarme des voix, des rires. Dans le vacarme d'une musique rock tonitruante. Elle était dans le rythme, suant avec les percussions. Secouant la tête de droite à gauche, les yeux fermés. Mouillés de larmes mais fermés. *Ma mère, je voudrais que quelqu'un...* Autour de la table, personne n'y fit attention. C'était au Star Lake Inn, sur la terrasse au-dessus du lac. La musique hurlait, déversée par des haut-parleurs en hauteur. C'était forcément le Star Lake Inn, bien que l'endroit ne lui dise rien. La lune se levait dans le ciel nocturne. Elle avait perdu ses sandales quelque part. N'arrivait pas à se rappeler qui l'avait amenée ici, à dix kilomètres de chez elle. Puis elle se rappela : le garçon de la marina dans sa jeep couleur acier. Pas un type du coin. Il avait flirté avec elle toute la semaine. Son cœur dérapait quand elle le voyait. Un garçon à la mâchoire volontaire, les cheveux décolorés par le soleil, dans les vingt-cinq ans, son père était propriétaire de l'un des beaux voiliers blancs amarrés dans la marina, mais pas question que Kevin reçoive des ordres de son vieux comme un garçon de cabine, avait-il dit. Une flamme de colère dans ses yeux pâles. Il était du sud de l'État, du comté de Westchester. Il avait cru que Miriam avait plus de quinze ans, peut-être. Lui prenant le poignet, et non la main, pour l'aider à monter dans la jeep. Une sensation comme un coup de couteau au creux de son ventre.

Il devait être 11 heures passées. La lune continuait à monter dans le ciel au-dessus du mont Hammer. Elle avait quitté son travail au Boathouse à 6 heures. Dans la jeep elle avait appelé chez elle de son portable. Laisse un message à sa mère : elle avait rencontré des camarades de lycée et rentrerait tard.

Ne m'attends pas, maman, s'il te plaît. Ça me rend nerveuse, d'accord ?

Le garçon à la jeep ne connaissait pas les frères de Miriam, n'avait pas connu le père de Miriam. Le nom d'*Orlander* ne lui disait rien. À son père, propriétaire de l'un des nouveaux chalets, en forme de A, d'East Shore Drive, *Orlander* disait peut-être quelque chose. Dans les Adirondacks il y avait les gens du coin et il y avait les propriétaires du sud de l'État. Si vous étiez un homme du coin, vous travailliez pour les propriétaires du sud de l'État : menuiserie, toiture, plomberie, ramassage d'ordures. Vous dalliez les allées, vous exterminiez la vermine. Vous clôturiez les propriétés contre les chasseurs de cerfs comme vous. Les nouvelles maisons coûteuses du bord du lac nécessitaient sans cesse de nouveaux aménagements : terrasses en séquoia, pièces pour les enfants, saunas, courts de tennis. Les Orlander avait été couvreur. Son beau-frère Harvey Schuller vidangeait les fosses septiques et creusait de nouveaux champs d'épuration. VOTRE MERDE FAIT MON BONHEUR était un autocollant humoristique que le père de Miriam avait fait imprimer, mais Harvey l'avait collé dans son bureau, pas sur son camion. Si vous étiez une femme du coin, vous travailliez parfois dans les maisons des estivants : cuisine, garde des enfants, ménage. Vous serviez durant leurs soirées. Vous nettoyez derrière leurs invités ivres. Sans vous plaindre, vous enfilaient des gants de caoutchouc pour extirper des toilettes bouchées la serviette hygiénique ou la couche pour bébé que quelqu'un y avait jetées. Vous portiez un uniforme en nylon. Vous souriez en espérant des pourboires généreux. Vous appreniez à ne pas empiler les assiettes sales sur la table de la salle à manger, mais à les retirer cérémonieusement une par une en murmurant *Merci !* à chaque assiette emportée, *Merci !* quand vous serviez les desserts et versiez le vin dans les verres. *Merci !* en essuyant le vin renversé, en ramassant à quatre pattes les éclats d'un verre brisé. Vos employeurs vous appelaient par votre prénom et vous invitaient à les appeler par leur prénom, mais vous ne le faisiez jamais. Ethel riait pour montrer qu'elle trouvait ça drôle, ces conneries. Non qu'Ethel soit amère, elle ne l'était vraiment pas.

Quand on est sans le sou, on ne fait pas la fine bouche, hein ?

La mère de Miriam trouvait que c'était une attitude optimiste.

Trois ans, sur les cinq à sept ans de prison auquel il avait été condamné pour coups et blessures, c'était la peine que le père de Miriam avait purgée à Ogdensburg, et pendant ces années de honte sa mère avait travaillé pour des estivants et pour un traiteur de Tupper Lake. Il arrivait souvent qu'Ethel passe la nuit à Tupper Lake, distant d'une trentaine de kilomètres. À Star Lake, il commença à se murmurer qu'elle y fréquentait des hommes dans les hôtels touristiques, qu'elle acceptait des « présents » de leur part. À ce moment-là Miriam était en quatrième et profondément honteuse de ses deux parents. Elle aimait son père et il lui manquait terriblement, comme si une partie de son cœur était enfermée en prison. Sa mère, elle l'avait aimée mais commençait à la détester. *Si seulement ! Si seulement quelque chose pouvait lui arriver.* Quand, un jour, le frère aîné de Miriam, Gideon, prit sa mère à partie, Ethel lui cria que sa vie était la sienne, qu'elle n'appartenait pas à ses enfants. Sa

« vie financière » et sa « vie sexuelle » ne regardaient qu'elle, et pas un satané détenue, un raté qui avait laissé tomber sa famille. Puis, choquée par la violence des mots qui lui échappaient, Ethel avait essayé d'en rire, de dire que c'était une plaisanterie, un genre de plaisanterie, comme tout le reste, non, tout ce que vous réserve la vie ? Mais Gideon ne lui pardonnerait jamais.

Il laissa tomber son travail de couvreur, déménagea à Watertown et engrossa une femme qu'il n'épousa pas, puis quelques mois plus tard il s'engagea dans les marines et fut envoyé en Irak.

Même quand leur père fut libéré en conditionnelle et revint vivre à Star Lake, Gideon évita sa famille. Chaque fois que Miriam rentrait chez elle, elle s'attendait à apprendre qu'il avait été tué dans cet horrible pays. Ou à trouver Ethel, les cheveux en bataille, couchée sur son lit au déclin de l'après-midi.

Si seulement. Pourquoi ne le fais-tu pas. Pourquoi, alors que tu es si malheureuse !

« Tu as l'air perdue, Miriam ? Où est ton petit ami plein aux as ? »

Miriam était une fille qu'on taquinait. Une rougeur lui montait au visage. Elle avait des yeux d'un brun chaud lumineux avec quelque chose de timide et de moqueur dans le pli des paupières. Ses cheveux étaient blond-brun, de la plus banale des couleurs. Avant de retrouver Kevin à la sortie du travail, elle avait hâtivement brossé ses cheveux, appliqué un rouge foncé sur ses lèvres pincées pour paraître plus âgée, plus sexy. À présent, des heures avaient passé, le rouge à lèvres était tout mangé, elle avait les cheveux dans la figure et tant de garçons la regardaient, se moquaient d'elle, qu'elle ne pouvait que secouer la tête, rougissante et embarrassée.

Oz Newell, le meilleur ami de Gideon au lycée, cria de l'autre bout de la table : « Où il est passé, ce conard, il est tombé dans le trou en allant pisser ? Tu veux que je lui casse la gueule ? »

Miriam rit avec nervosité en secouant la tête. Elle avait peur de quelque chose de ce genre. Des types plus âgés la considérant comme leur petite sœur, désireux de la protéger, et que ça tourne mal.

Ses frères s'étaient bagarrés dans des bars comme le Star Lake Inn. Son père.

UN HABITANT DE STAR LAKE PLAIDE COUPABLE 5 À 7 ANS DE RÉCLUSION À OGDENSBURG APRÈS REQUALIFICATION DES FAITS EN COUPS ET BLESSURES

Vu le genre de travail que les hommes faisaient ici dans les Adirondacks, un comportement belliqueux était normal. Les beuveries du vendredi soir étaient normales. C'était infernal d'avoir à recevoir les ordres de contremaîtres, de patrons. De types riches du sud de l'État, comme le père de Kevin. « Travailleur manuel ». À quarante-cinq ans, vous boitez. À cinquante, vous aviez le dos foutu. Normal de vouloir casser la gueule d'un conard. *J'aurais leurs poings, je serais pareille*, se disait Miriam.

Il faut croire qu'elle était passée près de leur table avec un air perdu. L'air d'une fille larguée par son petit copain et qui tâche de ne pas pleurer. En plus elle est mineure. En plus elle n'a jamais fait l'amour. En plus elle a eu des nausées, des haut-le-cœur dans l'un des box puants des toilettes, mais rien n'est venu. Un truc qu'il lui avait donné : *Tu as besoin de te détendre, chérie*. Dans la jeep, un joint qui l'avait fait tousser, s'étouffer, pouffer comme une idiote. Au Star Lake Inn, vodka et jus de canneberge pour Miriam. Elle ne savait pas trop où était passé Kevin, où exactement ils avaient été assis, incapable de retrouver la table, quelqu'un d'autre s'y était installé, mais Kevin était peut-être au bar, en train de la chercher ? La fumée des cigarettes lui piquait les yeux et lui brouillait la vue. Quelqu'un l'attrapa par le bras, des visages grimaçants s'approchèrent du sien : « Miriam ? Miriam Orlander ? Qu'est-ce que tu fais *ici* ? »

Elle était donc assise à leur table. Pratiquement sur les genoux de Brandon McGraw. Comme si elle était leur mascotte. Peut-être parce qu'elle n'était pas belle. Potelée, le teint chaud, mais pas belle. Ces types-là avaient une vingtaine d'années, ils étaient allés à l'école avec ses frères ou avaient travaillé avec eux. Un ou deux d'entre eux avaient peut-être travaillé avec le père de Miriam. Un ou deux autres avec son oncle Harvey Schuller. Miriam se demandait où étaient leurs petites amies et leurs femmes. Quand elle posa la question, ils répondirent que c'était une sortie entre hommes. Sans doute étaient-ils venus au Star Lake Inn immédiatement après le travail pour commencer à boire. L'été, on travaillait tard, jusqu'à 19 heures. Le père et les frères de Miriam travaillaient encore plus tard. La table était couverte d'assiettes sales, de bouteilles vides. Restes de hamburgers, de crevettes frites, croûtes de pizza. Rondelles d'oignons, coleslaw, Ketchup. Le plateau en Formica luisait de graisse. La table avait beau être dehors, au-dessus du lac, la fumée de leurs cigarettes empuantissait l'air. Ils buvaient de la bière, du whisky. Ils étaient ivres, raides, défoncés. Miriam savait reconnaître l'effet de la drogue dans leurs yeux cernés de rouge : speed, cristal méth. Ces types-là ne fumaient pas de l'herbe comme les gamins qu'elle connaissait. Ils n'en étaient plus à rechercher un sentiment de détente et de paix, l'impression de pouvoir aimer l'humanité entière. Elle frissonnait en entendant leur rire, masculin, brutal, des aboiements de coyotes. Ils avaient le visage rougeaud, rude, prématurément ridé par le travail en plein air. Les muscles saillaient sur leurs épaules, leur cou, leurs bras. Leurs cheveux étaient courts, passés à la tondeuse, ou traînaient sur leur col. Martin avait eu les cheveux ramassés en un genre de queue de cheval. Les bûcherons et les élagueurs, qui travaillaient avec des tronçonneuses, avaient souvent des cicatrices ou des doigts coupés. Si Miriam devenait plus ivre/idiote, elle compterait combien de doigts manquaient autour de la table. Une énergie sexuelle montait de leur peau brûlante, franche comme une odeur de sueur. La plupart des filles auraient été mal à l'aise en compagnie d'autant d'hommes, mais pas Miriam Orlander, qui avait grandi auprès de trois frères aînés qu'elle avait adorés.

Enfin, presque toujours. Elle les avait presque toujours adorés.

Et son père, Les Orlander, elle l'avait adoré.

« Si on noyait ce connard dans le lac, qui le saurait ? Son riche papa n'aura qu'à faire draguer le lac pour le retrouver. »

C'était Hay Brouwet. La conversation semblait encore tourner sur le type qui avait amené Miriam au Star Lake Inn, puis l'avait abandonnée.

« Qu'est-ce que t'en dis, Miriam ? Montre-nous qui c'est.

– Il n'est pas là, dit-elle aussitôt. Je ne le vois pas. »

Hay mit sa main en coupe autour de son oreille, il n'entendait pas. La musique rock jouait trop fort. Les gens braillaient trop fort autour de la table. Miriam retint son souffle en remarquant le moignon d'index, lisse et brillant, qu'il avait à la main droite. Hay était bûcheron, il avait dû avoir un accident de tronçonneuse. Elle se sentit mal en s'imaginant forcée d'embrasser ce moignon. Sucrer ce moignon. *S'il me le demande, je le ferai.*

Dans la jeep, sur le parking, Kevin avait plus ou moins plaisanté à propos d'une pipe ; Miriam avait fait semblant de ne pas entendre. Dans la bataille elle avait perdu ses sandales. Il n'avait pas eu l'intention de lui faire du mal, elle en était sûre. *Hé, mon chou, désolé... je plaisantais.*

Mais Hay était marié, non ? C'était l'un des plus vieux de la table, au moins trente ans. Remarquant le regard de Miriam, il lui fit un clin d'œil.

« Dès que tu vois ce trou du cul, tu me fais signe, d'accord ? »

Il était évident que Hay était défoncé à quelque chose. Cette lueur rougeâtre, cette joie mauvaise dans le regard, et sa chemise était trempée de sueur.

Cristal méth. Chacun des frères de Miriam lui avait recommandé séparément de ne jamais y toucher. Jamais ! Miriam était effrayée mais curieuse. Elle savait que Stan, qui avait vingt-trois ans, avait trafiqué avec un labo de méthamphétamines – on appelait ça une cuisine – mais il ne s'était jamais fait prendre et habitait maintenant à Keene. L'ice, c'était pour les types plus âgés, pas pour une fille de quinze ans qui espérait aller à l'école d'infirmières de l'université d'État de Plattsburgh. Une défonce immédiate, direct dans le cerveau. Son frère Martin était de nouveau en désintox à Watertown. *Y a pas mieux pour te griller le cerveau. Tu deviens brillant et dur. Qu'est-ce que ça a de mal ! Tu as quelque chose de mieux à offrir !*

Ethel l'avait giflé ; il hurlait, riait et trépinait, à faire trembler les vitres de la maison comme si un bombardier de Fort Drum passait trop bas au-dessus du toit. Martin avait à peine senti le coup, il avait simplement écarté Ethel comme on chasserait une mouche.

Quelques minutes plus tard elles l'avaient entendu dehors. Un bruit de verre cassé.

« Qu'est-ce qui se passe, Miriam ? Tu pleures ? »

C'était la fumée. Ça la faisait larmoyer. Ses yeux la brûlaient. Contrariée, elle secoua la tête, *non*, pourquoi aurait-elle pleuré ? Elle s'amusait bien trop.

Son poignet gauche, celui que Kevin avait saisi et tordu, était rouge,

marqué de zébrures. Sans s'en rendre vraiment compte, elle effleurait la peau, la caressait.

« C'est lui qui t'a fait ça ? Au poignet ?

– Non. »

Les yeux jaune sang de Brandon McGraw étaient fixés sur le poignet de Miriam. Ses sourcils broussailleux se rejoignaient presque au-dessus de son nez, qu'il avait gros, rougeaud, percé de profondes narines qui semblaient distendues.

Cette expression de tendresse consternée sur le visage de Brandon, ça donnait presque envie de rire. Comme l'expression qu'elle avait vue à son père un jour où, accroupi dans l'allée, il regardait une petite bête en train de se tortre, de mourir, un petit merle tombé du nid.

« Mon œil, Miriam. Ça ressemble aux marques de doigts d'un mec.

– Non, je t'assure. Je suis juste maladroite. »

Miriam retira son bras. Cacha ses deux bras contre sa poitrine.

Comment elle était arrivée là, elle n'en savait rien. Dix kilomètres de chez elle. Trop loin pour rentrer à pied dans la nuit. Sans chaussures. Elle était ivre, elle avait transpiré. *Miriam ! J'étais folle d'inquiétude.*

Elle détestait Ethel. Ne pouvait supporter l'idée de voir Ethel.

Seules. Toutes les deux. Dans la maison de Salt Isle Road. Ethel, Miriam. Alors qu'ils avaient été six, il ne restait plus qu'elles.

Ces types la plaignaient, Miriam le savait. En la voyant, ils pensaient *Les Orlander : sale déveine.*

« Il ne m'a pas fait de mal. Je me fiche pas mal de lui. Je m'amuse bien, tu vois. J'ai envie de danser. »

Danser ! Miriam avait envie de danser ! Trébuchant et manquant tomber. Le sol tanguait sous ses pieds comme le pont d'un navire. Étaient-ils sur un bateau de croisière, sur le lac ? Une traversée agitée ?

Les haut-parleurs hurlaient du heavy metal. Peut-être pouvait-on danser sur cette musique. D'autres gens dansaient-ils ? Miriam n'était pas la fille à qui cela arrivait. Ce n'était pas son genre. Comment elle avait abouti ici, au Star Lake Inn, un bar de motards sur la rive marécageuse du lac, elle n'en savait rien. Mineure mais paraissant au moins dix-huit ans. Personne ne lui avait demandé de pièce d'identité. Dans ce genre d'endroit, les barmans restaient à l'intérieur et il n'y avait pas de serveur. On se frayait un passage jusqu'au bar, on prenait ses boissons, on se re-frayait un passage jusqu'à la terrasse. Des lampes au sommet de grands poteaux. Des insectes tournoyant autour des lampes comme des pensées folles. Les frères de Miriam étaient venus ici. Elle avait mangé des frites froides dans l'une des assiettes graisseuses. N'avait rien avalé depuis le déjeuner. Rien de tout cela ne ressemblait à Miriam Orlander. Au Boathouse, elle était la fille qui rougissait facilement. La fille qui ne flirtait pas avec les hommes. Comme elle n'avait pas voulu être serveuse, elle travaillait dans le magasin, où elle était la plus jeune vendeuse et se faisait refiler les travaux les plus durs, déballer les

marchandises, réassortir les étagères. Ce qui l'embarrassait, c'était l'uniforme d'employée qu'elle devait porter. Un tee-shirt rouge barré de lettres blanches, AU SABLE BOATHOUSE, qui collait à ses seins. Pire encore la minijupe de velours blanc galonnée de rouge. La minijupe lui remontait sur les cuisses. Quand elle s'asseyait, elle devait garder les genoux bien fermés. Quand elle marchait, elle devait tirer sur la jupe et sentait ses cuisses frotter l'une contre l'autre. Les hommes la lorgnaient. Certains souriaient ouvertement. Miriam était une fille solide : un mètre soixante-huit, soixante kilos. Ethel avait plissé le nez en voyant l'uniforme. *Miriam ! Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.* Elle avait voulu accompagner Miriam au Boathouse pour parler à Andy Mack, qui avait engagé Miriam et fournissait les uniformes de ses employées, mais Miriam avait hurlé et s'était enfuie de la maison.

Maintenant elle dansait. Déchaînée et se démenant comme si elle était embrochée sur un crochet et obligée de gigoter, gigoter, gigoter pour se libérer. Oz Newell dansait avec elle, et pendant un moment Hay Brouwet. Pour des costauds aussi musclés, ils s'essoufflaient vite. Miriam se moqua d'eux. Miriam aimait que la musique coure dans ses veines comme un truc en fusion. Le rythme était si rapide que son cœur s'emballait pour le suivre. C'était peut-être de l'ice qu'il lui avait donné ; elle était peut-être en plein flash, et elle aimait ça. Respirant par la bouche, haletante. Pieds nus, des pieds pâles plutôt boudinés, les ongles peints du même rouge sombre que le rouge à lèvres sexy ; le plancher de bois brut enfonce des échardes dans la plante tendre de ses pieds, mais elle ne sent pas la douleur. Pas l'ombre d'une douleur. Finie la douleur ! Peut-être que ce n'est pas grave qu'elle ne soit pas belle, vu la façon dont Oz Newell la regarde. Ses yeux sur ses seins moulés par le tee-shirt rouge, ses yeux sur son ventre rond, ses cuisses et ses hanches moulées par la minijupe blanche galonnée de rouge. Des ruisselets de sueur dégoulinent sur le visage bronzé d'Oz. Il travaille dans le bâtiment pour le comté de Herkimer. Il avait eu un genre de désaccord avec Gideon ; ils ne s'étaient pas séparés bons amis. Miriam se sent soudain fondre d'amour pour lui. Elle rit en imaginant à quel point il serait étonné si elle nouait ses bras nus autour de son cou et lui léchait le visage, léchait les gouttes de sueur pareilles à des larmes. Oz a vingt-cinq ou vingt-six ans. Dix ans de plus que Miriam. L'âge de Gideon. Ce n'est plus un garçon mais un homme. Il a des cheveux blonds, tondus ras. Des sourcils et des cils si pâles qu'on les voit à peine. Des yeux gris qui tournoient comme des soleils de feu d'artifice.

Hay Brouwet est revenu, et un autre type, gras et brindezingue, coiffé d'une casquette de base-ball crasseuse WATERTOWN RACEWAY. La danse, si ça peut s'appeler danser, devient complètement folle. Hay agite son moignon brillant sous le nez de Miriam, roule des hanches comme une rock star défoncée, se cogne à un homme qui porte des bières, deux bières dans chaque main, et les bières volent, une scène comique comme à la télé, Miriam n'en peut plus, elle rit, halète, suffoque et fait presque pipi sur elle. Une atmosphère comme du feu, un incendie de forêt. Le regard des types sur elle,

les vibrations du heavy metal qui cognent dans son crâne. Un incendie, le vent le pousse dans une direction et pas dans une autre – c'est la différence entre une propriété qui se transforme en murs grondants de flammes et une autre, à quelques centaines de mètres, qui reste intacte. Il y a des brûlages contrôlés dans les Adirondacks. Il faut obtenir une autorisation du comté. Et il y a des brûlages incontrôlés – foudre, feux de campeurs, incendies criminels.

Incendies criminels. Parfois on est tellement en colère, tellement abattu qu'on a besoin de mettre le feu. Une allumette jetée dans les conifères secs, tués par les pluies acides, et ça explose comme une boule de feu. Miriam se rappelle qu'un de ses frères avait dit ça. *Hé... je rigole.*

Le père de Miriam avait été pompier bénévole de la municipalité d'Au Sable. Ces années-là ils avaient connu l'excitation et la peur d'entendre la sirène, un hurlement aigu venu de la caserne à un kilomètre de là, et papa tendait alors l'oreille, s'habillait à la hâte si c'était la nuit, courait vers son pick-up. Souvent ils avaient senti l'odeur de la fumée, vu la fumée s'élever au-dessus de la cime des arbres, entendu des sirènes. Ces années dont Miriam avait cru qu'elles dureraient toujours. Mais après Ogdensburg, Les n'avait pas rejoint les bénévoles. Il y avait peut-être une loi interdisant aux ex-détenus d'être pompiers bénévoles, Miriam n'avait pas cherché à le savoir.

La musique rock assourdissante s'arrêta brutalement. L'espace d'un instant Miriam ne sut plus où elle était. Ses yeux la brûlaient comme si elle avait stupidement fixé une lumière vive. Sous ses vêtements moulants, une sueur visqueuse lui poissait la peau. Cette fichue minijupe lui était remontée presque jusqu'à l'entrejambe. Comme une enfant, Miriam essuya son visage moite sur son tee-shirt. Deux bras s'abattirent sur ses épaules, quelqu'un trébucha contre elle, un gros type au ventre mou qui suait le whisky. Vive comme un chat Miriam se dégagea et recula. Courut pieds nus au bout de la terrasse, où c'était plus tranquille, le clapotis de l'eau juste au-dessous, l'odeur du lac. Comme dans un brouillard Miriam se rappela qu'elle était à Star Lake, à dix kilomètres de chez elle. À voir l'inclinaison de la lune dans le ciel, à l'est du mont Hammer, il devait être tard. *Malade d'inquiétude. Tu es tout ce que j'ai.*

Le lac était sombre, il miroitait sous la lune. Soi-disant en forme d'étoile, mais de près on ne voyait aucune forme, juste une eau miroitante et des coins d'ombre opaque qui étaient des arbres et, sur l'autre rive, à l'est, les lumières des nouvelles maisons, invisibles de la route côtière. Miriam n'avait jamais été dans ces maisons ; aucun de ses amis n'y habitait. Elles appartenaient presque toutes à des estivants qui restaient entre eux. Leurs maisons étaient dessinées par des architectes, maisons en forme de A, à deux niveaux, copies des anciennes cabanes en rondins des Adirondacks. Les derniers mois de sa vie, le père de Miriam avait travaillé dans plusieurs de ces propriétés pour une entreprise de couverture. Il avait trouvé incroyables les prix que payaient ces gens du sud de l'État. *Un autre monde*, avait-il dit. *C'est un autre monde, maintenant.* Il n'avait pas paru particulièrement sombre ce jour-là. Calme et

objectif, un père qui informe sa fille, comme s'il fallait qu'elle sache.

« Hé, mon chou. Où tu vas ? »

Une main se referma sur l'épaule de Miriam. Pétrissant sa nuque sous les cheveux humides. Miriam éprouva un frisson de panique, même après avoir vu que c'était Oz Newell. Maintenant que la musique s'était tue, elle n'était plus aussi sûre d'elle-même. *Je ne veux pas de ça. C'est une erreur.* Miriam réussit à se libérer, mais prit la main d'Oz, comme pourrait le faire une fille, pour l'entraîner vers les autres, vers la table. Oz lui entoura les épaules de ses bras, enfouit le visage dans ses cheveux, l'appela mon chou, comme s'il avait oublié son nom. Miriam défaillait de désir, ou peut-être de peur. « Gideon me manque. Bon Dieu que ton père me manque. » Il avait la voix jeune, blessée, embarrassée. Il avait davantage à dire, mais ne trouvait pas les mots. Miriam murmura : « Moi aussi. Merci. »

À mi-chemin de la table Miriam vit le jeune homme à la mâchoire volontaire de la marina se frayer un chemin à travers la foule. Cela lui donna un choc ; elle était persuadée qu'il l'avait larguée. S'appelait-il Kevin ? Était-ce Kevin ? Miriam ne se rappelait pas cette casquette des Yankees, mais elle se rappelait le visage arrogant, les cheveux méchés de blond. Il marchait d'un pas mal assuré et ne l'avait pas vue. Ou ne l'avait pas reconnue. Il était seul, semblait chercher quelqu'un. Miriam se demanda s'il avait passé tout ce temps à vomir dans les toilettes. Son visage semblait lavé de frais et moins arrogant que seul dans la jeep avec Miriam, quand il l'avait ramenée avec le voilier de son père et qu'il lui avait tordu le poignet. Elle le montra à Oz : « C'est lui. »

2.

Il a décidé d'en finir.

C'était une façon de parler. La façon dont elle savait qu'ils parlaient. Une façon admirative et accusatrice. Une façon consolante. Dans le comté d'Au Sable et au Star Lake et là où Les Orlander était connu. Une façon de dire : *Personne d'autre n'est responsable, aucun d'entre nous. Personne n'a décidé pour lui, il l'a fait tout seul.* Mais c'était aussi admiratif. Une façon de dire : *Il l'a décidé de lui-même, librement.* Une façon de reconnaître *Il a eu assez de cran pour le faire, et tout le monde ne l'a pas.* Dans les Adirondacks, les fusils d'un homme sont ses amis. Les fusils d'un homme sont ses compagnons. Les Orlander n'avait pas été un collectionneur forcené d'armes à feu, comme certains. Comme certains de ses parents et beaux-parents. Fusils de chasse, carabines. Des armes légales. Les ne possédait qu'un fusil et une carabine, et très ordinaires. *Il a décidé d'en finir, avec sa carabine* rendait hommage à son efficacité. *Décidé d'en finir, seul dans les bois.* Un fusil est l'ami d'un homme quand ses amis ne peuvent pas l'aider. Un ami qui lui évite

la honte, la douleur, qui lui évite de traîner sa vie. Un fusil peut guérir un homme blessé. Rendre un homme brisé plus fort. Pas d'issue, sauf qu'un fusil en fournit une. *Décidé d'en finir* serait l'héritage qu'il laisserait à sa famille.

3.

Tu sais que je t'aime, chérie. Ça, ça ne changera jamais.

Voilà ce qu'il avait dit. Avant de partir. Miriam regardait par la fenêtre du bus scolaire. Son haleine embuait légèrement la vitre. Les yeux voilés, elle ne voyait pas grand-chose du paysage : arbres, champs, maisons en bord de route, mobile homes sur des blocs de béton au bout de chemins défoncés.

... viens me voir, d'accord ? Promis ?

Cette grande godiche d'Ochs s'avancait vers elle en vacillant. Alors que le bus démarrait, vacillant dans l'allée, dévisageant Miriam avec un large sourire. Elle avait au moins deux ans de plus que Miriam : quatorze ans, une élève des classes d'enseignement spécialisé. Son visage était large et grossier, gâté de plaques rouges, de boutons. Ses petits yeux rusés avaient un éclat bizarre. Lana Ochs n'était pas une attardée mentale, mais passait pour avoir des « troubles d'apprentissage ». Sa sœur aînée avait été renvoyée pour s'être battue dans la cafétéria du collège. Dans le bus, personne ne voulait l'avoir à côté de soi : elle était tellement mastoc, toujours en train de remuer, et elle sentait le lait rance. Le sac à dos de Miriam était posé sur le siège voisin. Elle gardait une place pour son amie Iris. Miriam regarda par la fenêtre quand Lana s'approcha, pensant *Va-t'en ! Ne t'assois pas ici*. Mais Lana était courbée au-dessus d'elle, le sourire aux lèvres. Elle demanda : « C'est occupé ? » et Miriam répondit aussitôt que oui. Car Iris Petko, qui était en cinquième comme elle, monterait dans le bus dans quelques minutes, et Lana Ochs le savait. Malgré tout elle resta plantée là, vacillant et tanguant dans l'allée, comme si elle allait pousser le sac de Miriam et s'asseoir. D'une voix pleurnicheuse, insinuante, elle dit : « Non, ce n'est pas occupé, Miriam. » Miriam s'était installée vers l'arrière du bus. Il y avait plusieurs sièges vides à la disposition de Lana. Dans un instant le chauffeur lui crierait de s'asseoir ; il était interdit de rester debout quand le bus roulait. « C'est pour Iris. Tu peux t'asseoir ailleurs », dit Miriam. Elle leva les yeux vers le visage empourpré de Lana Ochs. Lana avait des cheveux emmêlés et frisés, une bouche charnue, barbouillée d'un rouge à lèvres vif. Les garçons du bus l'appelaient d'un vilain nom en rapport avec cette bouche. Lana se pencha vers Miriam, murmurant d'une voix moqueuse : « Hé, Miriam... ton père et mon père, ils sont au même endroit. » Miriam dit : « Non, ce n'est pas vrai. – Si, c'est vrai, dit Lana. Ça fait comme si nous étions sœurs. » Miriam regardait par la fenêtre maintenant, le visage de pierre. Elle était timide, mais pouvait se montrer prétentieuse, bêcheuse. En cinquième, c'était la réputation qu'elle

avait. Ses amies étaient des filles en vue. Elle avait de bonnes notes dans presque toutes les matières. Elle avait eu trois frères aînés pour veiller sur elle, et un certain prestige entourait les garçons de la famille Orlander, qui avaient précédé leur sœur dans les écoles publiques de Star Lake. À présent, le plus jeune, Martin, en seconde au lycée, était véhiculé par des amis et ne prenait plus le bus. Miriam était vulnérable maintenant, moins protégée. Elle sentait l'odeur de Lana Ochs, penchée sur elle, disant d'un ton blessé, assez fort pour que tout le monde entende : « Ça te va mal de jouer les bêcheuses, Miriam. Ton père ne vaut pas mieux que le mien. Tu te prends pour quelqu'un mais t'es que dalle. » Miriam dit : « Va-t'en. Laisse-moi tranquille. Je te déteste », et Lana dit : « Va te faire foutre ! » en envoyant un grand coup de son gros sac à dos contre l'épaule de Miriam. Le chauffeur, qui aurait dû intervenir plus tôt, freina et leur cria : « Hé, les filles, arrêtez-moi ça ou vous allez finir la route à pied. » Lana injuria Miriam et se laissa tomber lourdement sur un siège, derrière elle. Miriam l'entendait haleter et marmonner tout bas. Elle ouvrit gauchement son livre de maths : algèbre. Son cœur battait à grands coups furieux. Elle avait le visage brûlant de honte. Tout le monde dans le bus avait regardé, écouté. Y compris ceux qu'elle avait crus ses amis, mais qui ne l'étaient pas. Elle avait envie de leur hurler : *Allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille ! Je vous déteste.*

À ce moment-là, Les Orlander était incarcéré à la prison de haute sécurité d'Ogdensburg depuis moins de six jours.

4.

Ogdensburg. Presque ce qu'on pouvait faire de plus au nord dans l'État de New York. Et il y avait le Saint-Laurent, le fleuve le plus large que Miriam eût jamais vu. Et au-delà, la province de l'Ontario, au Canada.

Miriam demanda à Ethel si elles pourraient aller de l'autre côté du pont, un jour, après leur visite à Les, s'il faisait beau et pas trop froid et qu'il n'y ait pas trop de vent, et Ethel répondit d'un ton distrait, regardant dans le rétroviseur un camion diesel qui la serrait de près sur la Route 37 : « Pourquoi ? »

Cela ajoutait quelque chose à la prison, voulait penser Miriam, qu'elle soit un ancien fort militaire. Construit sur une colline dominant le fleuve pour repousser les attaques. De la route d'accès, la prison était trop massive pour qu'on y voie autre chose qu'une pierre gris sombre, abîmée par les intempéries, quelque chose comme une illustration de conte de fées évoquant désolation et punition. À côté de la grille d'entrée, une plaque renseignait les visiteurs sur l'histoire de la prison : « Le fort de la Présentation a été construit en 1749 par des missionnaires français. Il fut pris par les Britanniques en 1760 et renommé fort Oswegatchie. Après la Révolution américaine, il fut le théâtre

de nombreuses escarmouches sanglantes pendant la guerre de 1812. En 1817, il fut rebaptisé Ogdensburg et, en 1911, transformé en prison d'État, la première du nord de l'État de New York. En 1956... » Ethel coupa avec irritation : « Comme si on en avait quelque chose à fiche de cette histoire quand on vient ici. – Tout le monde n'est pas comme toi, maman, riposta Miriam, froissée. Il y a des gens qui ont envie d'apprendre. » Miriam se faisait un principe de lire ce genre de plaque quand elle le pouvait. Tout était si mouvant et si incertain dans sa vie... L'histoire, au moins, était quelque chose de réel.

C'était aussi une façon de dire à Ethel : *Tu n'es pas si maligne que ça. Tu n'as pas eu ton bac. Alors que moi, je vais l'avoir.*

Mais Ethel avait sans doute raison. Les visiteurs d'Ogdensburg avaient autre chose en tête.

Il y avait des panneaux partout. RÉSERVÉ AU PERSONNEL PÉNITENTIAIRE. ENTRÉE INTERDITE SOUS PEINE D'ARRESTATION. PARKING VISITEURS. HEURES DE VISITE. TOUTE INTRODUCTION D'OBJETS INTERDITS PAR LE RÈGLEMENT SERA SANCTIONNÉE. Un mur de pierre de trois mètres, surmonté de rouleaux de barbelés tranchants, entourait la prison. Après avoir franchi le contrôle à la grille, vous découvriez un grillage intérieur électrifié d'un mètre quatre-vingts, fortement incliné. Chaque fois qu'elle voyait cette clôture, un sentiment de panique étreignait Miriam, elle s'imaginait obligée de l'escalader, de s'agripper, de s'accrocher avec la frénésie d'un animal pour se hisser jusqu'au sommet, en se déchiquetant les mains sur les barbelés étincelants. Mais bien sûr les décharges de courant lui auraient fait perdre connaissance bien avant.

Personne ne s'était évadé d'Ogdensburg depuis très longtemps.

Ethel disait, avec son rire mi-ironique mi-amer : « Ces fichus prisons sont de grosses machines. La moitié de la ville est employée ici. On est surveillant de père en fils. »

Une fois franchi le premier contrôle, vous étiez de nouveau dehors et faisiez la queue avec les autres visiteurs. Ce jour de novembre, le vent soufflait une neige granuleuse pareille à du sable. La queue avançait lentement. La plupart des visiteurs étaient des femmes. Beaucoup étaient accompagnées d'enfants. Beaucoup étaient noires, hispaniques. Du sud de l'État. Une poignée de Blanches, qui regardaient droit devant elles. *Des sœurs*, pensa Miriam. Personne ne voulait être reconnu, ici. Miriam redoutait de voir quelqu'un de la famille Ochs qui connaîtrait Ethel. Elle n'avait pas raconté à sa mère ce que Lana Ochs avait dit dans le bus, assez fort pour que tout le monde entende. *Ton père et mon père. Au même endroit.*

Miriam ne savait pas pourquoi le père de Lana était en prison. Elle supposait que c'était une histoire de vol, de chèques falsifiés. Mais cela pouvait aussi être pour coups et blessures.

Il n'était pas rare que des hommes de la région de Star Lake aient des ennuis avec la justice et se retrouvent à Ogdensburg, mais aucun membre de

la famille Orlander n'avait encore jamais été envoyé en prison. Miriam se rappelait sa mère hurlant à son père : *Comment as-tu pu nous faire ça, quelle honte, tu as gâché nos vies, tu nous as pris notre bonheur, tu l'as jeté dans la boue, et pour quoi !*

Miriam avait pressé les mains sur ses oreilles. Ce que son père avait répondu, s'il avait riposté ou s'il s'était détourné, écœuré et vaincu, elle n'en avait rien su.

C'était vrai : Les leur avait pris leur bonheur. Ce qu'ils ne savaient pas être leur bonheur parce qu'il leur paraissait aller de soi, parce qu'ils ignoraient que même le malheur ordinaire est une sorte de bonheur quand on a ses deux parents et que l'on peut prononcer son nom sans honte.

Les était incarcéré depuis près de dix-huit mois. Disparu de la maison de Salt Isle Road comme s'il était mort. *Il faisait son temps.*

Miriam s'était fabriqué un calendrier. Parce qu'on ne peut pas acheter un calendrier pour l'année d'après et pour celle d'après et d'encore après, du moins pas à Star Lake. Sur le mur à côté de son lit elle barrait les jours en rouge. *Vouloir faire passer le temps plus vite*, voilà ce que c'était. Miriam entendait sa mère dire au téléphone : *Vouloir que le temps passe plus vite, c'est vouloir que ta vie passe plus vite. Pas question que je fasse ça.*

Miriam n'avait pas compris ce qu'Ethel voulait dire. Mais elle avait compris la fureur dans la voix de sa mère.

Les Orlander avait été condamné à une peine de cinq à sept ans. Ce qui signifiait qu'il pouvait ne ressortir que dans sept ans. Miriam aurait alors dix-neuf ans, et elle était incapable de s'imaginer aussi vieille.

« Avancez. Enlevez vos manteaux. Suivant. »

Ils passaient au second contrôle, le plus pointilleux : détecteur de métaux, poches et sacs vidés sur un tapis roulant ; manteaux, chapeaux, chaussures à enlever. Rouge d'indignation, Ethel se débattait avec ses bottines étroites. Chacune de ces visites à Ogdensburg était un supplice. Elle n'arrivait pas à accepter qu'on ait le droit de la dévisager, d'examiner ses affaires, de l'interroger. C'était une femme séduisante que les hommes remarquaient, même si, après l'avoir observée, ils se désintéressaient d'elle : un visage qui n'était plus jeune, un corps plantureux affaissé. Seins, hanches. Depuis l'arrestation et l'emprisonnement de son mari, elle avait pris du poids. Sa peau semblait brûlante. Ses cheveux noirs étaient méchés de gris. Dans le parking, elle avait étalé un rouge à lèvres sombre sur sa bouche, qui avait maintenant un pli tombant, contrarié. La surveillante noire la regardait avec méfiance. « Madame ? Je vous le demande pour la deuxième fois, *videz* entièrement ce sac. » Les mains tremblantes, Ethel s'exécuta. Miriam vint aussitôt à son aide. Dans les cas de force majeure, elle devenait immédiatement la fille d'Ethel. Elle prenait le parti de sa mère contre les autres, d'instinct.

Orlander, Ethel et Orlander, Miriam, furent pointées sur une liste. Un surveillant les dirigea vers une autre salle d'attente bondée. Difficile de ne pas se croire puni. Apparenté à un détenu, à un criminel, vous méritiez d'être

puni, vous aussi.

Partout où le regard se posait, des surfaces étincelantes. Des pièces violemment éclairées au néon. Des sols recouverts de lino, des murs vert pâle. Toutes les surfaces susceptibles de briller, brillaient. Miriam n'avait jamais senti d'odeurs aussi brutales. Désinfectant, disait Ethel. « Pas de microbes dans cette taule, c'est au moins ça. Ils y passeraient tous.

– Pas si sûr, maman. On y passerait avant eux.

– Bon Dieu ! que je déteste cet endroit.

– Pense à ce que ça doit être pour papa.

– Papa. » La voix d'Ethel vibrait de mépris.

Ne le déteste pas ! avait envie de supplier Miriam. *Il n'a que nous.*

La veille, elle n'avait pas réussi à dormir. Malheureuse toute la nuit. Sa peau la démangeait, la brûlait. Sa peau sensible. Elle se répétait ce qu'elle dirait à son père pour qu'il l'aime. C'était tout ce qui comptait, faire que son père l'aime. Quand elle était petite fille, le bébé de la famille, c'était si facile ; papa l'avait aimée, et maman, et ses grands frères, qui l'avaient adorée quand ils en avaient le temps. Puis quelque chose s'était passé. Miriam avait grandi ; papa s'intéressait moins à elle et à sa famille. Papa était distrait ; papa était mal luné. La boisson, Miriam savait. Ça venait de là. En partie. Il avait eu des différends avec l'entreprise de couverture pour laquelle il travaillait. Il avait essayé de se mettre à son compte, mais là aussi il y avait eu des problèmes. Ethel disait : *Les choses changent, les gens changent. Ce qui est cassé ne se répare pas*, mais Miriam ne voulait pas le croire.

Au volant, sur la route d'Ogdensburg, Ethel avait été inhabituellement silencieuse. Cette semaine-là, elle avait travaillé deux jours et deux nuits à Tupper Lake, il y avait donc eu ces trajets-là, et maintenant le trajet jusqu'à Ogdensburg et elle était fatiguée. Elle était fatiguée, et elle était contrariée. Pas un seul des frères de Miriam ne les accompagnait cette fois-ci, ce qui voulait dire qu'il lui faudrait conduire à l'aller et au retour. À treize ans, Miriam n'était pas encore en âge d'avoir le permis. Ethel avait sa vie à elle, à présent. À Tupper Lake. À la maison, quand le téléphone sonnait pour elle, elle l'emportait hors de la pièce, parlait à mots couverts. Miriam l'entendait rire. Derrière une porte fermée.

Elle voit des hommes. Si Les l'apprenait... Les frères de Miriam étaient mal à l'aise, soupçonneux. Gideon n'avait pas encore affronté Ethel. Miriam, effrayée, préférerait ne pas savoir.

Sa peau ! Son visage. Couvert d'urticaire et, sur son front, des petits boutons durs comme des grains de plomb ; ses ongles la démangeaient de gratter, gratter...

« Non, Miriam. »

Ethel lui saisit la main et la serra fort. Qu'était donc en train de faire Miriam, de se gratter la figure ? Elle se sentit honteuse. « Est-ce que c'est vraiment moche, maman ? Est-ce que papa va le remarquer ? – Non, chérie, dit aussitôt Ethel. Tu es très jolie. Laisse-moi arranger un peu ta frange. »

Miriam repoussa les mains de sa mère. Elle avait treize ans, pas trois. « C'est plus fort que moi, ça me démange. Je suis horrible, je m'arracherais la peau du visage, si je pouvais. » Elle parlait avec tant de véhémence que sa mère la regarda avec inquiétude.

« Oui. Je sais ce que tu ressens, mais ne le fais pas. »

On les conduisit enfin dans le parloir, où le détenu Orlander les attendait. Ethel poussa Miriam du coude. « Souris maintenant. Essaie. Regarde maman... je souris. »

Miriam rit, prise au dépourvu. Ethel rit. Accrochées l'une à l'autre, soudain excitées et effrayées.

« Vas-y, chérie. Ton papa veut te voir. »

Ethel la fit passer devant elle, tel un bouclier humain. Cela avait l'air d'un jeu, mais Miriam savait à quoi s'en tenir. Ethel resterait en arrière pendant que Miriam parlait avec Les ; elle n'était pas aussi pressée de le voir que Miriam. Ils avaient des affaires privées à discuter. Leurs échanges étaient souvent brefs, teintés d'ironie et de regret.

Miriam sourit et fit un signe à son père, qui, le maintien raide derrière la cloison de Plexiglas, attendait ses visiteurs. Les Orlander en tenue de prisonnier couleur olivâtre, un détenu parmi beaucoup d'autres.

Chaque fois c'était un choc : le parloir, si vaste, si bruyant. On avait envie d'intimité, mais c'était comme à la télé, tout le monde vous regardait.

Et cette cloison en plastique. Il fallait parler à travers un guichet, comme à un employé de banque.

Les avait le visage sombre. En voyant Miriam, il sourit et lui fit signe. Miriam ne voulut pas remarquer qu'il regardait derrière elle, cherchant vainement ses frères.

Troisième visite de suite, pas un seul des fils de Les.

« Bonjour, chérie. Tu as bonne mine. »

Il la regarderait, lui sourirait. Il ne poserait aucune question sur ses frères en sa présence.

« ... tu as quelque chose pour moi ? »

Elles lui apportaient ce qu'il ne pouvait se procurer : des revues, un gros livre de poche illustré de cartes, *Champs de bataille de la guerre de Sécession*. Cela, Miriam eut le droit de le donner à son père, sous le regard d'un surveillant. Des objets inoffensifs, des textes imprimés. Les sembla véritablement intéressé par le livre sur la guerre de Sécession, qu'il feuilleta. « Nous irons à Gettysburg. Quand je sortirai. »

Ce n'était pas dans les habitudes de Les d'évoquer sa sortie devant Miriam. Il y avait une sorte de fiction entre eux, ici, celle d'un temps suspendu ; on concentrait tant d'énergie sur le moment présent pour profiter au maximum de la courte visite qu'on n'avait pas le temps de penser à l'avenir.

« Alors... quoi de neuf, chérie ? Parle-moi du collège. »

Le collège ! Miriam avait le cerveau totalement vide.

Pour ces visites, elle s'était fait une personnalité enfantine qui n'était pas la sienne. Comme pour une audition théâtrale où on lit sa tirade avec un enthousiasme feint en ne souriant que des lèvres. On joue mal, et tout le monde le sait, mais il faut en passer par là parce qu'on ne peut pas lire avec sa voix à soi, nue et monocorde. Pour paraître sincère, il fallait être insincère. Miriam parla du collège. Elle ne dit pas la vérité, mais autre chose. Ne dit pas que cette année-là, en quatrième, ses professeurs semblaient la plaindre, et qu'elle n'avait plus beaucoup d'amis ; elle avait perdu ses meilleures amies, comme Iris Petko qu'elle connaissait depuis la maternelle, sans doute parce que leurs mères ne voulaient pas qu'elles fréquentent Miriam Orlander, dont le père était incarcéré dans une prison de haute sécurité. Miriam supposait que Les ne savait pas en quelle classe elle était ni quel était son âge exact, il avait d'autres préoccupations plus importantes. Malgré tout, il semblait vouloir écouter ce qu'elle disait et se penchait en avant, la main en coupe autour de l'oreille. En prison, il était devenu à peu près sourd de l'oreille droite ; son tympan avait éclaté après que quelqu'un (surveillant ? détenu ?) l'avait frappé sur le côté de la tête, peu après son arrivée en prison. Les n'avait pas signalé cette blessure, pas plus qu'il n'avait signalé d'autres incidents et d'autres menaces parce que, disait-il, s'il le faisait, ce serait sa tête qu'on ferait éclater comme un melon.

Le père de Miriam était un homme trapu et compact approchant la cinquantaine. Son visage naguère volontaire et séduisant était meurtri, incertain. Des cicatrices pareilles à des éclats de verre dans ses deux sourcils. La coupe militaire infligée à ses cheveux noirs dénudait sa tête, exposait les tendons de son cou, lui donnait un air vulnérable. Il était d'humeur changeante, imprévisible. Son regard était souvent soupçonneux, méfiant, aux aguets. Miriam l'aimait, mais elle le craignait aussi, comme ses frères. Sa vie s'était passée en grande partie à attendre que son père lui sourie, la distingue dans l'un de ses soudains accès de tendresse ; comme si ses sentiments pour Miriam le submergeaient, le prenaient par surprise.

Hé, mon chou... je t'aime !

La vie l'avait blessé, Miriam le savait. Le mal qu'il avait fait à un autre l'avait atteint par ricochet, comme un éclat d'obus. Il avait l'air d'un animal pris au piège. On devait se garder de provoquer sa colère ; il pouvait frapper à l'aveuglette.

À Ogdensburg, il travaillait à l'atelier de métallurgie. Faisait des plaques d'immatriculation, des médailles pour chiens. Il était payé un dollar soixante-quinze de l'heure.

Il remerciait de nouveau Miriam pour le livre sur la guerre de Sécession. Cette guerre était, ou avait été, l'un des hobbies du père de Miriam. Les n'avait jamais servi dans l'armée, mais son père, que Miriam n'avait pas connu, avait été caporal et était mort pendant sa deuxième affectation au Vietnam, très longtemps auparavant, en 1969. Les sentiments de Les pour son

père étaient un mélange confus de fierté et de colère.

« Nous irons là-bas, mon chou. C'est promis. Quand je sortirai. Je pourrai prétendre à une libération conditionnelle en... » Il essaya de calculer la date, le nombre de mois.

Il était temps maintenant qu'Ethel parle à Les. Sa main se posa sur l'épaule de Miriam, pour la libérer.

Miriam fit un petit geste d'adieu à son père, souriant de toutes ses forces pour ne pas pleurer. Les lèvres de Les formèrent les mots *T'aime, mon chou !* quand elle s'éloigna.

Dans la salle des visiteurs, il y avait des distributeurs, quelques chaises en vinyle. Tous ceux qui venaient voir un détenu à Ogdensburg semblaient avoir faim. Bâtonnets au fromage, chips, barres chocolatées, doughnuts, boissons sucrées. Des mères prenaient dans les machines de quoi nourrir leurs enfants. Courbés sur leur siège, des enfants mangeaient comme des chats affamés. Miriam mourait de faim, mais était incapable de manger dans cette pièce.

Elle ne voulait pas entendre ce que ses parents se disaient. Ne voulait pas entendre la voix basse et frémissante avec laquelle Ethel parlait de leurs problèmes financiers, remboursements d'emprunt immobilier, assurance, factures, réparations nécessaires dans la maison. *Comment puis-je y arriver sans toi. Comment as-tu pu nous abandonner. Pourquoi !*

Il n'y avait pas de réponse à *pourquoi*. Ce que le père de Miriam avait fait, aveuglé par la rage : frapper un homme à coups de hache (avec le marteau, pas le tranchant : il n'avait pas tué l'autre homme, il l'avait seulement assommé), un propriétaire qui lui devait de l'argent pour des travaux de couverture, et Les avait été accusé de tentative de meurtre, accusation requalifiée en coups et blessures aggravés, puis en coups et blessures simples, à quoi il avait plaidé coupable. S'il avait été condamné pour tentative de meurtre, il aurait pu écoper de dix à quinze ans de prison.

Tout le monde disait : *Une sacrée chance pour lui que ce salopard ne soit pas mort.*

« Hé... tu en veux ? »

Un gros garçon qui devait avoir dans les dix-sept ans fit sursauter Miriam en lui fourrant un sac de Cheese Stix sous le nez. Elle refusa poliment. Ce garçon semblait avoir surgi de nulle part. Il avait une vilaine peau, un anneau d'argent dans la narine gauche. Il portait un treillis avec des taches de camouflage qui semblaient peintes sur le tissu, aussi grossièrement que dans une BD. Il dépassait Miriam d'une tête et la serrait de près. « Hé... d'où tu es ? » Miriam était trop timide pour ne pas répondre la vérité : « Star Lake. » Le garçon siffla, comme si elle avait dit quelque chose de remarquable. « Star Lake, rien que ça ? Et ça se trouve où ? Du côté de la lune ? C'est là que je vais. » Miriam rit avec gêne. C'était censé être drôle, sans doute. Elle n'avait jamais vraiment su comment les filles de son âge rencontraient des garçons en dehors du collège, ce qu'ils pouvaient se dire. Miriam savait, pour avoir

entendu ses frères, le genre de propos cruels, grossiers, moqueurs et méprisants que les garçons pouvaient tenir sur les filles qui ne les attiraient pas ou qu'ils ne respectaient pas, et elle était incapable de deviner ce que les autres pensaient d'elle. « ... t'appelles ? » demanda le gros garçon, et Miriam se détourna en feignant de ne pas entendre.

Si elle avait pensé à demander les clés de la voiture à Ethel, elle aurait pu aller l'attendre dehors. Il fallait qu'elle sorte de là de toute urgence.

« On pourrait sortir fumer un clope. J'en ai plein. »

Le gros garçon la suivait, insistant. Miriam avait l'air de l'amuser, comme s'il percevait derrière sa timidité de façade un intérêt avide pour sa personne. Il lui redemanda si elle voulait fumer, tapotant du pouce le paquet de cigarettes qu'il avait dans sa poche de chemise avec une œillade suggestive. Miriam secoua la tête : non, elle ne fumait pas. Elle sentait les yeux brillants du garçon sur elle, une sorte d'intérêt exagéré, comme à la télé. Est-ce qu'il flirtait ? Était-ce comme cela qu'on flirtait ? Miriam n'avait que treize ans, mais un corps déjà plantureux comme celui de sa mère, un visage rond et plein qui, sans être beau, était parfois séduisant. Quand il n'était pas couvert d'urticaire. Le garçon disait : « Je t'ai vue là-bas dedans, bébé. En train de parler à quelqu'un... ton vieux ? » Miriam se recula, un sourire nerveux aux lèvres. Les idées confuses, elle se demandait si ce garçon connaissait Les ou avait entendu parler de lui. « Il y a quelque chose que personne ne demande jamais, ici, disait-il d'un air mystérieux. Entre détenus », et Miriam dit, très vite : « Il faut que je m'en aille, je dois rejoindre ma mère. » Toujours d'un air mystérieux, le garçon dit : « Ce n'est pas ce que tu crois, bébé. Ce que personne ne demande jamais. » Miriam essayait de s'esquiver en longeant le mur de distributeurs où les gens glissaient des pièces dans les fentes, appuyaient sur des boutons, mais le garçon la suivit, piochant dans son sac de Cheese Stix. « On est venus de Yonkers pour voir mon frère, une peine de six ans, et il va faire la totale. Tu sais ce que ça veut dire, "la totale" ? Ton père a été bouclé pour quoi ? Homicide involontaire... ça, c'est mon frère. » Il rit en postillonnant. « Comme quoi mon frère n'aurait pas voulu ce qui est arrivé, mais tu sais quoi, bébé ? C'est du flan, de la blague. Quand tu fais la totale, tu n'as pas de putain de conseiller de probation sur le dos. » Miriam marchait plus vite, sans regarder en arrière, s'efforçant de ne pas avoir peur. Ils étaient revenus près de l'entrée de la salle, où un autre couloir conduisait aux toilettes. Le garçon la serrait de près, lui haletait au visage. « Hé, personne ne va rien te faire, tu sais. Pourquoi tu te tires ? Tu as peur qu'on te viole ? Chaque type qui cherche à te parler, tu crois qu'il veut te violer ? C'est vraiment minable, bébé ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que ton petit cul est tellement bandant qu'un mec va aller te sauter alors que ça grouille de matons ? » Il parlait fort, d'une voix traînante et railleuse. Miriam entendait la colère qui vibrait au-dessous. Elle n'avait pas compris ; ce garçon ne tournait pas rond. Comme les élèves des classes spécialisées qu'on cherchait à éviter parce qu'ils pouvaient brusquement s'en prendre à vous,

comme Lana Ochs.

Une surveillante s'approcha. « Est-ce que ce garçon vous ennue, mademoiselle ? » Très vite, Miriam répondit que non, et s'enfuit aussitôt vers les toilettes.

Igné. Sédimentaire. Métamorphique.

Miriam soulignait des mots à l'encre verte dans son manuel des sciences de la terre, écrivait dans les marges. À côté d'elle, au volant, Ethel avait l'air tourneboulée. Elle s'essuyait les yeux, se mouchait. Chaque fois qu'elle rendait visite à Les, elle en ressortait tourneboulée, absente. Mais aujourd'hui cela semblait être pire. Miriam feignait de ne rien remarquer.

Elle n'avait pas parlé à Ethel du gros garçon en treillis de camouflage. Un incident que son imagination transformerait en une sorte de flirt. Il l'avait appelée bébé. Il avait paru bien l'aimer.

Ethel dit soudain, comme si cette pensée venait de faire surface, à la façon dont un objet enfoui sous la surface de l'eau émerge brusquement : « Je voulais faire l'école d'infirmières de Plattsburgh. Tu le sais, je te l'ai déjà dit. Sauf que ça ne s'est pas fait. » Elle avait un ton hésitant, riait avec embarras. « Ma vie est passée à toute vitesse, on dirait. J'ai aimé Les avec passion. Et toi, et les garçons. Seulement, je ne suis *pas vieille*. »

Miriam ne voyait pas où sa mère voulait en venir. Elle redoutait d'en entendre davantage.

Elles étaient sur la Route 58, approchaient de Black Lake. Un jour de novembre venteux, un ciel gris crachant de la neige. Ethel conduisait la vieille Cutlass à des vitesses variables.

Miriam redoutait particulièrement d'entendre Ethel lui expliquer pourquoi elle avait quitté le lycée à dix-sept ans pour épouser Les Orlander, qui en avait vingt.

« Je le lui ai dit, Miriam. »

Cette fois Miriam leva les yeux. « Tu lui as dit... quoi ?

– Que je voyais quelqu'un et que j'allais continuer à le voir. J'ai un ami maintenant. Quelqu'un qui me respecte. À Tupper Lake. »

Ethel se mit à pleurer. Un bruit entre sanglot et rire, terrible à entendre. Sans lâcher le volant, elle chercha à tâtons le bras de Miriam, qui se rétracta comme si un serpent s'était jeté sur elle.

« Oh, mon Dieu. Je n'arrive pas à croire que je le lui ai dit... qu'il sait. » Comme si ces mots la stupéfiaient, elle répéta : « Il sait. »

Miriam se referma sur elle-même ; elle n'avait rien à dire. Elle était abasourdie, écœurée et effrayée. Le vide se faisait dans son cerveau ; cela ne la concernait pas. Peut-être avait-elle su. Su quelque chose. Ses frères savaient. Tout le monde savait. Les Orlander, que des membres de sa famille allaient voir à Ogdensburg, avait probablement su.

« Ça n'a rien à voir avec toi, chérie. Ni avec aucun d'entre vous. Seulement avec lui. Ton père. Ce qu'il nous a fait. "Je ne sais pas ce qui est

arrivé. Ce qui m'a pris", voilà ce qu'il a dit. Ma vie, j'ai besoin de vivre ma vie. Il faut que j'assure notre existence. Je ne veux pas perdre la maison. Je ne veux pas couler avec lui. Je le lui ai dit. »

Derrière la Cutlass, un lourd camion grumier déboîtait pour doubler, lancé à plus de cent kilomètres à l'heure sur cette route à deux voies. La voiture d'Ethel se mit à trépider dans le sillage de l'énorme poids lourd. Miriam éprouva une envie soudaine d'empoigner le volant, de précipiter la voiture dans le fossé.

Je te déteste. J'aime papa et je te déteste.

« Dis quelque chose, Miriam ? S'il te plaît.

– Dire quoi, maman ? Tu as tout dit. »

Le reste du trajet jusqu'à Salt Isle Road se passa en silence.

5.

... en silence presque jusqu'à Gettysburg. Et sur le champ de bataille vallonné, et dans l'immense cimetière qui ne ressemblait à aucun des cimetières que Miriam eût jamais vus. *Tous ces morts*, dit Les d'un ton songeur. *Cela te fait comprendre ce que vaut la vie, hein !* Il n'avait pas l'air déprimé ni même en colère, mais plutôt perplexe. Il secouait la tête et souriait comme si c'était une blague, cette terre herbeuse sous ses pieds, ces innombrables tombes de soldats de l'Union, morts au cours de trois jours de massacre à Gettysburg : une bataille « décisive » dans la Guerre entre les États.

On interrogerait Miriam sur cette journée. Après.

Le long trajet en voiture avec Les, ce qu'il lui avait dit. De quelle humeur il était, s'il avait bu. S'il avait laissé entendre qu'il était malheureux, qu'il avait l'intention de se nuire.

Se nuire. C'étaient les mots qu'ils utilisaient. En cherchant les raisons de sa mort. *Nuire*, pas *tuer*. Les parents de Les, ses amis. Les frères de Miriam pouvaient à peine parler de ce que leur père avait fait. Du moins en présence de Miriam. Et Ethel ne le pouvait pas du tout ; pour elle, il n'y avait pas de mots.

Les était en liberté conditionnelle depuis cinq mois quand ils avaient fait cette excursion, qu'ils projetaient depuis si longtemps. Cinq mois qu'il était de retour à Star Lake où il prenait les boulots qu'il trouvait. Le patron de l'entreprise de couverture pour qui il avait travaillé pendant des années ne se montrait plus aussi amical à présent. Il y avait un froid entre Les et son beau-frère Harvey Schuller. Les avait purgé trois ans et sept mois de sa peine pour coups et blessures. À Ogdensburg, il avait été un prisonnier modèle, libéré en conditionnelle pour bonne conduite, et c'était une bonne nouvelle, les membres de sa famille étaient contents pour lui. S'ils lui en voulaient de ce

qu'il avait fait, de la honte dont il les avait couverts, ils étaient tout de même contents qu'il ait été libéré, maintenant qu'il ne buvait plus que raisonnablement, qu'il savait se contrôler. Mais Ethel avait sa vie à elle maintenant, évidemment. C'était à prendre ou à laisser, avait-elle dit à Les ; c'étaient les conditions qu'il aurait à accepter s'il voulait vivre avec elle et leur fille. *Je ne vais pas te mentir, je ne mentirai plus jamais à aucun homme.* À ce moment-là, Ethel avait été déçue par son ami de Tupper Lake. Plus d'un ami l'avaient déçue ; à quarante-sept ans elle était devenue philosophe : il ne faut compter que sur soi, point final. Aucun homme ne vous tirera d'affaire. Ethel avait pris du poids, son corps plantureux semblait une sorte d'armure. Son visage était un masque de chair où ses yeux de jeune fille, flirteurs, insolents, ardents, brillaient encore. Miriam l'aimait, mais avec exaspération. Elle l'aimait, mais ne voulait surtout pas lui ressembler. Bien qu'Ethel eût maintenant des revenus réguliers, elle n'était plus une employée en uniforme, elle cogérait une entreprise de restauration locale. Ethel n'avait pas besoin des revenus d'un mari, n'avait pas besoin de mari. Elle avait néanmoins accueilli Les ; comment aurait-elle pu ne pas le faire, la maison était à moitié la sienne, il l'avait presque entièrement construite de ses mains, ils avaient été mariés près de trente ans, le pauvre bougre, où aurait-il vécu ? Où serait-il allé traîner sa honte ? Sa femme lui avait été infidèle et, plus grave encore, elle ne l'avait pas gardé secret, sa femme le supportait à peine, éprouvait de la pitié pour lui, du mépris. Elle l'aimait peut-être, c'était possible – Ethel n'était plus sentimentale ; tout cela s'était évanoui quand Les avait levé la hache pour en abattre le marteau sur le crâne d'un autre homme – mais quel genre d'amour était-ce, le genre d'amour que vous inspire un infirme ; Ethel ne mâchait pas ses mots. À prendre ou à laisser, avait-elle dit, les choses ont changé dans cette maison. Pour le conseil de probation d'Ogdensburg, Les Orlander vivait chez lui, avec sa famille, BP 91, Salt Isle Road, Star Lake, NY. *Ça te fait comprendre ce que vaut la vie,* dit Les. *Mourir pour une bonne cause.*

C'était le début du mois de juin. Quelques jours après la fête du Souvenir. Partout, dans le cimetière de Gettysburg, de petits drapeaux américains battaient au vent. Miriam n'avait jamais vu autant de tombes. Ni autant d'uniformité dans les stèles, dans l'alignement des tombes. Des rangées et des rangées de petites stèles identiques, à vous donner le vertige. Miriam imaginait une armée en marche. L'armée fantôme des damnés. Un frisson de répulsion physique la parcourut. Pourquoi Les et elle avaient-ils projeté pendant si longtemps de venir ici ?

Pendant une heure, une heure trente, ils parcoururent le cimetière de la guerre de Sécession. C'était une belle journée fraîche et venteuse. Plus chaude dans le sud de la Pennsylvanie qu'elle ne l'aurait été à Star Lake dans les Adirondacks. Naturellement il y avait d'autres visiteurs. Des familles, des enfants. Les s'indignait de les entendre parler aussi fort. Quand un petit garçon de quatre ans marcha sur des tombes, cherchant à saisir des drapeaux miniatures, Les dit au père quelque chose que Miriam n'entendit pas, et le

jeune père entraîna son fils par la main, penaud. Miriam retint son souffle, mais il ne se passa rien de plus.

Trapu et musclé, en sweat-shirt à capuche, les joues noires de barbe, une casquette de base-ball enfoncée bas sur le front, Les n'était pas un homme qu'on avait envie de contrarier, à moins d'être un homme lui ressemblant beaucoup. Ton père était-il en colère contre quelque chose, paraissait-il absent, de quelle humeur était-il ce jour-là ? demanderait-on à Miriam.

Comme si, après la mort de son père, Miriam pouvait le trahir !

Elle dit cependant à Ethel ce qui était vrai : à l'aller, dans la voiture, Les avait été silencieux. Il avait apporté des cassettes et quelques CD qu'il voulait ou pensait vouloir écouter, des groupes de rock que Miriam ne connaissait pas, la musique de l'époque lointaine où Les était un enfant, un jeune homme de vingt ans sortant de l'adolescence. Miriam fut déçue : Les n'écoula certaines de ces chansons que quelques secondes ; impatienté, éccœuré, il demandait ensuite à Miriam d'essayer autre chose.

Cela faisait bizarre de se retrouver seule avec Les, sans Ethel ni aucun de ses frères. Miriam supposa que c'était la première fois qu'ils étaient seuls ensemble dans la voiture, quoique ne pouvant supposer que ce serait la dernière. Cette excursion à Gettysburg avait fini par prendre trop d'importance. Ils la projetaient depuis si longtemps ! Cela semblait lié aux souvenirs que son père avait de son propre père, pensait Miriam. Même si Les n'en avait pas beaucoup parlé. Juste une ou deux fois, comme quelqu'un qui pense à voix haute. Si Miriam lui demandait ce qu'il avait dit, il paraissait ne pas entendre. Elle était assise du côté de son oreille droite, sa mauvaise oreille. Vous n'osiez pas parler plus fort à Les ; il prenait la mouche si vous le faisiez. Même Ethel se gardait de le provoquer, car tantôt il semblait entendre normalement et tantôt pas ; c'était imprévisible. Et il lui arrivait donc de parler sans entendre, sans écouter. Dans le cimetière de Gettysburg, le vent emportait les paroles. Miriam remarqua que Les avait la démarche raide de quelqu'un qui anticipe une douleur. L'un de ses genoux, peut-être. Ou son dos. Il avait fait des travaux manuels toute sa vie. Les couvreurs sont particulièrement sujets aux entorses du cou et du dos. Miriam regardait son père, qui marchait devant elle entre les rangées de tombes, les mains enfoncées dans les poches profondes de son sweat-shirt. Il lui paraissait mystérieux, encore séduisant malgré son visage un peu ravagé, son teint terreux d'ex-détenu. Quelques semaines plus tard, après qu'il se serait tiré une balle dans la tête avec sa carabine non loin de la maison de Salt Isle Road, dans un bois de pins désert où il avait chassé le cerf à queue blanche et le dindon sauvage avec les frères de Miriam, on demanderait à Miriam s'il avait beaucoup parlé du cimetière de Gettysburg ou de son père, ou de Gideon qui servait en Irak, et Miriam répondrait évasivement qu'elle ne s'en souvenait pas.

Les n'avait pas beaucoup parlé de Gideon. Il ne l'avait pas vu depuis près d'un an. Il était dérouté et furieux que son fils se fût enrôlé dans l'armée

sans le consulter. L'Irak était une guerre sale, une guerre bidon comme on l'avait dit du Vietnam. Gideon avait cherché à s'éloigner de Star Lake, c'était ça ? À s'éloigner de sa famille.

Miriam marchait vite pour soutenir l'allure de Les. Elle avait cru qu'il allait revenir au parking, mais il semblait se diriger dans le sens opposé, retourner dans le cimetière. Dans le ciel, des nuages passaient pareils à des voiles souillées. Miriam ne voulait pas penser que cette excursion à Gettysburg avait mal tourné. Peut-être venait-elle trop tard. Les aurait dû la faire avec sa famille, sa famille au complet, des années plus tôt, quand ses fils étaient jeunes et que Miriam était une petite fille. On ne sait pourquoi, cette excursion avait pris trop d'importance pour Les et elle ; il y avait de la tension dans l'air, comme un ballon qu'on gonfle, encore et encore, jusqu'à ce qu'il menace d'éclater. Et qui éclate.

Il y avait une grande plaque au bord de la chaussée. Miriam lut à voix haute, par fragments : « Discours de Lincoln à Gettysburg, le 19 novembre 1863, le plus grand discours de la guerre de Sécession et l'un des plus grands discours jamais prononcés par un président américain. *Il y a quatre-vingt-sept ans. Tous les hommes naissent égaux. Tous les héros, vivants et morts, qui ont lutté ici. Le monde remarquera peu ce que nous disons ici et il ne s'en souviendra guère, mais il n'oubliera jamais ce que des braves ont fait en ce lieu*¹... » et Les coupa : « Des foutaises. Qui se souvient ? Qui reste ? Il n'y a que la famille de Lincoln qui se souviennne. »

C'était l'après-midi du 3 juin 2004. Le père de Miriam disparaîtrait de sa vie le 28 juin.

6.

Des mois après l'enterrement, après la fête du Travail, alors que Star Lake s'était vidé et que les estivants étaient partis, ils saccagèrent l'une des maisons neuves d'East Shore Drive. Défoncés au cristal méth comme de l'essence à briquet inhalé par les narines, on craque une allumette et *woup ! woup ! woup !* ça se déchaîne, un vrai jeu vidéo. La reproduction d'une ancienne cabane en rondins des années 1920, sauf que les rondins étaient intempérisés et isolés ; il y avait des portes vitrées coulissantes donnant sur la terrasse et le lac. C'était peut-être une maison où leur père, Les, avait travaillé. Les deux frères n'en étaient pas sûrs. Pas Gideon – après l'enterrement, il avait repris l'avion pour le Moyen-Orient ; son affectation avait été prolongée –, mais Martin et Stan et certains de leurs amis. Ils avaient forcé une porte de derrière, et aucune alarme n'avait retenti. Ils avaient saccagé la maison à la recherche d'alcool et trouvé à la place une tête empaillée de cerf au-dessus de la cheminée, un seize-cors ; braquant leurs torches, indignés de voir une casquette des Mets pendue à l'un des

andouillers, un petit drapeau américain entortillé dans les bois, des lunettes de soleil sur les yeux de verre, alors ils avaient décroché la tête pour l'emporter, tailladé et déchiré les meubles en cuir avec leurs couteaux de pêche, fracassé une télé murale, fracassé un lecteur de CD, jeté des assiettes dans leur rage de casser, renversé le réfrigérateur, coincé des fourchettes dans le broyeur d'ordures, pris le temps d'ouvrir des boîtes pour chien et d'en balancer le contenu contre les murs, pris le temps de boucher les toilettes (six toilettes !) en y enfonçant des serviettes, dans les chambres à coucher (cinq chambres à coucher !) pris le temps d'uriner sur autant de lits que leurs vessies le leur permirent. Cela avait quelque chose à voir avec Les Orlander, même s'ils étaient incapables de dire quoi. Ils avaient pensé à mettre des gants, bien sûr ; ils regardaient les séries policières à la télé. Martin voulait mettre le feu à la maison, mais les autres l'en dissuadèrent. Un incendie attirerait trop l'attention.

Miriam n'avait pas assisté au saccage, elle n'était pas avec ses frères. Pourtant elle savait.

7.

« Ma fichue mère, je voudrais... »

Cette deuxième fois. Les mots sortirent brusquement, avec fureur. Quoi qu'elle eût dans les veines, c'était arrivé au cerveau. Et la musique lui faisait mal. La façon dont le sang battait dans ses artères, il y avait de quoi avoir peur. « ... voudrais que quelqu'un mette fin à ses souffrances, ça vaudrait mieux pour elle. » Ce type, comment s'appelait-il, l'ami intime de Gideon au lycée, Oz Newell était l'ami de Miriam ici. Oz Newell la protégeait. Il approche sa tête suante de Miriam, pose son front contre le sien dans un geste gauche, lui demande ce qu'elle dit et Miriam répond : « Je veux que quelqu'un tue ma mère, comme elle a tué mon père. » Voilà, c'était dit. Depuis des mois cela s'accumulait en elle comme de la bile, et maintenant c'était dit et les garçons la regardaient mais n'avaient peut-être pas entendu, même Oz riait, alors il n'avait sûrement pas entendu. Hay Brouwet essayait de lui dire quelque chose. Personne ne pouvait parler normalement ; il fallait hurler à se mettre la gorge à vif. Hay avait ses grosses mains en porte-voix, Miriam comprenait donc qu'il hurlait, mais la musique était si forte, elle devait être si défoncée qu'elle n'entendait rien du tout.

Ce qui est fait. Ce qui est fait à cause de toi. Ce sera toujours arrivé. Ça ne peut jamais être changé.

Dans cet autre temps avant que son père ne se tue. Dans la voiture, au retour de Gettysburg. Si Miriam avait dit... quoi ? Si Miriam avait dit : *Je t'aime, tu es mon père. Ne me quitte pas.* Elle n'avait rien dit, évidemment. Elle avait souligné des passages dans son manuel des sciences de la terre

pendant que son père roulait sur l'autoroute en direction du nord, de chez eux.

C'était plus tard. Ils étaient ailleurs ; l'air avait une odeur différente. Il y avait moins de bruit. Les vibrations avaient cessé. Quand avaient-ils quitté le Star Lake Inn ? Miriam n'en savait rien. Peut-être s'était-elle évanouie. Un brouillard couleur d'encre l'avait enveloppée. Elle se rappelait avoir posé la tête sur ses bras croisés, sur une table qui lui collait à la peau. Bien que sachant à quoi s'en tenir, elle avait peur que ses frères ne la voient, ivre, échevelée, flirtant en compagnie de types plus âgés, des motards pour certains, défoncés, excités, cherchant sur quoi défouler leur excitation, une meute de chiens en quête de sang. Dans cette meute, Oz Newell était son ami. Vacillant sur ses jambes, suant par tous les pores, Oz Newell protégerait Miriam, elle le savait. Il y avait un accord entre eux. Miriam le croyait. Car Oz la porta jusqu'à son Cherokee déglingué en la prenant dans ses bras. Miriam était inerte, la tête ballante, la bouche molle et les yeux à moitié fermés ; elle sentait jouer les muscles d'Oz, les tendons de son cou. Oz avait un visage puissant, comme taillé dans la pierre. La peau était rugueuse, marquée de cicatrices d'acné. Ses joues n'étaient pas rasées. Il était tard, plus de 2 heures du matin. Miriam devait être portée ; ses pieds étaient nus, très sales, écorchés, en sang. Un de ces rêves où vous avez perdu vos chaussures, une partie de vos vêtements, le regard railleur d'inconnus qui s'attache sur vous. Le tee-shirt rouge taché et la jupe en velours remontée sur ses cuisses – Miriam essaya de tirer sur la jupe, ses doigts agrippaient, griffaient. Elle avait couru dans le parking. Les cheveux dans le visage, affolée. Non ! Arrêtez... » Mais personne ne l'écoutait. Kevin avait quitté la taverne ; la meute l'avait suivi, Miriam s'était accrochée au bras de Hay Brouwet, mais il l'avait repoussée comme on donnerait une chiquenaude à une mouche. Miriam ne se souvenait pas que Kevin portait une casquette des Yankees, mais ça devait être lui, un garçon à la mâchoire solide, des cheveux blonds par le soleil qui lui tombaient dans le cou, Kevin le fils de riche, Kevin qui se plaignait du beau voilier blanc, il se dirigeait vers une jeep, clé de contact à la main il se dirigeait vers une jeep couleur acier garée en partie dans l'herbe au fond du parking quand Oz Newell et Hay Brouwet et Brandon McGraw et leurs amis marchèrent sur lui en jurant – « Enflure ! Où tu vas ! » – et Kevin se tourna vers eux avec un air stupéfait, si surpris qu'il eut à peine le temps de lever les bras pour protéger sa tête. Les autres fonçaient sur lui en hurlant, féroces comme des chiens en meute ; Kevin essaya de s'enfuir mais ils le rattrapèrent, l'injurièrent, le plaquèrent contre la jeep, la casquette des Yankees vola, la tête de Kevin reçut une pluie de coups, il tomba sur le sol, encerclé par les autres qui le frappaient de leurs poings, de leurs brodequins à bouts ferrés. Miriam s'accrochait à leurs bras, les tirait, les suppliait d'arrêter, mais ils ne faisaient pas attention à elle, même Oz Newell la repoussa, indifférent à ses supplications. Et une partie d'elle-même pensait : *Faites-lui mal ! Ça lui apprendra.*

Cela avait quelque chose de juste, cette correction. On le sentait. Même

si on ne pouvait pas le dire, même pas à Oz Newell et à ses amis.

Sur le gravier, à moitié dans les herbes au fond du parking, le garçon aux cheveux décolorés se tordait et vomissait. Ses vêtements étaient déchirés, sa poitrine dénudée. Il n'était pas blessé. Ils ne l'avaient pas esquinté pour de bon. Ils rirent avec mépris en le voyant ramper vers la jeep. Son nez cassé saignait, mais un nez cassé c'est de la rigolade. Ses dents de devant bougeaient peut-être un peu. Son visage de joli garçon avait été un peu amoché ; il avait besoin d'une leçon. Cet enfoiré, ce putain de fils de riche. Ne montre plus ta gueule au Star Lake Inn, enfoiré. Pas touche à nos filles. La prochaine fois, c'est la tête qu'on te cassera. Ta cervelle que tu vomiras. Les types étaient contents d'eux. Ils étaient reconnaissants à Miriam, qui était la jeune sœur de leur ami Gideon, d'avoir eu besoin d'eux. De s'être adressée à eux. La défonce à l'adrénaline, c'est ce qu'on fait de mieux, de plus pur. Ils riaient à en pleurer, des larmes cuisantes comme de l'acide. Sauf qu'il fallait qu'ils se tirent de là en vitesse. Quelqu'un dans la taverne risquait d'appeler le 911. Deux ou trois d'entre eux étaient venus à moto, d'autres en pick-up. Oz Newell avait son Cherokee déglingué, qui sentait comme s'il habitait dedans. Ils se donnèrent rendez-vous dans un autre bar quelques kilomètres plus loin, le Benson Mines, ouvert jusqu'à 4 heures. Mais Oz Newell dit qu'il ferait mieux de raccompagner Miriam chez elle.

Dans Salt Isle Road, un frisson de vent courait au sommet des arbres comme quelque chose de vivant. La lune glissait dans le ciel, près de disparaître derrière les nuages. Des nuages minces, dépenaillés, comme un chiffon déchiré passant sur la face de la lune. « Regarde ! » Miriam tendit le bras. « Ça te fait penser qu'il y a une raison à tout ça. » Oz jeta un regard de biais à Miriam, affalée à côté de lui. Il avait fallu qu'il jette chemises sales, emballages en polystyrène et boîtes de bière sur le siège arrière pour lui faire de la place. « C'est comme si la lune donnait un centre au ciel. Alors le ciel n'est pas seulement... » Miriam perdait le fil de ce qu'elle disait. C'était quelque chose d'important qu'elle aurait voulu, qu'elle aurait pu dire à son père ; cela aurait peut-être fait une différence. Le Cherokee faisait des embardées sur l'étroite route du lac. Ce qui s'était insinué dans le cerveau de Miriam, quoi que ce fût, lui donnait l'impression qu'elle n'était pas dans son crâne mais qu'elle flottait à côté.

Oz Newell la surprit en disant d'un ton mesuré : « Là-bas, Miriam, tu disais quoi à propos de ta mère ? Je n'ai peut-être pas entendu. »

Oz avait donc entendu. Entendu quelque chose. *Il va le faire*, pensa Miriam. *Pour moi*. Cela pourrait être un accident. Il y avait si souvent des accidents d'armes à feu. Tous les hommes en avaient. Les garçons en avaient. Même quand ce n'était pas la saison, on entendait tirer dans les bois. Les Orlander n'avait pas eu beaucoup d'armes, juste deux. Le fusil de chasse, la carabine. La carabine conservée par le service du shérif du comté, puis restituée à la famille, et Stan se l'était attribuée, avec le fusil de chasse, et les

avait emportés à Keene. Oz pourrait se servir d'une carabine. Oz pourrait tirer par la fenêtre de la chambre d'Ethel. Oz pourrait se cacher dehors, dans les buissons. Oz pourrait tirer à travers le pare-brise de la Cutlass quand Ethel se rendait en ville. Un cambriolage. Un inconnu. À cette époque de l'année il y avait beaucoup d'inconnus dans la région de Star Lake. Beaucoup d'inconnus dans les Adirondacks. Il y avait des effractions, des cambriolages, des actes de vandalisme. Il y avait des tabassages, des meurtres inexplicables. Cela se ferait vite et puis ce serait fini et Miriam pourrait vivre avec Martin à Watertown, il était sorti de désintox maintenant et travaillait comme couvreur, et il avait eu l'air de se sentir si seul qu'Ethel avait dit, Reviens, chéri, viens vivre avec ta sœur et moi, et Martin l'avait repoussée en disant qu'il irait plutôt en enfer d'abord.

Avec une amertume enfantine, Miriam dit : « Ma mère. Ce qu'elle a fait à mon père. Elle devrait être punie. » Et Oz dit, l'air perplexe : « Punie comment ? » et Miriam dit, en s'essuyant la bouche sur l'épaule de son tee-shirt AU SABLE BOATHOUSE : « Punie. » Son cerveau s'embrumait de nouveau. C'était comme les nuages qui passaient sur la face de la lune ; on ne pouvait pas voir ce qu'il y avait derrière ce mouvement rapide, si cela bougeait aussi. Oz, qui conduisait le Cherokee, freinait pour prendre les virages, ne dit rien. Il conduisait avec plus de précaution maintenant, comme s'il s'était rendu compte qu'il n'aurait pas dû conduire du tout. Miriam entendait sa respiration haletante. Elle dit : « Je ne parle pas sérieusement, Oz. Je ne crois pas. »

– Tu ne devrais pas dire des choses comme ça, fit Oz, en courbant les épaules. Sur ta mère. Quelqu'un pourrait comprendre de travers, tu sais. »

Quand il s'engagea dans l'allée cendrée de Miriam, Oz éteignit ses phares. Miriam vit avec un serrement de cœur que les pièces de devant étaient obscures, mais que la lampe extérieure, celle du garage, était allumée, et que des lumières brillaient sur l'arrière de la maison : la cuisine, la chambre à coucher d'Ethel. « Hé, Miriam ! Bon Dieu. » Oz riait ; Miriam s'agrippait à lui. Elle l'embrassait, ses joues râpeuses, son visage interloqué. Il la repoussa et elle passa une jambe sur les siennes, se cognant au volant. Elle était désespérée, excitée. Cela ressemblait à une noyade de vouloir si fort être aimée. Elle aurait dû avoir honte, mais cela arrivait tellement vite. Sa bouche contre celle de l'homme, brûlante et brutale, ses dents dures, avides. Elle n'avait aucune idée de ce qu'était un baiser, bouche ouverte, langues, la douceur, les caresses. Oz riait, mal à l'aise. Il la repoussa avec plus d'énergie. « Miriam, arrête. »

Elle était trop jeune, la petite sœur de Gideon. Pour lui, elle était une sœur, ou elle n'était rien. Il était certain qu'elle n'avait jamais couché avec personne, et il n'avait pas l'intention d'être le premier.

« Je t'aime. Je veux rester avec toi. »

– Bien sûr, mon chou. Une autre fois. »

Miriam sauta du Cherokee, marcha en grimaçant, pieds nus, jusqu'à la

maison. Si honteuse ! Le sang lui brûlait le visage.

La cuisine comprenait deux pièces, dont une ancienne buanderie. Les avait abattu le mur de séparation. Il y avait un long plan de travail avec un évier éraflé en porcelaine blanche. Les beaux placards en bois sombre que Les avait fabriqués. Des tapis, jetés sur le lino. Au moment même où Miriam constatait qu'Ethel n'était pas dans la cuisine, sa mère entra, en peignoir, une cigarette à la main. Les yeux brillants d'émotion, elle regarda Miriam comme on fixerait une lumière éblouissante, aveuglante.

Le cœur de Miriam fit une embardée. Elle aimait si fort cette femme, perdues toutes les deux, comme des nageurs se noyant dans les bras l'un de l'autre.

D'une voix de gamine exaspérée, elle dit : « Pourquoi n'es-tu pas couchée, maman ? Je t'avais dit de ne pas m'attendre. »

Maintenant que Les était parti sans retour, Ethel était en deuil. Son visage était pâle et bouffi, à nu. Il semblait pourtant étrangement jeune, la bouche comme une meurtrissure, blessée. Dans le peignoir en chenille, son corps était flasque, mûr, plus que mûr. Ses seins ballants, lourds, écœuraient Miriam, qui avait envie de se ruer sur sa mère et de la bourrer de coups de poing enfantins. Miriam, qui titubait d'épuisement, pieds nus et boiteuse, les cheveux dans la figure, des vomissures sur son tee-shirt rouge moulant et sa jupe blanche ridicule. Elle aurait voulu enfouir son visage honteux dans le cou d'Ethel, son cou plissé qui sentait le talc.

Quelque part au loin, dans les montagnes, un cri mélancolique, une série de cris. Des plongeurs, des coyotes. Un soir d'été, Les avait emmené Miriam écouter des cris plaintifs qu'il lui avait dit être des cris d'ours noirs.

Ethel souriait d'un air hésitant. Sachant que, si elle avait un mouvement trop brusque, Miriam la repousserait, s'enfuirait. Pieds nus, grimaçant de douleur. La porte de sa chambre claquerait et ne se rouvrirait pas. « Tu as l'air fiévreuse, ma chérie. » Ethel avait sans doute senti une odeur de sueur masculine sur Miriam. Elle sentait l'odeur de bière, de vomi. Comment ne pas reconnaître l'odeur de vomi de sa fille. Mais décidant habilement de ne pas aller dans cette direction. Trop heureuse que sa fille soit rentrée. S'approchant pour appuyer une main sur le front de la fille. Miriam tressaillit, redoutant ce contact. Cela faisait des heures qu'elle le redoutait. Pourtant la main était fraîche, consolante. Ethel dit, d'une voix rauque, « Où étais-tu, vas-tu me le dire ? »

Un instant, Miriam fut incapable de se souvenir. Où avait-elle été ? Une sécheresse de sable dans la bouche. Comme si elle avait dormi la bouche ouverte, aussi vulnérable dans son sommeil qu'un petit enfant.

« Nulle part. Je suis là maintenant. »

Sang

Cette fille, il ne la connaissait pas. Vraiment pas. Tout ce qu'il savait, c'était qu'elle était la fille d'amis de ses parents. Ou peut-être de simples connaissances, car ses parents connaissaient beaucoup de monde dans ces années-là. Le premier souvenir net qu'il avait d'elle, il était en classe de troisième, il avait treize ans et elle seulement cinq, une vie entière entre eux à cet âge-là. Un petit enfant interchangeable avec n'importe quel autre, fille ou garçon, et quasiment inexistant aux yeux d'un garçon de treize ans, pour qui personne ne compte beaucoup en dehors d'une bande choisie de garçons de son âge ou plus vieux et de quelques très rares filles. Et voilà que sa mère lui parlait d'une voix qui lui faisait peur, impulsive, intime, et les mains posées sur lui comme pour l'empêcher de s'esquiver : « Cette pauvre enfant ! Et ses parents ! Évidemment, ils doivent s'estimer heureux qu'elle soit en vie, et que cet homme abominable ait... » Un frisson de dégoût passa sur le visage de sa mère, et il détourna aussitôt le regard, car quelque chose n'allait pas, cette intonation qu'avait sa mère pour lui parler et qu'il entendait rarement, sauf quand ses parents parlaient tous les deux dans l'intimité de leur chambre à coucher, derrière leur porte fermée ; et Jess était un garçon qui manquait non pas vraiment de curiosité, mais de l'audace requise pour chercher à surprendre des conversations qu'il savait ne pas lui être destinées. Jess était donc contrarié par le comportement de sa mère. Cette expression de dégoût teinté d'excitation sur son visage d'ordinaire serein. Car il y avait quelque chose de sexuel là-dedans. Jess savait, et ne voulait pas savoir. Car que pouvait signifier *homme abominable* si la fille n'avait pas été tuée, sinon quelque chose de sexuel ? Jess était embarrassé et contrarié, un sang brûlant lui battait les tempes, il aurait aimé s'enfuir. Qu'avait-il à voir avec une enfant ayant huit ans de moins que lui ! Et sa mère disait : « Si tu sais quelque chose, Jess, veux-tu me le dire ? Dis-moi ce que tu sais. » (Ils étaient dans la cuisine. La mère de Jess semblait l'y avoir guetté. Elle le coinçait entre le réfrigérateur et la cuisinière.) À treize ans vous n'avez pas plus envie de parler de sexualité avec votre père ou votre mère que vous ne leur parleriez de Dieu. Et donc,

sans regarder sa mère dans les yeux, Jess marmonna qu'il n'avait absolument rien entendu dire sur ce que sa mère lui racontait, sur on ne sait quel incident horrible et innommable sans aucun rapport avec lui ni aucun de ses camarades de classe, Jess prit soin de ne pas répéter le nom de la fille – le nom d'une fille de cinq ans est quasiment insignifiant pour un garçon de treize – affirmant à sa mère anxieuse que, à sa connaissance, personne dans son collège n'en avait parlé. *À sa connaissance* était peut-être la vérité. *À sa connaissance* était, pour un garçon de treize ans soumis à un interrogatoire pénible par sa mère, la plus négociable des vérités. « Pour l'instant le pire n'a pas été divulgué. On ne connaît ni le nom de l'enfant ni les détails de ce qu'il a fait, sauf "agression répétée", "perte de sang importante"... tu te rends compte ! Une enfant de cinq ans ! Rien sur la famille, et juste une photo de... "l'auteur du crime". » Jess remarqua que la bouche de sa mère, habituellement souriante, était déformée, encadrée de rides dures. *Voilà à quoi elle ressemblera quand elle sera vieille. Quand elle sera plus vieille*, se dit-il. Il brûlait de s'enfuir maintenant, d'écarter sa mère pour foncer dans sa chambre du premier, fermer cette fichue porte derrière lui et s'enfouir dans ses pensées les plus secrètes et les plus interdites, des pensées malsaines, des pensées coupables, où ni sa mère ni son père ne pouvaient le suivre. Car il y a dans le monde des endroits pareils à des fissures et des failles secrètes dans lesquelles on peut s'enfouir et se cacher, où personne ne peut vous suivre. Bégayant maintenant, répétant qu'il n'avait rien entendu sur la fille, rien au collège, osant maintenant lever des yeux suppliants vers sa mère, et c'est alors que sa mère prononça ces mots stupéfiants que Jess n'oublierait jamais : « J'aimerais pouvoir te croire. »

D'un ton moins accusateur que mélancolique. Et avec cette bouche tordue, hideuse. Et ce fut le dernier moment de l'enfance de Jess, comme ce fut, pour sa mère, le dernier moment d'une phase de sa maternité. Mais ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire. Ni l'un ni l'autre n'auraient eu les mots pour décrire leur perte. À ce moment-là, dans l'immense cuisine étincelante de la maison « contemporaine classique » des Hagadorn donnant sur les petites collines sculptées et les bunkers perfides du golf du North Hill Country Club, il fut évident que la mère ne pouvait se fier au fils, et que le fils, raidi contre une brusque pression indésirable de la main de sa mère sur son épaule ou la caresse de doigts propriétaires sur la nuque de son cou brûlant, ne pouvait se fier à la mère.

« Va-t'en, alors. Va. »

Ce soir-là il l'entendit parler à son père d'une voix vibrante de dégoût, de reproche – « cet homme abominable », « horrible histoire », « si près de chez nous », « devrait être mis définitivement hors d'état de nuire » – et cette fois Jess resta immobile dans le couloir, devant la porte fermée de la chambre de ses parents, osant à peine respirer, tenant à entendre tout ce qui pourrait être révélé. Et plus.

Pourquoi ? C'était le sexe. Le secret du sexe. Ce tremblement

d'excitation dans la voix de sa mère. Cette expression sur le visage de sa mère. Car désormais il verrait sa mère avec recul et la reconnaîtrait pour une femme, une femme parmi d'autres femmes : de sexe féminin. En sciences de la santé, on vous apprenait que la sexualité était quelque chose de « normal », de « sain », de « bon », qu'« il ne fallait pas en avoir honte », on vous apprenait que la sexualité devait être « consensuelle », « protégée », mais en fait tout le monde savait que la sexualité était secrète, coupable, que cela faisait ricaner les garçons, et que c'était une course folle de montagnes russes dans laquelle on avait peur de se lancer mais sans avoir le choix de ne pas le faire, et sous peu. (Quand ? À treize ans, en troisième, Jess était l'un des garçons les plus jeunes, les plus timides et les moins expérimentés, mais il était résolu à ce que cela ne dure pas.) La sexualité, c'était le « porno », et c'étaient les « pervers », et c'étaient les « viols suivis de meurtre », et c'était cet « homme abominable » qui avait fait cette « chose abominable » à une petite fille dont Jess essaierait de ne pas retenir le nom.

Une autre fois. Quelques années plus tard. Pas la même fille. Et pas la mère de Jess, mais son père, pas dans la cuisine, mais dans la chambre de Jess, d'où il ne pouvait s'échapper.

« ... tu sais quelque chose sur ce... cet enlèvement ? »

Jess secoua aussitôt la tête : *non*.

« ... des garçons de ta classe ? Pas des amis à toi, si ? »

Jess secoua aussitôt la tête : *non*.

C'était vrai : Jess n'était pas ami avec les garçons impliqués dans l'« enlèvement », et Jess ne connaissait pas la fille « mineure ». Il ne savait que ce qu'il avait entendu : la fille n'était pas une élève du lycée de North Hills, ses parents n'habitaient pas North Hills, mais Union City. Le bruit courait qu'il n'y avait qu'une mère, une « immigrée clandestine ». Le bruit courait que la fille « mineure » était en quatrième. (Mais « mûre pour son âge ».) (Les filles mûrissaient à une allure alarmante au collège ; on entendait des choses stupéfiantes.) Il était presque possible de penser que cette fille était celle à qui des « choses abominables » avaient été faites par l'« homme abominable » quand Jess était en troisième, mais Jess savait que c'était peu probable. (L'autre fille, si petite à l'époque, devait encore être à l'école primaire. Et de toute façon sa famille avait quitté North Hills et plus personne ne parlait jamais d'eux.) Malgré tout Jess devait en déduire que les deux filles présentaient des ressemblances importantes. Les circonstances étaient similaires. Car cette fois-ci aussi des « choses abominables » avaient été perpétrées sur une jeune fille, et cette fois-ci aussi il était question de sang.

Du sang sur le matelas. Du sang partout. Et trop ivre pour s'apercevoir qu'on trouvait ça dèg.

Jess ne tenait pas ces propos écœurés de première main. Jess n'était pas un ami intime des types qui étaient allés en voiture à Bay Head. Bien qu'ils soient en terminale comme Jess Hagadorn, que ce soit la semaine de remise

des diplômes et qu'il y ait des fêtes. De nombreuses fêtes, dont certaines se chevauchaient dans la même soirée. Et Jess Hagadorn avait été invité à certaines de ces soirées, et à d'autres pas. Car il y avait des milieux sociaux – des coteries – qui excluaient Jess Hagadorn, bien que les Hagadorn habitent une maison de Fairway Drive donnant sur le golf de North Hills et que M. Hagadorn soit le propriétaire de Hagadorn Electronics, Inc. Et que Mme Hagadorn soit liée à plusieurs des mères des camarades de classe de Jess. Jess avait dix-sept ans et dix mois, il était toujours l'un des plus jeunes, des plus timides et des moins expérimentés de sa promotion, mais il avait des amis, il avait été invité à un certain nombre de fêtes. Il avait emmené une fille au bal des terminales. Il avait été corédacteur de l'annuaire du lycée North Hills. C'était un fait incontestable : Jess Hagadorn n'avait pas fait partie des cinq ou six garçons de terminale qui avaient quitté une soirée tard dans la nuit pour faire quarante-cinq kilomètres en voiture et se rendre sur la côte avec la fille mineure, dans la maison en bord de plage de Bay Head. La maison appartenait à la famille de l'un des garçons, qui en avait pris la clé à l'insu de ses parents. Jess ne savait même pas avec certitude qui avait été de la partie : des types populaires, sportifs et gosses de riche. Un de leurs voisins de Fairway Drive, à trois maisons de la leur. Peut-être quelques filles, dans une autre voiture. Le nombre de véhicules qui s'étaient rendus à Bay Head n'était pas clairement établi. Les filles affirmeraient avoir quitté Bay Head au bout d'une demi-heure. Les filles affirmeraient être parties quand elles avaient vu « comment les choses tournaient ». Sous-entendu l'alcool, la drogue, et le heavy metal assourdissant. Sous-entendu la fille mineure. Tout ce que savait Jess et qu'il essayait d'expliquer d'une voix hésitante à son père, qui le fixait d'un œil gris et grave comme à travers la mire d'un fusil, c'était qu'après la fête chez Andy Colfax (à laquelle Jess Hagadorn n'avait pas été invité, cela dit, s'il y était allé, comme beaucoup d'autres qui s'étaient pointés sans avoir été nommément invités, il aurait été le bienvenu, ou du moins on ne lui aurait pas fait sentir qu'il ne l'était pas) l'« enlèvement » avait eu lieu. Un « enlèvement présumé », car les garçons affirmaient que la fille les avait accompagnés de son plein gré. Elle avait « insisté » pour les accompagner, les avait « pratiquement suppliés ». Et donc la virée à Bay Head avait été « consensuelle ». Ce qui s'était passé à Bay Head avait été « consensuel ». Du moins au début, à la fête de North Hills. Si Jess Hagadorn avait été invité à accompagner les garçons et la fille mineure dans la Chevrolet Trailblazer du père d'Ed Mercer, il aurait peut-être été flatté, heureux d'être admis parmi des sportifs et des fils de riches aussi populaires après des années d'exclusion. Donc oui, peut-être. S'il avait été invité, peut-être qu'il serait allé avec eux ; c'était une possibilité. Ce n'était pas exactement ce que le père de Jess lui demandait, mais c'était ce qu'il semblait insinuer. Peu importait que Jess eût alors été le seul dans la maison de Bay Head à avoir obtenu son diplôme avec mention très honorable. Peu importait qu'il eût été le seul à être admis dans une université prestigieuse de l'Ivy League à l'automne. Et peut-être que

maintenant Jess Hagadorn serait au nombre des sept élèves de terminale du lycée de North Hills, New Jersey, arrêtés par la police de Bay Head pour détournement de mineure, agression sexuelle sur mineure, incitation à la consommation d'alcool, enlèvement de mineure et résistance aux forces de l'ordre. Sauf que Jess n'avait pas été l'un de ces garçons. Il n'avait même pas entrevu la fille. Il ne connaissait pas son nom. (S'il l'avait su, il l'avait oublié.) Il avait entendu dire qu'elle avait menti sur son âge. Il avait entendu dire qu'elle avait quatorze ans. Il avait entendu dire qu'elle en avait seize. Il avait entendu dire qu'elle en avait treize. Il avait entendu dire que sa date de naissance était inconnue parce que son seul parent, sa mère, était une immigrée clandestine et n'avait pas de papiers. Il avait entendu dire que la fille elle-même était une immigrée clandestine sans papiers. Il avait entendu dire qu'elle était « formée », « mûre pour son âge », quel que soit cet âge, plus qu'une fille blanche ne l'aurait été. Et aucune fille blanche, du moins à North Hills, ne serait montée en voiture à plus de 2 heures du matin avec une bande de garçons de terminale ivres pour aller faire une virée à quarante kilomètres de là sur la côte du Jersey. (Et, surtout, aucune fille blanche ayant ses règles – d'après ce que Jess savait de deuxième ou troisième main – n'aurait accompagné ces garçons sauf si, ivre ou droguée comme elle l'était, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle les avait et que cela dégoûterait les garçons, ou qu'elle l'ait su, mais qu'elle l'ait oublié. Autre possibilité : ses règles avaient commencé au moment de l'« enlèvement », des « agressions ».) Jess ne savait absolument rien. Jess n'avait pas vu la fille. Jess n'avait pas entendu ses cris, et s'il les avait entendus, il aurait peut-être cru qu'elle riait. Quand les filles boivent, elles hurlent de rire. Comme des oiseaux qu'on massacre, les filles hurlent de rire. Les filles défoncées hurlent de rire. Et quand elles font l'amour, elles hurlent de plaisir, du moins Jess avait-il des raisons de le croire.

Secrets sexuels. Il avait entendu sa mère hurler, et plus d'une fois. Il était sûr que c'était ce qu'il avait entendu, la nuit, dans la chambre du premier quand la porte était fermée. Quand il était petit, des années plus tôt. C'était à ce moment-là qu'il avait entendu les cris, pensait-il. Non qu'il ait envie d'y penser ; absolument pas. Il ne voulait pas y penser. Sa mère et son père. Il ne voulait pas penser qu'ils le dégoûtaient profondément, pas plus qu'il ne voulait penser qu'il les dégoûterait profondément s'ils le connaissaient. C'était une sorte de froide consolation, qu'ils ne le connaissent pas. Pas plus qu'on ne connaîtrait le fond du cœur d'un inconnu aperçu de loin dans la rue. Depuis l'âge de treize ans, Jess ne supportait plus que sa mère le touche ; tout cela était fini entre eux. Son amour de petit garçon pour sa mère, qu'il avait adorée.

Et maintenant son père. C'était odieux de sa part d'entrer dans la chambre de Jess sans y être invité. De frapper et d'ouvrir la porte presque du même mouvement. Et maintenant il interrogeait Jess. Yeux gris, graves et méfiants, posés sur Jess, et ses deux poings se serrant et se desserrant comme de leur propre volonté. « Tu dis la vérité, Jess, n'est-ce pas ? Regarde-moi,

filis.

– Je te regarde, papa ! Je dis la vérité. »

Fils. Personne ne disait « fils » dans la vraie vie.

Fils ! Jess n'était le *filis* de personne.

Il en aurait toujours conscience, désormais : fils de personne. Car son père ne le croyait pas, et son père ne l'aimait pas. À partir de ce moment-là, dont Jess se souviendrait longtemps.

Il n'aurait pas pu parler du sang à son père, notamment. Il n'avait pas vu de sang, c'était un fait. C'était la vérité. Il n'avait pas vu de sang sur le corps de la fille, sur l'intérieur de ses grosses cuisses et dans sa toison frisée de poils pubiens, luxuriante comme une étrange végétation. Et sur la peau brune de ses jeunes seins ronds, avec la tache violette des mamelons. Tout ce sang, sur les jambes de la fille, sur les draps, et sur le matelas, sur le pénis et le bas-ventre des garçons. Une scène démente rendue assourdissante par une musique tonitruante. On n'aurait pas pu entendre la fille hurler.

On savait qu'elle était ivre, et droguée, et allumée, hystérique. Elle criait, accusait. Menaçait. Et pourtant elle avait voulu aller avec ces types, elle avait été flattée, ils lui avaient fait croire qu'ils « l'aimaient bien ». Que peut-être l'un d'entre eux « l'aimait ». Qu'il serait peut-être son petit ami. (Peut-être !) À ce moment-là il ne restait plus d'autre fille dans la maison de la plage. Toutes les filles blanches étaient parties. C'étaient des filles de terminale, parties avant 4 heures. Au départ il y avait eu cinq ou six voitures garées dans le sable grossier au-dessus de la maison. La police de Bay Head le déterminerait aux traces de pneus, mais quand des agents étaient arrivés sur les lieux, appelés par des voisins, vers 4 h 40, il ne restait que la Trailblazer. Jess Hagadorn n'était pas là, naturellement. Jess Hagadorn n'avait jamais été à moins de quarante-cinq kilomètres de la côte du Jersey. C'était un fait qu'il pouvait garantir à ses parents : Jess était chez lui à ce moment-là, dans son lit. Insomniaque et suant dans son lit toute la nuit et à 6 h 25 encore réveillé, tourmenté par la nausée et par une migraine taraudante, après s'être traîné dans la salle de bains contiguë à sa chambre une fois, deux fois, trois fois pour vomir dans la cuvette des W-C. Actionnant la chasse d'une main tremblante pour évacuer les vomissures brûlantes... Et les parents de Jess l'avaient entendu, bien sûr, et avaient des raisons d'affirmer *Notre fils était à la maison. Notre fils est rentré de bonne heure d'une soirée de célébration. Peu après minuit, notre fils était de retour. Notre fils est un garçon bien, un garçon sérieux et un excellent élève, nous lui faisons confiance et nous n'avons pas eu à guetter son retour. Notre fils nous a dit avoir bu quelques verres – des bières – à l'une ou l'autre de ces soirées, mais il n'a pas pris de drogue. Jamais de drogue. Il nous l'a juré : jamais de drogue. Notre fils ne sait rien de ce qui serait arrivé à une fille mineure, notre fils nous a juré avoir dit la vérité, et nous le croyons. Notre fils va entrer à l'université de Pennsylvanie à l'automne, un établissement de l'Ivy League.*

Cette fille, il ne la connaissait pas. Vraiment pas. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait essayé de l'aider. Il avait été le seul à l'aider. Il rentrait chez lui sous la pluie, et son erreur, c'était qu'il avait dû se tromper de sortie sur l'I-95. Il s'était retrouvé dans un endroit dont il n'avait jamais entendu parler, Glasstown ou Glass Lake, quelque part après Trenton il avait dû s'arrêter pour prendre de l'essence, dans un 7-Eleven à côté de la station il avait acheté un Coca pour le coup de fouet de la caféine, pour s'éclaircir les idées, il aurait terriblement voulu ne pas être là, ne pas rentrer chez lui, le week-end de Thanksgiving, et sa mère avait insisté, Jess il faut que tu viennes, que penserait la famille, malgré tout il avait tardé à quitter le campus, quitté Philadelphie dans un flot de véhicules au ralenti, le trajet jusqu'à North Hills n'était que de quelques heures, mais il n'avait quasiment pas dormi la nuit précédente et tandis qu'il conduisait courbé sur le volant quelque chose d'agaçant, de tourmentant voletait à la périphérie de son champ de vision, comme ces petits papillons blancs qui se cognent contre les moustiquaires les nuits d'été ; dans le 7-Eleven miteux il avait été distrait par le poste de télévision au-dessus de la caisse, une télévision de surveillance montrant une partie du magasin, et Jess avait vu sa silhouette de dos sur cet écran, déplacez-vous vers la droite et la silhouette se déplace vers la droite, déplacez-vous vers la gauche et la silhouette se déplace vers la gauche, retournez-vous et allez vers le fond du magasin et la silhouette quitte l'écran mais (doit-on supposer) est filmée par une autre caméra dans une autre partie du magasin. Mais dans les toilettes il n'y avait pas de caméra. (Si ?) En sortant des toilettes, il vit avec étonnement – du moins pensait-il que c'était ce qu'il voyait, ces choses-là arrivent si vite qu'on ne sait pas comment évaluer ce qu'on voit, ni même si on le voit vraiment – la porte des toilettes pour femmes s'ouvrir et se refermer, s'ouvrir et se refermer, comme un jeu, sûrement un enfant, une petite fille aux yeux noirs brillants regardant furtivement Jess, cachée derrière la porte, pouffant, Jess lui sourit mais sans s'arrêter, car il y avait quelque chose d'étrange chez cette petite fille, très vite Jess quitta le 7-Eleven sans se retourner et oublia aussitôt l'incident, si on pouvait appeler ça un incident ; maintenant après s'être trompé de route pour reprendre l'I-95, il se retrouvait sur une petite route de campagne à la sortie d'un village (Glasstown, Glass Lake) et cette douleur martelante-harcelante qui se réveillait dans son crâne *Pourquoi ! Pourquoi es-tu ici !* attendant qu'un train de marchandises passe, un long train lourd et ferraillant, lui martelant la tête, ses yeux le brûlaient comme s'il fixait une lumière aveuglante, les mains crispées sur le volant de l'Audi (l'ancienne voiture de sa mère qu'elle avait donnée à Jess quand elle en avait acheté une neuve) il attendait que ce fichu train soit passé, il aurait terriblement voulu ne pas être là, ne pas être en train de rentrer chez lui pour Thanksgiving, il avait déçu son père en refusant de faire des études d'ingénieur, il avait déçu sa mère en refusant d'être le fils aimant et fiable qu'elle désirait ; et dans un champ voisin un enfant surgit soudain, une petite silhouette qui courait en trébuchant dans l'herbe haute, sous la pluie glaciale,

sortant apparemment d'un bouquet d'arbres rabougris, Jess cligna les yeux, incrédule : *Est-ce une enfant ? Une petite fille ?* Elle était habillée légèrement par ce temps froid et humide de novembre, une robe à jupe courte et pardessus un pull sale, les jambes nues, la tête nue et un petit visage déformé par une expression de terreur. Derrière Jess le conducteur d'un pick-up écrasa son klaxon, car le train de marchandises était passé, le dernier wagon ferrailant était passé, les feux rouges ne clignotaient plus mais Jess ne s'en était pas aperçu, et comme il n'avancait pas, le pick-up le contourna dans une explosion d'irritation refoulée, et d'autres véhicules suivirent, car personne ne semblait avoir remarqué cette enfant si étrangement seule dans ce champ, ou alors ils s'en moquaient. Vite Jess se gara, sortit de la voiture et courut vers la petite fille pour lui demander ce qui n'allait pas, ce qui lui était arrivé, car c'était manifestement une situation d'urgence. Manifestement la petite fille était en détresse et avait besoin d'aide. Tout cela il l'expliquerait ensuite et à de nombreuses reprises, quoique, pour être précis, ce qui était arrivé arriverait si vite, mais de façon si décousue, comme un film mal collé, des plis et des trous mystérieux dans le récit, des silhouettes floues et pas toujours dans le cadre. Les faits étaient les suivants : une petite fille d'environ neuf ans était sortie en courant d'un bois d'arbres rabougris à une quinzaine de mètres de la route où Jess Hagadorn attendait le passage d'un train de marchandises au crépuscule et sous une pluie glaciale, cette fille semblait désespérée, mal habillée d'une robe de coton rose et d'un pull, elle avait les jambes nues, les pieds nus dans des tennis sales et en fait ses vêtements aussi étaient sales, tachés et couverts de gratterons, et elle avait les cheveux emmêlés et collés, sa bouche semblait molle et meurtrie comme une bouche de poisson après qu'on en a arraché l'hameçon. Ses cheveux étaient blond cendré, presque blancs, fantomatiques et lumineux dans ce jour sombre de novembre, et quand Jess se pencha vers elle, il ne put comprendre qu'une partie ce qu'elle disait : « ... rentrer *chez moi*. Veux rentrer *chez moi*. »

Était-elle perdue ? Ou s'était-elle enfuie d'une maison voisine ou d'une voiture ? Était-elle blessée ? Quelqu'un l'avait-il poursuivie ? On ne voyait personne dans le champ ; pas de véhicule garé sur la route, excepté l'Audi ; aucune maison visible. Jess demanda à la fille où elle habitait ? d'où elle venait ? où étaient ses parents ? si elle était blessée ? mais la fille était trop agitée pour répondre, elle gémissait, grelottait et s'essuyait les yeux. Alors Jess lui prit la main.

Expliquant ensuite qu'il n'avait pas eu d'autre solution que de la prendre par la main et de la conduire à sa voiture, pas d'autre solution que de lui demander de venir avec lui, la soutenant, la portant presque pour franchir un fossé et la faire monter dans sa voiture, et oui, Jess se demandait si c'était une décision très sage mais étant donné les circonstances ne voyait pas ce qu'il pouvait faire d'autre, quelle autre solution il avait, car il semblait n'y avoir personne aux alentours, personne à qui faire signe de s'arrêter, et pas de maison visible là où il était. *L'important c'est d'aider. De l'aider. De la*

sauver. Voilà l'important, avait-il pensé.

Dans l'Audi Jess s'efforça de réconforter la fille, essuya avec un mouchoir son visage sillonné de larmes, lui demandant de la voix la plus calme possible où elle habitait ? si elle s'était égarée ? si quelqu'un l'avait amenée là, dans cet endroit désert, puis abandonnée ? Il lui avait redemandé si elle était blessée. Car il voyait que ses vêtements étaient tachés de sombre... du sang ? Et dans ses cheveux, des caillots de... était-ce du sang ? Il ne voyait aucune blessure, mais il hésitait à l'examiner de plus près, hésitait à soulever la jupe de la robe sale pour examiner ses jambes. « Où est ta maman ? Ton papa ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Le cœur de Jess battait fort dans sa poitrine et il avait la bouche sèche. Car il savait qu'il y avait danger, tout en sachant qu'il n'avait d'autre solution que de chercher de l'aide pour la fille. Tous ses sens étaient en alerte, comme des fils tendus. La fille grelottait convulsivement, et Jess monta le chauffage. Il vit que les yeux de la fille étaient d'un bleu angoissé, que son nez rougi aurait eu besoin d'être mouché. Son petit visage anguleux était sale, les cheveux blonds lumineux emmêlés et collés comme si elle avait dormi dans les bois, ou été retenue prisonnière dans un endroit horrible, une cave par exemple.

Pendant tout ce temps, Jess avait essayé de faire le 911 sur son portable, mais les appels ne passaient pas. Il ne comprenait rien aux paroles incohérentes que bégayait la fille, et il prit donc la décision de faire demi-tour et d'aller dans la direction de Glasstown ou Glass Lake, bien que n'ayant aucune idée de la distance qui l'en séparait. Il assura à la pauvre fille qu'il lui trouverait de l'aide : il l'emmènerait à la police ou dans un hôpital. Il lui assura qu'elle serait en sécurité, qu'on s'occuperait d'elle et que personne ne lui ferait plus de mal, mais au lieu de réconforter la fille, les paroles de Jess semblèrent la perturber, elle s'agita, protesta : « Non... *chez moi*. Veux aller *chez moi*. *Chez moi !* » Et Jess dit : « Mais chez toi, où ? Tu peux me le dire ? Par là ? C'est la bonne direction ? Ou... »

Jess conduisait sous une pluie glaciale qui s'abattait sur le pare-brise et le toit de l'Audi comme des rafales de clous, tout en essayant encore d'appeler le 911 sur son portable. Sur le petit écran de plastique, à peine visible, s'inscrivait ce message décourageant : ABSENCE DE RÉSEAU.

Jess expliquerait ensuite qu'il avait demandé à l'enfant en larmes où elle habitait, ce qui lui était arrivé, si elle avait été blessée, comment elle s'appelait ; et la fille répondit quelque chose comme « Papa et maman vont être en colère contre moi et me faire encore pire s'ils savent que je ne suis pas... » mais Jess ne comprit pas ses derniers mots... « *chez moi* » peut-être ou « au lit ». Jess dit : « Encore pire ? Tes parents t'ont fait du mal ? » ce qui sembla bouleverser la fille encore davantage, au point qu'elle lança des coups de pied et se démena sur son siège en criant : « Oui ! Oui ! Ils vont me faire... pire ! » Des sanglots rauques secouaient son petit corps. Son visage était déformé, hideux. Des larmes coulaient de ses yeux et de la morve de son nez. Jess roulait comme un forcené sous la pluie, guettant une fenêtre éclairée ou

un autre véhicule sur la route ; il désespérait de trouver Glasstown ou Glass Lake ; peut-être s'était-il encore trompé d'embranchement, ou alors la route avait bifurqué et viré dans la mauvaise direction. *La perpétuité plus quatre-vingt-dix-neuf ans* telle serait la condamnation. *La perpétuité incompressible* à purger peu après son vingt-troisième anniversaire. Et pourtant il essaierait d'expliquer, d'innombrables fois il expliquerait avec quel acharnement désespéré il avait cherché de l'aide pour cette malheureuse petite fille, s'efforçant de la raisonner alors même qu'il commençait à se rendre compte que c'était sans espoir, il ne comprenait pas ce qu'elle disait, fut obligé de lui saisir le bras pour la maîtriser parce qu'elle agitait les mains d'une façon dangereuse pour le conducteur de l'Audi ; aussitôt la fille poussa un petit cri aigu comme un chat qu'on tourmente, repoussa la main de Jess avec la vivacité grossière d'une fille beaucoup plus âgée, se rencogna contre la portière et pleura encore plus fort, se frappant la tête contre la vitre de façon inexplicable et exaspérante, si bien que Jess pensa *Cela va laisser des traces sur la vitre, ce sera une preuve si je ne les efface pas*. Sachant cependant que, dans ce cauchemar qui se déployait autour de lui comme un film dément, il n'aurait jamais l'occasion de nettoyer la vitre.

Il chercha à maîtriser la fille ; il ne voulait pas qu'elle se blesse. Avec une fureur inattendue elle le repoussa, comme si lui, Jess Hagadorn, était son agresseur, comme s'il ne l'avait pas prise dans sa voiture pour lui venir en aide mais pour l'agresser, comme si Jess Hagadorn était en fait l'agresseur qu'elle avait cherché à fuir. Tout en conduisant la voiture qui cahotait sur la route gravillonnée, il essaya d'immobiliser la fille en la coinçant contre lui avec son coude droit, car il était beaucoup plus fort qu'elle et commençait à perdre patience. On aurait dit un petit animal frénétique, dégageant de la chaleur, vibrant d'énergie, de la volonté de lui résister. Jess éprouva soudain une douleur cuisante dans la partie charnue de son pouce droit, car la fille l'avait mordu ; aussitôt cette pensée le traversa : *Cela sera une preuve, ils compareront ses dents à la morsure*. Jess injuria la fille, donnant un coup de frein qui fit déraper la voiture quand il referma son bras autour de la tête de la fille et lui ouvrit de force les mâchoires, la serrant comme dans un étau. Se disant qu'il devait la maîtriser pour l'empêcher de se blesser, mais la vérité était qu'elle lui faisait peur. Il était très possible qu'il fût en train de rêver, un rêve si angoissant qu'il était à peine supportable, et pourtant Jess savait que cela ne pouvait pas être un rêve parce qu'on reconnaît un rêve à sa texture. Les rêves ont des contours flous d'aquarelle, alors que la vie réelle a les contours nets et durs d'une photographie. Jess regardait avec anxiété à travers le pare-brise éclaboussé de pluie : des arbres, une galaxie d'arbres, de branches et de rameaux dénudés. Si nombreux ! Un simple rêve n'a jamais une telle complexité. Et le ciel était strié de fentes et de fissures comme une peau de vieillard. Dans les trois quarts du ciel, c'était le crépuscule, une couleur de prune meurtrie, mais à l'ouest (Jess supposait que c'était l'ouest, bien que dans son état de confusion et d'égarement il n'eût aucune idée de

l'endroit où il se trouvait) s'étirait une bande horizontale d'un rouge orange, rouge orange sang, magnifique dans l'obscurité grandissante. Jess se dit *Si c'était un rêve, je ne verrais pas autant de choses. Il n'y aurait qu'elle et moi.*

Et donc ce n'était pas un rêve. Si ce n'était pas un rêve, il ne pouvait y avoir d'issue. Jess maintenait fermement la fille pour la calmer. Car elle s'était mise à se tortiller, à se tordre, à gigoter. Elle lança des coups de pied sauvages contre le tableau de bord comme si elle voulait le fracasser. Lança des coups de pied dans le pare-brise comme si elle voulait le fracasser, mais Jess l'arrêta à temps. « Bon Dieu ! Arrête ça, bon Dieu ! » Se soufflant leur haleine brûlante au visage, ils luttaient. Jess n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait, pourquoi la fille s'en prenait à lui. Et voilà qu'elle lui sautait dessus, un petit chat sauvage lui plantant ses griffes dans le corps, riant, grimpa maladroitement sur ses genoux alors qu'il était au volant, les cuisses nues sous sa robe sale. À son étonnement, il vit que ses cuisses pâles de petite fille étaient maculées de sang. Elle avait donc été blessée et le lui avait caché, une blessure secrète entre ses jambes, et maintenant il y avait des taches de sang sur son pantalon et sur les sièges de cuir de l'Audi ; le devant du pull de la fille était maculé de sang, et l'une de ses manches trempée de sang sombre. Furieux, Jess se dit *Je vais être couvert de son sang. Ce sera la plus accablante des preuves.* Une partie de son esprit, rusée, sournoise et détachée de leur lutte frénétique, réfléchissait à la façon dont il pourrait nettoyer ses vêtements du sang de la fille, prendre une douche, en toute sécurité, en toute intimité, si par exemple il pouvait arriver chez lui, dans la maison de Fairway Drive donnant sur le golf de North Hills, s'il pouvait se glisser par la porte de derrière sans être remarqué et monter aussitôt dans sa chambre du premier, sa chambre d'enfant, la chambre qu'il en était venu à mépriser avant son départ à l'université mais qui maintenant, rétrospectivement, lui paraissait un refuge, et s'il pouvait se doucher dans sa salle de bains sans être vu ni dérangé, il se purifierait du sang de la fille, ce sang sombre coagulé sous ses ongles et collé à ses cheveux, se shampooiner les cheveux et en ôter ces caillots de sang ne serait pas une mince affaire, mais il était déterminé, et il emporterait les vêtements souillés, les vêtements tachés et compromettants, chaussettes et sous-vêtements compris, tous ses vêtements contaminés par le sang de la fille ; il détruirait ces preuves quelque part – incapable de réfléchir, dans l'urgence du moment, sur le siège avant de l'Audi, luttant avec cette fille extraordinairement forte, à la façon exacte dont il les détruirait, car son cœur battait deux fois, trois fois plus vite, comme s'il approchait inéluctablement de l'orgasme. La fille criait : « Méchant ! Méchant ! Méchant ! » comme un oiseau dément, frappant Jess de ses petits poings durs. Ou alors elle se moquait de lui ? Elle le taquinait, le tourmentait ? C'était un piège ? Car quand Jess repoussa la fille, elle rebondit, revint vers lui, lui riant au visage, se pressant hardiment dans ses bras et escaladant de nouveau ses cuisses, se serrant et se tortillant contre lui, l'excitant, alors qu'il ne pouvait l'arrêter. Car Jess ne voulait pas lui faire de mal. Jess savait qu'il ne devait pas lui faire de

mal. Sauf pour se protéger, il ne devait pas employer la force contre cette enfant, bien qu'elle fût manifestement plus âgée qu'il ne l'avait d'abord cru, très vraisemblablement une adolescente et non une enfant de neuf ans, une femme naine, petite, chétive et la poitrine plate, un petit ventre rond et pas de hanches, des cuisses et des bras doux et musclés, un visage anguleux et ces yeux bleus scintillants. « Méchant ! Méchant ! » haletait-elle. Jess réussit à l'écartier et continua à rouler, ne sachant que faire d'autre ; l'Audi zigzaguait sur la route, Jess avait dû se tromper d'embranchement encore une fois, car la route semblait devenir plus étroite, la route était déserte et obscure, éclairée seulement par la lumière bondissante des phares, et pourtant la fille avait baissé sa vitre pour crier, d'une voix plaintive d'enfant : « Au secours ! Au secours ! Il me fait du mal ! Le méchant homme me fait du mal ! » Jess protesta, tendit le bras, il fallait qu'il la fasse taire, il l'arracha de la fenêtre, essaya de plaquer sa main sur sa bouche, essaya de lui immobiliser la tête comme dans un étau, mais une fois encore la fille se débattit et se tortilla et lui mordit la main, réussissant à lui échapper, à ouvrir la portière et à sauter. Jess jura et freina, laissa la clé sur le contact pour poursuivre la fille, qui courait en hurlant dans un champ, suivant un vague sentier menant à une sorte de décharge ou de tas d'ordures ; une désagréable odeur de brûlé arrivait aux narines de Jess, une odeur de caoutchouc et d'ordures, il pénétra dans une clairière où il vit des silhouettes humaines, des vagabonds sous un abri de fortune, serrés autour d'un feu fumant. La fille courut vers eux en hurlant, Jess sur ses talons, un grand homme barbu en treillis qui portait une bouteille à ses lèvres s'immobilisa, cria quelque chose à Jess et se leva en titubant ; deux autres hommes, tirés de leur torpeur, s'avancèrent d'un air menaçant vers Jess, sans lui laisser le temps de s'expliquer. Et donc ils lui tombèrent brutalement dessus en jurant, le rouant de coups de poing et, pris par surprise, Jess recula en se protégeant la tête de ses bras ; l'un des vagabonds le frappa avec un parapluie cassé, un squelette de parapluie, les baleines lui égratignèrent le visage, Jess l'arracha des mains de l'homme et lui en frappa la tête : « Je vais te tuer, bon Dieu ! » Pendant que Jess se battait avec les vagabonds, la fille s'enfuit ; Jess se dégagea et courut en trébuchant derrière elle ; car rien ne comptait que la petite fille aux habits tachés de sang, qui porterait de terribles accusations contre Jess. Les vagabonds lui crièrent après mais ne le poursuivirent pas quand il s'enfonça dans un bois d'arbres rabougris, il faisait presque nuit maintenant et la pluie glaciale se transformait en neige fondue, haletant et misérable Jess se retrouva sur une colline surplombant une route à quatre voies, l'Interstate qu'il avait malencontreusement quittée une éternité auparavant, lui semblait-il, mais en fait il n'y avait sans doute pas plus d'une heure. La fille était quelque part devant lui ; Jess ne pouvait faire autrement que la suivre, descendant maintenant une pente abrupte et apercevant devant lui la petite silhouette furtive de l'enfant, le petit démon qui avait laissé son sang dans sa voiture et sur lui, voilà qu'elle se dirigeait en boitant vers un énorme semi-remorque garé sur le bas-côté de la route, moteur allumé. Le

chauffeur devait dormir à l'intérieur, et la fille était déterminée à le réveiller, Jess devait l'arrêter avant qu'elle n'atteigne le camion en hurlant à l'aide ; il réussit à la rattraper, la saisit, lui plaqua une main sur la bouche avant qu'elle puisse hurler, murmurant : « Arrête ! S'il te plaît ! Tu sais que je ne t'ai rien fait ! Ce n'est pas moi ! » Jess implorait, mais la fille ne cessa pas de se débattre. Il vit que sa robe de coton n'était pas seulement tachée de sang, mais déchirée, elle était nue au-dessous, son petit vagin glabre saignait, ses jambes étaient poissées de sang, du sang frais coulait de son nez et de sa bouche où l'une de ses dents de devant paraissait branler. La fille devait s'être fait cela toute seule parce que Jess n'y était pour rien. Jess dirait *Je ne voulais rien faire de tout cela, je n'ai pas eu le choix.*

Des véhicules passaient dans un grondement de tonnerre, mais personne ne semblait remarquer la lutte sur le bas-côté de la route. Bien qu'il fasse nuit, les reflets des phares éclairaient la scène comme par un clair de lune, et Jess entraînait la fille dans les buissons, grognant et haletant il réussit à la traîner dans une clairière où il pourrait la maîtriser, tenter de la raisonner, c'était une aire de pique-nique en bord de route, il y avait des tables, des bancs, le sol était jonché de déchets, Jess devait écraser sa main sur la bouche de la fille pour étouffer ses cris, elle se débattait comme un chat enragé et Jess fut donc obligé de la chevaucher, de l'immobiliser sous son poids en la serrant entre ses genoux, Jess devait peser cinquante kilos de plus que la fille mais avait pourtant du mal à la maîtriser car une force surnaturelle animait son petit corps. Il se dit *S'il neige maintenant, cela la recouvrira*, mais cela ne le réconforta guère, car au printemps, ou dans un jour ou deux, la neige fondrait. Il avait à la main un bloc de béton. Il l'éleva et frappa, et il sentit le crâne d'enfant se fendre. Un crâne d'enfant est composé d'os fragiles qui ne peuvent résister aux coups d'un adulte. Du sang jaillit d'une blessure dans le cuir chevelu de la fille, une cascade alarmante de sang. Car les blessures à la tête saignent terriblement. La fille se débattait plus faiblement maintenant, elle eut un frisson, gémit et ne bougea plus. Son petit visage anguleux de poupée s'était détendu, ses yeux ouverts, fixes, avaient perdu leur fureur démoniaque. Jess envisagea de lui faire une respiration artificielle parce qu'il avait appris les rudiments des premiers secours au lycée, mais il n'osa pas presser sa bouche contre la bouche ouverte et ensanglantée de la fille, pas plus qu'il ne put se résoudre à soulever sa robe ensanglantée et déchirée pour examiner sa blessure ; il tira au contraire la jupe sur ses cuisses autant qu'il le put. Qui donc avait si mal habillé une enfant aussi jeune, une mince robe en coton, un pull bon marché et pas de chaussettes, pieds nus dans des tennis ? Les parents de cet enfant étaient coupables. Jess ne l'était pas. Jess avait voulu l'aider, et son aide avait mal tourné. Il plaidait sa cause tout en se relevant, titubant d'épuisement. Et maintenant ? Que faire ensuite ? Il essaierait de se rappeler : il couvrit la fille de feuilles, rassembla maladroitement des feuilles, puis il repéra un vieux bout de toile goudronnée et le traîna jusqu'au corps inerte pour l'en couvrir. Jess partit ensuite en trébuchant à la recherche de sa voiture.

S'efforça de retrouver son chemin dans les bois. Il se repéra habilement à l'odeur d'un feu fumant, et dans la décharge l'abri de fortune était là mais il n'y avait pas trace des vagabonds. Jess suivit un vague sentier, trébuchant, boitant, sanglotant, et là, comme si elle l'attendait, il y avait une voiture de patrouille, une voiture de police au gyrophare rouge, garée près de l'Audi de Jess qui semblait avoir dérapé dans un fossé ; les vagabonds parlaient avec deux policiers en uniforme, des hommes de la police du New Jersey qui examinaient la voiture de Jess, ils avaient déjà découvert les sièges souillés de sang et l'un d'eux braquait une torche sur le coffre ouvert ; il était trop tard pour que Jess fasse demi-tour et coure se réfugier dans les bois, car les policiers l'avaient vu et lui criaient d'avancer, les mains en l'air, criaient-ils, et ils avaient sortis leur arme, Jess hésita, se demandant s'il devait tout de même tenter de s'enfuir, de retourner dans les bois où il trouverait peut-être un terrier où se cacher, tête la première dans un terrier, dans un refuge obscur, tandis que les policiers continuaient à crier, marchant sur lui revolver au poing comme dans ces séries télévisées que Jess ne regardait plus, criant : « À terre, fils. À terre. »

Veine cave

Nous t'aimons ! avaient-ils dit.

Nous t'aimons tant ! avaient-ils dit. Si heureux de t'avoir de nouveau près de nous Dieu merci.

Des étreintes farouches, des baisers. Des baisers brûlants du genre à vous laisser des cicatrices. Il était l'objet de ces étreintes, au bord de l'étouffement. Il était l'objet de leur amour farouche, s'observant à une distance d'environ cinq mètres – de l'autre bout de la pièce, près du sapin de Noël – remarquant les larmes salées qui jaillissaient de ses yeux abîmés et coulaient sur les greffes de peau de son visage comme des ruisselets d'eau de pluie érodant une terre rouge compacte. Nous t'aimons, Dennie, lui disait-on, Dieu merci de retour de cet endroit terrible ces gens terribles pareils à des animaux.

On ne l'appelait pas Caporal-Chef, ici. Tout cela était du passé.

Celui qu'ils avaient engagé pour jouer son rôle lui faisait des clins d'œil par-dessus la tête de – ces gens qui étaient là – « sa famille », leurs noms lui étaient connus comme son nom leur était connu, sauf que dans l'excitation du moment ces noms étaient comme des pièces de monnaie qu'il aurait cherchées à tâtons dans sa poche, par des trous dans le tissu elles étaient tombées dans la doublure de sa veste, pas vraiment perdues mais impossible de mettre la main sur ces fichues pièces, pas sans déchirer encore plus le tissu.

Il avait la voix rauque et chavirante. Attendez ! Je suis par ici. Il est ici, Dennie.

Sauf que l'acteur ou je-ne-sais-qui avait pris sa place. Alors le Caporal-Chef se soula, maussade dans son coin de la salle de séjour près du sapin de Noël qu'ils avaient gardé, disaient-ils, pour qu'il puisse le voir. Pas un vrai arbre comme on en coupe dans les bois mais un arbre Wal-Mart, « synthésique », une matière blanche légère et floconneuse comme de la fourrure, des ampoules rouges brillantes qui lançaient des éclats de lumière blessants comme du verre et un ange scintillant au sommet – l'une des grosses femmes sentant la sueur expliquait ça sérieusement au Caporal-Chef en train de déchirer l'emballage scintillant d'un cadeau pour y découvrir un pyjama de

flanelle écossaise. Tu vois, Dennie, nous t'attendions.

Nous savions !

Nous savions ! Nous avons prié ! Nous avons prié si fort !

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été étreint comme cela. Embrassé et agrippé et des larmes éclaboussant le devant de sa chemise et la braguette de son pantalon kaki. Il devait résister à l'envie de les repousser.

Le Caporal-Chef ne savait pas avec certitude s'il entendait ces gens lui parler directement ou si les mots étaient canalisés/contrôlés par le biais de l'implant en titane de son oreille interne/limaçon (droit). Car apparemment – il devait l'admettre – s'il ne voyait pas la bouche, ou si elle marmonnait ou si elle était déformée, ou si c'était une bouche flasque perdue dans des plis de chair grasse ou cachée par des moustaches hirsutes, il n'arrivait pas à déchiffrer les mots et devenait alors irritable et anxieux et à l'affût des moqueries.

Il était le seul détenteur du titre de Caporal-Chef de tout le comté de Yelling, Dakota du Nord. Il avait accompli trois affectations pendant la guerre. Il avait été rendu à la vie civile avec les honneurs. Sûr que sa ville natale était sacrément fière de lui.

Par demande spéciale de la famille du Caporal-Chef, les médias de la région respecteraient sa vie privée. Il n'y aurait pas de photos à la une de l'*Ashtree Junction Gazette* ou à la télé locale. Il avait son bracelet d'identification au poignet (gauche). Il avait les plaques d'identité. S'il avait été expédié ici, c'est qu'ils devaient avoir cette adresse-là dans leurs dossiers. Une autre preuve d'identité, c'était que, sur le chemin de la maison, on avait fait passer le Caporal-Chef devant le vieux lycée. Dans l'œil droit abîmé du Caporal-Chef avait été ingénieusement implantée une lentille en plastique intra-oculaire, garantie résister sans fondre à une température de 500 degrés, et à travers cette lentille minuscule le Caporal-Chef voyait nettement et dans des couleurs vibrantes. Non seulement la façade minable du lycée où ils étaient tous allés mais derrière le lycée les montagnes éventrées et les puits de dynamitage abandonnés et la mine à ciel ouvert remplie d'une eau sombre aux reflets rougeâtres dans laquelle ils s'étaient tous baignés – ces « spectacles familiers » étaient brillants et unidimensionnels comme des illustrations de magazine. Ça alors, c'est vraiment quelque chose, dit le Caporal-Chef, mal à l'aise, et Mack qui était son frère (aîné) dit, Ouais, Den, je pensais que ce petit détour te plairait.

C'était un test, supposait le Caporal-Chef. L'un d'eux disait, Ferme les yeux petit. Dis-moi si je lève ton bras ou si je le baisse, et il s'était concentré de toutes ses forces, ne voulant pas tricher, regarder à travers ses paupières, et il avait dit fermement, Vous le levez. Et le médecin – si c'était un médecin – dit, Et maintenant qu'est-ce que je fais, je lève ou je baisse, et il avait dit, moins fermement, Vous baissez. Non... levez.

Plus tard il s'était rendu compte que c'était un piège, celui qui avait fait ça s'était juste moqué de lui sans lever ni baisser son bras, pareil avec

l'épingle dans son gros orteil... est-ce que ça piquait ou pas ? Et... quel orteil ? Les pieds du Caporal-Chef ne lui étaient pas visibles, il n'aurait pas pu tricher s'il avait voulu le faire.

Même chose pour le lycée, un genre de test de vision. Ou alors le lycée avait été changé, repeint (mais discrètement, d'une couleur presque identique à l'ancienne) ou (plus ingénieux encore) on ne l'avait pas emmené voir le lycée minable d'Ashtree Junction où ils étaient tous allés, mais un bâtiment entièrement différent dans une autre rue ; et les montagnes éventrées dans le lointain n'avaient pas été les vieilles Humpbacks de son enfance exploitées jusqu'à épuisement par Delphic Ore, Inc., mais un genre de projection photographique dont l'existence « virtuelle » était déclenchée par l'approche du Bronco du frère du Caporal-Chef. Le Caporal-Chef était si malin qu'il avait fait croire à son frère qu'il était tombé dans le panneau, il avait *réagi exactement comme un ancien combattant normal réagirait dans ces circonstances*.

Pourvu que le Caporal-Chef prenne ses médocs. En particulier les Zomix couleur de craie. Et les capsules gelée-rouge qui glissaient mieux avec des Coors bien froides.

Dennie, enfin ! Oh, chéri.

Ils étaient fiers de lui. Les femmes s'essuyaient les yeux. Les hommes essayaient de ne pas le dévisager. Ils se passaient bruyamment les médailles, les citations. Les photos tachées et cornées. Le Caporal-Chef espérait que les photos de têtes d'animaux n'étaient pas dans le lot.

Il y avait Maudie, sa jeune épouse. Il avait été fou d'elle au lycée. Il y avait Sadie, et il y avait Bessie, et il y avait maman-Jeanne, et il y avait grand-maman-Jeanne, des femmes larmoyantes au visage flasque, permanentées pour que leur petite tête paraisse plus grosse sur leur corps massif en tailleur-pantalon orlon de chez J. C. Penney quand on les regardait de dos difficile de faire la différence entre ces gros culs.

Il y avait son frère Mack. Ou celui à qui ils faisaient jouer Mack – barbiche couleur merde, cheveux clairsemés sur le dessus du crâne, la même casquette Harley-Davidson que la dernière fois que le Caporal-Chef l'avait vu, comme si même avec une plaque d'acier dans son crâne (rasé) le Caporal-Chef était assez con pour se faire avoir par ça. Il y avait le vieux avec son visage revêché éclaboussé de taches de vin couleur d'eau sale. Il y avait ses oncles. Son beau-frère au ventre de buveur de bière. Des types du lycée d'Ahstree qu'il aurait jurés morts, comme lui. Partis en petits morceaux comme lui. Mais il avait été le Blagueur, et un Blagueur ne reste pas mort.

Papa ! Pa-pa !

Un gamin tremblant de quatre ans terrorisé par le Caporal-Chef, clignant les yeux, impressionné et apeuré, devant le visage greffé du Caporal-Chef et son œil en plastique flamboyant et son crâne rasé où la plaque d'acier étincelait comme une plaque coulissante bleuâtre. Un pauvre gamin pitoyable suçant un doigt morveux, poussé en avant par cette femme au visage luisant

dont les superbes nichons débordaient d'un pull décolleté en orlon couleur pêche semé de perles de culture... ce n'était pas Maudie, si ? C'était l'autre, pas Maudie Skedd dont il avait été fou amoureux. Mais celle qui avait été si gentille avec le Caporal-Chef après que Maudie l'avait débarqué. Celle qui semblait en savoir beaucoup sur lui et qui riait tout excitée d'une façon qui devait défriser maman-Jeanne, le Caporal-Chef le savait. Celle-là était vraiment chaude, elle manifestait son droit conjugal de toucher le Caporal-Chef, de l'embrasser et de barbouiller son visage greffé de rouge à lèvres pour prouver *Je ne suis pas dégoûtée ni écœurée, je suis la plus aimante des femmes et la plus fidèle et une mère sacrément dévouée*. Plusieurs fois dans l'après-midi elle affirma son statut d'épouse en passant ses ongles en plastique rouges sur le cou frissonnant du Caporal-Chef, sur ses bras atrophiés et sur ses cuisses atrophiées, et en lui murmurant à l'oreille jusqu'à ce qu'un lent sourire lui découvre les dents. Elle disait que Dennie junior n'avait pas vu son pa-pa depuis x mois et que tous les soirs il avait prié pour son pa-pa et été un si gentil petit garçon que son pa-pa était enfin revenu et pour toujours.

Il y avait quelque chose dans cette déclaration qui débectait le Caporal-Chef, il ne savait pas vraiment quoi. Pendant la guerre le Caporal-Chef avait assisté à des interrogatoires serrés de rebelles ennemis par ses officiers supérieurs et le Caporal-Chef anciennement naïf avait acquis un détecteur de bobards lui soufflant maintenant qu'aucun enfant de quatre ans n'aurait pu dire Papa ! Pa-pa ! avec autant de sincérité apparente sans qu'on l'y ait entraîné

Dis bonjour à Dennie junior, Dennie ! Il a un peu peur, ça fait tellement longtemps.

Tellement longtemps c'était un reproche qu'on lui adressait... non ?

Trois affectations au combat, le Caporal-Chef avait servi son pays. Le Caporal-Chef avait servi dans la Guerre contre la Terreur. Le Caporal-Chef en était fier, et ça l'aurait copieusement gonflé que sa mission soit contestée.

Il aimait Dennie junior bien sûr. C'était juste qu'il ne savait pas ce qu'on faisait avec un gosse si petit, incapable de vous parler ou de poser des questions. Les gens semblaient attendre, regarder. Comme un projecteur qui rendait le Caporal-Chef nerveux. Pas assez de capsules gelée-rouge pour donner au Caporal-Chef un calme d'acier. Et les yeux un peu louches du gamin le perturbaient. La même teinte bleu ardoise que ceux du Caporal-Chef à l'époque lointaine où il avait ce qu'on appellerait des *yeux normaux*. À cet âge-là on a envie de les serrer dans ses bras à les écraser. On a envie de les protéger des souffrances et du mal qui les attend. On a envie d'expliquer à ces gens qui vous regardent *Vous savez quoi ? C'était une erreur. Je ne voulais pas vraiment tout ça*.

Pas sa vie pendant la guerre. Mais sa vie ici. Sa vie personnelle. Sa vie post-Caporal-Chef. C'était ça l'erreur.

Malgré tout... Il était le Blagueur. Les trucs incroyables qu'il avait sortis, plus fou et plus grossier que les autres mecs et pourtant les filles avaient le feu

aux fesses pour lui, le mauvais sujet d'Ashtree Junction.

Tout ça c'était fini maintenant. Ils l'avaient ramassé à la pelle, un tas de morceaux sanguinolents et fumants. Ils avaient fourré ça dans des sacs zippés étiquetés DONNEUR D'ORGANES. Les os ne servaient à rien, à part la moelle, qui passait pour se vendre une fortune sur le marché noir saoudien.

Maintenant ce devait être une émission spéciale à la télé, le jeune Caporal-Chef des marines avait été réexpédié chez lui dans la ville (anciennement) minière d'Ashtree Junction, Dakota du Nord. Dans la modeste maison à revêtement bitumé du 89, Magnesium Street. Celui qui jouait le rôle du Caporal-Chef s'embrouillait dans son texte, l'air bilieux comme s'il avait fait la pire erreur de sa foutue vie de con mais qu'il n'ait pas encore compris laquelle.

Dans le placard au fond de la maison, sa vieille carabine calibre .22. C'était une consolation. Il savait qu'elle était là, la dernière fois qu'il était revenu chez lui, il avait vérifié. Mais la crosse était fendue, s'il se rappelait bien. Sa foutue faute, il l'avait balancée contre un arbre de colère d'avoir raté un cerf, un coup facile. C'était au fusil de chasse de Pa qu'il pensait. Le Remington 1100 à verrou calibre 12, qu'on avait si bien en main. De la grenaille, voilà les munitions qu'il utiliserait, pas des chevrotines. La grenaille, c'est petit, délicat même. Ça ne vous explose pas une cible en ne laissant que tripes, plumes et traînées de sang.

Il avait fallu qu'il rende ses armes de service. On les lui avait enlevées.

Qui ils étaient allés chercher pour jouer les gosses, il n'en avait aucune idée. Peut-être étaient-ils vrais ? Le petit garçon qui portait l'ancien nom du Caporal-Chef et la petite fille qui était l'enfant de sa sœur Michelle, sa nièce ? Ils avaient dressé ses gosses à l'appeler pa-pa et oncle Dennie. C'était mignon et adorable et l'amour montait fort en lui comme cette sensation qu'on a avant de vomir – « nauséeuse » – qui lui coupait les jambes, les couilles. Et il se dit *C'est ici que le Caporal-Chef est connu et aimé. C'est ici que le Caporal-Chef peut être pardonné.*

Malgré tout il ne savait pas vraiment si c'était une vraie pensée à lui ou une pensée de télévision, transmise par l'implant en titane.

Quelquefois, par l'intermédiaire de l'implant, des mots lui parvenaient. Bien qu'ils ne soient pas dans la langue maternelle du Caporal-Chef, il devait s'estimer heureux d'avoir au moins ces mots-là, car il y avait des « ratés » dans son cortex cérébral ainsi que dans le « tronc cérébral », on le lui avait expliqué. Il disait *Fier de servir mon. Dans la maladie et jusqu'à ce que la mort. Au nom de Jésus. Ne mourra pas en vain.*

C'était embarrassant ! C'était n'importe quoi ! Comment se faisait-il que le Caporal-Chef ait encore au poignet le putain de bracelet d'identification de l'hôpital ? Ils avaient coupé ce foutu truc, il s'en souvenait très bien, ou alors il l'avait arraché avec ses dents.

Pa-pa, qu'est-ce que c'est ? Pa-pa !

Il fallait compter sur le gosse pour le découvrir. Un gamin de télé, à tous

les coups, qui suivait un strip – script ? – sinistre auquel le Caporal-Chef n'avait pas donné son accord.

Il y avait tellement de choses qui s'embrouillaient. Dans la moitié obscure de son cerveau, où les choses se perdaient.

L'une des femmes, aux petits soins, aidait le Caporal-Chef à enlever le bracelet révélateur. Des ciseaux de couturière de vingt centimètres, tailladant le plastique. Si vous essayez d'arracher ce foutu truc de votre poignet, ça ne marche pas. Il y avait aussi un code secret qui déclenchait des alarmes si vous essayiez de quitter la salle. Salle des brûlés, salle psy. Orthopédie. Chirurgie. Ils avaient désactivé le bracelet d'identification du Caporal-Chef parce que l'hôpital comme le corps des marines l'avait rendu à la vie civile « avec les honneurs ».

Il est temps de passer à table, Dennie ! Viens, je vais t'aider.

Tu as besoin d'aide, Dennie ? Par ici, fils.

Ta tarte préférée, tu te souviens ? Crème de banane.

Sur le canapé il dormait à moitié, une grande canette de Coors tiède inclinée entre ses cuisses atrophiées, menaçant de se renverser et de lui couler dessus comme de la pisse chaude. Chargé à cul après trois ou quatre petites bières à cause des médocs. Pas censé boire avec les médocs mais merde, le Caporal-Chef était *chez lui* où il était respecté. Ashtree Junction où ils connaissaient le Caporal-Chef depuis sa naissance et avaient dû dire qu'ils lui pardonnaient, ou que les condamnations étaient effacées, « zonérées », et le dossier, scellé. Le Caporal-Chef n'y croyait pas mais ne le contesterait pas. Le Caporal-Chef était un *père* ici. Il faut croire qu'il y avait des dispenses spéciales pour les *pères*, les *maris*.

Il chatouillait du bout de son nez le cou du petit garçon qui était brûlant et sentait une bonne odeur de savon et le petit garçon commençait à se trémousser dans les bras de son papa, peut-être que les joues barbues de son papa piquaient sa peau douce, ou alors c'était l'odeur chimique/métallique des nombreux implants et by-pass de son papa, et donc le gamin s'agitait et se tortillait et haletait et pour le taquiner le Caporal-Chef le retint prisonnier en le serrant plus fort dans ses bras *Je te tiens !* collant ses lèvres avec un bruit de succion sur la carotide bleutée battant dans le cou de Dennie junior *C'est mon fils ! Ma vie qui m'a été rendue.*

C'est mon fils, je peux faire exactement ce que je veux car quel est le fils de pute qui m'en empêcherait.

Au milieu du repas la *naussée* le reprit, il fallut qu'il se lève tant bien que mal de table. Et dans les toilettes il dégueula. Pas de problème il n'y a qu'à tirer la chasse. Et rebelote, et re-tirage de chasse. Plus on vomit, mieux on se sent. Sauf que le Caporal-Chef était paniqué à l'idée de déloger le by-pass dans sa poitrine un genre de cathéter dans la *veine cave* la grosse veine qui ramène le sang du corps au cœur. Il avait vu des dessins et il avait vu le by-pass (acier, plastique) et il avait signé les papiers disant qu'il était d'accord pour parce qu'on lui avait expliqué *C'est un miracle médical qui va vous*

sauver la vie mais si quelque chose arrivait au by-pass, s'il était délogé par un brusque accès de vomissement, de toux, de convulsion, l'hôpital pour anciens combattants le plus proche, à Grand Forks, était à deux heures de route. Il se dit que c'était peut-être une erreur de les avoir laissés enlever son bracelet parce que comment se ferait-il réadmettre ? Ce bracelet est en plastique/blanc/généré par ordinateur. Il contient toutes les informations vitales vous concernant. Il contient nom/prénom/initiales/compte du patient 2938826-1822/date de naissance 21/04/81/sexe M/date d'admission 19/08/07.

Le Caporal-Chef fut pris de rage d'avoir à être reconnaissant pour toute cette merde. D'avoir à ramper comme un chien battu en léchant les bottes des « officiers supérieurs ». Ou reconnaissant envers ces gens – la « famille » – qui bourdonnaient autour de lui en l'appelant Dennie comme s'ils avaient des droits sur lui. Comme s'ils le *connaissaient*. Pensant au Remington 1100 de son vieux dans le placard du fond, dont la vue les calmerait vite fait.

Non, ça allait. C'était une « période de transition » – il le savait et ça irait. Il était juste très fatigué, grognon et saturé. *Nausséeux* à cause de tout ce qu'on avait empilé dans son assiette. Boire, il était temps de boire. Et puis il y eut les pièges.

Après le dîner, ces nouveaux types dans la maison avec des visages qui ressemblaient à des visages qu'il avait connus. Sauf que leurs noms s'étaient perdus, comme des pièces perdues qu'il aurait entendues tinter dans la doublure de sa polaire. Les clés aussi passaient par les trous. C'étaient des « voisins », qui prononçaient son nom comme s'ils le connaissaient et en avaient le droit, mais le piège n'était pas là, le piège c'était qu'ils disparaissaient sous son nez, en un clin d'œil. L'un de ses oncles passant devant le Caporal-Chef et derrière la télé où il y avait un match de football américain et pft ! plus personne, l'oncle s'était volatilisé ; et puis quelques minutes plus tard le Caporal-Chef repéra le même oncle à quelques pas de lui.

Où étais-tu ? demanda le Caporal-Chef. Oui, toi... où tu es allé ? Je te parle ! Impossible de se rappeler le nom de cet oncle ni même si ce gros type chauve était vraiment son oncle. Le Caporal-Chef parlait d'une voix rauque et de façon pas très cohérente ce qui le rendait difficile à comprendre mais le Caporal-Chef prenait soin de sourire pour montrer que, hé, ça ne le dérangeait pas ce genre de bizarrerie, ces tours à la con, peut-être qu'ils étaient tous soûls et que c'était à cause de ça et qu'ils pouvaient en rire mais le Caporal-Chef ne voulait pas qu'on rie de *lui*. Il comprenait la plaisanterie, d'accord. Il était le Blagueur. Comment tu arrives à te faire disparaître comme ça qu'il demandait au gros type chauve. Ils le regardaient tous avec des sourires hésitants. C'était connu que le Caporal-Chef avait été le Blagueur mais il y avait longtemps de ça et ils ne pouvaient pas être sûrs qu'il soit en train de blaguer maintenant. Comment tu arrives à te faire disparaître, demandait-il. Il était poli. Les civils avaient tendance à avoir peur du Caporal-Chef et des gens de son espèce. En uniforme, ils ne vous donnaient pas envie de rigoler ! Ils pouvaient être chatouilleux. Ils pouvaient être cruels. Ils pouvaient être inventifs, impulsifs.

Ces chèvres sur lesquelles ils étaient tombés au milieu sur la route, ce premier jour où la guerre était une nouveauté pour le Caporal-Chef du temps de sa première affectation (et il n'était pas caporal-chef à l'époque, juste simple soldat) il y en avait qu'ils avaient décapitées. Comme ça, pour rien. Si tendus, et ils n'avaient pas encore engagé le combat avec l'ennemi. Cest trucs sont morts, alors quelle importance. Un chien aussi, qui n'était pas complètement mort, bien que des jeeps l'aient écrasé. Pas les gens, ils n'avaient pas coupé une seule tête humaine dans le bataillon du Caporal-Chef, même si des bruits couraient. La chèvre ou peut-être deux chèvres et le chien couvert de pustules comme s'il avait la gale.

La chèvre aux yeux enfoncés comme des yeux de femme pleins de douleur et de reproche et légèrement louches. Le chien aux yeux de bâtard. Une vilaine fourrure couleur sable mais l'intérieur de ses oreilles était soyeux, duveteux. Des yeux écarquillés de terreur et d'étonnement avec comme une lueur de reconnaissance. Il les avait rapportés à la caserne. Pas le Caporal-Chef mais d'autres. Des types un peu plus âgés que le Caporal-Chef craignait mais savait ne pas devoir le montrer.

Dennie junior était fiévreux tombant de sommeil. La petite-nièce avait été emmenée chez elle. Les hommes buvaient. La télé marchait fort mais personne n'écoutait. Dennie junior disait Tu ne vas pas repartir hein pa-pa l'air anxieux et les doigts dans la bouche et d'une tape papa écarta les doigts de la bouche de poisson suceur et dit Non.

Celui qui jouait le Caporal-Chef/papa dit non d'une voix ferme comme un poing s'abattant sur une table.

Les civils, impossible de les distinguer entre eux. Peau sombre, yeux de rat. *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens.*

Ce soir-là, ça le gonfla sérieux que le gosse aussi, celui qu'on n'arrêtait pas de lui vendre comme *la chair de sa chair*, se soit mis à lui faire le coup de disparaître dans le côté gauche de... il ne savait pas trop quoi – un trou profond comme une cave ou une mine, une mine creusée dans le flanc d'une montagne, où les choses tombaient et disparaissaient. Lentement, comme on parlerait à un débile et/ou à un légume le *nérologue* avait expliqué au Caporal-Chef qu'il avait un *déficit nérologique*. Quelquefois cette partie du cerveau cesse de fonctionner, vous comprenez ? Comme une lampe qu'on éteint. Dès que la lumière s'éteint, vous n'y voyez plus. Vous ne voyez pas que la lumière est éteinte. Vous ne voyez pas les dimensions de l'espace que la lumière éclairerait s'il y avait de la lumière parce que dès qu'elle s'éteint l'idée de la lumière s'éteint avec elle. Le mot même de « lumière » s'éteint. Les civils qui s'aventurent dans cette obscurité disparaissent. Quelquefois ils réapparaissent mais le plus souvent non.

Tout ce qu'un homme désire vraiment, c'est le respect de ses semblables. Et cela vaut aussi pour les femmes naturellement. Le respect qui lui est dû. C'est-à-dire le respect dû à son pays. Dieu se débrouillera du reste.

Dennie ! Non, chéri, ce n'est qu'un rêve.

La mère courait auprès de l'enfant. Des pleurs dans la nuit, des hoquets et des cris étouffés. Le Caporal-Chef faisait rarement une nuit entière même avec ses nombreux médocs avalés avec de la Coors, mais quand le Caporal-Chef glissait enfin dans un sommeil exténué pareil à un mince voile d'écume décolorée sur le sable fripé d'une plage, il était souvent réveillé par les pleurs de l'enfant et le tintouin que faisait la femme pour le réconforter. Dennie, chéri ! Maman est là, chéri, ce n'est qu'un rêve.

Maintenant le Caporal-Chef était rentré chez lui dans la maison de Magnesium Street, Ashtree Junction, Dakota du Nord. Le Caporal-Chef était rentré chez lui définitivement et sauf pour ses deux séances hebdomadaires de thérapie à l'hôpital des anciens combattants de Grand Forks, où il était conduit en voiture (généralement par un parent volontaire), le Caporal-Chef ne quittait pas souvent la maison. Le Caporal-Chef en était à se demander comment il se faisait qu'il ait quitté l'arme la plus respectée des forces américaines avec les honneurs et que pourtant le fils qui lui avait été donné ne semble pas être un enfant en bonne santé.

Des cauchemars la nuit et parfois pendant qu'il regardait la télé ou des vidéos avec pa-pa. L'enfant, qui était propre, se mit à souiller son lit et quelquefois – ce qui était plus honteux encore et mettait pa-pa en rage – ses vêtements, car il n'arrivait pas à retenir son *pipi*, il avait des fuites comme un robinet goutteur qu'on peut serrer aussi fort qu'on veut sans qu'il arrête de goutter.

La jeune épouse du Caporal-Chef n'était pas celle dont le Caporal-Chef s'était souvenu à l'hôpital, ce qui était une grosse déception. C'était une déception particulière dont le Caporal-Chef (réaliste en toutes choses) ne voyait pas de raison de parler car le Caporal-Chef était maintenant un homme fait de vingt-sept – vingt-huit ? – ans. Pendant trois affectations il avait servi son pays en guerre, alors il pouvait sûrement supporter ça.

Oui il y avait des rapports sexuels entre le Caporal-Chef et sa femme. Oui au cas où vous vous poseriez la question.

À la clinique thérapeutique la femme du Caporal-Chef suivait des séances capitales pour acquérir certaines techniques. Et donc il y avait des rapports sexuels entre le Caporal-Chef et sa femme – dans une certaine mesure.

Oui nous sommes heureux ensemble, nous sommes mari et femme. Oui au cas où vous vous poseriez la question.

Pourtant le Caporal-Chef insultait l'épouse en l'appelant par un autre nom. Au comble de la passion, quand il ne savait pas ce qu'il pouvait bien dire ou gémir. Ce n'est pas juste, protestait l'épouse. C'est moi qui t'ai aimé, moi qui t'ai épousé, pas elle, se lamentait l'épouse et en pleine nuit il fallait passer des heures à la calmer et ces heures-là étaient épuisantes pour le Caporal-Chef qui se rendrait compte bientôt, comme tant d'autres, qu'il est

plus facile de supprimer un problème que de le résoudre ou même de faire l'effort de le résoudre. Dans le placard du fond, le fusil de chasse à verrou, une cartouche unique pour l'épouse, une cartouche unique pour le petit pisseur pleurnichard et un rechargement rapide pour lui.

C'était une information abondamment propagée, censée dissuader les jeunes gens : les principales causes de décès chez les jeunes hommes de seize à trente ans dans des États de l'Ouest comme le Wyoming, l'Idaho, l'Utah et le Dakota sont (1) l'accident de voiture, (2) le suicide par arme à feu.

C'était une information abondamment propagée, censée dissuader, mais une information réconfortante pour la plupart de ceux qui l'entendaient. *Ton arme est ton amie. Ton arme ne te laissera pas tomber quand tu en auras besoin.*

Habilement le Caporal-Chef avait trouvé le moyen de conduire n'importe quel véhicule, y compris quand ils étaient aussi hauts sur roues que le Dodge. C'était une technique ingénieuse reposant sur l'emploi d'une vieille botte, du manche d'un marteau de cinq kilos et d'un énorme gant en cuir. Son frère Mack siffla entre ses dents Cré-dieu Dennie ! T'es un sacré malin, faut reconnaître.

Ou, T'es un sacré connard.

(C'était de cette façon que les frères communiquaient. Depuis l'enfance, de cette façon. Souvent Mack lui donnait une tape sur les épaules, ou sur la tête, mais tout doux maintenant parce qu'il y avait la plaque d'acier. Il y avait les implants qu'on ne pouvait pas prendre le risque de déloger.)

Des virées impatientes principalement dans la campagne à travers des paysages ravagés et dans les avant-monts Hump avec leurs terrils, leurs mines à ciel ouvert et leurs lacs sentant le soufre – où en des temps lointains le papa et le grand-papa du Caporal-Chef et foutre sait qui encore dans la famille que le Caporal-Chef devait supposer sienne avaient travaillé pour Delphic Ore, Inc., qui extrayait du minerai – tous les putains de minerais des Humps, Delphic Ore, Inc. les extrayait – vous le saviez, et vous saviez que Delphic Ore, Inc. avait fait faillite et fermé et que tout ce que les Humps avaient à donner à l'humanité était donné, vendu, consommé et envolé depuis longtemps. Il se disait *J'ai servi mon pays, c'est une bonne chose. Voilà mon pays.*

Le vieux Remington 1100 de Pa, il l'avait avec lui. Ce n'était pas illégal, ce n'était pas une arme dissimulée. Le Remington 1100 est un superbe fusil même si celui-là avait bien quarante ans, un canon plaqué nickel tout éraflé et une crosse en érable lisse d'usage.

De la grenaille, voilà avec quoi il était chargé. Au cas où il verrait un vol de colverts ou d'oies des neiges qu'il pourrait tirer sans bavure du pick-up – c'était l'un de ses souhaits.

Dans la version télé Maudie Skedd arriverait dans la maison de Magnesium Street. Maudie en larmes, ses cheveux jaunes frisés dans la figure. Maudie à genoux implorant son pardon. Maudie honteuse, car tout Ashtree

Junction était au courant de sa trahison. Et le Caporal-Chef dirait calmement *C'est fini Maudie. J'aime ma femme qui est la mère de mon fils. Je te pardonne Maudie c'est ma nouvelle vie maintenant.*

Dans la version télé, un bel acteur dans le genre du jeune Brad Pitt jouerait le Caporal-Chef. Car on ne pouvait pas présenter le Caporal-Chef sous les traits du vrai Caporal-Chef qu'aucun téléspectateur n'aurait voulu regarder, et pour tout dire la vraie Maudie Skedd a dix kilos de trop et n'est plus si canon que ça.

S'il y avait la version télé, il y aurait aussi le Caporal-Chef/papa avec son beau petit garçon. Un petit garçon moins pleurnichard qui ne serait pas toujours en train de sucer son index morveux à vous donner envie de lui balancer une claque.

Le Caporal-Chef aimait son fils plus que sa vie. Le Caporal-Chef jouait à des jeux vidéo avec Dennie junior, regardait des dessins animés à la télé et lui réparait ses jouets cassés. Le Caporal-Chef passait du temps avec son fils parce que l'épouse travaillait chez Pennysavers au centre commercial où les employés ont droit à des rabais si intéressants qu'il faudrait être idiot pour ne pas en profiter.

Maman-Jeanne venait à la maison, et aussi tante Sadie, tante Bessie, grand-maman-Jeanne. Elles aidaient le Caporal-Chef à s'occuper de son petit garçon, car *C'est une période de transition pour tout le monde.*

Quelquefois ils priaient ensemble. Le Caporal-Chef en arriva à croire qu'il pourrait dormir d'un sommeil plus pur après avoir prié.

Le Caporal-Chef avait tué pendant la guerre. Le Caporal-Chef n'avait aucune idée du nombre d'ennemis qu'il avait tués pendant la guerre. Bien qu'il ait vu mourir certains d'entre eux – il avait vu des têtes exploser pour de bon – il n'y avait donc pas de doute. Des civils, des enfants et des femmes de tous âges, et c'étaient des corps qu'il ne pouvait pas se rappeler avoir vus debout et vivants avant qu'ils soient devenus des corps. Il était plus facile de se les rappeler sous forme de cadavres. Le Caporal-Chef avait suivi les ordres donnés par ses supérieurs. Le Caporal-Chef avait suivi les ordres sans regret ni reproche. Dans la moitié obscure du cerveau du Caporal-Chef des silhouettes s'amassaient. Il y avait des murmures, des voix étouffées. Il fallait qu'il y ait un équilibre, disaient-elles. Le Caporal-Chef se rendit compte que c'était *dans leur langue*. Car c'était l'autre langue, celle de l'ennemi. Cette sinistre langue gutturale que personne ne savait parler ni même comprendre. Disant *Si tu nous donnes le tien.*

Mon quoi ? Vous donner mon... quoi ?

Le tien.

Se réveillant entortillé dans des draps moites ou vauté sur le canapé en tee-shirt et boxer trempés de sueur et la télé son coupé à quelques mètres dans la nuit le Caporal-Chef chercha avec affolement le cutter qu'il avait près de lui dans ces moments-là, emportait dans le pick-up, et le vieux Remington 1100 de Pa sur le siège arrière (du pick-up) – un homme devait être armé en toutes

circonstances. C'était l'Amérique d'après le 11 septembre. C'était un temps où la terreur régnait dans le pays. Le Caporal-Chef au by-pass dans la veine cave se réveilla en sachant ce que les morts ennemis n'avaient pas dit *Si tu nous donnes ton fils tu seras pardonné*. Ils ne l'avaient pas dit. Il ne l'avait pas entendu. Car ce n'étaient que des civils, non habilités à faire de telles propositions. Ils n'avaient pas dit *Si tu nous donnes ton fils comme tu nous as pris les nôtres tu seras pardonné* mais le Caporal-Chef comprenait que telle était la promesse.

Où est Dennie junior ? Terrifié soudain pour l'enfant le Caporal-Chef réveilla la femme qui ronflait et tituba jusqu'à la chambre de l'enfant où l'enfant s'était réveillé terrifié par lui et il vit – ce n'était sûrement pas la première fois – que cet enfant n'était pas Dennie junior mais un autre enfant, malingre, rachitique, les yeux enfoncés et un peu louches. Une ruse sauvage brillait dans ces yeux comme dans ceux d'un animal que les phares d'une voiture font brusquement étinceler sur le bas-côté de la route. Où est Dennie junior ? demanda le Caporal-Chef, et la femme dit, C'est lui, c'est notre fils, et le Caporal-Chef dit, Ce n'est pas notre fils ! Ce n'est pas mon fils ! Où ont-ils emmené mon fils ! et la femme réconforta l'enfant en larmes en lui disant que papa faisait un mauvais rêve, papa ne pensait pas ce qu'il disait, et le Caporal-Chef se recula effrayé par l'enfant difforme à la grosse tête de rat et aux yeux fixes où brillait cette lueur de reconnaissance des damnés. Et la femme dit, Bien sûr que c'est Dennie junior, ne nous fais pas peur comme ça, chéri, je t'en prie, c'est un de tes cauchemars, et le Caporal-Chef dit avec hésitation, Tu crois ? Tu crois que c'est ça ? Un cauchemar, et la femme dit, Oui, c'est un cauchemar, viens te coucher.

Deux fois par semaine on l'emmenait en thérapie à Grand Forks. Son frère Mack faisait plus souvent le chauffeur maintenant parce que les autres membres de la famille avaient cessé de se porter volontaires. Le Caporal-Chef n'avait plus de permis, son permis lui ayant été retiré pour « invalidité ». Mais le Caporal-Chef continuait à conduire le pick-up dans la campagne quand il le souhaitait, en faisant de nombreux arrêts dans les tavernes où il avait des chances d'être connu et invité à boire un verre, et si le Caporal-Chef avait besoin d'aide pour descendre du pick-up, il y avait des volontaires pour l'aider. Si des adjoints du shérif du comté de Yelling repéraient l'invalidé de guerre au volant de son Dodge sur les petites routes de la région, ils avaient tendance à fermer les yeux, mais il allait de soi que le Caporal-Chef ne se risquait pas à conduire sur la route de Grand Forks où les véhicules filaient à plus de cent trente et où les dix-huit roues fondaient comme des furieux, traversant le paysage industriel dévasté dans un hurlement de banshee.

À la télé ces voyages à Grand Forks seraient profondément émouvants parce qu'il se créerait une intimité entre le Caporal-Chef et son frère, seuls ensemble dans le SUV de Mack, mais dans la vraie vie les frères ne parlaient guère. Il y avait tant de choses à dire ! Et pourtant souvent ils ne trouvaient

pas leurs mots. Mack portait sa casquette Harley-Davidson crasseuse enfoncée bas sur le front, tétait le cigarillo coincé entre ses mâchoires, exhaltant la fumée de biais sous la forme d'une unique défense d'éléphant, pendant que son frère (cadet) le Caporal-Chef tâchait d'évoquer des souvenirs d'enfance pour les partager avec son frère mais les perdait dans l'instant même où ils lui revenaient car, comme la défense de fumée aspirée par la fenêtre ouverte du SUV, ces souvenirs d'enfance s'évanouissaient. Tant de choses passaient dans la partie gauche du cerveau diminué du Caporal-Chef qu'il se demandait comment il pouvait le supporter. Disant un jour la voix étranglée par un chagrin enfantin, Mack, ils m'ont pris mon fils, celui qu'ils ont laissé n'est pas le mien. Je sais que je suis censé l'accepter, que je suis censé aimer ce petit bonhomme et je l'aime, mais bon Dieu, Mack, c'est tellement injuste. Je pensais mériter plus de respect, Mack. Se mettant à pleurer doucement, des larmes chaudes comme de la pisses coulant de ses yeux abîmés. Mack dit, Bon Dieu, Dennie, Hé... Mack était choqué, sacrément embarrassé, le visage brûlant, Tu te trompes Dennie, Dennie junior est vraiment ton fils. Tu dérailles, Dennie. Et le Caporal-Chef dit, C'est vrai Mack ? Dis-moi si c'est vrai, Mack. Je te croirai, Mack, et Mack répondit, le regard fixé sur la route morne et monotone, vide comme les pavés de l'enfer, posant la main sur le bras atrophié du Caporal-Chef, Bon Dieu, Dennie, bien sûr, pourquoi est-ce que je te mentirais ?

Parce que tu es l'un de leurs, espèce de salopard. Voilà pourquoi.

À la guerre on n'était pas toujours en train de se battre. On s'ennuyait autant qu'on se battait et si le danger était éclairs et explosions assourdissantes, l'ennui était une lave lente et suffocante et du sable s'insinuant dans les crevasses moites de l'âme. La chèvre décapitée, le chien décapité. Plus tard il y avait eu d'autres corps décapités. Des têtes explosées mais aussi des têtes sauvées. Des têtes dans des bouches avec des lunettes de soleil et un casque et un cigarillo entre les mâchoires, les yeux vitreux et vides jusqu'à ce que les vers se mettent à y grouiller comme une vie intérieure rusée. À la caserne on riait, c'était un spectacle si drôle ! Dans son ancienne vie retrouvée *auprès des siens* il entendait ces rires et tiré de son sommeil, effrayé, il cherchait son arme à tâtons. Quelquefois quand l'enfant se réveillait en pleine nuit, terrifié, ses cris étranglés résonnaient comme un rire railleur. Le Caporal-Chef prenait ses médicaments comme prescrit et les complétait par des comprimés d'Oxycontin et de Percocet qu'il se procurait lors de ses fréquents arrêts en ville et sur la route (Friday's, Wineberie's, Starburst Lounge, Pussy a Go-Go) mais au bout d'un moment le Caporal-Chef abandonna cette quête car le sommeil était une vanité de sa vie d'autrefois à laquelle il avait renoncé. Il restait assis bien droit dans un fauteuil face à la télé muette. Depuis quelque temps il n'osait plus s'étendre sur le canapé car il avait senti le by-pass bouger imperceptiblement dans la veine cave et il y avait

un risque de rupture, de fuite et mort soudaines.

Cela va te sauver la vie, mon garçon. Aie foi en nous.

Et comment ! Il avait de la foi à revendre.

La thérapie marchait. Il y avait des « progrès ». Il faisait d'énormes efforts pour marcher à pas de bébé, il soulevait des haltères de dix kilos, un exercice dont il sortait hébété, haletant, le cerveau plus obscurci encore. Il commençait à être question qu'il reprenne son ancien emploi. Il commençait à être question qu'il soit promu responsable de magasin. Le gouverneur du Dakota du Nord parlait avec passion de la guerre et des « fils de l'État » qui s'étaient sacrifiés. Le président était optimiste concernant la guerre. À la télévision le président était optimiste et souriait bravement. Le président avait envoyé une lettre recommandée remerciant le Caporal-Chef de son « dévouement » pendant la guerre ainsi qu'une photo en couleurs du président avec son sourire plein d'optimisme et de courage et cette photo était dédicacée au Caporal-Chef et signée de la main du président. Il y avait le sceau doré des États-Unis d'Amérique. Cette photo le Caporal-Chef l'offrit à ses parents, maman-Jeanne et le vieux, Pa dont les poumons chuintaient et sifflaient comme de l'air qui s'échappe d'un ballon à cause de quarante ans dans les mines des Humps mais ce vieux salaud était fier de son fils, et c'était quelque chose. Quel cran il a eu, disait-on du Caporal-Chef. Quel courage. Mais il y avait ceux qui bâillaient grossièrement et dans la glace derrière les bouteilles de whisky et la télé qui beuglait, il y avait des sourires, des clins d'œil entendus. *Quel connard de s'être engagé. Quel foutu idiot de connard. Maintenant tu n'es même plus lui. Tu n'es pas Dennie Krug.*

Où était Dennie junior, le Caporal-Chef/papa n'en savait rien. L'enfant se cachait sous le lit. L'enfant geignait, pleurait. Le pyjama de l'enfant était trempé de pisse. Les dimensions de la maison étaient de travers et moqueuses, pas un rectangle mais un parallélogramme, le Caporal-Chef se rappelait sa géométrie du lycée. Les robinets de la salle de bains (lavabo, baignoire) avaient été intervertis pour l'embrouiller. Le *chaud* était maintenant *froid*. À l'hôpital on lui avait fait passer des tests : sentez-vous la *chaleur*, sentez-vous le *froid*. Il n'y avait jamais de réponse claire parce que quoi qu'il dise la réponse était *Bien !* Il trouvait ça insupportable que l'enfant ait peur de lui et se cache. Attrapant l'enfant dans ses bras qui étaient étonnamment forts il ne pouvait pas faire autrement que de le traîner dans la salle de bains et de le mettre dans la baignoire en prenant sa voix roucouillante de papa pour le reconforter. Pendant l'un de leurs voyages à Grand Forks il avait supplié Mack de lui dire comment il supportait d'être un père, et Mack répondit, Hé, mon vieux... tu le fais, c'est tout. Tu apprends et tu le fais.

Mais comment, Mack. Dis-moi comment, merde.

Tu apprends. Tu t'y habitues. Tu deviens cool, tu comprends ? Ça se fait tout seul.

Je ne sais pas, Mack. Je ne crois pas, Mack.

Un bébé qui pleure, on s'y habitue. On se débranche. Au pire, on s'en va. Tous les types font ça. Ce qui compte, hein, c'est que tu ne fasses rien. Et tu ne le feras pas.

Okay, vieux, tu vois ce que je veux dire ? Tu ne le feras pas.

Tous les types ont peur que ça leur arrive. Mais ça passe. Tu ne le feras pas.

Cette nuit-là pourtant, ce fut une mauvaise nuit. Il avait eu la femme sur le dos, et il avait fallu qu'il s'occupe d'elle. Et l'enfant, qui n'était pas son enfant (il le savait), mais dont il avait la responsabilité. Dans la baignoire l'enfant hurlait, l'enfant à la tête difforme et aux yeux fous. Ce n'était pas un enfant mais une chèvre – une carcasse de chèvre. Les têtes étaient enveloppées dans des sacs en plastique de chez Pennysavers, il en avait mis deux pour absorber les fuites. Un stress terrible et un accès de toux, il avait peur que le by-pass glisse de la veine cave apportant un sang usé et vicié à son cœur pour qu'il soit purifié de ses impuretés. Il avait cru que c'était sur son propre sang que dérapaient ses pieds nus. Sur le lino de la salle de bains et dans l'escalier. Le téléphone qui sonnait il l'avait balancé par terre. Le portable de la femme il l'avait écrasé sous son talon. Leur bruit avait été réduit au silence, le Caporal-Chef était content de ça. Il avait lavé ses mains, ses avant-bras sanglants et son visage et il avait senti la barbe d'acier sur ses joues. Dans le pick-up il avait enveloppé les outils – la hache, la scie – dans des sacs poubelle. Il chargerait les carcasses et les têtes dans le pick-up quand il se serait reposé. Il était très fatigué, son taux de sucre était bas. Dennie ? Hé. Pour on ne sait quelle raison Mack était avec lui. Il avait dû arriver dans le SUV sans que le Caporal-Chef l'entende parce qu'il s'était assoupi ou alors peut-être que le foutu implant en titane de son oreille interne s'était déchargé. Une petite pile dans l'implant, et elle s'était déchargée. Tant de choses s'étaient englouties dans la partie obscure de son cerveau. Il avait imploré l'officier démobilisateur *Ne me renvoyez pas chez eux. Je ne suis pas encore prêt à retourner chez eux. Je ne peux pas vivre avec des civils. J'ai peur de leur faire du mal.* On avait demandé au Caporal-Chef pourquoi il ferait du mal à des civils de son pays qui l'aimaient et le Caporal-Chef avait dit *Parce que c'est la seule façon de faire qu'ils cessent de m'aimer.*

Comment était-ce possible ? Le Caporal-Chef n'avait pas d'arme. Assoupi et se réveillant brutalement sans arme et pieds nus en tee-shirt et boxer tachés de sang dans sa propre maison. C'était ce satané Mack qui avait le fusil et pas le Caporal-Chef qui était désarmé. Mack n'avait pas encore fait la découverte dans l'eau froide mousseuse de la baignoire ni l'autre sur le sol de la chambre à coucher. Pourtant Mack disait d'un air sombre, Ne fais pas ça, Dennie, recule. Comme dans un cauchemar où l'on se retrouve nu comme un ver le Caporal-Chef était sans arme. Il était stupéfié d'être sans arme dans un moment pareil. Sheila ? appelait Mack. Hé, Sheila ? C'est moi, Mack. On voyait les mains de Mack trembler. On voyait que Mack n'aurait pas le courage de tirer. Car Mack était un civil, il n'avait jamais déchargé une arme

quelconque sur quelqu'un d'autre. La vue de son frère le Caporal-Chef couvert de sang et pieds nus et les yeux hagards le terrifiait, impossible qu'il vise correctement. Il disait Dennie ? Où est Sheila ? Où est Dennie junior ? Il implorait, suppliait. Il tenait son fusil qui avait une poignée courte et un canon court pour la chasse aux oiseaux et n'était pas un fusil que le Caporal-Chef pensait avoir jamais vu. Son fusil à lui, celui qu'il avait pris à Pa, était sur la table de la cuisine pas encore chargé. La boîte de grenaille il l'avait ouverte mais pas encore chargée. Recule, Dennie, disait Mack, mais le Caporal-Chef n'avait pas voyagé aussi loin, traversé autant d'océans et de galaxie, une plaque en acier dans son crâne et un by-pass miraculeux dans son cœur, pour qu'un civil lui dise ce qu'il devait faire. Calmement le Caporal-Chef tendit la main vers le fusil braqué sur son cœur et de tous ses doigts empoigna le canon.

Remerciements

Les nouvelles de ce recueil ont paru dans les revues suivantes :

Give Me Your Heart (Donnez-moi votre cœur), *Dangerous Women*, ed. Otto Penzler (Mysterious Press, 2005).

Split/Brain (Cerveau/fendu), *Ellery Queen's Mystery Magazine*, octobre 2008.

The First Husband (Le premier mari), *Ellery Queen's Mystery Magazine*, janvier 2008.

Strip Poker (Strip Poker), *Dead Man's Hand*, ed. Otto Penzler (Harcourt, 2007).

Smother (Étouffée), *Virginia Quarterly Review*, automne 2005.

Tetanus (Tétanos), *TriQuarterly*, n° 131, 2008.

The Spill (La chute), *Kenyon Review*, hiver 2008.

Bleed (Sang), *Shenandoah*, printemps/été 2008.

Nowhere (Nulle part), *Conjunctions*, 2006.

Vena Cava (Veine cave), *Portents*.